Anne Ancelin-Schützenberger

Aïe, mes aïeux !

350 000

EXEMPLAIRES VENDUS

DDB desclée de brouwer

Aïe, mes aïeux !

Anne Ancelin Schützenberger

Aïe, mes aïeux !

Liens transgénérationnels, secrets de famille,
syndrome d'anniversaire
transmission des traumatismes
et pratique du génosociogramme

16e édition
revue et augmentée

Desclée de Brouwer/La Méridienne

Page 4 de couverture :
Anne Ancelin Schützenberger (1985, Uppsala) par Eva Stromberg Fahlstrom.

© La Méridienne, 1993 © Desclée de Brouwer, 1993
17, rue Dupin 47 rue de Charenton - 75012 Paris
75006 Paris Nouvelle édition, 2009
ISBN 2-904-299 10-6 ISBN 978-2-220-05746-0
ISBN epub : 978-2-220-07614-0

Préface à la 16e édition

Ce livre a fait sa place par le bouche à oreille ; il est devenu un classique et un best-seller qui, avec les traductions et les rééditions, a dépassé les 500 000 exemplaires. Il a introduit la psychogénéalogie et le transgénérationnel (voir en particulier page 75).

Le livre n'a pas vieilli. Il est toujours d'actualité, important pour toutes les familles et toutes les personnes pour mieux comprendre leurs secrets de famille et les traumatismes non gérés et non digérés, personnels et familiaux, depuis deux siècles, c'est-à-dire essentiellement depuis le clivage de la révolution de 1789 et les abus de la Grande Terreur de 1793 (l'« année terrible », comme l'écrivait Victor Hugo).

Lorsque les gens viennent vous consulter maintenant pour des angoisses, des cauchemars, des difficultés de vivre ou divers mal-être, il s'agit dans certains cas de deuils non faits de traumatismes passés qui recoupent souvent non seulement l'histoire, mais aussi la psycho-histoire de notre pays, avec ses drames divers.

Il est donc important de mettre toujours les situations personnelles et familiales dans leur contexte historique et de faire aussi le deuil du passé personnel, familial et national.

Mais ceci est une autre histoire… que quelqu'un racontera peut-être.

Anne Ancelin Schützenberger

La Porte verte, 18 juin 2008

18 juin 1815, défaite de Napoléon Bonaparte à Waterloo
18 juin 1940, appel du général de Gaulle à la résistance, prélude de la création du gouvernement provisoire à Londres.

À ma fille Hélène et à mes petits-enfants, Aude, Pierre et François.
À mes stagiaires, malades, et étudiants, avec mes remerciements pour m'avoir tant appris sur les transmissions, les apprentissages et les répétitions de génération en génération.

Les morts sont des invisibles,
ils ne sont pas des absents.

Saint Augustin

Avertissement

Une sorte de mode à utiliser le transgénérationnel et la psychogénéalogie traverse les pratiques thérapeutiques et de formation, bien qu'il soit nécessaire que les métiers de la santé, ainsi que les enseignants, soient au courant des enjeux des filiations affectives et biologiques, et de la transmission.

Il existe depuis peu de très nombreuses personnes qui font de la « psychogénéalogie » en partant de divers postulats et constatations, d'hypothèses et de formations de base diverses et très différentes, et ayant donc des pratiques différentes et des éthiques différentes. Généralement, ces diverses personnes n'ont aucun lien entre elles, ni avec nous.

Cf. (en France et en français) les travaux de : Nicolas Abraham et Maria Török (traduction anglaise, *The Shell and the Kernell*) ; Anne Ancelin Schützenberger (traduction anglaise, *The Ancestor Syndrome*) ; Boris Cyrulnik, Vincent de Gaulejac, Serge Tisseron.

Or un bon nombre de gens sans formation en psychologie clinique, en psychanalyse et même sans bon niveau d'études de base s'autorisent à la pratiquer, sans même avoir fait une psychothérapie sérieuse de longue durée.

Ce qui est un vrai danger dont les patients et clients devraient être prévenus.

Anne Ancelin Schützenberger

Professeur des Universités,
psychodramatiste-formateur TEP
et groupe-analyste

À propos des dates

En ce qui concerne les dates, notre calendrier Julien a été changé par le pape Grégoire pour tenir compte en particulier des années bissextiles, avec par exemple un décalage d'un siècle entre la France et l'Angleterre – et pour la Russie et l'URSS au moment au moment de la Révolution russe du 24 octobre 1917, à l'aube ; ce qui fait que pour les personnes nées avant 1917 et encore vivantes à la fin du XXe siècle, elles avaient deux dates anniversaires « ancien style », et « nouveau style ». Et en ce qui concerne la mémoire personnelle et familiale, elle est souvent liée à une journée particulière (Noël, 14 juillet, rentrée scolaire – cette dernière étant variable entre septembre et octobre suivant les périodes), et mémorisée telle que, soit par la date, soit par le jour de la semaine, soit par l'événement (la fin des vendanges, etc.).

Le passé vivant
Le perroquet du grand-père

C’était l’été, par un beau matin.

J’étais seule, en vacances, chez des collègues et amis, dans le midi de la France.

Réveillée tôt, j’étais sortie sans bruit dans le jardin, voir le lever du soleil sur les montagnes, derrière la Sainte-Baume. Ignorant les habitudes de la maison, et ne voulant pas déranger, je me tenais tranquille, près de la piscine, sous des pins parasols.

Tout était paisible… Tout était « ordre et beauté… luxe, calme et volupté ».

Soudain : « À table ! » cria de loin une voix impérative ; « À table ! Vite, vite, vite, à table !… » Les chiens se précipitèrent, moi sur leurs talons, dans la grande salle à manger, dans le « living » où… il n’y avait personne.

La voix, une voix masculine, assurée, certaine de son bon droit, et habituée à donner des ordres, la voix répéta : « À table ! Monique, vite ! à table ! » « Et tiens-toi droite » (instinctivement, je me redressai).

Les chiens s’orientaient à la voix, et se mirent en arrêt devant… la cage du perroquet, attendirent, firent « le beau »… et retournèrent se coucher. J’étais aussi interloquée qu’eux, et je revins attendre dans le jardin.

Plus tard, au vrai petit déjeuner dominical, plaisant, convivial, détendu et chaleureux, mon ami Michel m’expliqua que, au décès de son grand-père, il avait hérité du perroquet – un perroquet centenaire – qui parfois

« parlait » comme on parlait autrefois dans la famille. C'était vrai à s'y méprendre.

C'était tantôt le grand-père (médecin) appelant tout son monde aux repas – surtout les petits-enfants –, tantôt l'un ou l'autre des membres de la famille ou de leurs amis. Personne ne savait ce qui déclenchait la mémoire du perroquet ni ce (ou ceux) qui allai(en)t en sortir.

Pour mes amis, la « famille » était toujours là. Quelle présence, quelle chaleur, quelle convivialité apportait ce perroquet, quelle continuité dans la lignée et quelle réassurance ! Mais aussi quels secrets éventuels pourraient resurgir, quels « non-dits » interdits, quels ordres re-donner ou rappeler ?

C'était le passé, le passé vivant, le passé toujours vivant et interagissant sur le présent.

Cette expérience a été, pour moi, une voie d'accès au passé-présent, allant-devenant.

« Le mort saisit le vif », disent depuis toujours les notaires, reprenant l'adage romain.

Nous continuons la chaîne des générations et payons les dettes du passé ; tant qu'on n'a pas « effacé l'ardoise », une « loyauté invisible » nous pousse à répéter, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou non, la situation agréable ou l'événement traumatique, ou la mort injuste, voire tragique, ou son écho.

Nice-Hyères, 1989

Je voudrais remercier Fraga Tomazi, sans qui cet ouvrage n'aurait pas vu le jour, et Lolita Lopez, étudiante en doctorat de Nice, qui a aimablement et patiemment tapé et retapé, sur son ordinateur, la douzaine de versions corrigées de ce texte. (Argentière, 1993.)

Pour les 16 éditions complétées successives, je voudrais remercier particulièrement Yves Raffner, des éditions Desclée de Brouwer, et les divers éditeurs, au sens américain du terme, qui ont contribué à l'amélioration du texte : Fraga Tomazi, en France, Anne Trager, ma traductrice en anglais, et Kate

Hawse, Kate Chenevix-Trench de Routledge (Londres et New York, 1998), et aussi Évelyne Jenfroy-Bissone pour la traduction espagnole-argentine.

Paris, Argentière et Nice, le 11 septembre 2001.

De l’inconscient au génosociogramme

Notre vie à chacun est un roman. Vous, moi, nous vivons prisonniers d’une invisible toile d’araignée dont nous sommes aussi l’un des maîtres d’œuvre. Si nous apprenions à notre troisième oreille[1], à notre troisième œil[2], à saisir, à mieux comprendre, à entendre, à voir ces répétitions et ces coïncidences, l’existence de chacun deviendrait plus claire, plus sensible à ce que nous sommes, à ce que nous devrions être. Ne pouvons-nous pas échapper à ces fils invisibles, à ces « triangulations », à ces répétitions ?

Nous sommes finalement, d’une certaine façon, moins libres que nous le croyons. Pourtant, nous pouvons reconquérir notre liberté et sortir de la répétition, en comprenant ce qui se passe, en saisissant ces fils dans leur contexte et dans leur complexité. Nous pouvons enfin vivre ainsi « notre » vie, et non celle de nos parents ou grands-parents, ou d’un frère décédé, par exemple, et que nous « remplaçons », à notre su ou insu…

Ces liens complexes peuvent être vus, sentis ou pressentis, du moins partiellement, mais généralement on n’en parle pas : ils sont vécus dans l’indicible, l’impensé, le non-dit ou le secret.

Mais il y a un moyen de modeler et ces liens et nos désirs, pour que notre vie soit à la mesure de ce que *nous* désirons, de nos vrais désirs, de ce dont nous avons profondément envie et besoin (et non de ce dont « on » a envie pour nous) pour *être*.

S’il n’y a ni hasard ni nécessité, on peut toutefois saisir sa chance, chevaucher son destin, « tourner le sort

défavorable » et *éviter les pièges des répétitions transgénérationnelles inconscientes*.

Que notre vie soit l'expression de notre être profond, c'est cela, au fond, le travail de la psychothérapie et de la formation. Après s'être découvert et compris lui-même, le psychothérapeute est mieux à même d'entendre, de percevoir, de voir, de presque deviner ce qui est à peine exprimé. C'est parfois manifesté par la douleur, la maladie, le silence, le « langage du corps », l'échec, l'acte manqué, la répétition, les « malheurs » et difficultés existentielles de son client. Alors, humblement, avec tout son « savoir » (bien qu'il s'agisse autant d'un *savoir-être*, d'un *savoir-être avec l'autre* et l'entendre, que d'un savoir-faire ou d'un *savoir* théorique), le thérapeute tente d'être le *go-between*, l'intermédiaire ou le passeur, dans l'interface entre le je et le moi du client, entre celui qui se cherche et sa vérité à lui (à lui, le « client », l'autre), et son « accoucheur », ou sa « sage-femme » comme le disait Socrate.

Déjà Freud…

Freud[3], à partir de sa problématique et de ses propres souffrances, angoisses et interrogations, a découvert cette « autre scène », ce « trou noir » que chaque personne porte en elle, son « non-dit » ou « non-exprimé » (*das Unbewusste*, mal traduit à l'époque par *inconscient*) ; cette béance, ce « trou noir relié à d'autres » (les membres de la famille, les proches, la société dans son ensemble), ainsi que l'environnement inter- et intrapsychique, le *contexte*, c'est ce qui nous forge, nous construit autant qu'il nous entraîne à l'aveuglette vers le plaisant ou le tragique, ou même, parfois, nous « joue de sales tours ».

Peut-on trouver un sens profond à ces choses anodines et banales de la vie quotidienne, oublis, lapsus, actes manqués, rêves, actes impulsifs ? Quelle signification

donner à nos comportements et à nos réactions, voire à nos maladies, accidents, événements de vie importants et « normaux », tels que mariage (nombre, âge), profession, nombre d'enfants, de « fausses couches », âge du décès, sans l'aide d'un (bon) psychothérapeute ?

Peut-être, ou peut-être pas ?

Peut-être pas, mais en les repérant, en les consignant, on peut pénétrer à pas furtifs dans cette « chose » qui travaille en nous. Peut-être vous découvrirez-vous le talent d'écrire comme maintes romancières anglaises, ou de faire du piano, ou du jardinage, ou vous autoriserez-vous à faire des études, ou à vous faire (enfin) plaisir.

Il va de soi qu'un travail sur trois à cinq générations renvoie à l'inconscient tel qu'il se manifeste – et donc à Freud et à la clinique psychanalytique. J'aimerais inciter le lecteur à lire Freud, et en particulier son *Introduction à la psychanalyse*, les *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, les *Cinq Psychanalyses* et *L'Inquiétante Étrangeté*, et Groddeck : *Le livre du Ça*.

Soyons attentifs aux propos de Freud concernant le choix des prénoms de ses enfants : « Je tenais à ce que leurs noms ne fussent pas choisis d'après la mode du jour, mais déterminés par le souvenir des personnes chères. *Leurs noms font des enfants des revenants* » (Freud [1900], in *L'Interprétation des rêves*, 1976, p. 415. C'est moi qui souligne).

Freud rappelle encore que :

> « L'hérédité archaïque de l'homme ne comporte pas que des prédispositions mais aussi des contenus idéatifs des traces mnésiques qu'ont laissées les expériences faites par les générations antérieures » (Freud, *Moïse et le monothéisme*, 1939, p. 134, Gallimard, Poche, Collection Idées, 1948).

> « Nous postulons l'existence d'une âme collective [...] [et, que] un sentiment se transmettrait de génération à génération se rattachant à une faute [dont] les hommes n'ont plus conscience et le moindre souvenir » (*Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 180).

L'histoire de la psychanalyse[4] n'est pas un long fleuve tranquille ; comme dans toute découverte et recherche majeure, il y a des heurts, des interprétations, des gloses, des tâtonnements, des ruptures, des exclusions, des retrouvailles, des illuminations.

Jung, Moreno, Rogers, Dolto et quelques autres

On ne peut pas ici ne pas rappeler que Freud parlait d'« âme collective » dans *Totem et Tabou*, et Jung[5] d'« inconscient collectif ».

La rupture de Freud d'avec son « dauphin » (c'est ainsi qu'on appelait Jung dans le groupe autour de Freud) fut d'une violence extrême : pour se haïr, il faut s'être beaucoup aimés. Bruno Bettelheim, de l'École orthogénique de Chicago, rappelait, peu avant sa retraite et sa mort, que cette rupture aurait été basée sur une incorrection éthique que Freud reprochait à Jung, rupture que Jung aurait masquée sous un différend théorique autour de la théorie des pulsions.

Quoi qu'il en soit, Jung complète les travaux de Freud par la mise en évidence de *synchronies* et ce qu'il appelle l'« inconscient collectif ».

C'est l'inconscient collectif qui nous « travaille », selon Jung, inconscient transmis de génération en génération, dans la société, et qui accumule l'expérience de l'humain ; il est inné et donc il existe, hors de tout refoulement et expérience personnelle. Ce concept aurait évidemment des

retombées théoriques de taille, comme aussi dans la conduite de la cure.

Bien que mon choix soit fait de par ma formation freudienne, je pense que le temps des querelles d'écoles est dépassé : c'est hors de mon propos donc de prendre position pour ou contre Jung. Mais ce qu'il faut relever c'est l'idée de transmission de génération en génération, et de *synchronies ou coïncidence de dates*.

Il faut aussi rappeler que si c'est Freud qui a découvert l'inconscient, le *non-exprimé*, l'« âme collective », si Jung a introduit l'*inconscient collectif*, c'est Moreno qui pose le postulat du *co-conscient* et du *co-inconscient* familial et groupal. À peu près à la même époque, dans les années 1960-1970, Françoise Dolto*, Nicolas Abraham et leurs élèves, ainsi qu'Iván Böszörményi-Nagy, se posent le problème complexe de la *transmission transgénérationnelle* de conflits non résolus (haines, vengeances, vendettas), de secrets, de « non-dits », de morts prématurées et du choix de la profession.

La connaissance se construit par accumulation, et tout d'un coup la nouvelle donne émerge. Lorsqu'on suit une psychanalyse, on avance, mais on ne sait plus où, et puis tout d'un coup, le *sens* émerge.

C'est comme si brusquement il y avait – dirait Lacan – comme un « point de capiton » joignant plusieurs épaisseurs du vécu – et le sens devient lumineux.

Chaque thérapeute, qu'il soit psychanalyste ou se réclame d'autres courants, fait partie d'une *filiation*, dont il fait sienne la théorisation. Mais souvent la clinique va à l'encontre des dogmatismes et, dans la pratique, nous faisons des concessions, avouées ou pas[6]. C'est surtout la façon dont le thérapeute accueille, écoute, entend et observe son « client[7] » qui est essentielle. C'est le client que le thérapeute doit « entendre » et avec lequel il doit être en communication ; Grinder et Bandler ont mis en évidence

l'importance d'avoir les mêmes modes perceptifs[8], d'être en empathie[9], et donc que l'inconscient de l'un communique[10] avec l'autre inconscient. Il se crée alors ce que Moreno appelle le « co-inconscient ». Le « psy » le plus brillant et le plus savant ne sera jamais un vrai thérapeute s'il n'est pas en mesure d'entendre l'autre, et de l'entendre dans son contexte à lui (lui, le « client »).

C'est pourquoi, souvent, c'est lorsque la parole est suspendue que des choses se passent, et c'est lorsqu'on « franchit le seuil », « sur le pas de la porte » que tant de choses importantes s'expriment.

Les analystes ont bien raison en affirmant que ce n'est pas un métier comme les autres : il ne s'apprend pas, il se *transmet*. C'est autant un art qu'une science et une manière d'être au monde.

Ma filiation professionnelle

C'est dans cette perspective de transmission que je voudrais évoquer ma filiation à moi. J'ai été formée à la psychanalyse freudienne par deux Français, Robert Gessain (directeur au musée de l'Homme à Paris, et qui avait accompagné Paul-Émile Victor au pôle Nord) et Françoise Dolto – et en psychodrame en Amérique par J. L. Moreno (Beacon, N. Y.) et James Enneis (St Elisabeth's Hospital, Washington D.C.). C'est à eux que je dois de pouvoir, parfois, faire d'une « grenouille une princesse[11] ». Depuis, d'autres approches ont enrichi ma pratique et mon écoute.

Je dois beaucoup à Leon Festinger, Margaret Mead, Gregory Bateson, Erwin Goffman, Carl Rogers, un peu au groupe de Palo Alto, Ray Birdwhistell, Paul Watzlawick et Jurgen Ruesch, et aussi à Louis et Diana Everstine. Mais c'est peut-être Moreno qui m'a transmis et permis de développer une certaine imagination créatrice, le désir d'aller « à la

rencontre de l'autre » et l'obstination à aider ceux qui souffrent.

Moreno, ce méconnu

En France, Moreno est toujours un peu méconnu. Sa prise de position quant à Freud, presque un psychodrame, en 1932, lors de sa polémique avec Abraham Brill, au 1er Congrès de l'Association américaine de psychiatrie, y est pour quelque chose, ainsi que la monographie qu'il publia en 1967, *The Psychodrama of Sigmund Freud*[12]. Au fond, ce sont deux grands créateurs qui se complètent. En 1956, à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud, Moreno écrira que, si le XXe siècle de la psychologie a bel et bien appartenu à Freud, le XXIe siècle appartiendra à Moreno. Ne serait-ce pas, d'une certaine façon, le meurtre du père, dont on veut se démarquer, que l'on souhaite dépasser ?

Cette « découverte » à pas furtifs du langage des inconscients qui communiquent à leur manière, sur et sans le divan, ou bien de « quelque part » dans un temps, devenu ainsi circulaire, et dont on explore aujourd'hui l'émergence, par le *génosociogramme* et le *transgénérationnel*, passe aussi par Moreno, que l'on peut justement nommer comme l'un des pères fondateurs.

Parmi les concepts clés de Moreno pour cette recherche, citons d'abord le concept de *tele* (« mélange d'empathie », de transfert et de « communication vraie », communication positive ou négative, inconsciente, à distance, entre personnes).

Citons ensuite la représentation imaginée par Moreno des relations significatives dans la vie de chacun : l'*atome social*. On inscrit les personnes qui composent « le monde personnel du sujet » : sa famille, ses amis, ses familiers, ses voisins, ses collègues de travail ou de sport, ceux qui sont présents par l'amour ou présents dans sa vie par la haine,

qu'ils soient morts ou vivants ; c'est généralement le sujet (le protagoniste) qui travaille au tableau. On situe ces personnes suivant une *distance sociale*[13] particulière à chaque relation et on peut, par exemple, envoyer au diable (et au loin sur le tableau) dans cette configuration une belle-mère qui vous ennuie et inscrire auprès de soi une grand-mère morte, aimée et très présente. Dans l'atome social, le sujet commence généralement par se situer et se poser (« c'est moi, ici »), mais d'autres ne se positionnent qu'ensuite, après leur famille d'origine, dans un dessin complété.

L'*atome social* montre l'image d'une vie, de ses ramifications, de ses intérêts, de ses rêves ou angoisses.

On pourrait dire que l'atome social, c'est un *génosociogramme*[14] dans l'« ici et maintenant ». Il se complète, pour les « moréniens », par le *réseau sociométrique* (affectif) et le *statut sociométrique* (la « cote d'amour » d'un individu dans son groupe). Ce sont des projections affectives que figure l'atome social. Moreno définit dans *Who shall survive* l'« atome social », cette représentation du monde personnel d'une personne : « Le nucleus interne et externe des personnes émotionnellement reliées au sujet. »

Génogramme et génosociogramme

Rappelons que le professeur Henri Collomb[15] a développé à Dakar (et ramené à Nice en 1978) la technique du *génosociogramme*, issue des réflexions de Moreno, que nous développons.

Le génosociogramme permet une *représentation sociométrique* (affective) imagée de l'*arbre généalogique familial* avec ses caractéristiques de noms, prénoms, lieux, dates, repères, liens, et *principaux événements de vie* : naissances, mariages, décès, maladies importantes,

accidents, déménagements, occupations, retraite. Le *génosociogramme* est une représentation de l'*arbre généalogique commenté* (génogramme), avec une mise en évidence, par des flèches sociométriques, des différents *types de relations* du sujet par rapport à son environnement et aux *liens* entre les différents personnages : de la coprésence, de la cohabitation, de la coaction, des dyades, des triangles, des exclusions... « qui vit avec qui sous le même toit » et « mange au même pot », qui élève les enfants de qui, qui fuit et où, qui arrive (naît, emménage) au moment où un autre s'en va (meurt, ou part), *qui remplace qui* dans la famille, et comment se font les partages... surtout après une mort (héritages, dons), les favorisés, les défavorisés, les *injustices* (les *comptes familiaux* et sociaux), les répétitions...

---

1. REIK Théodore, *Écouter avec la troisième oreille*, Paris, Épi, 1976.
2. ROSNY Éric de, *Les Yeux de ma chèvre*, Paris, Plon, 1981.
3. GAY Peter, *Freud, une vie*, Paris, Hachette, 1991, et Freud (cf. Annexes, p. 195).
4. ROBERT Marthe, *La Révolution psychanalytique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2 vol., 1989, et ROUDINESCO Élisabeth, *Histoire de la psychanalyse*, 2 vol., Paris, Seuil, 1986.
5. JUNG C. G., *Essai d'exploration de l'inconscient*, Paris, Gallimard, rééd. (1988), Folio Essais, et *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, rééd. (1986), Folio Essais.
Dans une « newsletter » américaine des années 1980, Bruno Bettelheim reprenait les « vraies raisons » éthiques de la rupture de Freud avec Jung, et l'enquête sur les plaintes de clientes traumatisées – et en particulier de Sabina Spierlein : Freud n'approuvait pas qu'un thérapeute « sorte » avec ses jeunes clientes, reproches que Jung aurait mal pris. Voir à ce sujet SPIERLEIN Sabina (1980), *Entre Freud et Jung*, textes commentés de Sabina Spierlein ; dossier découvert par Aldo Carotenuto, Carlo Trombetta ; édition française par Michel Guibal et Jacques Nobécourt ; trad. de l'all., Paris, Aubier.
* Françoise Dolto a été psychanalysée à Paris (1934-1937) par René Laforgue qui ouvre le champ transgénérationnel.
6. Voir *La Famille : l'individu plus un*, Marseille, Hommes & Perspectives, 1991. Dans ce livre riche d'enseignements sur l'approche psychanalytique et l'approche systémique en thérapie familiale, Robert PESSLER affirme : « Les psychanalystes et les systémiciens se rapprochent les uns des autres (sans se confondre cependant) lorsqu'il s'agit d'aborder la famille dans la pratique

clinique… La clinique devra éventuellement sauter la polarisation et l'exclusion mutuelle. »
7. *Client* : terme introduit par Carl Rogers, qui le préfère à celui de sujet, ou malade, pour désigner celui qui demande un conseil, ou entre en thérapie, cela pour exprimer un lien libre.
8. Voir les travaux de Grinder et Bandler : nous serions plutôt visuels, auditifs, ou kinésiques.
9. Empathie ne veut pas dire sympathie.
10. Le *co-inconscient* de Moreno, peut-être déjà pressenti par Freud, lorsqu'il parle d'*attention flottante* du thérapeute.
11. Voir Richard BANDLER et John GRINDER, *Les Secrets de la communication : changer sans douleur*, Montréal, Le Jour, 1983, traduction de *Frog into Princess*.
12. Pour plus de détails, voir René MARTINEAU, J. *L. Moreno ou la Troisième Révolution psychiatrique*, Paris, A.-M. Métailié, 1989.
13. « La distance sociale » est un concept de psychologie sociale indiquant dans quelle mesure telle ou telle personne est psychologiquement près ou loin de la personne, compte non tenu de la distance géographique. Par exemple, le Brésil et son carnaval sont plus proches des Niçois que l'Allemagne ou la Belgique – ou mon grand-père mort plus présent que mon voisin de palier.
14. *Génosociogramme*, de *généalogie* (arbre généalogique) et de *sociogramme* (représentation des liens, relations), c'est-à-dire arbre généalogique avec ses faits marquants, les événements de vie importants *(life events)* et mise en évidence, graphiquement, des liens affectifs.
Le *génogramme* est un arbre généalogique commenté, avec quelques repères, utilisé surtout en thérapie systémique et par des sociologues qui ne sont pas des psychanalystes et donc « fouillent » moins les récits de vie à la recherche de liens cachés ou inconscients, ce que nous faisons en génosociogramme : le génosociogramme est un génogramme plus fouillé.
15. COLLOMB Henri (1977), « La mort en tant qu'organisateur de syndromes psychosomatiques en Afrique », *Psychopathologie africaine*, XII, 2, p. 137-147.

Thérapie familiale et génogramme/génosociogramme

C'est l'émergence de la famille, du film et de la « vidéo » sur la scène thérapeutique qui a mis en évidence l'importance des liens et du mode de communication dans la famille, sa santé ou sa maladie, et permis de préciser ou même de « peaufiner » et conceptualiser le génosociogramme, en tant qu'outil d'investigation et de traitement.

Ce qu'on va désigner comme *thérapie familiale* part des recherches de Frieda Fromm-Reichmann[1] (1889-1957) qui, vers 1948, s'interroge sur les schizophrènes et travaille avec leurs familles, les filme et les fait filmer.

Si le rêve a été, selon les propres dires de Freud, la « voie royale vers l'inconscient », la famille du schizophrène et ses interactions (filmées et étudiées au ralenti) sera la voie vers le décodage de l'univers intérieur des familles, et des styles et modes de communication (verbale) et d'expression (non verbale).

Vers 1956 donc, à l'université de Stanford et à Palo Alto, à la suite de Frieda Fromm-Reichmann, d'autres chercheurs autour de Gregory Bateson[2], Jay Haley[3], John Weakland, Don Jackson, puis Paul Watzlawick[4] et la célèbre thérapeute familiale Virginia Satir[5] commencent à faire des recherches dans cette voie. On pourrait dire que c'est par un concours heureux de circonstances (*serendipity*) que tant de gens de haut niveau et de formations différentes se sont trouvés à Palo Alto ensemble pour échanger et confronter des points

de vue de disciplines différentes. C’est ainsi que le groupe de Palo Alto s’est structuré. (La plupart d’entre eux bénéficient du temps de leur « année sabbatique » à Palo Alto (Californie) comme *fellows* du Centre for Advanced Study in the Behavioral Sciences.)

Le groupe dit de Palo Alto

Ce qu’on appelle le « groupe de Palo Alto » énonce l’hypothèse du « double lien », « double contrainte » *(double bind)*, trouble grave de la communication dans la famille : des messages sont émis, mais plus que contradictoires ; ils sont structurés de telle façon que tout en affirmant verbalement quelque chose, ils affirment en même temps autre chose autrement, mettons par le langage du corps, et donc les deux affirmations s’excluent ou se bloquent. C’est un « double message doublement contraignant ». Ainsi, si le message est une injonction, il faut lui désobéir pour lui obéir.

Mais il est aussi *interdit d’en parler* ou même d’expliciter le fait que c’est confus, contradictoire et « obligatoire ».

Une personne prise dans une situation de « double contrainte » risque donc de se trouver punie (ou de se sentir coupable) lorsqu’elle perçoit les choses « correctement », et d’être désignée par sa famille comme « méchante » ou « folle » (le « malade désigné »), pour avoir montré qu’il y a une discordance – une dissonance – entre ce qu’elle voit (perçoit) et ce qu’elle « devrait » voir, ou ressentir.

Cette thérapie familiale classique issue du groupe de Palo Alto s’appuie, dans sa démarche théorique, sur l’idée de « système » et d’« homéostasie », c’est-à-dire d’équilibre, et de « règles de la famille ». Les praticiens du Mental Research Institute (MRI) comme Watzlawick, ainsi que Whitaker et Napier, parlent déjà du « fantôme » qui, pendant la cure, surgit du passé du patient[6], de thérapie familiale

systémique et, vingt à trente ans après, utilisent le génogramme.

Thérapie systémique stratégique

Il y a aussi un courant de thérapie familiale intergénérationnelle[7].

Les systémiciens de cette école théorique, désignée comme *thérapie systémique « stratégique »*, utilisent le paradoxe, ce qui le provoque, le « malade désigné » et sa famille. Ils considèrent que la réalité du problème du malade est connue du malade et est aussi connue de sa famille. Leur principe de base, c'est que *chacun peut définir sa propre réalité*. Les solutions aux difficultés rencontrées dans la vie, qu'elles soient de l'ordre de la santé physique ou psychique, deviennent le problème essentiel. L'intervention vise à *redéfinir la réalité, d'une façon plus fonctionnelle*. Nous pourrions dire, dans un langage qui serait peut-être aussi celui de Goffman[8], qu'il faut arriver à voir, à percevoir, à remettre un événement dans une autre perspective, dans un autre cadre, c'est-à-dire dans un autre contexte, faire un *recadrage*.

Thérapie systémique structurelle

La *thérapie familiale « structurelle »*, autre branche de la thérapie systémique, se propose de changer les habitudes relationnelles de la famille, relations devenues stéréotypées. C'est à Philadelphie, à la Child Guidance Clinic, autour de S. Minuchin, que ces systémiciens ont fait école et que leurs techniques ont été largement adoptées, surtout pour la thérapie des enfants. Bien sûr, il s'agit, en ce qui concerne ce groupe, d'une démarche se centrant sur l'ici et maintenant. C'est Murray Bowen, connu pour son concept de « masse de moi familial[9] » et pour ses techniques de

transformation des conflits triangulaires (triangulation) en conflits à deux (dyade), qui soulève de ce fait le problème de la *transmission d'angoisse* d'une génération à l'autre, si la triangulation n'est pas cassée.

Dans une interview de 1991 au magazine *Time*, pour sa mise en scène de *Mademoiselle Julie* de Strindberg au Théâtre royal dramatique de Stockholm, Ingmar Bergman disait : « Cette pièce parle de trois blessures psychiques de Mademoiselle Julie… Il y a des gens dans ce monde qui ont choisi de porter la culpabilité des autres, et elle en est. » Bien sûr cette pièce, comme toute l'œuvre de Strindberg, s'inspire d'un vécu autobiographique et raconte l'angoisse du fils de la servante et des drames familiaux répétitifs de la vie de l'auteur. C'est comme la tunique de Nessus, qui colle à la peau de celui qui emmagasine l'angoisse des ancêtres.

Thérapie familiale psychanalytique

Mais la mouvance qui nous intéresse le plus, ce sont les thérapeutes familiaux qui, partant de bases psychanalytiques, tentent une extension des concepts et outils analytiques à la famille, considérée comme une série de dyades (Nathan Ackerman, Iván Böszörményi-Nagy et, en France, Nicolas Abraham et Maria Török[10]). N. Ackerman[11] fonde sa pratique sur des entretiens duels afin d'aider la famille à prendre conscience des idées fausses et particulièrement des *« reliquats » du passé*.

---

1. Le Dr Frieda FROMM-REICHMANN avait d'ailleurs travaillé avec J. L. MORENO et édité avec lui *Progress in Psychotherapy*, 1956, New York, Grune & Straton. C'est le « Dr Fried » du roman autobiographique d'Hanna GREEN, *I Never Promised You a Rose Garden*, Holt, Rinehart, Winston, New York, 1964, réédité sous son vrai nom, Joanne GREENBERG, en « poche » (Signet Book, New American Library, N. Y.), roman et ensuite film retraçant la thérapie d'une malade étiquetée schizophrène. Frieda Fromm-Reichmann a passé un an à Stanford, en 1955-1956, au Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences, a longtemps travaillé à la célèbre clinique psychiatrique psychanalytique de Chestnut Lodge, en collaboration avec Harry Stack

Sullivan ; elle a également supervisé Joséphine Hilgard. C'est aussi elle qui a proposé à des anthropologues et psychiatres, à Palo Alto en 1956, de filmer des familles de schizophrènes en interaction (d'où sont nés le *double bind* de Gregory Bateson et la recherche sur la communication non verbale).

2. *Perceval le fou, Autobiographie d'un schizophrène,* Paris, Payot, 1976.

3. *Tacticiens du pouvoir : Jésus-Christ, le psychanalyste, le schizophrène et quelques autres*, Paris, ESF, 1987.

4. *Une Logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

5. *Thérapie de couple et de la famille*, Paris, Épi, 1983.

6. Voir « Le fantôme de grand-mère », dans A. NAPIER, C. WHITAKER, *Le Creuset familial*, Paris, Laffont, 1980.

7. Thérapie familiale intergénérationnelle de Murray Bowen, Iván Böszörményi-Nagy, Maurizio Andolsi, Helm Stierlin (Heildelberg), qui développent le concept de délégation, par exemple de dette : on « refile la patate chaude » d'une génération à l'autre.

8. Cf. *Asiles : étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968, et *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973.

9. Le concept est lié à l'*échelle de différenciation du soi* hors de la masse fusionnelle de l'ego familial où tout en haut on trouve les personnes avec un soi structuré et différencié, et tout en bas les personnes qui vivent sous l'emprise de cet ego et ne peuvent prendre distance du vécu.

10. Et depuis, A. Eiguer, A. Ruffiot, E. Granjon, P.-C. Racamier, D. Anzieu, G. Dercherf, S. Tisseron, Y. Purget.

11. Rappelons que Nathan Ackerman a travaillé en psychodrame avec J. L. Moreno – lequel traitait depuis 1930 des couples et des familles, en psychodrame et psychothérapie de groupe.

Loyautés invisibles

Mais le thérapeute de cette école de Philadelphie qui a apporté un élargissement de l'approche transgénérationnelle est le psychanalyste d'origine hongroise Iván Böszörményi-Nagy[1]. Pour Iván Böszörményi-Nagy – et c'est cette conception qui le distingue nettement de l'école de Palo Alto[2] –, les relations sont un lien beaucoup plus significatif que les modèles transgénérationnels de la communication, des relations qui doivent tenir compte *de la justice et de l'équité au sein de la famille*. À travers ces relations, c'est la vie, leur vie, que nous lèguent les ancêtres et que nous transmettons à la postérité. Dans sa pratique, Böszörményi-Nagy[3] faisait parler longuement ses clients de leur vie, parce que, pour lui, le but, la force de l'intervention thérapeutique, ce serait la restitution d'une éthique des relations transgénérationnelles.

Ce qui me frappe, c'est que les thérapeutes fondateurs du transgénérationnel – bien que les rapports aux « parents des parents », les liens aux ancêtres courent tout au long de la réflexion et de la pratique thérapeutiques depuis Freud, d'une manière ou d'une autre – ces psychothérapeutes sont tous originaires de l'Europe de l'Est et de l'Europe centrale. (Peut-être est-ce dû à l'héritage de l'émigration et de la double culture ?) Peut-être est-ce une preuve de plus de l'enracinement de chacun dans sa « culture », dans ses « racines », que ce soit conscient ou plutôt inconscient.

Dans les pays de l'Est, en Europe centrale comme en Russie, chez les Slaves comme autour de la Méditerranée, la famille est un « atome social » très fort, un nid, un clan

soudé, une « matrice », à partir de laquelle on se construit, on trouve son identité.

Pour moi, c'est évident ; cela l'est d'autant plus que, élevée à Paris, éduquée depuis mon plus jeune âge par l'école publique française et son université (lycée Molière et Sorbonne), bercée (à Paris) par les contes slaves de mon arrière-grand-mère russe, Hélène, mais formée aux États-Unis (à l'université du Michigan : Ann Arbor, Research Center for Group Dynamics) puis par Moreno, qui lui aussi vient de ces contrées d'Europe (qui lui ont légué une imagination créatrice et une ouverture chaleureuse à l'autre, hors du commun), je sens quelque part que je suis ce que je suis justement par mes racines multiples qui plongent dans plusieurs cultures, langues et traditions. C'est le silence fondateur (comme dans l'analyse, où tout se passe). J'irais même plus loin en disant que Françoise Dolto-Marette, qui a été un de mes deux analystes, a été cette thérapeute hors pair peut-être parce que son mari Boris avait partagé avec elle ce charisme slave, rayonnant de tout son être, de son corps même, qui lui avait été légué par ses ancêtres (dont une lointaine aïeule indienne d'Amérique à qui elle attribuait son intuition)[4].

Les concepts d'Iván Böszörményi-Nagy

Après ce bref détour personnel, je voudrais analyser le concept de *loyauté*[5], un des concepts clés dans la pensée de Böszörményi-Nagy[6], concept qui renvoie à deux niveaux de compréhension. Un niveau « systémique », c'est-à-dire à un système social, et un niveau individuel, c'est-à-dire psychologique. La *loyauté* se compose de l'unité sociale qui dépend de la loyauté des membres du groupe, lequel groupe compte sur la loyauté de ses membres et les pensées, les motivations de chacun des membres en tant qu'individu. D'où le concept de justice et de *justice familiale*. Quand la

justice n’est pas faite, cela se traduit par l’injustice, la mauvaise foi, l’exploitation des membres de la famille les uns par les autres (parfois par la fuite, la revanche, la vengeance), voire par la maladie ou l’accident répétitif.

Alors qu’autrement il y a l’affection, des égards réciproques et les *comptes familiaux* sont tenus à jour. On peut parler d’une *balance des comptes familiaux* et du *grand livre des comptes de la famille* où on voit si l’on est en crédit ou en débit, si l’on a des dettes, des obligations, des mérites, faute de quoi on a, de génération en génération, une série de problèmes.

La parentification

Le troisième concept fondamental de Böszörményi-Nagy est celui de *parentification*. La parentification, c’est une inversion, une mauvaise conception des mérites et des dettes. La plus importante « dette » de la « loyauté familiale », c’est celle de chaque enfant vis-à-vis de ses parents pour l’amour, l’affection, les soins, la fatigue et les égards qu’il a reçus depuis sa naissance jusqu’au moment où il devient adulte. La manière de s’acquitter de ses dettes est transgénérationnelle, c’est-à-dire que ce que nous avons reçu de nos parents, nous le rendons à nos enfants. Ce qui n’empêche pas, quand nos parents deviennent vieux, que nous ayons vis-à-vis d’eux des égards et des dettes, dont celle de les aider à vivre leurs dernières années, passer de la vie à la mort.

Mais la « parentification », c’est le renversement des valeurs, c’est-à-dire la situation dans laquelle les enfants, même en bas âge, deviennent les parents de leurs propres parents.

Prenons un exemple classique, simple. Il y a un certain nombre de familles, surtout de familles modestes ou rurales, où la fille aînée tient le rôle de la mère et où la mère,

épuisée par la fatigue, par les trop nombreuses naissances des enfants, malade réellement ou se prétendant malade, se fait soigner, aider, et soutenir par sa fille, laquelle ne se marie jamais. Elle ne « fait jamais sa vie » parce qu'elle soigne sa vieille mère malade, ou ses vieux parents malades ; c'est une distorsion malsaine des relations, des mérites et des dettes : c'est ce qu'on appelle la parentification. Un enfant qui doit devenir parent très jeune (même à cinq ans, par exemple), donner du soutien à sa mère, s'occuper de ses parents et de sa famille, est en déséquilibre relationnel significatif – déséquilibre que l'on découvre par une analyse de la place et du rôle des enfants dans le monde familial.

Il est difficile de comprendre les liens transgénérationnels, le « livre des mérites et des dettes », parce que rien n'est clair, chaque famille a sa manière à elle de définir la loyauté familiale et la justice. Ce n'est pas du tout un concept objectif.

Pour bien comprendre, il faudrait faire une étude transgénérationnelle ou longitudinale de la famille, étendue au moins sur trois générations, cinq de préférence, de façon à déterminer le fonctionnement des systèmes en place. Il faut pour cela tenir compte de l'*information rétrospective*, c'est-à-dire des *souvenirs des vivants sur des morts*, ce que les gens actuels savent de leur famille et ce qui les agit, même s'ils ne savent pas consciemment ce qu'ils savent, dans le dit et le non-dit, dans le conscient et le non-conscient de ce qui a été transmis, du point de vue de la famille.

Le mythe familial ou la saga de la famille

On touche là le domaine d'un *mythe familial*, qui ne s'éclaire que lorsque l'on comprend le *système*, cet ensemble d'unités mutuellement interdépendantes. Pour Böszörményi-

Nagy, l'individu est une entité biologique et psychologique, je rajouterai psychosociale, dont les réactions sont déterminées tout autant par sa propre psychologie que par les *règles du système familial*. Dans un système familial, les fonctions psychiques d'un membre conditionnent les fonctions psychiques d'un autre membre : il y a une régulation réciproque perpétuelle et les règles qui concernent le fonctionnement du système familial sont autant implicites qu'explicites, mais essentiellement implicites. Et les membres de la famille n'en sont pas conscients.

L'essentiel des règles est tenu pour acquis et allant de soi « dans notre famille », donc pas expliqué.

Le mythe familial devient manifeste à travers le *pattern*[7] de fonctionnement : certains s'organisent selon des patterns que je jugerais « malsains » – mais je ne sais pas comment qualifier autrement la trahison, la vendetta, l'assassinat, la défense saine ou malsaine de l'« honneur de la famille ». Ces rites forment un ensemble, une sorte de tout, de *Gestalt*[8] relationnelle qui est structurée inconsciemment et qui implique tous les membres de la famille. Chacun de ces rites contribue à « équilibrer les comptes familiaux », la position ou l'« attitude exploitative » qui est équilibrée ou pas par une « attitude généreuse ». Par moments, nous exploitons notre famille et la situation. Un enfant « exploite » sa famille parce qu'il se fait entretenir, nourrir, loger, etc., et, en même temps, il lui donne de l'amour ou autre chose ; il y a une *balance* – un équilibre – entre ce qui est reçu et donné, sinon, des symptômes plus ou moins graves apparaissent.

L'*héritage moral* est aussi important, pensons-nous, que l'héritage professionnel ou économique. Vincent de Gaulejac parle même de *capital familial*.

Chaque famille détermine les contributions des individus aux *comptes de la famille*. Ce code personnel détermine

l’échelle des mérites, les avantages, les obligations et les responsabilités qui sont des réactions apprises, qui sont inscrites dans l’histoire de la famille, l’histoire vécue et génétique de la famille, qu’on peut retrouver.

Un exemple personnel

Je vais prendre un exemple personnel. Lorsque j’étais étudiante en psychologie, j’étais mariée, nous avions un enfant ; nous avions, comme beaucoup de couples de jeunes étudiants, des difficultés financières. Une de mes cousines (Annette) m’a proposé spontanément de me prêter de l’argent.

Je l’ai accepté, sans me sentir ni obligée ni coupable. Cet argent, quand j’ai terminé mes études et que j’ai commencé à travailler, je l’ai rendu. Pourtant mes collègues de travail ne comprenaient pas comment ma petite cousine m’avait proposé et prêté de l’argent aussi facilement et comment j’avais pu, moi, l’accepter sans problème. Et en y réfléchissant maintenant, je me suis rappelé que mon grand-père tout jeune était déjà orphelin, et l’aîné de six enfants. Ils ont été recueillis par leur grand-père (mon arrière-arrière-grand-père), et élevés avec les enfants du deuxième lit. Mon grand-père, orphelin à quatorze ans, a commencé à travailler très tôt, pour aider à élever ses frères et sœurs et leur offrir des études supérieures[9]. Donc, quelque part, dans l’inconscient de ma famille, il a « acquis des mérites » vis-à-vis de ses frères et sœurs. Plus tard, après avoir terminé ses études en Suisse, une de ses sœurs a contribué à l’ouverture d’un laboratoire de produits pharmaceutiques ; elle avait épousé, au tournant du siècle, un chimiste et pharmacien ; ils ont gagné un peu d’argent, puis ils se sont établis à Paris. Ma cousine, qui descendait de cette sœur de mon grand-père, m’a donc proposé de l’argent. Quelque part, c’était « un prêté pour un rendu », un équilibre. Elle m’a dit : « Tu

me le rends si tu peux, mais si tu veux, tu ne me le rends pas ; tu me le rends plus tard, ou dans cinq ans, ou dans cinquante ans, ça n'a aucune importance. » Et avec le « système des comptes familiaux », je comprends bien que cela lui paraissait normal et à moi aussi, parce qu'elle et moi nous savions qu'entre sa grand-mère et mon grand-père, il y avait eu des échanges affectueux (ce que Böszörményi-Nagy appelle une « attitude généreuse »). Tous les descendants des frères et sœurs de mon grand-père se trouvaient quelque part en dette vis-à-vis de lui (l'aîné). Tous l'aimaient beaucoup. Et quand mon grand-père a été vieux et que nous avons eu, à Paris, dans notre famille, des revers de fortune (après la grande crise de 1929), les descendants des uns et des autres nous invitaient. On habitait Paris : ma grand-tante (Nathalie) a aidé mon grand-père et ma grand-mère, cela « mettait du beurre dans les épinards », et « faisait chaud au cœur ». On ne signait aucun papier. On ne parlait jamais d'argent. On passait tous une grande partie de nos vacances dans une grande ferme prenant des « hôtes payants », au Bas-Rez, eux, le frère et la sœur avec leurs conjoints, et nous, les cousins – trois générations.

Les liens familiaux étaient maintenus et renforcés.

Une dette était rendue quelque part et cela nous paraissait à tous normal. Il n'y a jamais eu de papiers écrits échangés, ni de « reconnaissance de dettes » signée.

Quand ma petite cousine m'a prêté de l'argent, elle a refusé que je lui signe un papier (de dette). Bien sûr, j'ai rendu cet argent.

Quand, trente ans après, spontanément, en passant devant une bijouterie, j'ai offert des boucles d'oreilles en or à sa fille, je me suis rappelé que ma cousine – morte dans un accident d'avion depuis – m'avait offert des boucles d'oreilles de pacotille – et prêté de l'argent. Ces anneaux d'or étaient donc aussi symboliques.

La « comptabilité » familiale. La sécurité de base. L'injustice

Il y a une *comptabilité familiale implicite*. Il ne s'agit pas seulement d'argent. Je veux dire que ce n'est pas tellement de l'argent que mon grand-père avait donné à ses frères et à ses sœurs : il avait donné de l'argent provenant de son travail ; il avait travaillé beaucoup et très jeune pour les soutenir ; il avait surtout donné de l'amour, de l'affection et du soutien, de la joie, du bonheur, de la *sécurité de base*. Cela se transmet[10] entre les descendants de mon grand-père et de ses frères et sœurs. Nous étions quatre cents à Paris pour fêter les noces d'argent de mon grand-oncle et de ma grand-tante Nathalie. On continue. Nous sommes maintenant « cousins à la mode de Bretagne » ; on continue à se donner des soutiens réciproques. Un de mes cousins et sa femme continuent à fêter l'anniversaire de sa grand-mère (morte il y a plus de cinquante ans) et à nous inviter tous, quitte à manger par roulement, mais c'est « la famille » et la fête.

Comme on dit en russe : « On se serre, on est à l'étroit, mais on y est tous et on ne vexe ni n'oublie personne[11]. »

C'est un peu dans cet ordre d'idées-là qu'on trouve la comptabilité des mérites et des dettes – selon Böszörményi-Nagy, telle que j'ai cru la comprendre d'après ses écrits.

Mais il y a des *injustices subies qui font mal*.

Je le vois assez souvent dans des déclenchements de cancer liés au *stress* et au *ressentiment* – parmi d'autres facteurs.

Les gens n'arrivent pas à pardonner l'injustice subie. C'est lié à cette « comptabilité » si complexe du *grand livre des comptes* de la famille, de « ce qui vous est dû » et de « ce qu'on doit » aux autres pour la « balance des comptes », pour « solde de tout compte ».

Mon expérience thérapeutique des trente dernières années montre que la prise de distance géographique, que

la fuite d'un individu, ne le libère pas réellement de ce qu'il appellerait, lui, ses « dettes » vis-à-vis de sa famille.

On ne peut éviter, dit Böszörményi-Nagy, la tyrannie de ses obligations en évitant le créditeur. Une fuite devant les obligations familiales peut imprégner toutes les relations humaines de l'individu pétrifié par une culpabilité insupportable, diffuse et sans objet. Il peut devenir paralysé par une « culpabilité existentielle amorphe et indéfinissable ».

Böszörményi-Nagy se demande s'il y a une réalité objective : *la « réalité objective » peut-elle exister dans les relations* ? Le mot objectif impliquerait une absence d'informations fausses ou inexactes, et une absence de distorsion des faits par un biais émotionnel. Pour lui, l'objectivité n'a un sens dans la relation entre deux personnes que si elle s'accompagne d'une prise de conscience simultanée par chacune d'entre elles, de ses propres besoins ainsi que de ceux de l'autre ; toutes deux s'efforçant en même temps de rendre l'autre objet de ses propres désirs et besoins. Ceci est un processus relationnel très compliqué. La pensée de l'auteur est complexe mais peut être éclairée par référence à J. L. Moreno et Carl Rogers, « se voir par les yeux de l'autre ».

« Et pourtant, dit-il, on ne doit pas oublier que les besoins de l'individu comprennent *la condensation des comptes relationnels non soldés* de sa famille d'origine en plus de la réactivation de ses propres processus psychiques de l'enfance. »

C'est là où on voit, comme Alain de Mijolla l'a montré[12], à quel point les problèmes familiaux, par exemple du poète Arthur Rimbaud, l'ont empêché de vivre : il n'arrivait pas à les résoudre, il a pris la fuite. Un de ses problèmes était le départ de son père, militaire, lorsqu'il avait six ans. Mais si l'on « remonte les générations », on voit le même fait : son arrière-grand-père avait abandonné, cent ans auparavant,

son fils de six ans, et les pères de la lignée continuaient à abandonner leur fils au même âge en partant ou en mourant : c'étaient des « comptes non soldés de la famille d'origine ». C'est cette réactivation au même âge que Joséphine Hilgard appelle le *syndrome d'anniversaire* ou de « double anniversaire » (si le phénomène se reproduit avec chacun des enfants) – terme que j'ai découvert par ma pratique et développé dans les années 1980 et dans le domaine touchant à la santé et au corps.

Pour bien comprendre une personne ou un individu, on le définit à partir de l'étendue de ses besoins, de ses obligations, de ses engagements, et de ses *attitudes responsables* dans son champ relationnel familial, sur plusieurs générations.

Ce que peut faire la thérapie transgénérationnelle ou le génosociogramme (Böszörményi-Nagy ne dessine pas de génogrammes), c'est apporter un outil et de l'aide pour permettre à un individu d'avoir « le courage de faire face aux obligations et à la culpabilité devant les dettes émotionnelles impayées ». Selon Böszörményi-Nagy, il n'y a pas de famille sans une fondation sous-jacente de solidarité et de loyauté intrinsèque originaire, avant la naissance de l'enfant ou des enfants.

Lorsque les gens répètent sans arrêt la même attitude et qu'ils ne changent pas, et qu'ils sont fixés dans leurs rôles, c'est que la « fixité des rôles sert les besoins du réseau des obligations familiales », affirme Böszörményi-Nagy.

Dans un système familial où les rôles sont fixés, interdépendants, la résolution des comptes est bloquée et donc répétitive, ou sans cesse remise à plus tard : c'est ainsi que la névrose, ou d'autres symptômes, persistent. Chaque individu, pour aller mieux et pour résoudre les problèmes, ne peut y parvenir, tant qu'il ne peut compter sur un ordre juste, sur des relations interpersonnelles loyales – ou sur un changement de perspective concernant l'existence et les

rôles *complémentaires*[13], aidant-aidé, soignant-soigné, comme dans la famille de Charles Darwin, toujours souffreteux et très aimé.

Le ressentiment

Beaucoup de gens, beaucoup de malades pensent souvent aux torts qu'on leur a faits. Ils ressassent ces « injustices ». Ils en veulent à celui qui leur a « fait tort » : il y a un manque, un fait, quelque chose, une injustice, une promotion non reçue, un vol subi, une « non-attention affectueuse », une non-reconnaissance, qui « taraude » la personne et la travaille, la « ronge de l'intérieur ».

Le *ressentiment* est lié à un concept, me semble-t-il, proche de celui de Böszörményi-Nagy, celui de non-justice, d'*injustice subie* ; comme disent les enfants : « C'est pas juste. »

Quelque part, on n'a pas rendu justice aux gens ; il y a une injustice, que ce soit d'ordre familial, d'ordre conjugal ou d'ordre professionnel, parfois d'ordre national (guerres, massacres, oppressions, génocides divers). Les gens gardent un ressentiment[14] qui les travaille et qui les mine au point de vue santé, jusqu'au cancer ou à la mort quelquefois.

---

1. Consulter la thèse (publiée) de Magda HEIREMAN, *Du côté de chez soi : la thérapie contextuelle d'Iván Böszörményi-Nagy*, Paris, ESF, 1989.
2. L'école dite de Palo Alto (1956) réunissait, en Californie près de Stanford, autour de l'anthropologue anglais Gregory Bateson (ex-mari et collègue de Margaret Mead), les premiers chercheurs utilisant l'image, les photos, films, vidéos, pour observer les interactions des familles dans leur contexte, le langage verbal et la communication non verbale et ayant perçu le *double bind* des familles de schizophrènes. Leur groupe y a fondé le MRI (Mental Research Institute) avec actuellement Paul Watzlawick, Diana et Louis Everstine, entre autres.
3. Je ne suis pas une élève d'Iván Böszörményi-Nagy, que je n'ai pas (ou pas encore) rencontré (sauf brièvement en 1994).
4. Notre maison a été brûlée par les Allemands le dimanche 5 juin 1944, en Lozère, parce qu'il y avait un dépôt d'armes pour le maquis dedans – et je ne leur en ai jamais voulu, car ça me paraissait « de bonne guerre » – et on a, j'ai

perdu « tout », y compris tous mes papiers, carnets d'adresse, agenda… Aussi ça m'a surprise d'avoir mon sac volé et de « tout perdre » le 5 juin 2000 (syndrome d'anniversaire inattendu). Nous n'en avons guère parlé, pour ne pas perpétuer la haine. « Ce qui est tu à la première génération, la deuxième le porte dans son corps », disait Françoise Dolto.

5. Ceci n'étant pas une thèse universitaire, pour faciliter la lecture et ne pas alourdir le texte, nous n'indiquerons pas systématiquement toutes les pages de toutes les citations.

6. *Invisible Loyalties: Reciprocity in Intergenerational Family Therapy*, New York, Harper & Row, 1973 (épuisé).

7. *Pattern* : modèle structuré, patron, dessin (volontairement non traduit de l'américain par les psychologues français).

8. *Gestalt* : perception d'ensemble, d'un tout, d'une *forme* contrastée sur un *fond* (terme volontairement non traduit de l'allemand par les psychologues pour la Gestalt-théorie).

9. Au Polytechnicum de Zurich (parmi les premières femmes à avoir un doctorat, 1884, 1886, 1888). *Ebenso neu als Kühn*, CFCF-Verlag, Zurich, 1988. Cent vingt ans d'études de femmes à l'université de Zurich.

10. Ou encore en 1999, des descendants du grand-père de mon grand-père (né en 1824) réunis le 23 août près du lac d'Annecy.

11. « B TECHOTE, HO HE OdHDH. »

12. *Les Visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

13. Par exemple les soignants et les soignés, les uns jamais malades et les autres toujours malades (soi niant, soi nié, selon les lacaniens).

Voir l'ouvrage de la petite-fille de Charles Darwin, Gwen Reverat-Darwin, rappelant son enfance victorienne et l'amour et le plaisir de se faire soigner des uns, et d'être soigné des autres : « L'ennui, c'est que dans la maison de mes grands-parents, c'était un honneur et un triste plaisir d'être malade […] en partie parce que mon grand-père était toujours malade et que ses enfants, l'adorant, avaient tendance à l'imiter […] et à être soignés par ma grand-mère, et que c'était si plaisant d'être soigné et plaint » (ma traduction). *« The trouble was that in my grand-parents' house it was a distinction and a mournful pleasure to be ill. […] This was partly because he was always ill, and his adoring children were inclined to imitate him […] nursed by my grand-mother, and because it was so delightful to be pitied and nursed. »* (REVERAT Gwen, *Period Piece, a Cambridge Childhood*, 1952, rééd. 1987, Londres & Boston, Faber & Faber, p. 122.)

Ou les aidants et les aidés comme, par exemple, Marthe et Marie de l'Écriture.

14. Pour plus de précisions sur cette notion de ressentiment lire : SIMONTON, SIMONTON & CREIGHTON (1978), *Guérir envers et contre tout*, Paris, ÉPI, 1982, et Anne Ancelin SCHÜTZENBERGER, *Vouloir guérir*, Toulouse, Érès/Paris La Méridienne, 1985 ; Épi/La Méridienne, 1993 ; DDB, 1996 – et aussi les notions de justice, de « donner et recevoir » et de *comptes familiaux* d'Iván Böszörményi-Nagy (cf. Heireman).

Psycho-somatique/somato-psychique

La « body-mind connection »

Les rapports entre l'état d'esprit et le corps étaient connus dans les temps anciens, puis oubliés par la médecine scientifique.
Mais on commence (recommence) à les cerner et à les approfondir.

On a commencé à parler de psychosomatique – à propos de certains aspects de la mauvaise santé ou de la maladie il y a une quarantaine d'années, sous l'influence de la psychanalyse ; mais on commence à aller plus loin depuis 1975-1980.

De plus en plus de recherches sont faites aux États-Unis sur le lien entre le psychisme et le corps (la « body-mind connection ») dans une nouvelle science *interdisciplinaire* qui se constitue depuis 1980, la *psychoneuro-immunologie*.

Les recherches inspirées par la psychoneuro-immunologie découlent de la découverte de nombreux nouveaux neuro-récepteurs (plus d'une centaine), de neurorécepteurs sur des globules blancs et dans le système immunologique ; le fonctionnement même du système immunologique démontrerait que les « états d'âme » des gens, qu'ils soient gais ou tristes, qu'ils se sentent coupables ou pleins de ressentiment, influent peut-être sur le nombre de cellules T et sur le système immunologique. Les premières recherches ont été réunies dans le livre collectif édité par Robert Ader en 1981[1] et les plus récentes discutées au colloque international de psychoneuro-immunologie de Tutzig (juin

1990, en Allemagne, près de Munich) sur l'initiative de Norman Cousins et organisé par la Société allemande de cancérologie – auquel j'ai participé.

Liens transgénérationnels et comptabilité des dettes et des mérites. L'injustice vécue

De ma pratique du transgénérationnel, je suis arrivée à la conclusion que les concepts introduits par Böszörményi-Nagy – celui de la *loyauté invisible* et de la *justice*, la *comptabilité des dettes et des mérites* – permettent un éclairage nouveau en psychiatrie, psychothérapie, psychanalyse, en médecine holistique, en médecine de la personne entière, en psychosomatique. Si un être devient vraiment adulte, si la personne arrive à une certaine liberté, elle est aussi libre de ses comportements, et ceci implique une fluidité des rôles et des obligations dans les relations interpersonnelles. Les structures de la famille ne sont ainsi plus immuables : *en réglant les anciens comptes, on retrouve ce qui devrait être la justice dans le système de cette famille-là*, chaque membre s'inscrivant alors dans un nouvel équilibre du crédit et de la dette. Tous les événements relationnels psychologiques sont structurés par une double motivation : la « structure comportementale manifeste » et la « structuration obligationnelle cachée ». Par conséquent, les relations doivent être conçues comme étant liées à deux systèmes de comptabilité, celui des motivations manifestes déterminées par le « pouvoir » et celui de la hiérarchie des « obligations ».

Voici le cas d'une jeune fille de dix-sept ans qui est amoureuse, et qui a envie de se marier, car elle fréquente un jeune homme : doit-elle et a-t-elle la liberté de l'épouser, d'avoir des enfants et de rendre à ses enfants ce qu'elle a reçu de ses parents ; ou doit-elle, par exemple, comme elle est la cadette, si sa sœur est morte en laissant un bébé,

épouser le veuf et élever les enfants de sa sœur, parce qu'elle-même et sa sœur ont été orphelines et « qu'elle le lui doit bien » ? (à sa sœur morte) et que « chez nous, ça s'est toujours fait ! » ?

Il y a donc des systèmes divers de comptabilité – différents selon chaque culture et même chaque famille ; mais alors, où est-ce qu'on va mettre la prééminence ? Ce qui fait que l'on voit souvent une « victime » ou un « bouc émissaire » se créer, ou un malade (malade désigné et/ou qui choisit la maladie) prendre la relève pour résoudre le problème de la famille.

L'effort thérapeutique, par rapport à une famille, un individu ou un organisme, serait de *restaurer la justice et remédier aux dommages soufferts* par le bouc émissaire (ou la « victime »), mais ceci ne suffirait pas, parce que 1'ex-bouc émissaire va se trouver pris dans les forces systémiques ou le système de la famille qui, elle, a perpétué le processus bouc émissaire. Pour Böszörményi-Nagy, il faudrait inclure dans la stratégie thérapeutique la dimension de la culpabilité liée au pouvoir, c'est-à-dire utiliser le sentiment de culpabilité de ceux qui ont bénéficié de la situation (injuste). (Voir le mouvement *Real justice*, p. 161-162.)

L'*injustice vécue* dans les familles est souvent la conséquence d'un fait apparemment banal : lorsqu'un des membres a reçu l'héritage, ou tout l'argent, ou la « grosse maison », ou l'usine, ou les bijoux, ou l'argenterie, ou des portraits de famille, ou le « beau tapis », ou le « buffet de Tante Adèle » ou quelque chose de *signifiant aux dépens des autres* ; et qu'on en soit le bénéficiaire ou le lésé, on se le rappelle et on le rappelle à ses enfants, souvent sur plusieurs générations[2].

On ne peut pas intervenir sur une famille sans une connaissance de ce qu'est la loyauté propre à cette famille. « Le concept d'un tissu de loyauté implique l'existence

d’une *structure d’attente* dans laquelle tous les membres d’un système sont tenus, le cadre de référence, la confiance, le mérite, l’engagement et l’action », selon Böszörményi-Nagy, plutôt que les fonctions psychologiques du sentir et du savoir.

La *fille aînée* ressent souvent une *injustice vécue* par rapport à son frère puîné, considéré comme l’aîné, car « fils aîné ».

La loyauté familiale dépasse les notions simples de comportements respectueux des lois, de l’ordre et des traditions familiales. Il y a, si l’on prend les notions de Moreno, une « attente-quant-au-rôle ».

L’individu est soumis aux *injonctions* à la fois des *attentes externes* et des *obligations intériorisées*, qui peuvent être les mêmes ou qui peuvent être différentes. Il est important de rappeler que Böszörményi-Nagy est psychanalyste et de rapporter ces notions à Freud (et à la fonction du *surmoi*).

Quelque part, les *obligations*, c’est le *surmoi* en nous, ou si l’on prend la terminologie d’Éric Berne[3], c’est le *parent*, père ou mère, en nous.

Mais tout le monde n’a pas ce sens du devoir aussi visible et aussi net :

> « La composante de l’obligation morale de la loyauté est d’abord liée au réveil du sens du devoir, de l’équité et de la justice chez les membres loyaux. Faillir aux obligations mène à des sentiments de culpabilité, qui constituent des forces systémiques régulatrices secondaires. L’homéostasie du système dépend ainsi d’un input régulateur de la culpabilité » (Böszörményi-Nagy).

On pourrait rapprocher ce tiraillement et cette double injonction de la théorie de Leon Festinger[4] sur la *dissonance*

cognitive : quand les choses sont dissonantes ou discordantes, nous avons besoin de les rendre consonantes, par besoin d'harmonie interne. Ce besoin de consonance est individuel. Ceci se fait en se fermant inconsciemment aux informations, perceptions et sentiments, relatifs à l'un des éléments, pour favoriser ce qui va vers l'autre du côté de la décision prise, c'est-à-dire, à ne plus voir le « choix cornélien » et à « réduire la dissonance ».

Il y a des gens qui sont plus ou moins tolérants à la dissonance. Il y a des gens qui trichent et mentent – ou se mentent – plus facilement que d'autres, et que ça ne dérange pas quand la main droite ne sait pas ce que fait la main gauche. Il y a des gens qui sont *sincères mais pas lucides* sur eux-mêmes et leurs sentiments ; il y en a qui trichent et mentent sans même s'en rendre compte, c'est-à-dire qu'ils réduisent la dissonance en réduisant leur perception, ou qu'ils sont à tel point tolérants à la dissonance qu'ils ne se rendent même pas compte que les choses sont dissonantes, discordantes ou incompatibles. Certains psychothérapeutes pourraient même parler de « faux self », de non-conscience de soi (de son être profond).

Les divers membres de la famille ont des seuils de culpabilité variables – et de tolérance à la dissonance variables.

Le système de loyauté n'est pas uniquement réglé sur la culpabilité – la structuration de la loyauté étant déterminée par l'histoire du groupe, par la justice interne de ce groupe familial, les mythes familiaux, l'étendue de l'obligation de chacun des individus et sa position de mérite dans le système, selon Böszörményi-Nagy.

Nous savons que les *gagnants* et les *perdants* voient les mérites et les dettes quelquefois autrement par rapport à leur propre système.

Comment peut-on déterminer ou « faire marcher » la « loyauté familiale » ? Les membres d'un groupe peuvent agir par une coercition externe, par la reconnaissance de

l’intérêt du fait d’être membre de ce groupe familial, par des sentiments d’obligation consciemment reconnus et aussi par l’obligation inconsciente d’appartenance à ce groupe familial. La coercition externe peut être visible à l’observateur, au sociologue, au psychothérapeute, et l’intérêt conscient de l’obligation peut être rapporté par les membres. Mais on ne peut qu’inférer les engagements inconscients du groupe à partir d’indices complexes indirects et, généralement, seulement après une analyse longue de la famille sur une certaine durée.

En fin de compte, la loyauté dans une famille dépendra de la position de chaque individu par rapport à la justice de son monde, ce qui à son tour constitue une partie des comptes familiaux et intéresse également les mérites.

Pour comprendre les fonctions d’un groupe, il est important de savoir *qui est lié par la loyauté, à qui, et comment*, et le sens que chacun donne à la loyauté ; et ce sens est très différent selon les individus.

Chacun entretient une *comptabilité subjective* de ce qu’il a donné et reçu dans le passé et dans le présent et ce qu’il donnera et recevra dans le futur :

> « Ce qui a été investi dans le système par la disponibilité et ce qui a été retiré sous forme de soutien, refus, ou sous forme de l’usage exploitatif des autres, reste inscrit sur les comptes invisibles des obligations et des mérites » (Böszörményi-Nagy).

Cela veut dire que lorsqu’on reçoit et qu’on donne dans une famille entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre cousins, entre cousins issus de germains, entre grands-parents et autres dans une « famille au sens large », c’est parfois très difficile ou complexe à mettre en évidence.

Certaines dettes sont trop lourdes à porter. Comme les vendettas, l’honneur perdu, le souvenir de(s) génocide(s) et

massacres.

Le cas du jeune Robert, enfant de déporté, cité par Claudine Vegh (1979, p. 160-169), sauvé par un curé dans une ferme en Dordogne pendant la guerre – et dont la fille reprendra le fardeau en Israël – est à ce propos édifiant (voir p. 67, « Les enfants de déportés »).

Des « cadeaux avec des dents »

Un grand nombre de *pères* ou de *mères abusives* maintiennent dans des liens leur fils ou leur fille en disant : « Je me suis tellement sacrifié(e) pour toi, tu me dois bien ça. » Et ainsi, un certain nombre de jeunes rentrent malheureusement dans un jeu et *ne se « différencient » pas de leur famille* (selon l'expression de Muray Bowen), ne prennent pas de distance entre eux (leur moi, leur soi, leur « self ») et leur famille ; ils ne deviennent pas adultes parce qu'ils se sentent liés par des obligations qui sont proches, en fait, de ce qu'on appelle, en Afrique, des *cadeaux avec des dents*.

Ces « cadeaux » peuvent être des échanges de dons ritualisés, comme dans le *potlatch*. Il y a des gens qui font des cadeaux à d'autres, qui offrent des festins, en comptant sur la réciprocité. On fait un cadeau en principe « comme ça », mais on se doit de rendre la politesse[5]. Et ce qui était un acte gratuit, un élan du cœur, devient une obligation.

Voici quelques exemples. Quand les gens vous invitent à dîner, en principe vous les invitez vous aussi ensuite à dîner – c'est une obligation sociale tacite. Cela veut dire que si vous ne voulez pas ou ne pouvez pas les inviter (pas de logement, par exemple, ou faible statut social : étudiant ou artiste ou déraciné), vous avez plusieurs choix. Ou vous n'y allez pas, ou vous y allez en leur offrant un cadeau de la valeur du repas, ou un cadeau symbolique non durable – un bouquet de fleurs, ou une boîte de chocolats – et ainsi vous

vous *libérez de cette obligation*. Mais si vous vous libérez trop vite et trop bien, dans un certain nombre d'ethnies, vous êtes considéré comme un « sale ingrat ». Si vous faites une invitation à quelqu'un gentiment, par plaisir, ou pour lui rendre service, et que la personne arrive chez vous avec un cadeau cher, dont en plus vous n'avez pas envie ou besoin, vous êtes plutôt gêné, parce que cela annule votre geste, ou que l'autre outrepasse ses moyens financiers, ou la norme.

Il y a des systèmes sociaux ou familiaux dont le résultat est de maintenir les gens en servitude, en leur ayant « payé » de tels cadeaux (l'éducation par exemple), dont ils ne peuvent se libérer que par une reconnaissance « éternelle » des services rendus, devant être exprimée pendant longtemps, ou « toujours ».

Parfois, entre parents et enfants, on voit des situations dramatiques à cause de cela. Par exemple, un fils de veuve pauvre « qui s'est saignée aux quatre veines pour l'élever » et lui « payer des études », se sent obligé de toujours tenir compagnie à sa mère et n'osera pas se marier, ni même sortir avec des amis de son âge, de son vivant. Soit il gâche ou sacrifie sa vie, soit il fait sa vie tard, après le décès de sa mère.

Donc, la « comptabilité familiale » est variable.

Il peut y avoir aussi un usage exploitatif des dons, comme cela se voit parfois chez les parents de jeunes, voire très jeunes sportifs ou virtuoses (« Wunderkind ») ou « prix de beauté ».

Prenons par exemple ce que l'on voit chez les « mères de schizophrènes » et chez des « mères abusives » : c'est vrai qu'elles ont élevé leur enfant, souvent en se donnant du mal, mais personne ne leur demandait de se « sacrifier » comme elles se sont sacrifiées et, en fait, leur rendre ce qu'elles ont donné serait du « reparentage » obligé (c'est-à-dire devenir le parent de ses parents). Alors qu'il faudrait à la fois entourer ses parents d'affection, mais devenir parent à son tour et « continuer la chaîne », et que l'enfant « paie

ses dettes » et « rende » à ses propres enfants et non pas à sa mère – ou à son père –, directement, ce qui lui a été donné.

À ce propos, Françoise Dolto rappelle dans *La Cause des enfants* (1985, p. 446) que :

> « Tout enfant est obligé de supporter le climat dans lequel il grandit, mais aussi les effets pathogènes restés en séquelles, du passé pathologique de sa mère et de son père. »
>
> « Il est porteur de cette dette contractée à son époque fusionnelle prénatale, puis de dépendances postnatales [dette] qui l'a structuré. »

La thérapie analytique des psychotiques met en évidence que ceux-ci expriment inconsciemment ce qui s'est passé dans la vie de leur mère, avant d'exprimer ce qui s'est passé dans la leur :

> « Le travail analytique doit être fait précocement pour que la dette que les parents ont réussi à avaliser, mais qui est restée enclavée en eux, ne soit pas un poids qu'un autre enfant devrait exprimer. […] Et si ce n'est pas le parent, ce sera son enfant, ce sera son arrière-petit-enfant, mais ça doit s'exprimer dans cette lignée, parce que c'est une épreuve symbolique » (p. 421).

La notion de *dette de loyauté* est étroitement liée au concept de « délégation » élaboré par H. Strierlin.

Il y a un système complexe de comptabilité des familles ; ce n'est pas un « donnant-donnant » direct. Souvent dans les relations sociales et professionnelles on constate de

l'amertume, ce *sentiment d'avoir été exploité* ; on le voit parfois quand il n'y a pas eu une certaine réciprocité.

Il n'est pas de notre propos d'aborder ici les problèmes de l'inceste[6], bien qu'on le rencontre fréquemment entre père et fille, grand-père et petite-fille, oncle et nièce, parfois entre frère et sœur, et plus rarement entre mère et fils (c'est à l'hôpital psychiatrique que nous avons rencontré ces derniers, les plus graves dans la destruction de la personnalité). C'est pourtant très souvent répétitif dans les familles. Certains dons sont parfois à tel point engageants, désagréables quelquefois, que Jacques Lacan a été amené à parler du devoir sacré d'ingratitude.

Ce n'est pas aux gens qui vous les ont donnés qu'il faudrait « rendre » – il faut quelquefois rendre à d'autres : on a été « gentil » vis-à-vis de vous, vous êtes « gentil » vis-à-vis d'autres, moins forts ou plus petits et plus démunis, et vous « rendez » ce bien qu'on vous a fait, mais pas forcément aux mêmes.

Ce système d'échange de dons est difficile à mettre en évidence, et il est souvent totalement inconscient et non perçu. Il est parfois volontaire, manipulatoire, mais… ceci est une autre histoire.

Nous sommes tous issus de « couples mixtes »

Lorsqu'il y a des mariages *interraciaux* (les « mariages dominos ») ou interreligieux – ou émigration-immigration –, essai d'intégration, on entre dans un système complexe dans lequel souvent les gens, de la deuxième et surtout de la troisième génération, ne savent plus où est leur loyauté familiale, ni comment faire, ni où est leur place, ni quelle est leur identité.

On le voit en particulier pour la troisième génération des Maghrébins en France, avec les parents nostalgiques et discrets, les enfants se francisant au maximum et leurs

enfants revenant aux racines (d'origine) et réclamant leur droit à la différence.

Si vous venez d'une ou avez une famille interreligieuse, interraciale, interethnique, interculturelle, où sont vos loyautés ? La culture d'origine ? La culture du pays ou de la région d'accueil ? Et la langue d'origine ? Et la religion : d'autrefois ? intégriste ? modernisée ? occidentalisée ? Et la cuisine ? Et les vêtements ?

Le problème est à peine moins compliqué pour l'émigration de l'intérieur – mettons, pour le Basque, le Breton.

Et que dire des différences socio-économiques (classes sociales, avec leurs diverses habitudes) ? Vincent de Gaulejac a même constaté qu'essayer de « franchir la ligne » ou de gravir l'échelle sociale pouvait conduire à l'échec (la *névrose de classe*).

Mais le problème se pose de toute façon toujours ou quasiment toujours.

Nous avons tous des lignées matrilinéaires et patrilinéaires ; *nous sommes tous issus de « couples mixtes »*, car il est rare que nos parents soient cousins germains issus de cousins germains. Donc nous avons tous dans la lignée paternelle et maternelle des histoires familiales, des obligations familiales, des mythes familiaux différents, des manières de vivre ou de faire la cuisine différentes. C'est encore plus complexe lorsqu'il y a une différence religieuse, nationale, culturelle, ethnique et raciale, de couleur, ou politique, ou syndicale ou même culinaire. On boit du thé ou du café, de la bière ou du vin « chez nous » ; on fait la cuisine au beurre ou à l'huile ; on reçoit chez soi, ou les hommes vont au café.

Les membres de la famille doivent donc une loyauté aux principes et définitions *symboliques de leur groupe d'origine*.

L’individu et la famille

En intégrant dans ma pratique avec des malades certains des outils conceptuels de Böszörményi-Nagy, je me suis rendu compte que le potentiel de changement inhérent aux relations intrafamiliales est plus déterminant que le potentiel de guérison individuel ; il est beaucoup plus déterminant encore que tout ce qui pourrait se passer en relation dyadique, en psychothérapie individuelle – une relation médecin-malade, psychiatre-malade, psychanalyste-client. Pour obtenir un changement dans le comportement ou l’état de santé d’un malade, il faudrait déterminer ses *croyances* et viser à mobiliser le levier inhérent au réseau relationnel familial tout entier (leurs croyances) si l’on veut enclencher un processus de changement de la famille.

François Tosquelles[7], psychiatre français d’origine espagnole, qui dirigeait autrefois l’hôpital psychiatrique de Saint-Alban en Lozère et un institut médico-pédagogique, avait découvert que lorsqu’il soignait et guérissait un enfant psychotique, qu’il le rendait à sa famille, l’année suivante ou dans les six mois, la famille lui donnait à traiter un autre enfant devenu malade.

Si l’on guérit un individu sans toucher à l’ensemble de la famille, si l’on n’a pas compris les répétitions transgénérationnelles, on n’a pas fait grand-chose en thérapie. Cela n’est souvent qu’un mieux provisoire. Cette façon de voir remet en question toutes les psychothérapies existantes, classiques et nouvelles, y compris les plus célèbres, les plus sérieuses, les plus respectées, y compris la psychanalyse individuelle si vous voulez.

On s’aperçoit que, pour que les gens changent vraiment et de façon durable, il faut que le système familial, social et professionnel les laisse changer, que les croyances changent.

Il y a un impact du regard de la famille et de la société et de l’équilibre familial sur le développement d’une personne,

de sa santé, de sa maladie et de sa rechute.

La carte synchrone des événements familiaux

Pour voir et pour comprendre ce qui se passe, il faut dresser une *carte synchrone des événements familiaux*, c'est-à-dire, voir ce qui se passe en même temps chez divers membres de la famille et pas seulement chez un individu. Le voir, à la fois dans l'ici et maintenant, synchrone, et en même temps dans l'avant et l'ailleurs, dans l'histoire et la famille, c'est-à-dire faire une observation synchronique et une observation diachronique *portant sur plusieurs générations*.

Le plus simple est de faire un arbre généalogique complété des faits importants et des liens significatifs : un *génogramme* ou un *génosociogramme*.

Les enfants, par exemple, qui ont été abandonnés, et donnés pour adoption, quelque part voudraient une réparation du dommage qui leur a été fait, parce qu'il y a eu carence affective, « abandon » et « rejet vécu ».

Le problème de l'adoption et/ou du rejet est encore compliqué du vécu de la famille d'accueil ou de la famille adoptive. Soulé et Verdier précisent :

> « Les non-dits pathogènes ne sont pas néfastes tellement parce qu'ils maintiennent l'enfant dans différentes ignorances, que parce qu'ils traduisent l'insurmontable angoisse des parents touchant à ce qu'ils cachent[8]. »

Prenons un cas classique. Il s'agit d'un jeune délinquant caractériel, de dix-neuf ans, qui fait des délits mineurs et pour lequel on demande une expertise psychiatrique. Lorsqu'on remonte dans l'histoire de ce garçon, on découvre qu'il a été abandonné quelques mois après sa naissance par sa mère ; il passe par une série d'orphelinats ; il devient, ou

on le croit épileptique ; il est mis dans des institutions pour épileptiques et il nourrit une rancune amère envers ses parents inconnus, étant donné que, en plus, c'est un enfant naturel dont le père a disparu à l'étranger après sa naissance.

Il arrive à retrouver sa mère, par hasard, et quand il la retrouve, il vit un intense désarroi. Il ne sait pas comment réagir parce qu'à la fois il voudrait montrer une agressivité sociale démonstrative, et que, chaque fois qu'il est agressif vis-à-vis de sa mère, il est rappelé à l'ordre par la police. Le thérapeute lui demande de faire l'effort de comprendre ce qui s'est passé avec sa mère et de le lui demander. Il va donc, par amitié, ou affection, ou transfert positif par rapport au psychiatre, voir sa mère pour savoir ce qui s'est passé et pourquoi elle l'a abandonné.

Il apprend que sa mère était très jeune et célibataire, que son père était une rencontre de passage, qu'il a abandonné sa mère, qu'elle a dû travailler, et que, son fils étant malade, elle a été obligée – étant donné qu'il souffrait d'épilepsie et d'une affection rénale grave – de le mettre à l'hôpital ; comme cela se passait aux États-Unis et que les hôpitaux sont fort chers et qu'elle ne pouvait pas le payer, elle a dû « l'abandonner pour lui sauver la vie », pour qu'il puisse être pris en charge par d'autres et soigné. Les services sociaux étaient aussi intervenus, considérant que cette jeune fille ne pouvait pas s'occuper de cet enfant gravement malade. En l'apprenant, le garçon en est totalement bouleversé. Quand il revient voir le psychothérapeute, il lui dit : « Ma mère m'a abandonné, mais c'était le seul moyen pour que nous survivions tous les deux, elle et surtout moi. Je ne lui en veux plus, maintenant elle pourra me donner ce qu'elle a été obligée de me refuser auparavant. »

À partir de là, son comportement change. Il cesse d'être agressif et revendicatif, dit son analyste. Il a compris que ce n'était pas un abandon contre lui, mais pour lui.

La compréhension du contexte a transformé le sens et pansé la blessure.

Une approche contextuelle et intégrative

En thérapie, il est important de comprendre à quel niveau il est possible d'intervenir, et à quel niveau se passent les échanges[9]. *L'ensemble du contexte* est nécessaire pour réellement voir les liens.

Il me semble que chaque école de pensée est à la fois importante, utile et éclairante, mais que, pour un *travail d'ensemble* à la fois en largeur (la famille au sens large, les oncles et tantes, les cousins) et en remontant le temps sur plusieurs générations, la *lignée* et le *lignage*, il est nécessaire de faire un travail *polyréférentiel* : l'approche strictement *systémique* est parfois un peu réductrice et insuffisante, l'approche *individuelle* ou *psychanalytique* est quelquefois insuffisante ; aussi, il serait souhaitable de les compléter par une approche *contextuelle* (comme celle, par exemple, de Böszörményi-Nagy, comme d'ailleurs celle de Goffman) qui inclut les deux précédentes et qui tient compte de « tout le monde », de tous les membres présents et absents de la famille ; c'est le concept de *multiralité*, c'est-à-dire des rapports *latéraux et verticaux*, qu'il y a *en même temps*.

Cette approche reprend les idées de Moreno sur les rôles, les rôles complémentaires, les *attentes-quant-au-rôle*, les *rôles endormis et réactivés*, et aussi l'*atome social* – on retrouve l'approche anthropologique, insistant sur l'importance vitale des règles familiales et du décodage de ces règles – plus souvent tacites qu'explicites.

Faisons une parenthèse.

Margaret Mead[10] racontait que lorsqu'elle commençait à travailler sur le terrain comme anthropologue dans les îles du Pacifique, le problème pour elle était de comprendre la

civilisation dans laquelle elle se trouvait et de se faire adopter par cette civilisation, sinon elle serait morte de faim et de froid, ou aurait peut-être été mangée ou massacrée par les animaux ou par les gens. Il fallait, et c'était difficile, apprendre le langage et deviner, décoder, comprendre les règles dites et tacites de la société, qui sont toutes différentes les unes des autres, et dans les diverses îles du Pacifique. D'une île à l'autre, elles variaient et, en tout cas, elles étaient très éloignées de celles des États-Unis. Il lui fallait donc percevoir, deviner, décoder, apprendre les règles d'interaction, pour être acceptée et survivre.

Lorsque nous commençons à travailler avec une famille, ou avec une personne en tenant compte de la famille, qu'il s'agisse de problèmes psychologiques ou psychiatriques, de problèmes de santé ou de problèmes existentiels, il est important de comprendre, dans cette optique, quelles sont les *règles tacites* de cette famille-là, de ce milieu-là.

Des règles de la famille

Citons *quelques règles*[11] que l'on voit souvent dans des familles.

Il est des familles régies par la règle des complémentarités : il y a des *soignants* et des *soignés*. Il y a donc des gens qui soignent les autres et des gens qui sont malades. Comme la famille de Charles Darwin, où tout le monde prenait plaisir dans cette relation soignant-soigné familiale et conviviale (cf. note 36, p. 35).

Il existe des familles où la règle est de tout faire pour que le *fils* fasse des études – l'aîné n'est pas l'aîné des enfants, mais le *premier fils* : cela veut dire que si le fils est le deuxième ou le troisième enfant dans une famille pauvre ou endeuillée par la mort du père, la fille aînée commence à travailler jeune pour que son salaire puisse aider son frère à poursuivre des études. On voit des familles où la fille aînée

est secrétaire (sans bac), la deuxième est assistante sociale (bac + 2), le troisième enfant, qui est un fils, est médecin (bac + 7). On se demande pourquoi et comment les filles, la mère, ont travaillé pour « élever le fils » – et comment elles le vivent ensuite.

Il y a des familles où, au contraire, c'est l'*égalité* entre les enfants.

Et des familles où le fils qui se marie habite avec ses parents et reprendra la ferme, et le deuxième s'en ira (et prendra l'épée, la soutane ou le bateau) – et d'autres où les enfants, même mariés, continueront à habiter sous le même toit (comme Emmanuel Todd l'a si bien analysé[48]), et d'autres encore où l'envol du nid se pratique dès la majorité.

Il est des familles où les générations *cohabitent* sous le même toit, d'autres où l'aîné garde la maison, le château ou la ferme, et les autres s'en vont.

Il y a des familles où on *fabrique un aîné* qui va reprendre les affaires familiales (la ferme, le domaine, l'usine, la vigne, l'étude...). Cet aîné qu'on fabrique est parfois un deuxième ou un troisième enfant.

J'ai eu en thérapie quelqu'un qui venait d'avoir un grave accident de voiture ; c'était un « aîné fabriqué » et qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi c'était lui qui avait hérité du prénom traditionnel de l'aîné et non pas son frère aîné. Dans cette famille, qui est une famille de Bretons, l'aîné s'appelle Yves-Marie depuis trois cents ans. Mais dans ce cas, le vrai aîné s'appelle mettons Jacques, et le deuxième Yves-Marie. C'est pourtant sur le deuxième que toute la famille se repose. Il avait beaucoup de mal à assumer ce rôle d'aîné ; en particulier, il n'arrivait pas à se marier. Il avait des enfants, mais il n'était pas marié. Il ne comprenait pas très bien pourquoi, ni comment faire pour assumer ce rôle d'« aîné fabriqué ». C'était une règle familiale comme ça. Yves-Marie a profité de son accident de voiture quasi mortel pour (re) penser à tout cela, pour en

parler enfin en famille, découvrir les secrets et les non-dits et recommencer une nouvelle vie – sa vie à lui – enfin (à lui et non pas de faux-aîné porteur du rôle).

Dans cette élaboration des règles familiales, c'est important de voir, quand on regarde un génosociogramme, *quelles sont les règles et qui les élabore*. Cela peut être un grand-père, une grand-mère, ou une grand-tante *qui fait la loi – ou qui dit la loi* – et la transmet. On voit quelquefois dans les familles des gens ne réussissant à se marier qu'après la mort de leur mère ou de leur père.

Quand on commence à bien percevoir les *règles* de telle famille, on essaie, lorsqu'on est thérapeute, d'aider une famille à atteindre un moindre dysfonctionnement de relation et un meilleur équilibre des dettes et des mérites pour chacun. C'est-à-dire qu'on essaie de rétablir les choses pour que *personne ne se sente lésé* dans le partage des tâches, le partage des biens, le partage des souvenirs (et objets-souvenirs), le partage des revenus, l'éducation reçue ou à recevoir, donc le *partage des possibilités* d'avenir.

Tout n'est pas facile à comprendre quand on déchiffre une famille.

Pour mieux comprendre ce qui va suivre, j'invite le lecteur à essayer de bâtir *son propre génosociogramme*, son arbre généalogique *(fait de mémoire)*, complété des principaux événements de vie, afin d'avoir un aperçu du fonctionnement de sa famille et implicitement du sien.

tre un membre loyal d'un groupe

En établissant votre psychogénéalogie, vous allez ainsi vous rendre compte de ce que veut dire – pour vous – être un « membre loyal d'un groupe donné », en particulier de sa famille, car chacun est amené à internaliser l'esprit, les espoirs, les demandes, les expectatives de son groupe, et à utiliser un ensemble d'attitudes spécifiques permettant de

se conformer aux injonctions internes ou internalisées. Si l'on n'assume pas ce type d'obligation, on se sent coupable. Cette *culpabilité* constitue un système secondaire de force régulatrice. Soit un *feedback* négatif au comportement déloyal.

Böszörményi-Nagy le dit très clairement (et je l'ai vérifié moi-même) : l'élaboration de la *loyauté est déterminée par l'histoire de la famille,* par le type de justice que cette famille pratique et par les *mythes familiaux*. Elle trouve résonance en chacun des membres de la famille et à chacun échoit, d'une part, des obligations, compte tenu de sa position, de son rôle, et d'autre part, de ce qu'il ressent à propos des *dettes* et des *mérites*, et de son style personnel et de sa manière s'y conformer.

Il faudrait rappeler que chaque culture, chaque nation, chaque groupe religieux, tous les groupes professionnels, ont, comme les familles, leurs propres mythes, vis-à-vis desquels les gens sont loyaux ou pas loyaux.

Rappelons qu'il n'y a pas si longtemps, pendant une quarantaine d'années, la loyauté vis-à-vis du parti communiste (PC) et de l'URSS était de mise chez un grand nombre d'intellectuels de gauche. Cela était souvent lié, pour les Français, à la Seconde Guerre mondiale et aux liens créés en clandestinité, pendant la Résistance (après 1942) et aux morts russes de Leningrad et Stalingrad. Après la Hongrie (1956) et Prague (1968), les choses ont commencé à changer, et beaucoup d'intellectuels et de militants ont eu du mal à voir clair, à accepter et intégrer les informations et se débarrasser de cet attachement et de cette loyauté. Ce n'est pas qu'on les obligeait, c'était quelque chose de l'intérieur, qui touchait une *loyauté fondamentale* (le respect des morts, le « merci pour le service rendu d'arrêter l'ennemi », l'idéal et la difficulté de réduire la dissonance cognitive devant des informations et des comportements contradictoires). Cette loyauté fondamentale consiste en un engagement interne à sauvegarder le groupe lui-même, ou

la famille elle-même (famille de sang, famille adoptive, famille choisie, famille politique) ou l'histoire de la famille.

J'ai déjà évoqué la « parentification ».

Mais je voudrais vous citer un exemple qui est un phénomène de société : vous connaissez tous sûrement autour de vous de charmantes demoiselles célibataires qui se consacrent à leur vieille mère malade, et ne font pas leur nid[12] jusqu'à ce que cette charmante vieille mère meure.

Et là encore, le pli étant pris, il faut une rencontre, un quasi-miracle, comme dans le charmant livre d'enfant : *Ces dames aux chapeaux verts* de Germaine Acremant.

C'est ce que je considère comme des *effets psychopathologiques graves de la loyauté familiale* ; on les voit comme je l'ai déjà expliqué dans la « parentification », lorsque l'enfant est forcé de devenir « parent de ses parents », et ce très jeune.

Contexte et névrose de classe. L'échec scolaire

Notre approche est à la fois contextuelle, psychanalytique, transgénérationnelle et éthologique. Chacune de ces sciences est importante et leurs apports sont complémentaires et en trois dimensions corps-espace-temps : personnelle et familiale, avec le « point de capiton » (Lacan) reliant conscient, inconscient et co-conscient, que nous recadrons toujours dans le contexte personnel, familial et socio-économique.

Les relations intrapsychiques (le moi, le ça, le surmoi, selon la théorie psychanalytique classique) sont fondamentales, mais il ne faut pas omettre, dans le transgénérationnel, l'aspect interne du niveau interpersonnel (les loyautés invisibles envers un parent ou un conjoint). Le syndrome d'anniversaire est à travailler et aussi les liens culturels-ethniques. En même temps, il ne faut pas oublier les conséquences que cela a dans la vie

réelle, c’est-à-dire l’aspect existentiel du niveau interpersonnel.

À tout cela, il faut ajouter l’aspect *socio-économique* de ces loyautés familiales (la *névrose de classe*) brillamment analysées par Vincent de Gaulejac[13]. Il démontre à quel point il est difficile à un bon fils ou à une bonne fille de dépasser le niveau d’études de son père ; il aura par exemple une maladie la veille, ou un accident en se rendant à l’examen, ou un « oubli » momentané, et rendra copie blanche, même et surtout s’il (elle) était brillant et « tête de classe ». Car en fait, et inconsciemment, la promotion sociale et intellectuelle risquerait de créer une distance ou une déchirure entre lui et sa famille : ils n’auraient plus les mêmes habitudes, les mêmes goûts, les mêmes manières de table, le même genre d’ameublement, ni les mêmes vêtements, lectures (ou absence de lectures de livres), les mêmes normes, les mêmes besoins et envies, les mêmes loisirs… ; ils n’habiteraient plus les mêmes quartiers ni ne fréquenteraient plus les mêmes personnes, et auraient un niveau financier différent. Comme il sait bien que cela risque de poser problème et de créer des souffrances, de l’éloignement et un sentiment d’infidélité aux parents, grands-parents et à la classe sociale, le fils ou la fille « renonce » inconsciemment par un acte manqué à franchir cette barrière que son père ou les siens n’ont pu franchir. Ce faisant, il répond inconsciemment au double message doublement contraignant (*double bind*) de son père (ou de sa mère) : « Fais comme moi, surtout ne fais pas comme moi » ; « Je fais tout pour toi et ta réussite, je la veux… et je crains que tu me dépasses et nous “lâches” ou quittes. »

Le fils ou la fille oubliera alors de remonter le réveil la veille de l’examen, ou oubliera d’emporter ses papiers d’identité, arrivera en retard, aura un accident en chemin, une maladie ou une opération… comme il arrivera au père d’enlever le fils de l’école pour le mettre au travail la veille

du « bachot » – justement ce jour-là et non pas le lendemain.

On voit souvent cet acte manqué pour une étape décisive d'études (baccalauréat, entrée à l'Université, licence, maîtrise, doctorat), ou d'entrée dans la vie active professionnelle (la veille ou le matin d'un concours pour devenir fonctionnaire, par exemple).

Pour clore ce chapitre, je rappellerai que la fidélité aux ancêtres, devenue inconsciente ou invisible (la *loyauté invisible*) nous gouverne ; il est important de la rendre visible, d'en prendre conscience, de comprendre ce qui nous oblige, ce qui nous gouverne et si, éventuellement, il ne faudrait pas *recadrer cette loyauté*, pour redevenir libre de vivre sa vie.

Les parents ont mangé les raisins verts et les enfants en ont eu les dents agacées, est-il écrit dans la Bible.

---

1. *Psychoneuro-immunology*, New York, Academic Press, 1981, 2e éd. complétée, 1991.
2. L'islam revient près de mille ans en arrière, voire aux Croisades, pour certaines revendications, l'Arménie à 1915, les Serbes et Croates de Yougoslavie à la bataille des champs de Kosovo (28 juin 1389) et Sarajevo (28 juin 1914), aux exactions des Oustachis pro-allemands contre les Serbes lorsqu'ils proclament l'indépendance de la Croatie en 1941, et aux tensions de l'occupation turque. Après soixante-dix ans, les peuples de l'URSS se séparent en Russie, Estonie, Ukraine, etc., et les luttes entre ethnies – « luttes tribales » selon Alain Minc –, cultures, religions reprennent, avec des « traumatismes choisis » (selon V. Volkan). J'ai aussi constaté des cancers après des partages inégaux entre enfants, tant du côté des parents que de celui des enfants.
3. Père de l'analyse transactionnelle, fondée sur les trois « états du moi » (enfant, adulte, parent), les transactions, les « jeux » et les « scénarios ». Cf. *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1966.
4. *A Theory of Cognitive Dissonance*, New York, Evanston, Row, Peterson, 1957.
5. Au sujet des dons, il y a le *cadeau avec des dents*, il y a le *don* et le *contre-don* et il y a ce qu'on appelle le *potlatch*, qui est une coutume d'échanges de dons, fêtes et banquets dans certaines régions. C'est qu'à un grand banquet, un grand festin, on doit répondre par un autre grand banquet. Ce qui conduit, dans ces régions de Mélanésie, à l'appauvrissement total de la population, parce que si le premier donne, mettons, cinq bœufs et trente chèvres pour ce premier repas, l'autre va mettre disons dix bœufs et soixante chèvres, etc., et

ensuite il n’y a plus rien à manger. Par cette coutume du *potlatch*, les richesses de la région s’évanouissent.
6. L’un des réalisateurs du film *Dracula*, Francis Ford Coppola, déclarait en 1992 que le vampire est pour lui la symbolisation de l’angoisse des enfants ayant subi l’inceste : une manière de parler des craintes nocturnes, d’une visite ou de contacts pendant le sommeil, mélange de plaisir, de dégoût, et de quelque chose de mortel, qui détruit la vie.
7. Cf. OURY Jean, GUATTARI Félix, VIGNEUX Maurice, *Pratique de l’institutionnel et politique*, 1985, et « Le vécu de la fin du monde dans la folie », *Ass. rech ens. form. prat. psy* [et François Tosquelles, communication personnelle, 1968].
8. Cf. SOULé Michel et VERDIER Pierre, *Le Secret sur les origines*, Paris, ESF, 1986, p. 64, et LANI Martine, *À la recherche de la génération perdue*, Marseille, Hommes et Perspectives, 1990.
9. Il y a trois niveaux, selon Iván Böszörményi-Nagy :
– un niveau purement intrapsychique, le ça, le moi et le surmoi et les relations de ces trois instances ;
– un niveau interpersonnel : par exemple les loyautés inconscientes ou conscientes envers un parent, son père ou sa mère, ou un conjoint ;
– un niveau interpersonnel, existentiel : avoir ou pas des parents, avoir ou pas des enfants, etc.
10. Cf. *Une éducation en Nouvelle-Guinée*, Paris, Payot, 1973.
11. Voir Emmanuel TODD (*L’Invention de l’Europe*, Paris, Seuil, 1990) pour les règles implicites dans les familles de la France et de l’Europe de l’Ouest, et leur origine archaïque ainsi que leur découpage géographique traditionnel, et ce qui régit l’habitat familial et son partage.
12. Jusqu’à leur libération par la mort de la mère, et ensuite une intervention extérieure.
13. *La Névrose de classe*, Paris, Hommes & Groupes, 1987.

La crypte et le fantôme

En 1978, deux psychanalystes freudiens classiques, Parisiens d'origine hongroise, Nicolas Abraham et Maria Török, publient un recueil de leurs articles : *L'Écorce et le Noyau*[1], introduisant les notions de *crypte* et de *fantôme*, à partir de leurs recherches cliniques. Ils ont travaillé sur des cas de malades qui disaient qu'ils avaient fait ceci ou cela, sans comprendre pourquoi. Et leurs familles renforçaient leurs affirmations en expliquant qu'ils avaient réellement « agi comme si c'était un autre ». Abraham et Török ont émis l'hypothèse que tout se passait comme s'il y avait un *fantôme agissant* qui parlait pour les gens à la *façon d'un ventriloque* et même agissait à leur place.

Ce fantôme, ce serait comme quelqu'un qui sortirait de la tombe mal fermée d'un ancêtre, après une mort difficile à accepter, ou un événement « dont on a honte », ou une « situation difficile » pour la famille, quelque chose de « très mal vu », de « moche », de louche, de « pas bien » pour la mentalité de cette époque-là. C'est par exemple un assassinat, une mort suspecte, la tuberculose, la syphilis, un internement, un séjour à l'hôpital psychiatrique, ou en prison, une faillite, une maladie « honteuse », un adultère, un inceste. Il s'agit d'oublier quelque chose ou quelqu'un qui était disgracié ou avait disgracié la famille, laquelle en avait honte, et dont on ne parlait pas.

Tout se passait comme si un membre de la famille gardait ce non-dit qui était devenu un secret, et dont il était devenu le seul détenteur, dans son cœur, dans son corps, comme dans une « crypte » en lui, et que ce fantôme, de temps en

temps, en sortait[2] et agissait, après une ou deux générations.

À partir du *concept d'incorporation*[3], Abraham et Török supposent qu'a eu lieu l'installation en soi d'un objet prohibé, en compensation d'une introjection[4] manquée, ce qui va créer comme un « lien imaginal[5] ». Mais reprenons les définitions de Nicolas Abraham et de Maria Török.

> Le fantôme (le revenant), la crypte, l'unité duelle :
> « Le fantôme est une formation de l'inconscient qui a pour particularité de n'avoir jamais été consciente [...] et de résulter du passage, dont le mode reste à déterminer, de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant. » (*L'Écorce et le Noyau*, *op. cit.*, p. 429.) [...] « Le fantôme est le travail dans l'inconscient, du secret inavouable d'un autre (inceste, crime, bâtardise). » (*Ibid.*, p. 391.)
> « Ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres. » (*Ibid*., p. 427.) « Sa manifestation, la hantise, est le retour du fantôme dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes. » (*Ibid*., p. 429.) « Ainsi se montre et se cache [...] ce qui gît comme une science morte-vivante du secret de l'autre. » (*Ibid*., p. 449.) (Cf. note Annexe.)
> Le passage se ferait par l'unité duelle mère-enfant.

Le secret inavouable, indicible

C'est un *secret*, qu'on ne peut dévoiler, souvent le *secret honteux d'un parent*, une perte, une injustice ; en cachant ce *deuil indicible*, on l'installe à l'intérieur de soi-même, dans un « caveau secret », dans une « crypte » : c'est un « fantôme » (qui recouvre ce *secret inavouable d'un autre*),

secret qui peut se transmettre de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant, d'une génération à l'autre.

Tout se passe comme si certains morts mal enterrés ne pouvaient pas rester dans leur tombeau, relevaient la dalle et circulaient et allaient se cacher dans cette crypte, portée par quelqu'un de la famille – dans son cœur et dans son corps – et dont ils sortaient pour se faire reconnaître, pour qu'on ne les oublie pas, qu'on n'oublie pas l'événement.

L'Église en a montré l'exemple par le rappel annuel de la Passion du Christ, avec ses processions et parfois son théâtre sacré sur le Parvis ; juifs et musulmans rappellent des moments historiques, comme des fêtes nationales laïques. Mais on ne l'avait pas étudié, ce rappel, pour des « peuples martyrs » ou des génocides, ou assassinats, ou des familles – jusqu'aux thérapies transgénérationnelles.

Le thérapeute, travaillant sur le transgénérationnel, aidera le client à identifier sa crypte, à libérer, en nommant le « fantôme », le porteur du fantôme qui pourra ainsi se « désidentifier », se « différencier » du « fantôme » de l'ancêtre… et permettre de partir en paix.

Le cas d'Arthur Rimbaud est un des plus saisissants.

Alain de Mijolla[6] considère que le comportement « anormal » d'Arthur Rimbaud, lorsqu'il a cessé d'être poète pour partir en Afrique et circuler « partout » et revenir mourir en France d'un cancer du genou, était dû au fait qu'il était comme hanté par le fantôme de son père. On pourrait dire qu'Arthur Rimbaud se trompait sur son identité : il confondait sa ville de naissance avec la ville de naissance de son grand-père (Dole). Il disait fuir la police militaire, se croyant déserteur du 47e régiment d'infanterie ; or, il n'a jamais été militaire et le 47e régiment était celui de son père.

Si l'on regarde l'histoire de la famille Rimbaud, Arthur avait été abandonné par son père à l'âge de six ans, et le grand-père, qui était né à Dole – ville où notre poète

prétendait avoir vu le jour – avait été abandonné par son père au même âge de six ans. On pourrait donc parler de répétition familiale au même âge, et de « double anniversaire » (du « syndrome d'anniversaire »), conséquence de « comptes non soldés ».

Le « fantôme » semble poursuivre son œuvre en silence et en secret. Il se manifeste par des mots occultés, par un non-dit, par un silence, par des béances dans la réalité, des lacunes laissées en soi par les secrets d'un autre.

Prenons un exemple fictif.

Supposons que je sois M. Arthur Dupont et que je sache que ma mère est une enfant naturelle, et que j'aie honte du fait que ma mère soit une enfant naturelle. Je sais que ma mère est une enfant naturelle née et élevée dans un village de l'Isère. Si je ne veux pas en parler à mes enfants, j'en arriverai à ne jamais parler de ma mère, ne jamais parler de l'Isère, ne jamais parler des Alpes, ne jamais parler de la montagne, dire que j'ai horreur de faire de l'alpinisme, et que je n'aime que la natation et la mer… et entraîner tout le monde en Méditerranée.

Le secret, le non-dit fait tache d'huile, et comporte des zones d'ombre de plus en plus grandes.

Les mots occultés se comportent, considèrent Abraham et Török, comme des lutins invisibles, qui s'appliquent à rompre, depuis l'inconscient, la cohérence du psychique.

Les sources de répétitions sont sans prise de conscience ou rationalisation de ce qui se passe. Par contre, les secrets de famille s'investissent de libido et déterminent des professions, des choix de passe-temps, ou des violons d'Ingres.

Le chasseur de papillons

Nicolas Abraham (1978) raconte l'histoire d'un monsieur ignorant tout du passé de son grand-père. Ce patient est

géologue amateur. Chaque dimanche il va chercher des cailloux, les ramasse, et les casse. Comme il est aussi chasseur de papillons, il les attrape et les achève dans un bocal de cyanure. Rien de plus banal ! Cet homme se sent terriblement mal à l'aise et cherche une thérapie. Il en suit plusieurs, dont une psychanalyse – mais sans grand succès. Il ne se sent pas bien dans sa vie à lui. Il s'adresse alors à Nicolas Abraham qui a l'idée de lui faire faire des recherches dans sa famille, en remontant à plusieurs générations antérieures : il apprend alors qu'il a un grand-père (le père de sa mère) dont personne ne parle ! C'est un secret. Le thérapeute conseille à son « client » d'aller voir la famille de son grand-père ; il découvre alors que son grand-père avait fait des choses inavouables ; on le soupçonnait d'avoir dévalisé une banque et fait probablement pire. Il a été envoyé aux « Bataillons d'Afrique » « casser des cailloux » ; il a ensuite été exécuté dans une chambre à gaz, ce que son petit-fils ignorait (*ibid*., p. 431)… « à quoi notre homme passe-t-il ses week-ends ? Il va, géologue amateur, casser des cailloux, et chasseur de gros papillons, il les attrape et les achève dans un bocal de cyanure ». La boucle symbolique est bouclée et il exprime le secret (de « l'objet de sa mère ») secret qu'il ne connaît pas.

Dans un certain nombre de cas, les passe-temps, qui sont des dérivatifs de secrets de famille, sont étonnamment chargés de sens. La seule psychanalyse ou la psychothérapie individuelle, qui ne s'attache qu'au passé symbolique et à ses traumatismes dans la vie individuelle, n'est pas suffisante.

Le « transgénérationnel » met l'individu en chasse de ses secrets de famille, de sa généalogie complète, et de son histoire, dans son vrai contexte.

Quand on retrouve des secrets, des révélations providentielles, un certain nombre d'affects liés au vécu

difficile, de répétitions nocives et de traumatismes disparaissent.

Dans l'optique transgénérationnelle, une personne souffrant d'un « fantôme qui sort de la crypte », souffre d'une « maladie généalogique familiale », d'une *loyauté familiale inconsciente, des conséquences d'un non-dit devenu secret*.

Abraham et Török y voient, d'un point de vue psychanalytique, « une formation de l'inconscient dynamique qui s'est installée, non du fait d'un refoulement proprement dit du sujet mais du fait d'une empathie directe, consciente et déniée du sujet parental » [peut-être un télescopage des générations et du temps *(time collapse),* dirions-nous].

Il est évident que certains d'entre nous portent en eux des « cryptes », comme des tombes où ils auraient enfoui des morts mal enterrés, mal morts – enterrés avec des secrets non dicibles pour leurs descendants – ou des morts injustes (morts prématurées, assassinat, génocide).

Le comportement bizarre (l'expression psychosomatique), la maladie ou le délire incarnent souvent ce fantôme et mettent en scène l'agitation verbale ou les agirs d'un secret enterré vif dans l'inconscient paternel ou grand-paternel.

Mais il reste une question qui n'est pas élucidée, à propos de la manière dont sont transcrits et transmis les secrets de famille dans la vie quotidienne, lorsque les choses ne sont pas dites.

On constate en clinique la transmission transgénérationnelle de traumatismes graves non parlés – ou dont le deuil n'a pas été fait (cf. p. 172) – comme de traumatismes de guerre (gaz, noyades ou quasi-noyades, tortures, viols – blessant un parent ou son frère ou un camarade de guerre).

La question de la *transmission transgénérationnelle* est posée. Comment est-ce transmis ?

Rien de ce que nous connaissons au point de vue psychologique, physiologique ou neurologique ne permet de comprendre comment quelque chose peut tracasser des générations de la même famille.

Nicolas Abraham et Maria Török, les auteurs des deux concepts, émettent l'hypothèse d'un « fantôme », en tant que témoignage d'un mort enterré dans l'autre, prenant sa source dans l'unité duelle mère-enfant transformée « en union dualiste interne entre conscient et Moi ».

Les descendants d'un porteur de crypte seraient hantés par ces « lacunes laissées en nous par les secrets des autres », selon l'expression de Nicolas Abraham et Maria Török : c'est ce non-dit mais pointé par le silence et l'évitement, qui est parlant et agissant.

---

1. *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978.
2. Bien entendu, si le « fantôme sort » de la crypte d'un membre de la famille après un deuil non fait, c'est que ce fils ou petit-fils n'a pas métabolisé ce deuil non fait de quelque chose ou de quelqu'un ; il ne l'a ni métabolisé ni introjecté, ce qui créerait une sorte de lien entre les générations. Cf. la tradition juive cabalistique du « dybbouk » (fantôme).
3. *Incorporation* : processus par lequel le sujet, sur un mode plus ou moins fantasmatique, fait pénétrer et garde un objet à l'intérieur de son corps (Laplanche et Pontalis). Dans l'incorporation, le sujet se donne du plaisir en faisant pénétrer un objet en soi, en détruisant ainsi cet objet et en en assimilant ses qualités (cannibalisme).
4. Le sujet fait passer sur un mode fantasmatique, du dehors « au dedans », des objets et des qualités inhérentes à ces objets… Proche de l'incorporation… elle n'implique pas nécessairement une référence à la limite corporelle… Elle est dans un rapport étroit avec l'identification (Laplanche et Pontalis).
5. *Imaginal* : terminologie d'Henry Corbin pour rendre compte de la notion shi'ite, d'une perception imaginative (ni imaginaire, ni réel, mais imaginal, de *mundus imaginalis*, cf. *Cahiers internes du symbolisme*, n° 6, p. 196), une sorte d'intuition du monde de l'Autre.
6. *Les Visiteurs du Moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

L’origine et la mort

Hergé et Tintin

La *bande dessinée* peut aussi raconter une *quête cachée*.

Qui, de la génération nourrie de la bande dessinée, n’a pas lu les merveilleuses et fascinantes histoires de Tintin et de son chien Milou et du Capitaine Haddock ?

Le psychanalyste Serge Tisseron a reconstitué, sur les traces de ces personnages, le roman de l’auteur (Georges Rémi, initiales R. G.) Hergé[1].

Vous vous rappelez le Capitaine Haddock, ce personnage haut en couleur, toujours la bouteille à la main. À force de rechercher son ancêtre, il a fini par le retrouver, en se servant d’indices provenant d’un château mystérieux avec des papiers tout autant mystérieux, qui avaient été brûlés. Cet ancêtre, le Chevalier de Haddock, aurait été un enfant adultérin et caché de Louis XIV. Ce secret a été relevé par un perroquet qui répétait des choses et indiquait ce qui était caché. Et lorsqu’on a reconstitué l’histoire trouvée dans le château de Moulinsart (Mansart) grâce au perroquet, et les secrets cachés qui montraient que le Capitaine Haddock descendait du Roi-Soleil, le Capitaine Haddock a été guéri de son ivrognerie, devenant un homme normal et dynamique.

Serge Tisseron – psychanalyste –, en faisant une reconstitution biographique d’Hergé à partir de la série des *Tintin*, a émis l’hypothèse qu’Hergé avait lui-même des problèmes de filiation et que probablement sa mère était une enfant naturelle de quelqu’un qui était noble. Dans les

carnets d'Hergé publiés après sa mort, on découvre qu'il écrivait de façon cryptique et qu'il souffrait du fait d'être un enfant naturel, probablement d'un baron belge. En fait, on a découvert récemment (1990) que l'hypothèse se vérifiait, en remontant d'une génération, et que le père de Hergé, un jumeau, était probablement l'enfant naturel d'un noble – ou même d'un roi (relire dans les *Tintin* ce qui concerne Dupont et Dupond, qui « ne comprennent rien »).

En lisant certains romans, certaines histoires, vous pourrez, à pas feutrés, découvrir le peuple d'ombres de l'écrivain et comprendre aussi le vôtre.

Répétitions familiales inconscientes à une date anniversaire : l'accident du veuf

Prenons l'accident du veuf, une histoire vraie, un cas clinique.

Le mari de la secrétaire d'une association pour laquelle je travaille à Paris est un industriel et un homme fort sérieux, qui aime sa famille et beaucoup son père. Son père est un très jeune homme actif de quatre-vingt-neuf ans et qui, on ne sait pas pourquoi, a fait une chute sur un escalier roulant, est tombé sur la tête, ne va pas bien du tout, et supplie qu'on le laisse mourir. En quelque sorte, sa vie active est finie. Si l'on porte un regard averti sur l'histoire de cette famille, on découvre des choses étonnantes. Le grand-père est sorti tout seul dans la rue un 26 octobre, il a pris le métro, il est allé aux Galeries Lafayette : il a pris l'escalator et il est tombé sur la tête, en dégringolant tout un étage. Si l'on cherche des points clés familiaux et si l'on regarde ce qui s'est passé pour sa femme, on voit qu'elle est morte un 26 octobre, dix ans auparavant ; on se rend compte alors que le vieux grand-père est tombé sur la tête le *jour anniversaire de la mort de sa femme*. Pur hasard ? Coïncidence ?

J’ai vu tant de fois cette coïncidence que je parle maintenant de *répétitions familiales inconscientes* et de *syndrome d’anniversaire*.

La maladie de l’enfant adopté

Une jeune femme, ayant souffert de la « maladie bleue » (maladie cardiaque, risque de transmission génétique héréditaire), mais qui va bien, après avoir été opérée, ainsi que sa grand-mère (elle aussi opérée de la maladie bleue) décide de se marier, mais de ne pas avoir d’enfants, pour ne pas risquer de transmettre la maladie.

Toutefois, son mari et elle décident d’adopter un enfant.

On leur propose un enfant qui vit aux Indes, et dont on ne sait rien, sauf qu’il est orphelin. Ils acceptent. C’est un très beau bébé. Peu après son arrivée en France, ils découvrent qu’il est malade : il s’agit de la « maladie bleue » – la même qu’avait cette jeune femme – et qu’elle ne voulait pas prendre le risque de transmettre génétiquement. L’enfant sera opéré, par hasard, par le même chirurgien, dans le même hôpital, et à la même date qu’elle, plusieurs années plus tôt (ce sont les services hospitaliers qui proposent la date de l’opération).

Coïncidences, bien sûr, mais coïncidence curieuse, cette répétition « quasi familiale » de maladie et de date d’intervention, pour un enfant adopté et aimé « comme le sien propre » et qui a « toujours fait partie de la famille ».

Secret sur la mort des parents et sur son origine : les enfants de déportés

Un champ de recherches cliniques révélateur est celui concernant les *enfants de déportés* à qui on n’a pas dit la vérité sur le départ, la déportation, les camps, la mort.

Parmi ces chercheurs, Claudine Vegh[2] fait une première recherche pour sa thèse en médecine à Paris, sur les descendants de gens qui sont morts en déportation pendant la Seconde Guerre mondiale et dont l'enfant ne savait pas à l'époque ce qu'il advenait à ses parents (il n'y avait pas eu d'adieu), ce qu'ils étaient devenus, et qui devaient de plus se cacher. La plupart de ces enfants avaient été recueillis par des familles d'accueil : ils portaient souvent des faux noms et des faux prénoms. D'autres, par des couvents ou des communautés.

À ces enfants on avait dit que maman et papa étaient partis en voyage et on leur avait interdit de parler d'eux.

Ils ne savaient pas ce qui était arrivé. Souvent, d'ailleurs, les adultes ne savaient pas ce que devenaient les « trains du brouillard » et des rafles.

C'est une situation difficile pour des enfants, de ne pas trahir – dire un secret, être coupés de leurs proches et de leurs habitudes – quelle que soit la gentillesse de l'accueil.

Mais c'est souvent un souvenir poignant accompagné d'une *dette* lourde ou *trop* lourde (souvenir ou même vengeance comme, en Corse, la vendetta).

Souvent aussi, on a caché la triste vérité aux enfants « pour leur bien ». Quelques années après, à la Libération, ils ont attendu leurs parents ; ils ont su que leurs parents avaient été probablement déportés et étaient morts en camp de concentration.

La recherche a montré que quelque part, sur trois générations, ces enfants et leurs familles sont porteurs de *cauchemars* et de *traumatismes qu'ils n'arrivent pas à dépasser*.

L'exemple de Robert – ruptures et secrets

Prenons un des exemples, celui de Robert, rapporté par Claudine Vegh : un enfant juif de quatorze ans, dont le père

est emmené (en déportation) et lui crie en le quittant :

> « Robert, n'oublie jamais, tu es juif et tu dois rester juif ! […] Ce sont ses dernières paroles, je les entends comme si c'était hier.
> Il ne m'a pas dit : "Je t'aime, ne crains rien, fais attention à toi", mais cette seule phrase… […] car après tout, est-ce que je vis ? […] Je leur en veux, tu comprends ? Oui, j'en veux à des morts qui ont payé ma vie avec la leur ! C'est invivable ! Ils n'ont rien fait pour survivre. […] Et ils m'ont laissé moi, seul de la famille ; et moi, il fallait que je survive à tout prix. […] Je suis retourné deux fois en Dordogne, avec ma femme et mes filles. Comme tu sais, "un criminel revient toujours sur les lieux de son crime", non ? […] Oui, j'ai dit criminel, c'est bizarre… mais après tout, ils sont morts et moi je vis. […] Ma fille aînée, qui est étudiante, part s'installer définitivement en Israël ! Elle m'a dit qu'elle devait faire ce que moi je n'ai pas réalisé… La boucle est bouclée. […] Mon père aurait été fier d'elle. »
> La dette de Robert envers son père (« N'oublie jamais, tu es juif ! ») est payée par sa fille. Mais Robert sait qu'il n'a pas réglé sa dette et ses comptes, parce que « c'est invivable ! ».

Et ceci va le hanter et lui « gâcher la vie ». C'est peut-être aussi lié à la « culpabilité du survivant ».

Pour Claudine Vegh, le secret, le non-dit de la mort a été tel que cela a empêché un fonctionnement psychique normal : *il vaut mieux savoir une vérité, même difficile, honteuse ou tragique, plutôt que de la cacher, parce que ce que l'on cache, les autres le subodorent ou le devinent* (car nous ne sommes pas des acteurs professionnels) et ce

secret, ce non-dit, *devient un traumatisme plus grave à long terme*.

Le *secret* est toujours un problème.

Rappelons que selon la mythologie grecque, le barbier du roi Midas n'a pu garder le secret qu'il a enfoui dans la terre, « Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne » – secret qui a été répété par les roseaux qui ont poussé à cet endroit.

Freud rappelait déjà que « celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre constate que les mortels ne peuvent garder aucun secret ». « Celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout de ses doigts. Il se trahit par tous ses pores. »

Cela nous conduit à comprendre et ne pas sous-estimer l'importance de la communication non verbale et de l'impact de l'expression des sentiments par le « langage du corps » (voir notre thèse de doctorat), et par le silence révélateur.

Ce sont très souvent les écrivains, les écrivains authentiques, qui comprennent et décryptent mieux que tout professionnel, parfois, les trous noirs de notre psychisme. Je veux dire ces écrivains pour lesquels l'écriture est comme une catharsis. Pour en évoquer quelques-uns : Proust, le déchiffreur de la mémoire, Musil et la gémellité, Virginia Woolf et la vie mouvante de la conscience, ou bien nos contemporains Marguerite Duras et Patrick Modiano.

Les *traumatismes de l'enfance* ont été merveilleusement racontés par Marie Cardinal dans *Les Mots pour le dire*, et dans *Enfance* par Françoise Dolto, laquelle retrouve adulte et en psychanalyse les souffrances d'une séparation brutale d'avec une « bonne » ou une « jeune fille au pair » – rupture dont elle a failli mourir à l'âge de six mois.

Le génocide et l'injustice subie : esclavage, déportation, exode

L'engramme psychologique du mal subi

Les problèmes posés par le *génocide* – les différents génocides – sont importants, et même lorsqu'il s'agit de génocides anciens, les contrecoups et conséquences actuelles sont importants – qu'il s'agisse de l'Holocauste des *Juifs*, du génocide *arménien* (deux millions de morts) ou de celui des *Noirs* pendant l'esclavage et la traite[3].

Nous voyons maintenant les contrecoups des Croisades et du vécu des Arabes de l'époque – vécu par les musulmans actuels comme un massacre des innocents et un génocide –, au moment du réveil de l'Islam, en cette fin du XXe siècle. Amin Maalouf (*Les Croisades vues par les Arabes*, Paris, Lattès, 1983, rééd. J'ai lu, 1985, p. 304) explique :

> « Comment distinguer le passé du présent, quand il s'agit de la lutte de Damas contre Jérusalem ? [...] Dans un monde musulman perpétuellement agressé, qui prend, chez certains fanatiques, la forme d'une dangereuse obsession : n'a-t-on pas vu, le 13 mai 1981, le Turc Mehemet Ali Agea tirer sur le pape après avoir expliqué dans une lettre : "J'ai décidé de tuer Jean-Paul II, commandant suprême des Croisés." Au-delà de cet acte individuel, il est clair que l'Orient arabe voit toujours dans l'Occident un ennemi naturel [...] la cassure entre aujourd'hui encore, comme un viol[4]. »

La mémoire perdure

La chute du mur de Berlin (10 novembre 1989), la « glasnost », la chute du régime communiste en URSS (8 décembre 1991), la renaissance de la Russie (1991), des pays baltes, de l'Ukraine, de la Géorgie, du Haut-Karabakh, de l'Azerbaïdjan, du Tadjïkistan, et des multiples républiques qui vivaient en paix relative sous le régime soviétique (une

sorte de *Pax Sovietica* correspond peut-être à la *Pax Romana* d'Auguste) a vu le réveil des nationalismes, des haines raciales et des guerres religieuses d'extermination dans l'ex-Yougoslavie postcommuniste (entre chrétiens et musulmans et entre catholiques et orthodoxes), allant jusqu'à la recherche de la « pureté ethnique du sol » par l'extermination et la déportation, ce que l'on pensait ne plus voir en Europe, depuis l'Inquisition et la barbarie nazie.

Au cours de l'année 1992 (durant laquelle on a commémoré la découverte de Christophe Colomb), on a vu le roi d'Espagne, Juan Carlos, demander pardon à la communauté juive pour le renvoi des juifs d'Espagne[5], cinq cents ans plus tôt (1492) (à l'époque, sur la demande de l'Inquisition et par ordre des rois catholiques Ferdinand et Isabelle). En 1992, le maire américain de Salem organisa une cérémonie expiatoire pour « réparer » et condamner le jugement et le sacrifice des « sorcières de Salem » (jugement qui sera révisé en 1993 par la Haute Cour fédérale). Mais en même temps, dans l'Europe des Douze qui prépare son unification et son élargissement par le traité de Maastricht, dans l'ex-Yougoslavie, les Serbes et les Croates (tous chrétiens) s'entretuent, et l'Europe impuissante assiste à une tentative de génocide des musulmans de Bosnie par les Serbes et des catholiques croates par les orthodoxes serbes : réveil de très anciens antagonismes (1896) et retour en boomerang des exactions des oustachis pro-Allemands en 1941-1942, pendant la guerre. Au même moment, les émeutes raciales de Los Angeles ont révélé à nouveau la haine et les revendications de Noirs américains à la suite d'un jugement considéré comme « pas juste[6] », héritage de l'esclavage, de la non-assimilation et de la non-réparation.

Peut-on oublier sans pardonner, sans qu'un pardon soit demandé et accepté ?

Les assassinats du président John Kennedy (22 novembre 1963) et de son frère Robert, du leader noir américain

Malcolm X (21 février 1965), du pasteur Martin Luther King (4 avril 1968), démontrent que ce n'est pas aisé et que la solution n'est pas seulement politique ou économique ; elle est peut-être liée, si l'on peut me permettre cette hypothèse ou ce postulat, à la loyauté familiale et culturelle invisible, au « grand livre des comptes » familiaux, raciaux et culturels, et au fait de *pouvoir dire l'indicible, et l'impensé*, de pouvoir se faire entendre, de *faire reconnaître les faits, les torts*, et essayer de « réparer la mort », l'injustice subie, l'éviction, le rejet.

Les guerres civiles, les guerres internes fratricides sont aussi vécues comme des traumatismes. Les familles et les pays se remettent mal, comme par exemple de la guerre d'Espagne (1936-1939), dont les bannis (les Espagnols disent les « déterrés », enlevés de leur terre) et les exilés et émigrés ne sont pas rentrés. Les émigrés russes ne sont pas rentrés non plus en 1992 (ceux de l'émigration de 1906, ni ceux de 1917), ni les protestants partis en Allemagne ou en Suisse après la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Et si les « pieds-noirs » sont revenus, c'est que c'était « la valise ou le cercueil » en 1962, après la guerre d'Algérie.

Ces vieilles haines séculaires sont entretenues souvent par l'enseignement de l'histoire nationale, les récits et contes régionaux, l'histoire des religions enseignée aux enfants, des récits familiaux…, voire l'histoire sainte (dans les textes d'autrefois). Elles se réveillent aussi au moindre prétexte au Moyen-Orient, entre chrétiens, juifs et musulmans – et entre Hindous-Indiens des Indes et musulmans du Pakistan, faisant chaque fois des centaines, voire des milliers de morts, et d'innocentes victimes, perpétuant le souvenir des martyrs et entretenant, avec une certaine idée de l'honneur, le désir de vengeance, de « dette du sang », de « réparation », une sorte de vendetta. Un cycle infernal que les Nations unies sont impuissantes à résoudre ou à empêcher. Car la politique s'en mêle, et bien des problèmes ont été créés par l'utopie des vainqueurs de

1918 et leur méconnaissance de ces problèmes d'appartenance terrienne, religieuse, culturelle, tribale et d'imbrications historiques, et de « dettes ».

Droit du sol, droit du sang, droit des vainqueurs, droit d'ancienneté, droits par héritage, autant de « justes revendications » qui entraînent d'autres morts. L'héritage de l'histoire biblique diversement racontée, des génocides, invasions, guerres, exterminations, croisades, conversions forcées, « pureté ethnique », etc., est lourd à porter.

La seconde moitié du XXe siècle a vu le retour des déportations de masse et de « camps de concentration » et dits de « regroupement » et d'« accueil » de réfugiés partis de chez eux par peur ou contrainte, ou chassés, pour des milliers, voire des millions de personnes déplacées.

Pour les Noirs africains, on évalue à 38 millions le génocide d'Africains emmenés en esclavage[7] entre 1490 et 1899, 11,7 millions exportés avec une mortalité de 13 millions, mais aussi plus de 13,8 millions à partir de la traite saharienne (du VIIIe au XIXe siècle).

Les familles des gazés de la Première Guerre mondiale gardent en mémoire Ypres et le 22 avril 1915 (premier envoi de gaz dans les tranchées par les Allemands). Et les familles des Arméniens le 24 avril 1915 (génocide perpétré par les Turcs – et nié, bien qu'il y eût 2,5 millions de morts en quelques jours).

Il a fallu des actions terroristes (comme par exemple la bombe jetée à l'aéroport d'Orly) et d'autres revendications violentes plus d'un demi-siècle après les faits pour qu'on puisse en parler et les reconnaître, ou les faire reconnaître par le monde entier – au moins par la Cour de justice internationale de La Haye.

Les Arméniens n'ont toujours pas de pays, ni les Kurdes – et ni les Noirs américains, ni les Indiens des Amériques ne sont satisfaits du « petit bout de place » qui leur est fait par les Blancs. L'Afrique n'a rien résolu de ses problèmes de

minorité et de conflits tribaux et raciaux, qui risquent de la mener à la destruction. Le problème de l'Irlande bipartite n'est pas résolu, ni celui du Tibet, ni celui du Kosovo (1389, 1914, 1989) ; les Basques continuent de revendiquer leur identité culturelle spécifique…

Les problèmes dits des minorités paraissaient en voie de résolution, jusqu'à leur réveil brutal et sanglant de la fin du deuxième millénaire. Aucune solution n'apparaît à l'horizon.

Peut-être les ethnologues ou les psychosociologues, ou les spécialistes du génosociogramme pourront-ils apporter leur pierre et leur petite contribution à un essai de solution ?

Car il faut à la fois se souvenir (*remember,* aurait dit Charles Ier en montant sur l'échafaud) et soit pardonner, soit « tourner la page » et oublier, afin que morts et violences ne se perpétuent pas en vendetta sans fin, ni que perdure la souffrance.

Et aussi afin que les descendants ne soient encombrés de « fantômes » gênants pour eux, et/ou de troubles physiques graves (maladies, morts), ou de troubles psychiques, marquant ces événements, sans que rien ne soit dit.

Nous avons eu l'occasion de travailler en génosociogramme avec des personnes ayant des problèmes de santé liés au génocide de plusieurs pays et ethnies (Arméniens[8], Kurdes, Juifs, Irlandais, Arabes, etc.) et réussi à en résorber les traces physiques et psychologiques en « nettoyant l'arbre généalogique » familial et groupal. Mais, bien sûr, il ne s'agit que de solutions individuelles, qui ne préjugent en rien d'autres applications éventuelles, à trouver. Et avec le cinquantenaire de la libération des camps et celui du débarquement (juin 1944), on entend se plaindre de terribles cauchemars chez les petits-enfants.

---

1. *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier-Montaigne, 1985, et *Tintin et les secrets de famille*, 1992. Entretiens privés, 1988, 1990.
2. Claudine Vegh, *Je ne lui ai pas dit au-revoir*, Paris, Gallimard, 1980.

3. Le problème des *résidus de l'esclavage* n'est pas encore terminé, ni le ressentiment des Noirs contre les Blancs, malgré l'égalité formelle des droits civils, comme le démontrent sans arrêt les émeutes, encore dans les années 1990, et malgré le fait que l'esclavage (de Noirs par des Noirs) existait en Afrique, à l'époque de la traite et du commerce du bois d'ébène (et qu'il en resterait encore des résidus).
4. Rappelons quelques dates. 622 : début de l'ère musulmane ; 638 : le calife Omar prend Jérusalem ; VIIe et VIIIe siècles, empire arabe de l'Indus aux Pyrénées ; 1055 : les Turcs dominent à Bagdad, 1096 : Pierre l'Ermite battu par le calife de Nicée (1re Croisade 1096-1099) ; 15 juillet 1099 : les « Franj » s'emparent de Jérusalem (l'histoire arabe raconte que la ville aurait été mise à sac et juifs et musulmans égorgés) ; puis les Arabes reprennent Jérusalem aux Croisés ; 1100 : Baudoin se proclame roi de Jérusalem ; 1115 : alliance des princes musulmans et francs de Syrie contre le sultan ; 1148 : le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad sont battus devant Damas ; 1187 : Saladin reconquiert Jérusalem ; 1204 : les « Franj » s'emparent de Constantinople et la mettent à sac ; 1218-1221 : poussée de Gengis Khan (1167-1227) et invasion franque en Égypte ; 1244 : les Francs perdent Jérusalem pour la dernière fois ; 1248-1250, 7e Croisade : invasion de l'Égypte par le roi de France saint Louis (Louis IX), qui sera capturé, puis échangé contre rançon et rentrera en France en 1254, et qui mourra de la peste devant Tunis le 25 août 1270, au début de la 8e Croisade.
(Les huit Croisades : 1re, 1096-1099 ; 2e, 1147-1149 ; 3e, 1189-1192 ; 4e, 1202-1204 ; 5e, 1217-1219 ; 6e, 1228-1229 ; 7e, 1248-1254 ; 8e, 1270.)
5. Un exode-exil-émigration, dans un sauve-qui-peut précaire, tournant souvent mal et proche des fuites actuelles des « boat people », selon Jacques Attali, *1492*, Paris, 1992. Dans un contexte et un choix difficiles : partir sans bagages en laissant tous ses biens ou se convertir de gré ou de force au catholicisme et rester, dans un climat de suspicion perpétuel, des « marranes » convertis et surveillés par l'Inquisition – et même en mer : risque d'arraisonnements des embarcations par des pirates, d'esclavage, de meurtre, de naufrage. Certains sont partis avec Christophe Colomb, le dernier jour, le 3 août 1492.
6. À la suite de l'acquittement de deux policiers blancs, accusés d'avoir brutalisé un automobiliste noir, en Californie, en avril 1992 – photos de Reginald Denny prises par Bob Tur pendant les émeutes de Los Angeles et largement diffusées.
7. Le romancier noir américain Alex Haley décrit dans *Roots* sa recherche de son identité et de ses racines, et remonte à son ancêtre emmené d'Afrique en esclavage.
8. Voir, dans les exemples cliniques, l'histoire de Jacqueline et du génocide arménien, p. 118, et p. 159 le traumatisme de « vent du boulet » transgénérationnel, avec les cauchemars d'anniversaire des descendants des traumatisés de guerre, cinquante, cent, cent vingt-cinq, deux cents ans après (et le Kosovo six cents ans après).

Mes recherches sur le génosociogramme et le syndrome d’anniversaire

J’ai commencé à m’intéresser à ce sujet, il y a une douzaine d’années, à partir d’une réflexion de ma fille. Elle me disait : « Tu te rends compte, maman, que tu es l’aînée de deux enfants, dont le deuxième est mort, que papa est l’aîné de deux, dont le deuxième est mort, que moi je suis l’aînée de deux enfants, dont le deuxième est mort… et que depuis la mort d’oncle Jean-Paul, je craignais en quelque sorte celle de mon frère… » (jusqu’à ce qu’elle survienne).

Cela m’a fait un choc. C’était vrai – et le fait qu’il s’agisse d’accidents, et d’accidents de voiture, ne changeait rien au problème, au contraire.

J’ai alors recherché dans ma mémoire, au sujet de ma famille, et ai retrouvé des morts, et des morts à répétition : ma filleule est « orpheline héréditaire » – et sa mère était déjà orpheline jeune et sa fille aussi –, et mon grand-père tant aimé était aussi orphelin jeune, et l’aîné.

Et puis j’ai recherché dans ma belle-famille, dans les archives alsaciennes et, pour ma belle-mère, dans le Midi (elle aussi était l’aînée dont le deuxième était mort), en m’aidant des recherches sur la famille qu’avait faites le « cousin curé » de Marseille, pour sa thèse, et ensuite à l’aide de recherches d’archives faites par une vraie généalogiste, en Provence et à Paris, afin de mettre au clair la généalogie de ses grands-parents pour mes petits-enfants. Quelle surprise de taille a été de trouver des racines en Normandie, près de l’endroit où, par hasard, les parents du mari de ma fille avaient acheté une petite maison « en

passant par là », et de trouver pour la famille de ma belle-mère des racines avec un nom de famille voisin du leur : il y a cent ans, ces deux familles portaient le même nom, à la lettre finale près – coïncidence et hasard, bien sûr !

L'autre raison de cette orientation tient à une lettre que j'ai reçue par hasard, mais qui ne m'était pas destinée. Une lettre adressée par ma belle-mère à sa meilleure amie, et qu'elle avait « par erreur » (ou lapsus freudien) glissée dans une enveloppe à mes nom et adresse. Comme la lettre commençait par « Très chère », je l'avais lue, avant de comprendre, à la fin, que cette lettre n'était « pas pour moi ». Ma chère belle-mère y écrivait que le mariage de son fils avec une « étrangère » l'avait surprise, et qu'elle se trouvait « comme face à une négresse à plateaux », tant nous étions loin au point de vue culture et milieu – ce qui me surprenait d'une Parisienne à une Parisienne, et d'une famille universitaire et médicale à une famille universitaire à tradition médicale. Cela me fit comprendre ce qu'est une « pièce rapportée » dans une famille traditionnelle, qui avait fait les Croisades.

Une belle-fille reste « pièce rapportée » (et étrangère) pour toujours. Cela me fit mettre le doigt sur la tradition orale et les *règles non écrites des familles*.

J'ai cependant fini par devenir le « fils » de mon beau-père (dans sa famille, les femmes ne travaillent pas, alors qu'elles travaillent dans la mienne[1]), par poursuivre sa voie et recevoir son héritage en faisant aussi de la psychothérapie, et aimer son Alsace. Mais, de ma belle-mère provençale, je n'ai « repris et adopté » que la salade à l'huile d'olive, sans jamais avoir été réellement adoptée. Ma fille (bien que née à Paris) a fait ses études universitaires à Strasbourg, y « revenant cent ans après[2] ».

Découverte du syndrome d'anniversaire

Une autre raison de cette recherche personnelle et familiale sur ce que j'ai appelé un peu par hasard la *psychogénéalogie*[3] et surtout le *syndrome d'anniversaire*[4], c'est une constatation que j'ai faite il y a une quinzaine d'années, en commençant à travailler avec les malades atteints d'un cancer terminal, avec la « méthode Simonton » telle que je la comprenais en 1975, avant que le premier livre des Simonton n'ait paru – c'est mon étonnement de trouver un cancer gravissime chez une jeune mariée heureuse et épanouie (c'est-à-dire sans overdose de stress), à l'âge même (trente-cinq ans) où sa mère était morte du cancer.

À partir de là, j'ai recherché dans l'histoire familiale, systématiquement, chaque fois que je m'occupais d'un malade, s'il n'y avait pas « répétition » ou « loyauté familiale invisible et inconsciente » et identification inconsciente à une personne clé aimée et importante… et je l'ai souvent trouvée ; le cancer, à l'âge où une mère, un grand-père, une tante maternante, une marraine étai(en)t mort(s) d'un cancer ou d'un accident.

Ces très nombreuses remarques cliniques, cette intuition ont été confirmées par les recherches statistiques de Joséphine Hilgard sur le syndrome d'anniversaire, études que j'ai retrouvées en 1991-1992.

Joséphine Hilgard (médecin et psychologue), en étudiant *tous les dossiers* des entrées d'un hôpital américain sur plusieurs années (1954-1957), a prouvé que le déclenchement d'une psychose à l'âge adulte pouvait être lié à une répétition familiale d'un événement traumatisant vécu dans l'enfance par un enfant (qui perd sa mère ou son père par décès, internement psychiatrique ou accident) ; lorsque le contexte se répète, lorsque cet enfant atteint lui-même l'âge de ce parent (interné par exemple) avec un enfant du même âge – de l'âge qu'il avait lui-même au moment de l'internement ou de la perte de sa mère, par

exemple (double anniversaire), il y a répétition d'internement, de façon « statistiquement significative ».

Je me suis alors servie à la fois de l'arbre généalogique et des liens sociométriques, avec ce que Moreno aurait appelé un génosociogramme dans un entretien lointain dont je me rappelle mal[5], mais dont se souvenait une étudiante en médecine qui en avait parlé à Dakar à mon collègue et ami le Pr Henri Collomb à son retour d'Amérique – héritage que certains d'entre nous ont repris à Nice en 1980 – et que l'on retrouve un peu aussi chez un autre ancien de Moreno, Nathan Ackerman, en thérapie familiale, aux États-Unis.

« Les enfants et les chiens de la maison savent tout… »

Une quatrième origine, pour moi, de cet intérêt a été mon premier entretien avec Françoise Dolto, il y a fort longtemps, alors que je lui demandais une supervision de mes premiers groupes de psychodrame, à Paris, lors de mon retour d'études universitaires aux États-Unis, vers 1955 : « Et votre grand-mère, et arrière-grand-mère, étaient-elles des femmes épanouies, ou "convenables et frigides" ? » Et à ma protestation que je ne le savais pas et ne pouvais pas le savoir, elle a répliqué : « Dans une famille, les enfants et les chiens savent tout, toujours, et surtout ce qu'on ne dit pas. »

Cette réflexion de Françoise Dolto a été ma première introduction au « transgénérationnel » et aux transmissions familiales inconscientes et involontaires.

Échanges et interaction

Il faut aussi que je mentionne que, avant de descendre à Nice enseigner à l'université (en 1967), se réunissait régulièrement chez moi à Paris, le jeudi, un groupe de psychanalystes et psychothérapeutes, pour comparer leurs approches, leurs questions, leurs recherches. Et, parmi eux, sont parfois venus François Tosquelles, Yves Racine, Georges Lapassade, Nicolas Abraham… et nous avons discuté

transmission, héritage, avant même que n'apparaisse *L'Écorce et le Noyau*.

De passionnantes discussions avec Margaret Mead (en 1956) et Gregory Bateson (en 1972) m'ont ouvert les yeux sur l'*approche anthropologique* et son *observation du comportement naturel*, qui a été développée en France dans des réunions formelles et informelles de l'« éthologie humaine », avec Hubert Montagner, Jacques Cosnier, et surtout avec Boris Cyrulnik. Les nombreux déjeuners (en faisant le détour par San Francisco) avec Jurgen Ruesch (entre 1957 et 1975) m'ont ouvert les yeux sur le « non-verbal », le langage du corps, l'interaction, et la façon dont on pouvait, en observant de très près, quasiment deviner ce que pensent et ressentent les gens à partir de l'expression non verbale, de la mimo-gestualité, kinésie, proxémie, harmonie et synchronie des mouvements.

Ce travail sur la communication non verbale a approfondi ce que j'avais commencé à faire en *psychodrame* depuis 1950 avec J. L. Moreno et surtout avec Jim Enneis, en observant, imitant et utilisant le « langage du corps » par imitation fine, surtout dans la technique du *double* du « protagoniste », son « autre moi », son alter ego – qui a été développée après dix ans de travail, de recherches et d'observations répétées sur films vidéo, et est devenue le sujet de mon doctorat d'État à la Sorbonne, sur la communication non verbale (1975).

Ma manière personnelle de travailler

Pour moi, le génosociogramme, la *psychogénéalogie transgénérationnelle contextuelle* est un travail clinique d'observation et de synthèse, travail fait en collaboration entre un « client » (au sens rogérien du terme) et un « psy » (psychothérapeute, psychanalyste, psychiatre…) clinicien praticien formé, très respectueux du vécu de son client,

ayant un « écouter-voir » aigu, capable à la fois d'être centré sur le « client », son vécu, son dit et son exprimé autrement (par la communication non verbale par exemple) ; il écoute ce qu'il dit et observe ce qu'il (le client) laisse transparaître de ses sentiments et émotions, et en même temps il est aussi centré sur ses associations de pensées à lui, l'« aidant », le thérapeute (sur son contre-transfert et son vécu).

Il faut qu'il soit capable d'être à la fois centré sur l'autre (le « client ») et à l'écoute de son « radar personnel » – et de réfléchir vite et saisir au vol ses propres associations, connaissances psycho-socio-économico-historico-artistiques, pour, au besoin, faire des hypothèses et poser des questions « ouvrantes » et « parlantes ». Ceci afin de « saisir et tirer le fil rouge », la structure, la configuration, le *pattern* de la vie familiale du « client » et de sa vie personnelle, dans le contexte et dans le langage propre et particulier du vécu familial de l'autre, et de ses mythes – dans cette famille-là –, au sens large.

J'utilise pour cela ma pratique clinique psychanalytique (freudienne, classique), groupe-analytique et psychodramatique, mon expérience de psycho-sociologue clinicienne et d'anthropologue sur le terrain, ayant travaillé dans quatre continents, mon habitude de l'écoute et de l'observation, de la communication verbale et non verbale, l'expression indirecte des sentiments par le langage du corps, la posture, la mimo-gestualité, les microtensions musculaires, le rythme respiratoire, l'arrêt et la reprise de la respiration, l'occupation du territoire, les couleurs, les vêtements, les bijoux, la coiffure, la coupe, les ornements, la synchronie des gestes, l'ouverture et la fermeture du corps (par les bras croisés, une serviette posée devant soi…), et ceci pour percevoir des signes qui, à tort ou à raison, me paraissent *signifiants*.

Et à partir de ces signifiants, j'essaie de faire parler et associer le « client » qui travaille sur lui-même et les siens

(en interaction).

Dans une première étape, on écoute le client qui parle de lui et de sa famille tout en dessinant son arbre généalogique commenté au tableau (en groupe) ou sur une feuille de papier (en entretien individuel et anamnèse).

J'utilise ainsi une méthodologie issue de *l'arbre généalogique complété d'événements de vie importants* (et ayant en tête le questionnaire de Holmes et Rahe des principaux événements de vie (*life events*) tels que mariage, veuvage, divorce, naissance, départ des enfants, un déménagement, une mort, une séparation, un déracinement (déménagement, renvoi d'une aide/nourrice/« bonne »). Un questionnaire que j'ai complété et que j'utilise depuis une quinzaine d'années, en pointant les « pertes d'objet d'amour » et les coïncidences de dates et d'âge, synchroniques et diachroniques (syndrome d'anniversaire et de double anniversaire ; par exemple l'âge de la mère avec l'âge de la fille au moment d'un deuil ou d'une séparation), et la répétition de cette configuration à la génération suivante ou à celle d'après (travail sur trois à cinq générations) pour l'apparition d'une maladie ou d'un accident – surtout au moment d'une intervention chirurgicale. J'utilise cette méthodologie de psychogénéalogie ou de génosociogramme, en préparation à l'intervention, ou pour lutter contre une maladie grave, ou pour prévenir ou surmonter un échec scolaire.

J'ajoute à cette écoute mon intérêt pour l'histoire et les *faits historiques*, artistiques, socio-économiques, les événements politiques, culturels, militaires, voire sportifs, importants pour le sujet, et qui vont colorer le *contexte* et souvent lui donner un sens.

Cela me paraît important d'*écouter-voir* avec ce que Freud appelait une « attention flottante » et être ce que Carl Rogers appelait *centré sur le sujet*, de façon à entrer dans son « monde personnel » et le « voir par ses yeux », comme dit Moreno, et écouter avec la « troisième oreille ».

On peut ainsi entendre ce que le « client » dit et l'aider à le mettre en forme : faire apparaître ses buts, son parcours, ses difficultés, son identité ou plutôt ses identifications, et contre-identifications, ses choix et ses rejets, son modèle du monde.

Il (on) le met en forme au tableau ou sur une feuille de papier et on l'aide, en le questionnant parfois, au bon moment, ou/et en le faisant associer, ou en « tirant sur le fil rouge de ses associations » ou de ses/nos liaisons (c'est une manière d'utiliser le *co-inconscient* de l'aidant-aidé et du groupe).

Le génosociogramme est plus complexe que le génogramme ; il met en évidence les liens sociométriques, le contexte, les faits importants, et, de plus, on utilise le vécu et l'inconscient du thérapeute et du client (ses rêves, ses lapsus, ses actes manqués, ses associations libres).

Je pense de façon *intégrative*. J'utilise aussi, et en même temps, *plusieurs modèles conceptuels* :

1. Le concept psychanalytique de *loyauté (familiale) invisible* d'Iván Böszörményi-Nagy. En particulier, la mise en évidence de cette « loyauté » ou identification inconsciente avec un membre de la famille souvent tragiquement décédé, ou disparu. Je m'inspire aussi de son travail sur les « dettes et mérites », le « livre des comptes familiaux » et la justice-injustice.

Cela m'amène à mettre au jour les rancunes, le *ressentiment* lié à des spoliations familiales ou de voisinage (rappelez-vous les derniers films d'Yves Montand : *Jean de Florette* et sa suite *Manon des sources*) ; les réparations éventuelles – surtout les tentatives de récupération du statut perdu (partie de la névrose de classe) par un parent ou grand-parent ou arrière-grand-parent : l'éducation, la maison, la ferme, l'usine perdue, voire le retour dans certaines régions, villes ou villages.

C'est important, même des années ou des siècles après, comme la réparation du génocide arménien, ou le désir de

récupération du grand territoire des Arabo-musulmans : près de huit siècles après, on en parle encore.

2. Les conceptions d'Abraham et de Török sur la *crypte* et le *fantôme*, qui s'installe chez un descendant, à la suite d'un traumatisme lié souvent à des événements injustes (comme un parent mort jeune à Verdun pendant la guerre 1914-1918, ou gazé dans les tranchées) ou encore « mort sans sépulture ». Cette crypte, ce fantôme, sont souvent liés à des *secrets* de famille considérés comme honteux (tels meurtre, assassinat, inceste, prison, internement en hôpital psychiatrique, faillite, enfants naturels ou bâtards, tuberculose, cancer, ou maintenant sida, pertes au jeu, perte de la fortune familiale…).

3. Les alliances familiales – avec exclusion de certains membres (les *triangulations* de Murray Bowen).

4. Les « enfants de remplacement », c'est-à-dire les enfants conçus pour remplacer un mort (généralement un enfant mort en bas âge, mais parfois un parent proche). J'établis des correspondances et trace des liens d'âge et de date sur le génosociogramme, et m'intéresse aux naissances liées à un deuil – généralement le père ou la mère de la mère. Il peut s'agir parfois d'un « deuil non fait » (la « mère morte » illustrée pour André Green par une mère en dépression ou en deuil au moment de la naissance de l'enfant, et donc non disponible pour lui, comme « morte »).

Les *enfants de remplacement* (deuil non fait) sont différents des *enfants réparateurs* qui, eux, sont très bien accueillis et ont une très bonne place dans la famille.

5. Les *échecs* scolaires d'enfants intelligents, liés à la *névrose de classe*, c'est-à-dire à la crainte ou à l'ambivalence de faire mieux que les parents et/ou se couper d'eux socialement et professionnellement ensuite. Ces échecs sont souvent liés à la difficulté qu'ont ces enfants à atteindre un niveau scolaire, universitaire, culturel non atteint par les parents (qui n'avaient pas le bac, par exemple) et à l'ambivalence inconsciente des parents au

sujet de la promotion sociale, liée « quelque part » pour eux à la « trahison » de classe ou de milieu d'origine.

6. Je fais tout particulièrement attention au *syndrome d'anniversaire* : une naissance, un mariage, une maladie ou une mort peuvent arriver à une période (âge ou date) « anniversaire » d'un événement marquant pour la famille ou la personne : perte par décès, internement ou éloignement d'un être cher, parent ou intime, ou de tout autre « objet d'amour ». Cela peut être aussi l'anniversaire d'un événement heureux (mariage, naissance, prix reçu, décoration, fête).

J'interviens dans le processus, je passe souvent à l'action par un processus en quatre étapes :

a) observer, regarder, écouter très attentivement ; laisser parler le « client » qui construit son arbre généalogique, son génosociogramme, de mémoire ;

b) percevoir un indice important, verbal ou non verbal, indice souvent subliminal ;

c) attribuer une signification à cet indice considéré comme signifiant, important, à partir de plusieurs grilles – travail multiréférentiel, polyréférentiel – puis poser une série de questions d'orientation au sujet qui travaille ;

d) établir un lien dynamique entre la signification et le signe, et utiliser ce lien pour faire évoluer le sujet en direction de ses buts, de ses désirs, et de son modèle du monde. Pour cela, on *passe d'une écoute attentive à un dialogue actif* et il faut être capable d'« embrayer » sur ce qui paraît opérant pour le sujet et son monde – et ceci en utilisant des grilles d'interprétation différentes. C'est-à-dire une *psychothérapie intégrative et en interaction*.

Détails matériels de la construction du génosociogramme

Il faut un certain temps pour bâtir son génosociogramme à partir de son arbre généalogique fait de mémoire.

Dans notre manière de travailler, on consacre deux à trois heures par personne pour « déblayer » la situation et la représenter graphiquement (le « génosociogramme »), et trouver le fil directeur, un fil d'Ariane, un « fil rouge » à tirer.

Lors d'un premier entretien individuel avec une personne ayant un problème à résoudre ou un malade grave, nous le prenons en fin de demi-journée, de façon à pouvoir déborder le temps prévu. Des médecins ayant travaillé avec nous comptent une heure, une heure et demie, pour le premier entretien pour, par exemple, un malade atteint de cancer – et la possibilité d'empiéter sur leur heure de repas.

Le syndrome d'anniversaire

L'inconscient a bonne mémoire, semble-t-il, aime les liens de famille et *marque les événements importants du cycle de vie par répétition* de date ou d'âge : le *syndrome d'anniversaire*.

Nous avons observé souvent que la *naissance* intervient fréquemment comme pour rappeler un événement important familial, triste ou gai.

De très nombreux enfants sont nés par *coïncidence comme pour marquer l'anniversaire* (de la naissance ou de la mort) de la mère de la mère[6], comme pour un rappel du lien de la mère à sa propre mère (ou à son père), dans le lieu même de la naissance – comme s'il y avait complicité entre l'inconscient de la mère et le préconscient de son enfant à naître, pour que ces *dates* de naissance deviennent *signifiantes*.

On peut ainsi souvent décrypter le sens d'une naissance prématurée ou retardée, par rapport à un membre important – mort ou vivant – de la famille.

De nombreux *enfants de remplacement* naissent jour pour jour pour l'anniversaire de la naissance, de la mort ou de l'enterrement d'un jeune enfant précédent, dont la mère n'a pas fait le deuil. Rappelons que le psychanalyste André Green a trouvé de très nombreux cas de schizophrénie chez des enfants de remplacement, nés d'une « mère morte », c'est-à-dire triste, déprimée, ou endeuillée (A. Green, *La Mère morte* [*op. cit.*]), peu présente (comme morte). On voit aussi assez souvent des personnes en fin de vie « attendre pour lâcher prise » leur anniversaire – mettons soixante, quatre-vingts, quatre-vingt-quinze ans – et la fête familiale prévue, ou le mariage de leur petite-fille, ou le retour de voyage de leur fils.

Après un événement critique, triste, difficile ou dramatique, comme la *mort brutale* par accident de jeunes parents, ou l'internement d'une mère, on voit souvent quelques années après se produire un accident, une maladie physique grave (cancer par exemple), un épisode psychotique (la fille ou le fils a une maladie, un accident, un internement, lorsqu'il ou elle atteint l'âge qu'avait à l'époque le parent perdu). Cela peut arriver pour l'anniversaire de l'âge (au même âge) ou dix ans ou cinquante ans après. C'est souvent le cas de l'*anniversaire double* : l'enfant devenu parent, ayant atteint l'âge de son parent perdu et ayant en même temps un enfant de l'âge qu'il avait au moment de cette perte.

C'est pour des cas spécifiques d'accès psychotique marquant l'âge d'une perte parentale, *doublement au même âge parent-enfant*, que Joséphine Hilgard avait utilisé le terme d'*anniversaire*.

J'utilise beaucoup plus largement le terme de *syndrome d'anniversaire*, car j'ai vu souvent différents cas de *répétition* d'accidents, de mariages, de fausses couches, de décès, de maladie, de grossesse… *au même âge*, sur deux, trois, cinq, huit générations (c'est-à-dire en « remontant » l'histoire familiale sur près de deux cents ans).

On franchit deux siècles aisément lorsqu'un enfant connaît son arrière-grand-mère, laquelle lui parle de son enfance et de sa propre arrière-grand-mère. On entend ainsi parler de façon vivante de la Révolution ou des campagnes de Napoléon, à travers un récit, un portrait, un médaillon, un tableau, un meuble, des lettres, une bible…

J'illustre largement mon propos par des cas cliniques et des récits de vie (voir plus loin les « Récits de vie »).

Participer à l'événement même par sa mort[7] peut se jouer inconsciemment de diverses façons. Certains pères, certaines mères attendent le retour du fils ou le mariage de la fille pour s'autoriser à mourir.

Des historiens américains ont remarqué que les deuxième et troisième présidents des États-Unis, Thomas Jefferson (1743-1826) et John Adams (1735-1826) sont tous deux morts le même jour (4 juillet 1826), cinquantième anniversaire de la signature de la Déclaration d'indépendance (4 juillet 1776). C'est comme s'ils attendaient cette date de signature pour *participer à l'événement* du cinquantenaire et s'en aller « mourir » ensuite.

Certaines de ces *coïncidences familiales ou historiques* pourraient mieux se comprendre comme des *réactions aux anniversaires*, comme un *syndrome d'anniversaire*, nous dirions comme une expression de l'*inconscient transgénérationnel familial et social*.

Certaines personnes sont angoissées ou *déprimées chaque année, à la même époque, sans savoir pourquoi* ni se rappeler qu'il s'agit de la période anniversaire de la mort d'un proche – parent ou ami – et sans pouvoir établir de relation consciente entre ces faits répétitifs.

De nombreuses personnes ont été opérées, comme par hasard, un jour anniversaire de mort ou d'accident d'un père, frère ou parent, « coïncidence » découverte à la suite de complications postopératoires par exemple.

C’est pourquoi il nous a toujours paru important de présenter le syndrome d’anniversaire aux médecins de famille, chirurgiens, cancérologues, psychothérapeutes, travailleurs sociaux, pour les aider à aider leurs patients, tellement les cas de *fragilisation physique et psychique* sont fréquents aux *périodes anniversaires* et les symptômes peu clairs, tant qu’on ne met pas ce *lien d’anniversaire* en évidence.

Un médecin américain, le Dr George Engel, a étudié ce phénomène sur lui-même (1975). Il décrit par exemple qu’il a fait une *crise cardiaque aux dates anniversaires de la mort brutale de son frère* (de quarante-neuf ans) par arrêt cardiaque – dont une crise grave le jour du premier anniversaire de sa mort. Peut-on émettre l’hypothèse d’une identification inconsciente avec son frère, le faisant réagir physiquement de la même façon au *stress d’anniversaire* (à l’angoisse de mort). De la même façon certes, mais à moindre degré : car George Engel, lui, survécut et en parla. Il a écrit un article sur ce sujet, décrivant son angoisse à ce moment-là (quarante-neuf ans). Il vit aussi une autre angoisse, liée au syndrome d’anniversaire, son *angoisse de mourir au même âge que son père* (cinquante-huit ans) ; d’une façon inconsciente il « choisit d’oublier » cet âge pour survivre.

C’est ce *passage difficile au même âge de mort* d’un père, frère, mère ou autre proche, que j’appelle la *période de fragilisation, liée au « stress d’anniversaire »* (voir p. 26 l’exemple des deux frères, Bernard et Lucien, le survivant et le mort).

On voit souvent, au décours des générations, une *mort brutale* se marquer par la suite, dans l’histoire familiale, par un accident de moins en moins grave sur cent à cent cinquante ans par exemple, comme dans l’histoire de l’accident de la bataille de Sébastopol (p. 52), ou l’histoire du jeune Roger et de la rentrée scolaire (p. 122)… ou par une naissance – à la même date – dans les générations

suivantes (par exemple petits-enfants de blessés de Verdun [21.02.1916] naissant un 21 février 1996 ou un 11 novembre). *C'est une forme de fidélité invisible*.

C'est rappeler ainsi un grand-père ou un grand-oncle souffrant, blessé ou tué pendant la Grande Guerre. Et rappeler les souffrances et traumatismes de la guerre et l'arrêt des combats par l'armistice du 11 novembre 1918 – par une naissance ou une fausse couche spontanée[8].

---

1. Déjà deux sœurs de mon grand-père avaient fait des études de sciences et obtenu un doctorat au Polytechnicum de Zurich en 1888 et tante Nathalie (P.) a travaillé comme chimiste dans le labo de son mari en Suisse peu après et ensuite à Paris.

2. Après le départ vers le centre de la France et Paris des Alsaciens francophiles, avant l'Occupation allemande (perte de l'Alsace-Lorraine après 1870).

3. Pour trouver un terme plus général et moins technique que *génosociogramme*.

J'ai appris récemment que le terme de *psychogénéalogie* était aussi utilisé en France par un artiste, mais dans un contexte assez différent, et avec une autre grille de lecture. Alexandre Jodorovsky (« Jodo ») est un cinéaste-metteur en scène chilien (d'origine russe), ayant vécu et travaillé au Mexique (cf. *La Montagne sacrée*, dans les années 1970), puis aux États-Unis et en France (où il crée, avec Arrabal et Topor, le groupe surréaliste « Panique »). Il aurait utilisé, dans les années 1980, une « psycho-sorcellerie » (au sens mexicain du terme), ensuite rebaptisée « psychogénéalogie » (après qu'une de ses élèves eut fait un stage avec moi). Il utilise une sorte de lecture intuitive de la généalogie familiale en utilisant le « tarot ». À ce jour (1991-1993), il n'a rien publié (son manuscrit, écrit en collaboration, aurait disparu de sa voiture en vacances). Est-ce un acte manqué ? Il ne travaillerait plus (ou plus guère) dans ce domaine. Je ne le connais pas. Il écrit des bandes dessinées.

Quant aux coïncidences, c'est amusant de noter que j'ai utilisé ce terme aussi dans les mêmes années 1980, et si mes plaquettes sur ce sujet et articles ont bien paru, le manuscrit tapé aurait été « avalé » dans la machine de la personne qui le tapait, et mes notes et manuscrits non rendus, ce qui m'a retardée de deux ans pour la publication de mon livre (réécrit donc un peu autrement, de façon non universitaire, et sans toutes les références, mais peut-être plus lisible).

C'est une drôle de coïncidence, ces deux manuscrits disparus chez lui et chez moi.

4. J. Hilgard, de San Francisco, a écrit vers 1953 sur l'*anniversary syndrome*, mentionné par Rupert Sheldrake dans une conversation, et que je n'ai pu me procurer au moment d'écrire mon premier texte. Sheldrake, bien que parlant de la *présence du passé* (Ier Symposium international de Tours, 31 octobre-5

novembre 1988), ne trouve aucun rapport entre ses recherches (et l'espèce de « co-saut » qualificatif et de co-performance animale) et les miennes – bien qu'elles lui paraissent intéressantes – ni avec les « cordes du temps » qu'aborde Bessarab Nicolescu (comme si l'acquis des uns se transmettait aux autres).

Le Dr Joséphine Hilgard est récemment décédée. C'est au moment du « bon à tirer » que j'ai enfin trouvé ses articles, que je résumerai donc en Annexe.

5. Sa femme, Zerka Moreno, n'a pu retrouver trace de cela dans ses écrits.

Je ne sais pas trop si Henri Collomb parlait de *génogramme* ou de *génosociogramme* – et si donc le génosociogramme ne serait pas finalement ma dénomination, la marque de mon école et celle de mes élèves.

6. C'est volontairement que je dis et écris « la mère de la mère » et non la grand-mère, car cela a un sens différent pour l'inconscient, qui entend ce qu'on prononce.

7. Marlene Dietrich s'est éteinte le 6 mai 1992, à la veille de l'ouverture du Festival du cinéma de Cannes, qui lui était dédié, et dont son visage ornait les affiches. C'est bien sûr un hasard mais certains pourraient parler de coïncidence. Sa mort a fait la une des journaux et on a passé en hommage ses films hors programme « partout », y compris dans toutes les télévisions.

8. J'ai aussi vu, un 11 novembre des années 1994-1999, une fausse couche spontanée – en conférence – chez une jeune femme, parlant de « douleur, comme un coup d'épée dans les reins »… et je l'ai fait associer (jusqu'à l'arrivée de l'ambulance du SAMU) et remonter au grand-père de sa mère, « nettoyeur de tranchées » à la baïonnette au Chemin des Dames. L'année suivante, elle a eu un superbe bébé. Et je travaille souvent sur le « froid mortel » associé à la maladie de Raynaud, qui disparaît quand on retrouve la mort inacceptable, comme pour la maladie de Crohn qui s'arrête souvent quand réapparaît la liaison avec un grand-père nettoyeur de tranchées.

Comment établir un génosociogramme ?

Rappelons que le *génosociogramme est une sorte d'arbre généalogique fait de mémoire* (c'est-à-dire sans recherche d'information et de documents), *complété des événements de vie importants* (avec leurs dates et leurs liens) et du contexte affectif (*liens sociométriques*, marqués par des flèches ou des traits de couleurs). Le génosociogramme n'est pas seulement un arbre généalogique situant la parentèle. Ce qui est important, c'est la façon dont l'auteur de cet arbre « fantasmatique » perçoit les personnages et les liens qui les unissent et qui le lient à ses ascendants et collatéraux et à leurs rôles. Ce sont même parfois les blancs, les trous de mémoire de la famille qui en disent long (comme les silences sur le divan) sur ce qui a été « rayé de la mémoire familiale ».

Le plus parlant, le plus intéressant, le plus nouveau dans ce travail, c'est l'*établissement de liens* probables *entre les événements*, des faits, des dates, des âges, des situations.

Le postulat d'une interaction éventuelle entre, par exemple, une mort et une naissance, ou la *coïncidence de dates ou d'âges* (synchronie, *syndrome d'anniversaire*) ; ce sont les *répétitions* et l'hypothèse d'une *réactivation* de sentiments et de stress d'anticipation à certaines périodes de la vie d'une personne, et de la vie d'une famille : stress d'anniversaire.

Conventions graphiques

Les *conventions graphiques* sont des plus simples : ▯ cercle pour les femmes, ▯ triangle pour les hommes (les médecins mettent un carré), l'un ou l'autre réunis aux parents par un — *trait* qui s'accroche à l'U majuscule représentant les parents, en --- *pointillé* lorsqu'il s'agit d'un avortement, ou fausse couche (ou IVG).

Pour le couple, ═ double trait pour le mariage, trait simple pour une union libre, --- trait en pointillé lorsqu'on veut souligner une relation privilégiée, et dans le mariage, ≠ trait oblique pour une séparation, ▬ double trait oblique pour un divorce.

individu dominant

maltraitant-violences diverses

émigrant-émigré

maltraité

problèmes psychiques

homosexuel ou bisexuel

frères-sœurs distants de douze à vingt mois et traités en quasi-jumeaux

ou quasi-triplés

encore non marié à quarante-cinq ans.

Les cercles indiquent toute personne du sexe féminin.

Les triangles indiquent toute personne du sexe masculin (mais les médecins font un carré).

Les carrés indiquent que l'on ne connaît pas le sexe de la personne.

Les carrés en pointillé représentent les fausses couches ou avortements, dans le cas où le sexe de l'enfant est inconnu. Les triangles ou cercles en pointillé représentent un avortement ou une fausse couche, dans le cas où le sexe de l'enfant était connu.

Le cercle ou le triangle encadré (ou doublé) indique la

personne dont a été établi le génosociogramme.

Le double trait unissant deux personnes signifie un mariage.

Un trait simple représente une union libre.

Un trait en pointillé indique une relation simple.

Un simple trait oblique signifie une séparation.

Un double trait oblique signifie un divorce.

Remariage: on numérote les traits horizontaux pour l'ordre des mariages (ex. 1 = premier mariage).

Parents.

Enfants: le numéro indique leur ordre dans la fratrie. Ici, le troisième enfant avec un lien de filiation doublé d'un pointillé est un enfant adopté.

Parents.

Jumeaux.

Ce lien indique une entente entre les deux personnes.

Ce lien indique une mésentente entre les deux personnes, avec zigzag si conflits.

La croix indique que la personne est décédée, généralement la date du décès est indiquée à côté, avec l'âge.

Les personnes vivant sous le même toit sont entourées d'un trait les reliant.

Un trait oblique sur les liens de filiation indique que les relations ont été coupées.

Le trait en zigzag indique des conflits conjugaux.

En construisant le génosociogramme, on installe en général le mari à gauche et la femme à droite; on numérote les enfants (on inscrit le numéro d'ordre au-dessus du symbole du sexe); on met l'âge dans le cercle ou le triangle. On marque les décès par une croix (†) suivie de la date et de la cause; par exemple: † 1915 G (Verdun).

Un trait circulaire entoure les personnes vivant sous le même toit. La personne qui travaille (le sujet) se met au centre du tableau (dans un cercle ou un triangle ; doublé d'un carré pour être aisément repérable). Un *trait* (flèche) indique les liens positifs et négatifs.

Quelques symboles, permettant une notation des faits et des maladies :

m = mariage
d = divorce
S = suicide
A = accident
G = guerre
K = cancer
C = maladies cardiaques
AL = alcoolisme
IVG = avortement
Dp = dépression
ad = adoption mère
Tb = tuberculose
FC = fausse couche
MN = enfant mort-né
MB = mort brutale

P = père
M = mère
GMM = grand-mère maternelle
GPM = grand-père maternel
GMP = grand-mère paternelle
GPP = grand-père paternel
AGPM = arrière-grand-père
AGMP = arrière-grand-mère
AGPP = arrière-grand-père paternel
AAGMM = arrière-arrière-grand-maternelle.
ab = inceste, viol, abus sexuels
b = battu(e)
= jumeaux

Les dates sont importantes, en tant que bornes et clés de la mémoire, souvent aussi le jour de la naissance, le lien avec une fête ou un événement important, religieux, historique.

Les *dates* précises sont importantes – parfois ces dates peuvent être des clés de la mémoire pour des maladies, des accidents, des ruptures, des mariages et tout ce qui relève de la mémoire des mythes familiaux. Et si notre mémoire a des failles, il faut se demander pourquoi, et surtout ne pas

oublier le « perroquet » qui peut vous dévoiler les oublis de la mémoire familiale, ou la chère vieille grand-tante, célibataire, qui est en quelque sorte la « secrétaire familiale », la *mémoire familiale*.

Cette représentation graphique est importante parce qu'elle permet de saisir les *répétitions*, les errances d'un fantôme, les synchronies ou *coïncidences signifiantes*, le *syndrome d'anniversaire*. (Nous les relions par un trait rouge.)

Reconstitution biographique. Repères, clés, bornes de la mémoire et limites de la méthode

Il faut se rappeler que le génosociogramme se fait *essentiellement de mémoire* avec arbre généalogique complété et des repères. Un génosociogramme, *c'est ce que la famille garde en mémoire* : les dates, les faits importants, des moments clés, des partages d'héritage ou des liens, des injustices (vrai ou faux) – faits chargés d'affects ; le génosociogramme de mémoire comporte aussi les « trous de mémoire » et les oublis, les blancs : ce qu'on ne sait pas sur certains, partis au loin ou qu'on ne voit plus. Ni le génosociogramme ni *le génogramme ne sont des recherches généalogiques objectives* (sur documents), ni un arbre généalogique.

On indique sur le génosociogramme à la fois les « faits marquants » (événements de vie), objectivement importants (niveau d'études, dates de naissance, mariages, décès, profession) et subjectivement importants (réunions, promotions, échecs, séparations, déménagements, qualités), et leurs *liens*. Les prénoms, les lieux d'habitation ou de vacances, les maisons, certains objets peuvent servir de clés : une bague, un meuble, etc. ; des dates de guerre, de déménagement, de retraite, de fêtes de famille.

Parallèlement à la *reconstitution biographique* de la famille, il est important de *rappeler leur contexte* historico-politico-sociologique et économique, qui vous apprendra bien des choses sur l'évolution des mentalités et le vécu familial (probable) de l'époque.

Cette *reconstitution* n'est pas très difficile à faire : il faut compter vingt-cinq à trente ans par génération. Si votre père s'est marié en 1930 pour épouser votre mère, vous supposez que probablement son père s'était marié en 1900. S'il a épousé votre grand-mère en 1900, il avait donc vingt-cinq/trente ans ; il était donc né vers 1870. Vous essayez alors de voir dans quel contexte il a pu être né et élevé. S'il est né autour de 1870-1872, c'était peut-être la guerre de 1870 contre les Allemands. Si vos parents habitaient Paris, ils ont peut-être subi le siège de Paris et la famine qui s'est ensuivie ; vous pouvez alors noter des événements tels que la Commune, le vote qui a mis Napoléon III en échec ; éventuellement, vous prenez le *Petit Larousse* illustré ou un bon dictionnaire pour vérifier et compléter vos connaissances historiques. Après, vous savez qu'il y a eu une série de scandales économiques : Panama, Suez. Pour mieux comprendre leur scolarité et leur époque, il faut penser aux lois Combes (1905, séparation de l'Église et de l'État qui a « renvoyé les religieuses des écoles » et a confisqué les biens d'Église)… puis à la guerre de 1914-1918.

Vous pouvez alors émettre quelques hypothèses sociologiques ou historico-économico-sociologiques sur l'enfance de votre grand-père, à partir de ce qui s'est passé.

Je travaille souvent en groupe, car je trouve que c'est plus intéressant pour tout le monde, à la fois parce que le même problème, ou drame, ou configuration familiale, se retrouve chez plusieurs participants, et aussi parce que la mémoire politico-socio-économico-historique des uns complète et réveille celle des autres.

Vous vous apercevez à ce moment-là que lorsque vous commencez à *émettre des hypothèses historico-économico-sociologiques*, alors que le « client » dit qu'il ne se souvient de rien, à ce moment-là on dirait qu'un verrou s'ouvre dans sa tête, et qu'il va dire : « Ah oui, c'est vrai, je me rappelle, non, ce n'est pas au moment de l'affaire de Panama que la famille est devenue très pauvre, c'est au moment de l'affaire de Suez ; on a changé mon père (ou ma grand-mère) d'école, il y a eu des histoires. »

Brusquement, des pans entiers de mémoire resurgissent, simplement parce qu'on a déverrouillé, je ne sais comment dire, des zones de mémorisation : les associations libres vont pouvoir commencer à se faire, et les gens vont pouvoir se rappeler des *choses extrêmement importantes, qu'ils savaient sans savoir qu'ils les savaient*.

Après quoi, ils vont se rappeler qu'ils connaissent une grand-tante, une voisine de la marraine ou de la grand-mère, un ami de régiment de leur grand-père, que leur grand-tante fréquente encore… Ils vont alors pouvoir se renseigner.

Brusquement, ainsi sollicités, les souvenirs reviennent.

Et dans ce contexte, on se rappelle aussi qui peut (encore) les compléter : des amis ou voisins, la famille éloignée par exemple, les archives notariales, les registres de l'Église – des différentes religions –, les pierres tombales, des ouvrages d'histoire régionale, la presse locale de l'époque, le Service historique de l'armée de terre (SHAT), diverses archives…

J'ai cité là quelques exemples et dates clés pour l'histoire de France, mais c'est exactement la même chose pour l'histoire d'Espagne, ou d'Italie, ou de tout autre pays ; pour les protestants, ça peut être la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, le 18 octobre 1685 ; pour les juifs c'est la fuite d'Espagne (1492), c'est l'Holocauste (1942), ou la guerre des Six Jours (1967) ; pour d'autres, c'est le génocide arménien (24 avril 1915), les famines d'Irlande (1846-1848),

suivies d'émigration, le souvenir présent de Verdun (février-décembre 1916), des tranchées et des gaz et de l'ossuaire de Douaumont, ou la guerre d'Algérie (1954-1962), ou les Croisades (1096-1270), ou la conquête arabe pour (par) l'islam, ou le 4 juillet (1776), fête de l'Indépendance pour les Américains.

Quoique très éclairante, cette méthode n'est pas une panacée universelle et ne peut ni remplacer en une séance une *psychothérapie* (mais elle la complète ou l'inaugure), ni faire une reconstitution généalogique qui nécessitera des recherches ultérieures et un *travail complémentaire de généalogie*.

Les fondements de l'identité : le nom et le prénom. Le nom de famille ou le patronyme : « Comment t'appelles-tu ? »

Décliner son identité, c'est donner son prénom et son nom. Et en l'énonçant, on se situe aussi socialement, géographiquement, culturellement et généralement avec une coloration ethnique et religieuse. On se situe comme étant « d'ici » ou d'ailleurs, faisant partie du même groupe et du « même monde » (« un des nôtres ») ou comme un étranger, voire comme un ennemi potentiel ou descendant d'un ennemi, c'est-à-dire suscitant l'*adversion* (voire l'agression) et la crainte.

Dans cette question est sous-entendu qu'on saura bientôt *quand* es-tu né, *où* es-tu né et *de qui* es-tu né[1]. On situera l'autre dans le temps, l'espace et l'histoire. D'où viens-tu, qui sont tes parents ? (question classique en classe : « Que fait ton papa ? »). De quelle culture ? quelle tradition ? quel niveau ? quel sexe ? quelle race ? quelle religion ? quelle tranche d'âge ? L'identité, le soi (« self »), l'être profond, le *soi-pour-soi*, est lié à la fois au *soi-pour-autrui* (l'image que l'on donne de soi à autrui, l'image que les autres projettent

sur vous, les statuts et les rôles perçus et l'attente-quant-au-rôle), au *soi-en-soi* (le soi dit « objectif ») et au sentiment de soi-même et de son identité.

L'identité passe par le corps, par l'étiquetage social *(labeling).*

Les enfants, selon une enquête d'Aimée Pierson de 1980, établissent leur lien de filiation dès quatre ans et demi et sont capables dès sept ans et demi d'articuler l'« atome de parenté », c'est-à-dire reconnais-sant le lien de filiation par rapport à leurs parents.

C'est plus tard que l'enfant se rendra compte de la notion de génération et de la parentèle.

La filiation est en même temps une réalité biologique, une réalité sociale et une réalité psychologique.

La *réalité biologique* est finalement une fiction génétique : c'est le mariage des parents qui fonde la filiation, même s'il s'agit d'un enfant adultérin clandestin, ou la reconnaissance volontaire (à juste titre ou comme fiction sociale).

On peut, avec Jean Guyotat (1979, 1985, 1986), analyser la structure du lien de filiation selon deux axes :

– la *filiation instituée* : ce par quoi telle personne se dit et dit être le fils, la fille, le père, la mère, de tel autre et du groupe auquel elle appartient.

Dans la civilisation russe, on se présente toujours comme étant fils de, par exemple Nicolas Vassilievitch (fils de Vassili) Gogol (Nicolas, fils de Vassili). Il est impossible de s'adresser à quelqu'un sans utiliser obligatoirement son prénom et le prénom de son père (« Attitchistvo »), quitte à faire un murmure indistinct en cas d'hésitation.

De même, dans un grand nombre de tribus africaines, on mentionne sa filiation.

Le lien de filiation institué est donc un lien de sens donné par le groupe social, via les structures langagières, juridiques, coutumières (règle d'héritage et d'appartenance) ;

– la *filiation imaginaire ou narcissique* : c'est une réalité psychologique, inscrite dans une histoire passée et à venir. Cette filiation psychologique se voit souvent par l'importance donnée aux ressemblances physiques entre générations : « C'est un lien de ressemblance passant par le corps » (Guyotat, 1985, 26).

C'est ici qu'on inscrirait des chaînes d'événements répétitifs dans une famille : enfant mort, parent mort, suicide, maladie héréditaire ou vécue comme telle.

Jean Guyotat remarque que lors de difficultés au niveau de la filiation instituée : enfant naturel, incertitude sur le père, problèmes d'héritage ou éviction, changement de patronyme, cela fragilise l'axe institué et tend à exalter l'axe imaginaire dans une sorte de rapport dialectique entre les deux.

On peut repérer les difficultés d'être liées à des singularités du lien de filiation institué telles que : absence ou mort prématurée du père, mésalliance (en tant que manquement aux conventions sociales), changement de nom patronymique[2], enfant naturel, adultérin ou abandonné, mère célibataire et aussi particularité de filiation de prénom ou de mise *hors filiation* (mise hors héritage, malédiction). Comme conséquence de ces situations, on voit par exemple des conduites marginales. Jean Guyotat propose, dans *Psychanalyse à l'université* (1979, t. IV, n° 16, p. 652), une grille pour un repérage de singularité de la filiation avec quelques exemples d'expressions délirantes, de répétitions d'atteintes somatiques, etc.

À la question « Comment t'appelles-tu ? » on pourrait répondre : « Je ne m'appelle pas, on m'appelle. »

Le nom propre, le *patronyme*, marque le rapport aux ancêtres. C'est un nom qui se transmet et donc « qu'on ne donne pas » : on donne seulement le prénom.

L’homme donne son nom à la femme qu’il épouse dans nos civilisations patriarcales, et aussi aux enfants qu’il reconnaît comme siens, par naissance légitime, reconnaissance, ou adoption. Le psychanalyste Bernard This rappelait, dans un entretien sur *France Culture* de 1990, qu’on inscrivait autrefois sur un document, le « livre terrier », le territoire, les terres qui provenaient des femmes, et que ce n’est qu’au moment de la Révolution française qu’on a institué en France le passage par le patronyme de l’homme.

L’importance du nom (patronyme) est liée dans beaucoup de cultures et de civilisations au fils. Par exemple, en Haute Égypte, il était nécessaire à l’homme d’avoir un fils qui garantisse son culte funéraire et qui « fasse vivre son nom » (cf. *Histoire de la famille*, 1986, Paris, Colin, 2 vol.).

Nous ne sommes plus au temps du concile de Nicée : « Honni soit celui qui pense que les femmes n’ont pas d’âme, elles ont une espèce d’âme comme les animaux et les fleurs » (remarque contestée d’un évêque au petit concile de Mâcon de 538, cf. Annexe p. 177).

On a inscrit l’égalité des hommes et des femmes dans nos lois modernes mais l’inconscient continue à souhaiter un fils et la continuation du nom.

Importance du prénom. Le fil d’Ariane

Le prénom est une des bases de l’identité.

Le prénom est souvent traditionnel et familial ; la famille donne souvent deux ou trois prénoms : celui des grands-pères et grands-mères, rappel de disparus, prénoms des parrains, marraines, prénoms bibliques ou liés à la politique, au sport, au cinéma, au théâtre – ou parfois prénoms à la mode, ou prénoms du jour (calendrier).

Dans certaines régions, Marie est de rigueur, dans d’autres, c’est le même prénom à chaque génération pour le

fils aîné – souvent Yves en Bretagne, Mohamed ou Ali au Maghreb.

Beaucoup de prénoms ont une origine biblique ou évangélique : Jean, Jacques, Pierre, Luc, Anne, Marie…

Le prénom est parfois un choix personnel et lié à un tendre souvenir du couple et de son voyage de noces (par exemple, Florence, ou France) ; parfois c'est un rappel secret, comme le prénom d'un ancien fiancé… ou même, un père clandestin ; cela peut être un *prénom travesti,* c'est-à-dire légèrement transformé ou féminisé, comme par exemple Michel – Michèle – Micheline – Michaël. Parfois on donne un prénom à la mode, celui d'une « star » (cinéma, sport, chanson, théâtre, politique…).

Les gens se demandent quelquefois d'où vient leur *prénom* et se posent des questions.

J'ai travaillé, par exemple, avec une jeune femme qui avait eu une série d'accidents de voiture, et qui se demandait pourquoi elle s'appelait Ariane, qui est un prénom peu commun. Elle se demandait quel rapport son père pouvait avoir avec elle, problème difficile à résoudre : elle n'avait pas connu son père, il était mort avant sa naissance. Elle était une enfant posthume, et la seule chose qu'elle savait de son père, c'est qu'il avait choisi son prénom, et donc qu'il y avait un lien entre son prénom Ariane et son père. Elle avait appris la mythologie grecque au lycée : elle a donc cherché Ariane, le fil d'Ariane, le labyrinthe de Thésée, et cela ne donnait rien du tout. Elle ne sentait pas qu'il y eût un rapport possible entre ce prénom d'Ariane et le fil d'Ariane, et l'image que son père pouvait se faire d'une enfant à naître, désirée ou pas.

Nous avons commencé à travailler avec elle, sur son père et son contexte de vie.

Importance du contexte (historique, économique, culturel)

J’insiste toujours sur l’importance du *contexte* dans lequel une vie se déroule.

On peut compléter ce contexte *politico-historique* et *socio-économique* par un *contexte littéraire, musical, théâtral*.

Avec Ariane, on a réfléchi aux années où son père était jeune : et brusquement, je me suis rappelée, moi, que j’avais vu un film avec Maurice Chevalier et Audrey Hepburn, qui s’appelait *Ariane*. Ce film était fondé sur un livre (du même titre) qui est paru autour des années 1910-1930 ; il y a eu aussi, paraît-il, une pièce de théâtre. À ce moment-là, je lui ai conseillé de continuer ses recherches en demandant autour d’elle, à des parents, des cousins et amis d’enfance de son père, si *Ariane, jeune fille russe* leur disait quelque chose. Une de ses tantes a dit : « Eh bien, oui, bien sûr, ça me dit quelque chose : ton père jouait dans une pièce de théâtre qui s’appelait *Ariane, jeune fille russe*. » À partir de là, elle a pu commencer à répondre à sa question : « Qu’est-ce que mon père avait dans la tête à mon sujet ? » Il est évident que si son père avait joué dans une pièce de théâtre qui s’appelait *Ariane, jeune fille russe* et qu’il voulait que son enfant s’appelât Ariane, c’est qu’il était attiré par le personnage d’Ariane du roman. Ariane, dans le roman, était une jeune fille moderne qui faisait des études (avant la guerre de 1914), qui était indépendante, courageuse, un peu marginale, qui choisissait elle-même sa propre destinée, habitait seule et qui, de plus, tombait amoureuse d’un homme original et brillant, qui voyageait beaucoup et qui l’aimait. Cette jeune femme a pu s’identifier à cette héroïne de roman. Elle s’est mise à faire de grands voyages autour du monde (souvent en bateau à voiles, à la limite de l’exploit sportif). Elle a pu se retrouver et résoudre des problèmes d’identification et d’identité.

C’est souvent compliqué la recherche de sa propre identité.

Le *contexte dans lequel les gens sont nés* est important et donc les us et coutumes, les mœurs, les crises, les modes, l'*époque* : c'est leur *niche éthologique*, dans leur *écosystème*.

Cela influe aussi sur le choix des prénoms, qui peuvent être des prénoms familiaux, des prénoms traditionnels (liés à la famille ou à la religion) ou à la mode, influencés par la politique, le théâtre, les « stars » du cinéma, de la chanson, du sport. (Les prénoms du XIXe siècle ont été étudiés en France en 1987 par Jacques Dupâquier, dans *Le Temps des Jules,* avec leur fréquence[3], et par région.)

Il faut être prudent en « tirant » le fil rouge du sens d'un prénom pour la famille : une petite fille, Victoire, née à Paris en 1897, peut avoir été prénommée ainsi dans un désir de victoire de ses parents et de revanche par rapport à la défaite de 1871 (guerre franco-allemande) ou de victoire sociale (contre la misère) ou politique (si le père de son père était un « communard ») ; ou en hommage admiratif à la reine Victoria dont c'était le jubilé – ou en l'honneur d'une arrière-grand-mère ou de la « bonne amie » de son père.

Il est important de prendre pour règle de n'émettre que des *hypothèses de travail* – qui provoqueront ou non un déclic affectif chez le sujet, et qui sont donc à vérifier.

Contexte de vie (études, voyages, séjours lointains). Prénom codé, prénom travesti, prénom cryptogramme

Si je travaille normalement en France, il m'arrive de travailler dans les cinq continents, avec différentes cultures… et d'avoir donc une certaine idée de l'universalité des problèmes familiaux transgénérationnels.

Voici un exemple : il s'agit d'une enfant naturelle, qui n'avait comme faible indice que son prénom. Il s'agit d'une Américaine qui s'appelait Ellen. Elle se demandait qui diable

pouvait être son père, et pourquoi on l'avait appelée Ellen. Elle est donc venue travailler avec nous. On a reconstruit, avec elle, le contexte dans lequel sa mère vivait quand elle était jeune et enceinte. Elle s'est rappelée qu'à ce moment-là sa mère faisait des études dans un collège – loin de sa famille.

J'ai cherché avec elle le sens de son prénom. Ellen, cela peut être aussi (les Américains aiment s'appeler par initiales) L. N. J'ai pensé à une évocation secrète, à un prénom travesti, à un sens secret à décoder, à des initiales. Je lui ai donc conseillé de voir la liste des professeurs et chargés de cours qu'il pouvait y avoir à l'époque dans ce collège. Elle a cherché un L. N. Elle a trouvé un Louis Nicolas. Elle est allée le trouver et lui a demandé si par hasard il connaissait sa mère. Cet homme était effectivement son père, qui n'avait jamais su qu'il avait « mis une fille enceinte », et qui était ravi de trouver – retrouver – une fille, sa fille.

Il y a un *fil rouge que l'on peut tirer et des fils à tisser* quand on commence à essayer de *reconstruire les choses – les événements – dans leur contexte* ; c'est comme un puzzle. Et comme pour les mots croisés et les puzzles, plus on en fait, plus on va vite, avec l'habitude, avec une certaine expérience, et même une expérience certaine de la psychothérapie transgénérationnelle et une casothèque de cas cliniques – et quelques repères socio-historiques.

Ce travail de reconstitution permet de faire des hypothèses qui se révèlent souvent justes – et qui sont toujours à vérifier sur le terrain.

Chacun d'entre nous a un *roman familial*, et chaque famille a des histoires qu'on raconte, qu'on répète, qu'on redit, une histoire mythique, une saga – et des secrets.

Nous sommes tous les héritiers de cette tradition, plus exactement les héritiers d'une partie de cette tradition, et

de cette histoire.

Sommes-nous tous des métis ?
Nous sommes tous les héritiers de deux cultures

Nous sommes tous des métis. *Nous venons du métissage de deux familles différentes, celle de notre mère et celle de notre père*. Même si ces deux familles sont des voisins de la même rue, ou si nos parents sont deux petits-cousins, ou deux collègues, qui ont la même race, la même religion, la même couleur de peau, le même milieu, le même statut social, la même classe sociale, la même nationalité, la même culture, ils n'ont pas forcément les mêmes goûts en cuisine, les mêmes goûts en littérature, en musique, les mêmes réactions au froid ou au chaud, les mêmes modes de vie.

En général, l'une des deux familles devient prégnante dans un couple et l'autre devient la « pièce rapportée ».

Très souvent, nous héritons d'une culture et non pas de deux : il y a une culture dominante et une culture exclue et effacée.

Ce n'est ni simple – ni même prévisible. Cela se complique de plus, souvent, par les problèmes du choc des cultures dans les mariages mixtes.

Pensons au rassemblement de cultures dans de grands États au XIXe siècle ; luttes fratricides, guerres religieuses, raciales, au réveil des régionalismes de la fin du XXe siècle, et nationalismes, et reprise de « balkanisation » et de « guerres tribales ».

On retrouve les retombées de ce mélange détonant de cultures *(crossculture)* en thérapie et dans les recherches transgénérationnelles.

Les enfants bâtards, les enfants naturels.
Exemples de « hontes » sociales familiales

Une partie des problèmes des gens provient du fait d'appartenir à une famille exclue et effacée, monoparentale ou reconstituée – bien qu'en apparence il s'agisse de familles dites normales.

On peut voir les traces dans la littérature de « choses » qui arrivent quelquefois aux descendants des gens « exclus et effacés » (et qui leur posent problème).

Dans une pièce de théâtre célèbre, *La Dame aux camélias*, l'auteur, Alexandre Dumas fils, met en scène le drame qui arrive lorsqu'un jeune homme de bonne famille tombe amoureux d'une femme d'un autre milieu, qui se fait une place au soleil en se faisant « entretenir ». Marguerite Gautier retrouve par l'amour d'Armand Duval une nouvelle virginité, un cœur pur, et se transforme complètement. La famille intervient, il ne l'épousera pas et elle (en) meurt. On peut se demander pourquoi Alexandre Dumas fils a écrit cette histoire. C'était un jeune homme « bien », fils d'un homme célèbre et bien accueilli dans les milieux parisiens du début du siècle. Si vous regardez les photos d'Alexandre Dumas père, vous remarquerez qu'il avait une chevelure noire un peu crépue, héritée d'une mère venue des îles et donc d'une grand-mère d'origine noire, métis, de couleur (il était donc quarteron) : il a souffert par moments du fait qu'il n'était « pas comme tout le monde » à Paris, même s'il était un écrivain à la mode.

On peut dire que la pièce *La Dame aux camélias* témoigne que le père d'Alexandre Dumas fils a souffert d'une partie complètement cachée de ses ancêtres, un ancêtre de couleur – même s'il avait été emmené à Paris par un noble, son vrai père… et que c'est son fils qui écrit « cette souffrance » et s'en fait l'écho[4].

Rappelons que l'on retrouve ce même phénomène « littéraire » chez Hergé : Serge Tisseron a mis en évidence, par une recherche sur le personnage du Capitaine Haddock dans les différents albums de *Tintin*, qu'Hergé avait souffert

d’une généalogie ambiguë (son père serait un enfant naturel, peut-être d’origine noble ou royale), ce dont Georges Rémi (initiales scolaires R.G. : Hergé) se serait guéri en écrivant.

Les objectifs du génosociogramme

– « Parler sa vie » et montrer clairement l’*histoire de la famille*[5] nucléaire et de la famille d’origine, en mettant en évidence les relations entre les diverses personnes qui la composent ;

– découvrir que le monde n’a pas commencé avec nos propres parents, mais qu’eux aussi sont le fruit d’un monde qui a commencé d’exister bien avant eux, c’est-à-dire se situer dans une *perspective transgénérationnelle* et se mettre à la recherche de ses racines et de son identité ;

– mettre en évidence les *processus de transmission* transgénérationnelle et les *phénomènes de répétition transgénérationnelle*, par exemple des « loyautés familiales invisibles », des secrets familiaux, des mythes familiaux, des synchronies, des « syndromes d’anniversaire » ;

– comprendre les effets d’un deuil non résolu, les effets du non-dit, comprendre une situation comme celle de l’« enfant de remplacement », pointer le travail d’un « fantôme » dans l’inconscient familial, d’une « mère morte » ;

– mettre en évidence aussi les différents *rôles familiaux*, et les règles qui les sous-tendent, pour comprendre les modalités transactionnelles en jeu dans la famille. Pointer, encore, la façon dont a pu se transmettre un *scénario de vie* au sein de la famille, ou « qui élève les enfants » de qui, ou « reprend » le métier, la profession, la fuite, la maladie ;

– applicable surtout en psychothérapie, le génosociogramme peut être également utilisé dans la

formation des professionnels de la santé et de la relation d'aide ;

– le génosociogramme doit être enfin abordé comme un outil institutionnel, et utilisé par exemple dans l'industrie et les hôpitaux, voire dans les écoles (dès le CM2 en mathématiques, vers onze ans en fin de primaire en France).

De la compréhension des modalités interactionnelles entre le sujet et son groupe d'origine, ou pourra tirer des enseignements précieux quant au comportement du sujet dans le groupe institutionnel : place et rôle dans le groupe, demandes, réactions à la problématique des autres (soignés), interaction avec le sous-groupe cadre soignant, signification du comportement verbal et non verbal, etc. ;

– mais, pour pouvoir utiliser cet instrument, il est important d'avoir une bonne formation de base à l'écoute de l'autre et d'avoir commencé à travailler sur soi dans cette perspective ;

– le génosociogramme est enfin un outil de connaissance de soi, de sa famille, des répétitions familiales invisibles.

C'est en établissant son propre génosociogramme que le thérapeute ou formateur connaîtra davantage l'histoire de sa propre famille, et comprendra mieux ce qui peut être véhiculé d'une génération à une autre. Connaissant ces faits, il sera plus en mesure de comprendre son propre fonctionnement, donc de clarifier certains de ses comportements. Il comprendra mieux d'où il écoute, et ce qui lui est possible ou quasi impossible d'entendre (par exemple suicide, divorce, enfant naturel, mort de maladie grave ou d'accident, ou entendre parler des Allemands, des Japonais, des Arabes, des « étrangers »…). Il pourra se méfier de ce qui est projectif, tout en restant à l'écoute de ses associations. Il pourra ainsi mieux écouter, entendre, accueillir.

---

1. La Bible raconte l'histoire en disant : Jacob, fils de… À Jérusalem, des couvents ont établi un arbre généalogique de Jésus remontant par Joseph à

Adam et Ève, négligeant le fait que s'il est fils de Dieu, il ne peut être fils de Joseph, tant l'importance de la filiation patrilinéaire leur paraissait nécessaire. Cf. HIMMELMAN C. (sd), *A Family Tree: from Adam to Jesus*, Israël, Bethlehem, The 3 Arches, rééd. dans les années 1980.

2. Bien des gens ont gardé leur nom de guerre, surtout lorsqu'il était célèbre, comme par exemple la famille du général Leclerc, ou lorsqu'une nouvelle identité s'est intériorisée avec une autre appartenance. Il arrive que des gens gardent leur nom de plume ou de théâtre ; on le voit aussi dans des cas de passage de la « ligne raciale ou religieuse », parfois pour des changements de nom légalement autorisés pour des noms à mauvaise connotation comme par exemple Cochon, Boche…

3. Jean (7 222), Pierre (3 141), Louis (2 969), François (2 511), Joseph (2 279), Jules (sixième position en 1860) – avec Joseph et Marie en deuxième prénom, pour les garçons. Marie (12 661), Jeanne (2 408), Louise (1 466), Anne (1 434), Marguerite (1 163), pour les filles. Ceci à partir d'une enquête sur la descendance de 3 000 couples mariés entre 1803 et 1832, dont le nom commence par « Tra » (comme Travers ou Trabut), et de 92 700 actes de naissance.

4. C'est aussi le sujet de *Noir comment ?,* livre et film de Marie Binet.

5. C'était le sujet de mes cours de 1986-1990 à l'université de Nice, en 1991, sur le secret.

Ma pratique clinique du transgénérationnel

Je travaille rarement en individuel, sauf avec les malades graves (essentiellement cancer, parfois sida), mais surtout en groupe.

Personnellement, je trouve que l'énergie, le dynamisme qui circulent dans un groupe aident les personnes à préciser, et « sortir », saisir leur problème, ou même à l'énoncer.

On remarque, dans un travail en *petit groupe*, que *le vécu des uns réveille les souvenirs des autres*. On s'épaule, on s'échauffe et les souvenirs se réveillent ; on se rappelle, on revit, on *voit*, on *dit*, enfin. Après deux ou trois séances intensives de deux ou cinq jours, les participants de ces groupes de génosociogramme arrivent mieux à comprendre leur famille, leurs mythes et systèmes familiaux, leur histoire, leur identité et ce qui les empêche d'être eux-mêmes.

Robert Musil écrit dans *L'Homme sans qualités* à propos de la famille : « Il faut sans doute que les individus soient déjà chacun une architecture pour que l'ensemble qu'ils composent ne soit une absurde caricature. »

Une remarque qui peut donner à réfléchir. Dans ces groupes que j'anime, les participants sont souvent en majorité des femmes, comme si les personnes de cette « majorité opprimée » étaient de plus en plus concernées par leur identité.

Ce travail de groupe se fait en une vingtaine d'heures, sur deux journées et demie, en « semi-marathon », ou en une semaine.

Les gens qui y participent sont de milieux différents. On y trouve des « bourgeoises », des fonctionnaires, des commerçants, des médecins, des travailleurs sociaux, des infirmières, des psychologues, des professeurs, parfois des prêtres ou pasteurs, des psychothérapeutes, des « femmes au foyer », et aussi des formateurs, parfois des cadres de l'industrie. Il est difficile d'expliquer simplement comment des personnes venues pour des problèmes différents, d'horizons différents, arrivent à se débarrasser en très peu de temps de l'interdit à dire leur souffrance, qu'on ne devinerait pas, à raconter des choses qu'elles n'ont jamais dites à leurs proches (même pas en psychothérapie classique ou nouvelle, ou en psychanalyse).

Ce qui nous a le plus frappé dans notre expérience clinique fut la création d'une sorte de relations ou *similitudes* entre les différentes histoires familiales des participants, avec *quasiment un thème commun*, parfois.

L'étonnant aussi, c'est la qualité de l'écoute du groupe, avec une convivialité et une empathie qui surgissent très rapidement.

Les *échos du groupe* permettent à la personne en train d'élaborer son génosociogramme d'avancer toujours plus loin dans ses découvertes et, parallèlement, chacun des membres du groupe se trouve aidé par la personne retraçant sa propre histoire familiale transgénérationnelle pour la compréhension de son propre génosociogramme.

Des histoires similaires étaient arrivées par exemple dans plusieurs familles. Les participants, pourtant, avant de se réunir au sein du groupe, ne se connaissaient pas, et s'étaient inscrits « par hasard », pour retrouver en fait chez les autres membres du groupe le reflet de leurs propres événements familiaux…

Par exemple, dans un groupe, il y avait de nombreux orphelins de guerre ; dans un autre, des jeunes filles et femmes ayant subi inceste et/ou viol (par le père, le frère, le grand-père, le copain du père, un journalier, un « grand

gosse » du même immeuble) ; dans un autre, il y avait plusieurs fils et filles de marins morts en mer – permettant de faire resurgir des noms de bateaux coulés (de la « Royale »), de batailles navales, d'événements historiques.

Dans un autre groupe, il y avait eu plusieurs morts violentes : la sœur d'une participante assassinée dans un parking, le grand-oncle d'une autre avait tué sa femme dans un accès de jalousie, une secrétaire avait été victime d'un attentat à la bombe à Paris, rue de Rennes (une parmi la vingtaine de blessés), l'oncle d'une autre s'était suicidé, ainsi que le mari de la marraine d'une troisième…

Dans un autre groupe, par exemple, plusieurs « enfants de la Ddass » avaient mal vécu leur condition d'enfant « sans père » (enfants « naturels », ou « abandonnés », ou « illégitimes », ou « bâtards ») et de « rejetés par la mère » (c'était leur vécu d'enfants adoptés) ; et plusieurs autres participants avaient été élevés par une grand-mère ou une tante (bien qu'ayant des parents vivants : petits commerçants, militaires, ou bien « baladins », diplomates ou cadres de l'industrie envoyés à l'étranger), ou mis en pension, quelle qu'en soit la raison.

Le vécu était généralement un vécu de rejet par la mère, ou les parents, et une certaine honte – aggravée d'une déchirure lorsque les parents reprenaient leur(s) enfant(s) de chez la grand-mère, la tante, la nourrice. C'était plus terrible lorsqu'un seul enfant de la fratrie était élevé par une autre que sa mère, ce qui est souvent répétitif dans les familles.

Dans un autre groupe encore, il y avait des migrants, des émigrés, des transplantés de l'intérieur, des exilés, qui, bien que de race, culture, options politiques différentes, voire opposées, se sont reconnus « frères ».

Un groupe, Marie et les autres

J’ai animé un jour, dans une grande ville occidentale, un séminaire de sept personnes : il y avait une dame de bonne famille qui avait de gros ennuis avec ses enfants, surtout avec son fils ; une infirmière ayant fait une rechute osseuse après un cancer du sein ; une belle et dynamique femme divorcée ; un professeur de yoga ; une généalogiste ; une sophrologue ; une psychothérapeute.

Ce n’était pas leur situation familiale ou sociale ou leur métier qui importait : toutes avaient des problèmes auxquels elles ne pouvaient plus faire face, tellement c’était lourd à porter. Et pour chacune – elles étaient à première vue des femmes paisibles, responsables, bien insérées socialement, autour de la quarantaine (ce qui est aussi significatif, c’est dans le cycle de vie le moment des questions, des seuils à franchir, le moment où les enfants quittent la maison…) –, on a retrouvé des « trous », des « blancs » dans leurs génosociogrammes, des traumatismes, parfois un « fantôme ».

Pour l’une, on a découvert que, faisant partie d’une lignée de trois générations de médecins ophtalmologues, tous brillants, elle a des problèmes de vision, ainsi que sa fille, et que, du côté du mari, de père en fils, on doit travailler avec son père, ce que le fils n’accepte inconsciemment probablement pas, d’où problème de « mal de vivre » (drogue, cigarettes, alcool…). C’est typiquement la famille où l’on doit être cautionné pour exister. Et tous acceptent avec le sourire – bonne éducation oblige – cette chape de plomb, cette obligation introjectée de se soumettre aux règles familiales, mais parfois certains n’en peuvent plus, et c’est le corps qui s’insurge (dans cette famille-ci par le strabisme, l’accoutumance à la drogue).

Claude, infirmière, rechute osseuse après un cancer du sein, porte le nom d’une grand-mère, infirmière elle aussi et morte d’une cirrhose médicamenteuse. Elle-même avait fait un coma dépassé en apprenant la mort de son père,

résistant[1], en 1944 au camp de déportation de Mauthausen, un père sans tombe, une mort sans sépulture. Elle fait toujours en rêve un voyage à Mauthausen pour retrouver cette tombe. C'est une fille de héros du côté paternel, mais un de ses oncles du côté maternel, *dont on ne parle jamais*, a été « collaborateur[2] ». Elle pressent un non-dit, et en souffre. Enfant, elle s'est toujours sentie une enfant de trop, qui se croyait adoptée. Son premier cancer apparaît peu de temps après avoir appris que sa fille était devenue la petite amie de son propre ami, à elle. C'est soutenue par nous tous, qui étions là, qu'elle a pu « le dire ». Visiblement soulagée, elle a dit : « Quand on voit les choses, ça fait mal ; quand on peut en parler, qu'on les enlève, ça va mieux. »

Marie a été une enfant adorée, heureuse comme un lutin espiègle. Mais à sept ans, après la mort du grand-père maternel, à la mise en bière duquel elle assiste, elle commence à avoir des maux de tête le jeudi, le dimanche et les jours de fête de préférence. Ses maux de tête ne passent pas, malgré de nombreuses consultations chez divers médecins, et gâchent un peu sa vie. Mariée à un spécialiste du pétrole à vingt-deux ans, elle déménage plus de dix fois. Il y a sept ans, elle est témoin du très grave accident de voiture de ses deux frères ; depuis ce jour, elle voit toujours la main de son frère aîné dans la cervelle de l'autre. Tout cela crée des problèmes, des angoisses, qu'elle gère au mieux. Divorcée à trente-trois ans, elle commence à gagner facilement de l'argent : « J'ai eu *mon* argent pour la première fois. »

Ses deux enfants vivent chez son ex-mari, avec lequel elle entretient des relations amicales, mais le fils se drogue. Comblée extérieurement, elle ne parle pas de « *vivre* sa vie », mais de *juste survivre*. Elle a toujours cette expression vivace des enfants du bonheur – son « masque social » –, pourtant les maux de tête, avec leurs journées de préférence, rythment sa vie.

Nous travaillons avec Marie sur sa famille, ses traumatismes d'enfant et de jeune femme et nous construisons son génosociogramme. En parlant de son grand-père et de sa mort, que l'on rejoue en psychodrame, elle éprouve et montre une forte montée d'émotion (une catharsis vraie au sens psychanalytique et psychodramatique du terme) : « elle parle » avec « son grand-père » (un « ego auxiliaire ») de la grande peine et de la grande peur qu'elle a eues à son enterrement, et « lui » s'explique et explique ce qui s'est passé, et lui redit son affection, puis elle a un grand soupir – de soulagement.

Depuis ces mots, ses maux de tête ont disparu, et *elle vit, enfin*.

Marguerite – son parcours est une « réussite » – pratique depuis quelques années le yoga, auquel elle s'est initiée par amour pour sa fille, qui a fait un long séjour en Inde. Ensuite, elle fait des études d'astrologie[3], peut-être pour tenter de comprendre pourquoi, dans sa famille, depuis trois générations, quelqu'un s'en va très loin : d'abord sa grand-mère, on ne sait où, puis son frère, aux États-Unis, enfin sa fille, laquelle, après cinq longues années de bourlingage en Asie, s'installe pour de bon en Nouvelle-Zélande. Et puis, à force de souvenirs de famille qui remontent, on retrouve dans son arbre généalogique, du côté du père, qu'une grand-tante s'est mariée successivement à trois frères, dont les deux premiers se suicident l'un après l'autre, une autre grand-tante mariée se suicide en se jetant elle aussi dans un puits, enfin le mari de cette suicidée du puits épouse quelqu'un dont le père s'est suicidé… en se jetant dans un puits. On pourrait éventuellement se demander si ces « suicidés du puits » qui partaient dans l'attirance et le mirage de l'eau n'étaient pas les pionniers, dans la famille, de cette lignée de voyageurs du « très loin » (hypothèse, bien sûr).

Véronique, elle, est institutrice, vit dans un logement de fonction, est respectée par tous les gens du lieu où elle enseigne. Et pourtant elle a envie, un désir presque irrépressible, de tout changer : son « boulot », son logement, son compagnon ; elle a laissé tomber son ami parce qu'elle voudrait vivre avec quelqu'un qu'elle n'a pas encore rencontré. Son arbre généalogique, son génosociogramme, est l'illustration de ce que nous, les thérapeutes du transgénérationnel, appelons l'« impensé généalogique ».

On distingue, classiquement, le *conscient* et l'*inconscient*, avec le *préconscient*. On commence à distinguer ce qui est *dit et pensé*, de ce qui est *pensé et su, non dit, caché, tu, et transmis comme un secret*, de ce qui est si difficile à exprimer et à admettre *(l'indicible)*, de ce qui est si terrible qu'on n'ose même pas le penser ou y penser *(l'impensé)*[4].

Albertine « sent » qu'un *piège familial* se met en place pour elle ; elle a la nette impression qu'elle doit « porter » les secrets des autres. Son génosociogramme est un roman à rebondissements, avec des « secrets » nichés dans chaque branche.

Du côté maternel, depuis cinq générations, *les femmes n'élèvent pas* leurs enfants ou au moins *un de leurs enfants*. Cela remonte, paraît-il, à une fille au début du XIXe siècle, adoptée et élevée par une châtelaine, dont on dit, dans la famille, qu'elle serait la vraie mère de l'enfant. On retrouve là la châtelaine qui offrait de beaux vêtements au père et à l'oncle d'Hergé. On dit aussi que la propre grand-mère d'Albertine aurait eu un enfant illégitime caché ; elle formait apparemment avec son mari le « couple idéal » ; mais il y avait des tensions ; il lui disait : « Je t'empêcherai physiquement de partir » ; elle : « Alors tu n'as qu'à me tuer. » « Je n'avais pas le choix, je devais rester, sinon il m'aurait tuée. » Du côté paternel, dans une arrière-génération, il y a un homme soi-disant mort de fièvre jaune,

les chuchotements de la famille disent qu'il était mort dans un hôpital psychiatrique (c'est le genre de *secret honteux* que l'on cache dans les familles, un « non-dit » qui fait du mal aux descendants). Le frère de l'arrière-grand-père, on (la sage-femme) lui avait *prédit* la mort à la naissance, il avait les doigts collés et il est mort à dix-huit mois. Albertine a été élevée, ainsi que l'une de ses sœurs, par le grand-père qui leur avait appris à lire, à écrire, à compter ; donc on retrouve, là encore, cette « tradition » familiale de faire élever une partie de ses enfants par les autres et généralement par les grands-parents (depuis l'adoption au début du siècle dernier par la châtelaine inconnue). Sa sœur est enceinte de trois mois lorsque son grand-père, qui l'a élevée, meurt ; elle accouche donc dans la tristesse du deuil ; elle est ce qu'André Green a appelé la *mère morte*[5] : une mère vivante mais comme morte, perdue dans ses tristes pensées ; et sa fille est psychotique. Une autre sœur, élevée en pension depuis l'âge de quatre ans, a des périodes délirantes : elle prétend être la fille d'un Allemand.

Tous ces « secrets », Albertine les pressentait, les « sentait », alors, patiemment, elle les découvre et peut enfin *dire l'indicible et l'impensé*. Cela l'a soulagée, mais elle n'arrive pas encore à se débarrasser des fils du « piège » qui voudraient la capter. Il faudra retravailler tout cela.

Bien sûr, mettre en évidence le traumatisme familial passé, ou le secret, ou la mort injuste, ce n'est pas suffisant pour un changement radical de vie ou de santé, mais « sortir le problème », parler le non-dit, s'exprimer enfin, cela soulage et c'est un premier pas vers le changement.

Et on pourrait continuer à fouiller et trouver des secrets, des non-dits, des événements « difficiles », des *situations marquantes* qui *influencent peu ou prou* les générations suivantes et *tout particulièrement* certains descendants.

Rappelons que de nombreux chercheurs et écoles travaillent sur le problème de la transmission : comment, à

qui, pourquoi se fait-elle ?

Je vous avais dit tout au début que notre vie à chacun est un roman.

Lorsque les « trous », « béances », « blancs » dans l'arbre généalogique qui nous porte sont nombreux, cela fait mal d'une façon ou d'une autre, on ne sait plus « qui on est vraiment ».

Chacun ressent ce vif besoin de se situer, comme les personnages du tableau de Gauguin : « D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? Où allons-nous ? » Autrement, on ne peut qu'être cette « absurde caricature », comme l'écrivait Musil.

Retrouver son identité. La transmission

Des travaux cliniques et de recherche sur les *enfants abandonnés*, recueillis par un orphelinat, par des successions de nourrices, puis par la Ddass (autrefois l'Assistance publique) montrent les problèmes psychologiques – ou psychotiques –, les difficultés ou impossibilités d'intégration scolaire ou de vie professionnelle – comme l'a décrit en particulier la psychologue Martine Lani, comme le montrent aussi plusieurs travaux de recherche faits sous ma direction.

On retrouve aussi ces problèmes chez les « enfants des rues » et les enfants des mères seules, ayant eu des « papas » successifs (ou une succession d'« oncles ») dans des *familles élargies reconstituées*, et où « ils ne se retrouvent pas ». Mais il y a des exceptions, ce que les Américains appellent des « enfants incassables » *(unbreakcable)* qui ont de la *résilience*, et qui résistent à tout, même aux camps de concentration (cf. Boris Cyrulnik).

Comment faire pour retrouver d'où l'on vient ?

Une première étape – un abord du problème serait donc, en thérapie transgénérationnelle, de *découvrir d'où l'on vient, retrouver qui on est et de quoi on a hérité* (son identité). Ceci avec le soutien, l'aide chaleureuse du thérapeute et du groupe.

Les souvenirs réels ou fantasmés se mettent à nu et puis, dans une deuxième étape, on trouve sa place, librement, dans cette lignée, et on peut alors ouvrir l'horizon, se penser dans le futur, et avoir des désirs, des besoins, son projet de vie à soi. On retrouve son identité, son « je », son « moi ». Au fond, c'est toujours, depuis la naissance, le problème de couper le cordon ombilical, la différenciation de Soi d'avec l'Autre (la mère, la famille, comme l'a montré Murray Bowen), le « défusionnement » que l'on doit poursuivre, difficilement le plus souvent, pour acquérir, dans cette longue filiation qui nous est transmise, *notre propre identité*. Il s'agit là de maturité, de devenir adulte *après un travail de développement personnel ou de psychothérapie*. Ce que les Américains, depuis Carl Rogers, appellent *growth* : grandir, s'épanouir, devenir adulte.

Le travail transgénérationnel, on commence à peine à le comprendre, et les recherches – surtout statistiques – sont rarissimes, ou quasi inexistantes (en dehors de celles de Joséphine Hilgard vers 1953, pour sa thèse de doctorat en psychologie).

Comment se fait la transmission ?

Il y a ici et là des éclairages, mais on est encore loin d'expliquer cette mémoire, ces traces de mémoire. Est-ce une mémoire génétique ? Mais comment fonctionne-t-elle ?

L'homme est un être de langage, le seul ; est-ce le verbe, le dit, ou le tu, le non-dit, le langage (signifiant, verbal ou corporel), le transmetteur ? ou un transmetteur à découvrir ?

Rappelons que Freud s'était intéressé au *roman familial* qu'il décrivait en 1909 comme étant l'expression des fantasmes d'un sujet à propos de ses liens avec ses parents : imaginant par exemple qu'il est un enfant trouvé ou l'enfant d'un père prestigieux, donné à élever dans une autre famille, ou l'enfant d'un noble, ou un enfant volé par des romanichels par exemple (ceci est proche de la théorie d'Otto Rank sur le mythe de la naissance du héros, 1909).

Actuellement, on étend parfois le terme de *roman familial* pour indiquer la *saga familiale*, c'est-à-dire l'histoire que raconte une famille sur sa propre histoire, mélange de souvenirs, d'omissions, d'additions, de fantasmes et de réalité, ayant une réalité psychique pour les enfants élevés dans cette famille.

La plupart des personnes se posent le problème de leur origine, proche du *phantasme originaire*, classiquement lié à la *scène primitive* (c'est-à-dire à la conception de l'individu, et aussi à la vision de rapports sexuels des parents, parfois par le trou de la serrure… fantasme ou réalité ?).

Freud précise déjà dans ses premiers écrits qu'il n'y a pas dans l'inconscient et la mémoire de réalité des faits :

> « Il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, de sorte qu'il est impossible de distinguer, l'une de l'autre, la vérité et la fiction investie d'affects. Il s'agirait de sentiments ou d'une réalité constituée à partir de choses qui sont *entendues* et reçoivent leur valeur *après coup* ; ils combinent le vécu et l'entendu, le passé (provenant de l'histoire des parents et des aïeux) avec ce qu'on a soi-même vu » (Freud, *Draft L*). « Ils se rapportent à l'entendu comme les rêves se rapportent au vu » *(Draft L)*. « Et encore, les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente de choses vues et de choses entendues » *(Draft M)*.

Depuis quelques années, un certain nombre de psychanalystes s'interrogent sur le problème de l'*originaire*, du *fantasme originaire* et de la *transmission* de quelque chose d'important d'une génération à l'autre. Il m'a semblé, en relisant Freud, ses commentateurs, Laplanche et Pontalis en particulier, et le compte rendu du colloque et des journées occitanes de psychanalyse de Montpellier de novembre 1983, que ce problème de l'originaire redevenait actuel, et en relisant les épreuves successives des textes de Freud (*Draft L* et *M.* en particulier et ses références aux « revenants » familiaux) que, d'une certaine façon, Freud s'était intéressé à la possibilité d'une transmission psychique de génération en génération, sans approfondir ce point ni le discuter dans les écrits publiés.

On pourrait définir le *fantasme originaire* selon André Green comme la « relation du sujet à ses géniteurs » dans la double différence du sexe et des générations dont on sait les effets fondamentaux sur la structuration de la personnalité tout entière et ses modalités (Donnet J.-L. et Green A., *L'Enfant et le Ça*, Paris, Minuit, 1973).

Les intuitions de Freud ne sont que des intuitions et des constatations cliniques ; et les recherches approfondies sur la transmission restent à faire, tant dans le domaine animal que dans le domaine humain.

---

1. Résistant en clandestinité. Membre d'un mouvement de Résistance à l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup d'entre eux furent arrêtés, torturés, déportés, tués. Ils ont été considérés comme des héros.

2. C'est-à-dire qu'il a collaboré avec les occupants allemands de la France pendant la guerre (1940-1945), après l'armistice demandé par Pétain et le gouvernement de Vichy. Retournement des choses, beaucoup de ces collaborateurs ont été recherchés et traduits en justice après la Libération et après la guerre. Rappelons le procès de Nuremberg (octobre 1946) où furent jugés les responsables nazis, condamnés pour crimes contre l'humanité. Encore dans les années 1990, cinquante ans après les faits (car il n'y a pas prescription), des problèmes sont encore soulevés et portés devant les tribunaux. Certaines familles ont jeté le « manteau de Noé » sur divers faits de collaboration, considérés socialement comme une « tare » honteuse. En France

ceci a divisé les familles autant que l'affaire Dreyfus (entre 1894 et 1904-1906).

3. Je répète que pour moi l'astrologie et les arts de la voyance – comme aussi les tarots – sont des arts ou des passe-temps – mais ni de la science ni de la psychologie, au sens universitaire scientifique-clinique du terme.

4. On parle de transmission d'un secret ou d'un non-dit, qui devient un tabou, une forclusion, un évitement, voire un indicible ou un impensable.

Normalement il existe une représentation des affects et des sentiments, donc une élaboration psychique. Mais ce n'est pas toujours le cas lorsqu'un événement est considéré comme si grave ou si traumatisant ou si précoce qu'il n'existe pas de représentation mentale possible : c'est un événement *impensable* (non pensé) donc, non élaboré, ayant seulement laissé des traces sensorielles ou motrices – corporelles ou psychosomatiques. Cela correspondrait pour un grand nombre d'analystes modernes à un traumatisme précoce à un âge qui ne permettrait pas une intégration psychique. Rappelons que Françoise Dolto pense que les bébés, les petits enfants et les chiens perçoivent tout et l'intègrent.

Grosso modo, par rapport à un événement au vécu traumatisant, on pourrait dire que les grands-parents se taisent et transmettent un non-dit, qui sera subodoré par les enfants et deviendra un *secret* (*non dit*, non disable, *indicible*) pour les enfants ; et pour leurs propres enfants (c'est-à-dire les petits-enfants de ceux qui ont vécu la chose) ce sera un *impensable*.

5. « La mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983.

Exemples cliniques
avec génosociogrammes simplifiés

Syndrome d'anniversaire
et loyauté familiale invisible

Je vais maintenant aborder quelques cas cliniques, exposer des éclairages que j'ai trouvés ou vérifiés dans ma pratique.

Je me suis occupée, depuis près d'une vingtaine d'années, d'accompagner des gens gravement malades, en phase terminale de cancer, et les aider à mieux vivre. J'ai découvert, à mon grand étonnement, des répétitions familiales dans la lignée de ces personnes, souffrant de maladies graves (et non génétiquement héréditaires)[1].

Tout se passe comme si quelque chose pointe et se transmet du grand-père au petit-fils ou à la petite-fille.

Tout au moins, on pourrait dire que tout se passe comme si quelque chose qui ne peut être oublié se transmettait au fil des générations, comme si l'on ne pouvait pas oublier un *événement de vie – comme si l'on ne pouvait ni l'oublier ni en parler –, mais le transmettre, sans le dire.*

Charles : syndrome d'anniversaire et loyauté familiale invisible

Prenons un exemple clinique de malade atteint du cancer. J'en ai parlé dans mon livre *Vouloir guérir,* et publié son génosociogramme simplifié.

Je vais vous décrire le cas de cet homme qui s'appelle, disons, Charles, qui a un cancer des testicules. Il a trente-neuf ans ; il travaille. Il se fait opérer, il va bien. Tout cela est normal et habituel. Six mois après, il fait une rechute, avec des métastases aux poumons ; ça arrive. Mais il refuse la chimiothérapie ; il refuse tout traitement, son état empire, et, quelques mois après, il va mourir si l'on n'intervient pas. On tente de le soigner, mais il refuse. On essaie de voir avec lui quelle est la situation : il est marié, il a une fille de neuf ans, il aime sa femme et son métier, c'est une vieille famille savoyarde ; il est gravement malade. On peut se demander pourquoi il a accepté l'opération, la chirurgie, et pourquoi il refuse la chimiothérapie et tous les soins. On « discute » avec lui et ce qu'il dit de sa famille, on le retranscrit devant lui, avec lui et pour lui, en arbre généalogique commenté (un génosociogramme).

On commence par lui, sa femme et leur fille, puis on « monte » son arbre généalogique : son père a soixante-dix ans, sa mère a soixante-neuf ans ; son père est boucher, il va bien. Là, si l'on remarque que son père est boucher et qu'il a accepté l'opération, on peut peut-être émettre l'hypothèse que son père, maniant le couteau – et très bien ! il croit à l'usage du couteau ; le couteau lui paraît un instrument familier ; il accepte d'être opéré chirurgicalement, par un couteau, un scalpel. Mais alors, pourquoi refuse-t-il ensuite de continuer à se soigner ? On ne comprend toujours pas pourquoi il refuse la chimiothérapie.

On remonte plus haut dans son arbre généalogique : son grand-père est mort, à trente-neuf ans, d'un coup de pied de chameau aux testicules – on n'invente pas ces choses ! Les coups de pied de chameau ne sont pas héréditaires ! C'est la raison pour laquelle j'ai choisi ce cas, pour illustrer mon propos.

On remarque donc qu'il s'apprête à mourir *au même âge* que son grand-père et qu'il est *atteint dans son corps au même endroit* : on pourrait dire que, « par hasard », il est

atteint aux testicules, à l’endroit exact où son grand-père paternel a été atteint et dont il est mort (« loyauté invisible » ?) !

On continue sa généalogie du côté de sa mère : sa mère aussi a été orpheline jeune. Le père de sa mère, c’est-à-dire son grand-père maternel, est mort à trente-neuf ans et demi, gazé (pendant la guerre), c’est-à-dire atteint aux poumons.

On constate là – et on va le constater très souvent sur d'autres cas cliniques car j'ai une casothèque d'environ trois cents ou quatre cents arbres généalogiques (génosociogrammes[2]) – que lorsque les gens se marient, ce n'est pas tout à fait par hasard ; ils épousent souvent des conjoints ayant la même constellation que leur constellation familiale d'origine, ou ayant les mêmes maladies, ou les mêmes prénoms, ou les mêmes traumatismes d'enfance.

Les deux familles du couple apparaissent comme en miroir.

Reprenons de plus près l'histoire personnelle des parents de Charles ; sa mère était orpheline jeune ; son père était orphelin jeune – à neuf ans ; les deux grands-pères sont morts à trente-neuf ans ; le grand-père maternel étant mort gazé (atteint aux poumons). Cela ne nous paraît plus si étonnant de voir que Charles, quand ses poumons sont atteints, refuse la chimiothérapie qui, comme on sait, serait un dérivé du gaz moutarde (que les Allemands utilisaient, pendant la guerre 1914-1918, à Ypres et Verdun, dans les tranchées en 1915).

Il est atteint aux mêmes endroits du corps que ses deux grands-pères (testicules et poumons) ; on pourrait presque dire qu'il marque, par une *loyauté familiale inconsciente et invisible*[3], la mort des deux grands-pères, puisqu'au même âge que l'un et l'autre, il est atteint dans les deux organes dont ses deux grands-pères sont morts. On peut aussi remarquer que sa femme s'appelle *Marie,* comme sa sœur et sa grand-mère (mais c'est un prénom fréquent, ce n'est donc pas statistiquement significatif).

Si l'on recherche un peu plus dans la *structure familiale,* on voit que le grand-père est mort à trente-neuf ans avec un enfant de neuf ans ; et lui s'apprête à mourir à trente-neuf ans avec un enfant de neuf ans… La structure familiale est identique à celle du grand-père[4].

On peut se demander : pourquoi le refus de se soigner après la rechute, et à l'âge même de la mort de son grand-père ? Est-ce une mort par hasard ? Pourquoi une telle *loyauté familiale invisible* ? Est-ce un cas aléatoire ou est-ce un cas clinique typique d'un très grand nombre d'autres ?

S'agit-il de nombreux cas cliniques remarqués par plusieurs d'entre nous ? Rappelons que la psychanalyse est née de quelques cas cliniques, bien observés, bien décrits, devenus des modèles.

Toutefois nous savons maintenant, d'après les travaux statistiques de Joséphine Hilgard, sur toutes les entrées d'un hôpital américain sur quatre années, que le concept de syndrome d'anniversaire, que cette répétition au double âge (âge du parent en difficulté et âge de l'enfant au moment de cette difficulté traumatique) est statistiquement significative (cf. note 3 p. 73 et Annexe), ce qui renforce mes, nos, constatations cliniques de répétitions.

Marc : répétition familiale d'accidents

Nous allons examiner maintenant l'*hérédité psychologique* des *accidents* de voiture ou des accidents d'avion et découvrir que c'est pareil : on retrouve des « répétitions ».

Commençons par un exemple d'accident d'envol (de deltaplane).

Dans un groupe de psychodrame, je vois arriver un garçon jeune, charmant, dynamique, « relax », ouvert, souriant – tout pour plaire ! – faisant rapidement fonctionner un petit fauteuil roulant. Marc était arrivé tout seul en voiture, ayant parcouru une distance de six cents kilomètres. Il rentre en voiture seul : en arrivant en fauteuil roulant, près de sa voiture, il ouvre la portière, saute sur le siège avant, et replie et rejette derrière le fauteuil ; c'est non seulement sportif, mais tout à fait étonnant.

Je remarque « stupidement » : « Monsieur, à vous voir aussi vif et gai, sans doute allez-vous bien et en avez-vous pour peu de temps en fauteuil roulant ? »

Il me répond : « Détrompez-vous, Madame, j'en ai pour la vie, je suis paraplégique ; j'ai eu un accident de deltaplane et je ne peux bouger que la tête et les bras !

— Comment est-ce arrivé ?

— Si vous saviez ! C'est d'un stupide ! J'aime le sport. D'habitude, j'en fais en équipe. Cette fois, mon équipe de copains ne pouvait pas venir. J'ai été tout de même sur le terrain. Un inconnu m'a dit : "Si tu le veux, je te tire." Il m'a tiré. Chaque fois, mon copain qui me tire me demande (toujours) si je suis bien attaché, et je vérifie, et je lui réponds "oui". Celui-là ne m'a rien demandé ; j'ai oublié de m'attacher, le deltaplane est parti : je suis tombé sur le dos. Je me suis abîmé le dos, je suis paraplégique. C'est stupide. J'ai beaucoup cherché. J'ai fait une psychanalyse, de la Gestalt, de la bioénergie ; et je n'ai pas compris comment et pourquoi j'avais pu faire cette chose stupide ! »

Je dis « essayons de voir », dans ce que j'appelle un « génosociogramme ».

Je lui demande son âge ; il me répond : « Trente-deux ans.

— Avez-vous des enfants ?

— Non !

— tes-vous marié ?

— Non ; mais c'est tout comme : je vis avec une copine. »

Je lui dis : « Quelqu'un, chez vous, était-il en fauteuil roulant ? »

Il me répond : « J'ai bien cherché ; personne !…

— Cela m'étonne beaucoup ; cherchez bien !…

— Ah oui, c'est vrai, mon père !

(Et il l'avait oublié !)

— Pourquoi votre père était-il en fauteuil roulant ?

— Mon père a été un des "déportés du travail" pendant la guerre (STO) ; il a été emmené en Allemagne ; il travaillait dans une fonderie avec un groupe de Français. Un jour, cette

équipe avec laquelle il travaillait n’a pas pu venir ; il est allé à l’usine tout seul. Quelqu’un d’autre travaillait avec lui et il [l’autre] a oublié d’attacher le creuset de fonte, qui s’est renversé sur ses pieds, rempli de fonte bouillante ; ça a été terrible ; il ne pouvait plus marcher… »

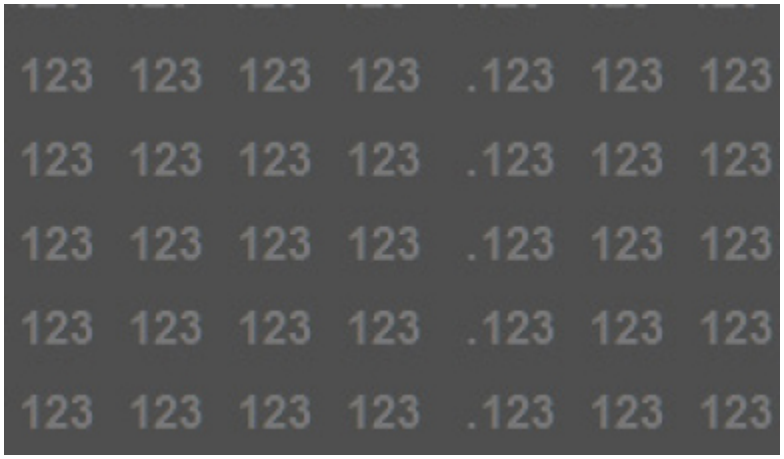
Nous avons cherché ensemble les *dates* : ça s’est passé, pour son père, au même âge – trente-deux ans – et au même mois : le mois de juillet (pour le jour ; il ne se rappelait plus).

Cet accident-là ne peut pas être héréditaire !

C’est tout de même une histoire de famille, sur deux générations (nous n’avons pas pu remonter plus loin) ; quelqu’un, dans une circonstance à risques, fait souvent quelque chose de dangereux, mais en sécurité, « avec des copains » ; les copains ne sont pas là ; la mesure de sécurité n’est pas prise et l’accident « bête » arrive, qui le prive de ses jambes ; pour le père et le fils, l’accident se produit au même âge, le même mois, et dans les mêmes circonstances psychologiques.

Qu’un prisonnier du travail oublie, à un moment donné, en Allemagne, d’attacher une cuve de fonte : cela peut arriver ; mais qu’on oublie de s’attacher en faisant du deltaplane, c’est déjà beaucoup plus rare !

Génosociogramme simplifié de Marc
Un cas d’accident répétitif



Nous voyons donc la répétition simple ou la *loyauté familiale invisible et inconsciente* simple ou le *syndrome d'anniversaire* (répétition au même âge).

Nous avons beaucoup travaillé avec Marc ; il était à la fois très surpris de la coïncidence et très soulagé de trouver une raison – même non raisonnable et pas logique – à ce qui s'était passé. Il vit bien. Il travaille, il gagne sa vie, il se déplace seul, il « habite avec une copine », il refait du deltaplane ; il mène une vie affective, familiale, sociale, professionnelle quasi normale. Il vient même d'avoir un enfant – deux ans après ce groupe et de travail sur la famille.

On pourrait émettre l'hypothèse d'une loyauté familiale invisible : il y a eu un événement grave, dont on ne parle pas ; « c'était pas juste ».

Quelque chose se passe, comme si l'on ne devait pas oublier et qu'on n'avait pas le droit de se rappeler.

Ne pas oublier d'oublier… « Do remember to forget »

Quand je demande à Marc : « Avez-vous quelqu'un chez vous en fauteuil roulant ? », sa première réponse est : « Non ! »

Il a *oublié* que son père avait eu la « même chose » ou presque ; *et,* en même temps, il n'oublie pas, puisqu'il *n'oublie pas d'oublier* de s'attacher à l'âge et au mois anniversaire où son père avait reçu, sur les pieds, quelque chose qu'on avait oublié d'attacher… et qui l'empêchera de marcher.

Kant disait : « Rappelons-nous d'oublier. »

C'est donc important *de ne pas oublier d'oublier, sans oublier,* tout en n'ayant *pas le droit de le dire.*

C'est presque une injonction paradoxale (selon le groupe de Palo Alto) ou un « double message doublement

contraignant », une « double contrainte », un *double bind.*

Ce qui se passe et comment ça fonctionne n'est pas clair du tout ; pourquoi la répétition ? Et pourquoi cet accident arrive-t-il à Marc et non pas à son frère ? C'est-à-dire, *pourquoi à l'un des membres de la fratrie et non pas à l'autre, ou à tous* ?

On pourrait dire que l'on voit la répétition familiale ; on peut presque prédire que « si l'on ne soigne pas l'arbre généalogique », il y aura répétition du « mauvais événement », mais on ne peut prédire lequel des enfants d'une fratrie ou d'un groupe de cousins prendra sur lui la loyauté familiale invisible ; *c'est une répétition que l'on constate* a posteriori, dans l'état actuel des connaissances.

C'est aussi ce que nous appellons un *syndrome d'anniversaire.*

L'exemple de Jacqueline : le génocide arménien

Je vois arriver en France dans un groupe une jeune femme charmante. Elle m'a donné l'autorisation de parler de son cas, je peux donc la citer : elle s'appelle Jacqueline. Elle porte à l'époque une minerve : c'est-à-dire un soutien autour de son cou. On lui demande pourquoi. Elle dit qu'elle a eu un accident de voiture. Quand ? Peu de temps après l'enterrement de son enfant. Je l'interroge sur les circonstances : elle a été mariée (je parle au passé, parce qu'elle est divorcée) ; elle a eu une petite fille qui est morte à dix ans. Sa petite fille était née avec le cordon ombilical autour du cou : elle a été longtemps dans le coma, en réanimation, mais elle est devenue infirme moteur cérébral (MC) ; elle a été mise en institution pendant dix ans, et elle est morte en avril 1986.

Je lui demande sa profession : elle est coiffeuse. Je lui demande si elle a eu d'autres enfants, elle me dit : « Non,

quand j’ai vu ma nièce, je n’ai pas eu envie d’en avoir d’autres !

— Votre nièce ?

— Oui, la fille de ma sœur ! »

Sa sœur a eu une fille qui est née avec une hernie cervicale, elle dit : la « cervelle qui dégouline de la tête ». Chacune des sœurs a assisté à l’accouchement de l’autre. Chacune a eu un accouchement difficile. Elle n’a pas eu envie de recommencer.

Je demande d’autres détails : elles ne sont que deux filles ; et les deux ont « un enfant à problème grave autour de la tête ». Quand ? À la naissance. Et les mariages ? Les deux sœurs se sont mariées le même jour. Je commence à bâtir le « génosociogramme » : le père est coiffeur ; la mère est coiffeuse. Nous remontons plus haut, à la grand-mère :

elle est coiffeuse ; c’est donc une famille qui s’occupe de la tête depuis trois générations.

Je demande leur lieu de naissance. Elles sont nées en France, en montagne. Et son père ? À Beyrouth. Et les grands-parents ? Sa grand-mère est née en Turquie. Je dis :

« Tiens ! en Turquie ? Mais pourquoi êtes-vous venus en France ?

— Nous sommes venus en France après le *génocide arménien.* C’était affreux. Les Turcs en ont massacré des milliers. Ma grand-mère a vu passer, sur des piques, les têtes de ses deux sœurs et de sa mère ; ça fait beaucoup de têtes ! » Il y a eu plus de deux millions de morts.

Je demande la date du génocide arménien : c’est le 24 avril 1915 ; la fille de Jacqueline est morte le 24 avril 1986.

On peut discuter de l’hérédité du cancer, d’un terrain cardiaque ou cancéreux, mais les accidents de voiture, de deltaplane ou autres… les têtes coupées, ça ne passe pas dans les gènes ! Ce n’est pas physiquement génétique.

Il faut reconnaître que cela fait un choc de découvrir que toutes ces femmes étaient coiffeuses. La grand-mère a vu des têtes coupées ; depuis, toutes les filles réparent et embellissent les têtes, sauf une, la sœur de Jacqueline qui est anesthésiste-réanimateur – elle répare la mort peut-être ?

Exprimer avec son corps

On a le sentiment que ces femmes françaises d’origine arménienne et leurs enfants expriment d’une façon bien étrange – avec leurs corps et le corps de leurs enfants – ce qui s’est passé avec leur communauté et leur famille.

Comme s’il fallait, quelque part, à la fois, *réparer* le génocide, *rappeler* le génocide, l’*injustice,* la mort injuste et prématurée.

On n’a aucune explication, ni médicale, ni paramédicale, ni psychanalytique, ni en décodant des rêves, aucun moyen d’expliquer pourquoi il y a eu des têtes coupées portées sur des piques et, trois générations plus tard, deux petites filles nées avec un problème en rapport avec le cou et la tête. Et pourquoi la mère qui en parle a – lorsqu’elle en parle – une minerve autour du cou pour soutenir sa propre tête.

Si l’on se penche sur sa vie, Jacqueline voulait être professeur de gymnastique. Mais, la veille du concours, elle se foule la cheville (acte manqué ? « névrose de classe » ? besoin d’échouer pour ensuite suivre la tradition familiale ?) ; elle ne passera pas le concours, deviendra coiffeuse comme sa mère, sa grand-mère et son frère, et grossit de dix kilos. Sa mère (française) est orpheline de mère jeune, comme sa grand-mère turque.

Les enfants – les filles surtout – ont été « bercés » d’histoires sur le terrorisme et les horreurs commises par les « Turcs ».

On ne comprend pas, mais je constate : plus je cherche, plus je fais des génosociogrammes, plus je vois apparaître des « loyautés familiales invisibles » et des répétitions – et des répétitions « incroyables » : on peut dire, scientifiquement « pur hasard » ? Pure coïncidence ?

L’histoire de cette famille arménienne est frappante, peut-être la plus mystérieuse, parce qu’on ne comprend pas du tout comment la chose est possible.

Mon collègue et ami, Pierre Weil, professeur de psychologie à l’université de Belo Horizonte, ayant passé trois ans, trois mois, trois jours, dans un ashram tibétain en France, pense qu’il faudrait parler de réincarnation éventuelle. Mais ce n’est ni ma voie ni mon raisonnement.

Je constate, je recueille des cas cliniques et j’espère que les recherches interdisciplinaires de psychoneuro-immunologie et de la psychanalyse transgénérationnelle actuelles apporteront quelques réponses.

Valérie et Roger :
y a-t-il une « hérédité » des accidents de voiture ?

Je vais évoquer maintenant *« l'hérédité psychologique éventuelle » des accidents de voiture,* de par une loyauté familiale inconsciente, et une sorte de syndrome d'anniversaire.

Je fais de temps en temps, dans les hôpitaux, des séminaires de formation de lutte contre la maladie grave et le cancer – et aussi de préparation de soignants aux interventions chirurgicales. Je fais faire au personnel des exercices pratiques et, pour qu'ils comprennent ce qu'est réellement un stress, je leur demande de raconter le dernier stress qui leur est arrivé et nous l'analysons ensemble.

Une charmante infirmière du nord de la France dit :

« Il ne m'est rien arrivé de grave, seulement un petit accident de voiture et ce n'est vraiment pas un stress !

— Comment cet accident s'est-il passé ?

— Je conduisais ma petite fille en voiture ; nous avons été heurtées par un chauffard qui, d'ailleurs, était en tort.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai vingt-huit ans et ma fille quatre ans.

— Avez-vous eu des accidents de voiture avant ?

— Jamais !

— Cherchez bien !

— Oh ! quand j'étais petite fille, j'ai eu un accident avec mon père, j'avais quatre ans ; tiens, au fait, c'est vrai, j'ai eu l'accident avec ma petite fille exactement au même endroit, sur la même route, quand ma fille avait l'âge que moi j'avais quand j'étais avec mon père ; c'est drôle ; je n'y avais jamais pensé ; j'avais oublié. »

C'était une coïncidence d'âge et une coïncidence de circonstances, une répétition de double anniversaire, et elle l'avait oublié.

Prenons un (autre) exemple d'hérédité psychologique d'accident de voiture. Il s'agit d'un garçon qui s'appelle Roger : il est médecin, il a vingt-sept ans et il raconte un petit accident de voiture, archi-banal, qui est arrivé à Paris, au coin de l'avenue Mozart, un jour où il allait conduire son enfant à l'école pour la première fois. Il est marié ; il a un enfant qui a six ans ; et, en septembre, il a eu un accident de voiture, rien du tout, de la tôle froissée.

Je lui demande : « Est-ce que, dans votre famille, quelqu'un, ou vous, avez eu un accident de voiture ?

— Jamais !

— Cherchez bien.

— Ah ! si, quand j'étais enfant. »

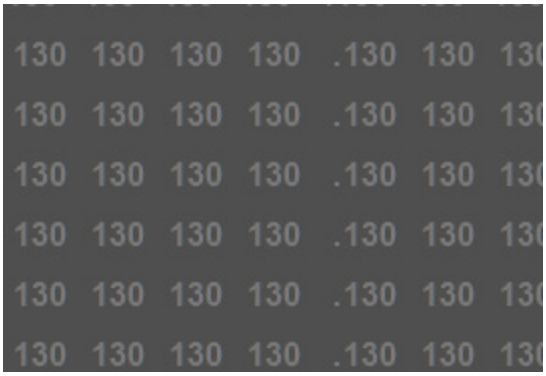
Puis je lui demande d'interroger son père et ses grands-parents. Il se renseigne.

Quand il était enfant, à six ans, en allant à l'école pour la première fois avec son père, il a eu un accident de voiture le 1er octobre. Le père a eu un accident, lui aussi, enfant, en allant à l'école pour la première fois, avec son père (le grand-père). Le grand-père n'a pas eu d'accident en allant à l'école, car il n'y est pas allé ; son père venait d'être tué à Verdun ; sa famille était très pauvre (à l'époque, les jeunes veuves de guerre ne touchaient pas de pension, du moins pas rapidement) ; il est donc allé garder les vaches, en louchant vers l'école.

Depuis, toutes les rentrées scolaires, à chaque génération, ont été marquées par un accident de voiture, sur le chemin de l'école, l'enfant allant à l'école étant en voiture avec son père, lequel choisissait de l'accompagner (remarquons qu'habituellement, c'est plutôt la mère qui conduit son enfant pour la première fois à l'école), pour la « rentrée » (tantôt en octobre, tantôt en septembre, à des dates différentes de rentrées scolaires).

Génosociogramme simplifié de Roger

Répétition d’accident de voiture de génération en génération



Pourquoi un accident de voiture et un seul ?

Pourquoi sur le chemin de l’école, le jour de la rentrée ?

Par pur hasard ? Mais est-ce statistiquement vraisemblable ?

Par hasard réellement, sur quatre à cinq générations ? Ou par « quelque chose » issu d’une nécessité interne ?

Comment ? Pourquoi ? Qu’est-ce qui est agissant dans la mémoire ? Qu’est-ce qu’on ne doit pas oublier – parce que c’est marqué de quelque chose – : la mort jeune, considérée comme injuste, pendant la guerre ? L’absence de pension de guerre de la mère pendant « longtemps » ? La pauvreté d’un fils de héros tombé au champ d’honneur ? La privation de la scolarité ? L’indifférence du voisinage, ou de la société, ou de la famille à leur sort ? – et le (re) sentiment qu’on se transmet de génération à génération ? La date de rentrée scolaire a varié en cinq générations (octobre ou septembre), mais la période est la même (la rentrée scolaire, le premier jour, sur le chemin, en allant à l’école), et la *même configuration* (double anniversaire), et le *même contexte* avec la même situation familiale (père conduisant son fils, pour cette entrée dans la vie, par l’école).

C’est donc, une fois encore, une répétition de double anniversaire, dans les mêmes circonstances, ou plutôt dans la même configuration.

CONFIGURATION FAMILIALE
ET
SYNDROME DE DOUBLE ANNIVERSAIRE

Par *configuration familiale,* je veux dire un *parent* (père ou mère de tel *âge* – mettons trente et un ans), avec un *enfant* de tel *âge* (mettons six ans) et un *événement de vie* (ici l'accident sur le chemin de la première rentrée scolaire).

J'ai maintenant une expérience d'une dizaine d'années de génosociogramme et une importante « casothèque » de « cas cliniques », avec de très nombreuses *répétitions de configuration,* de double anniversaire, sur deux ou trois générations, parfois sur cinq ou plus.

J'ai fini par penser qu'il y avait, peut-être, une *période de fragilisation* des gens, quand ils commencent à atteindre l'âge où quelqu'un de leur famille a eu des « ennuis » ou un traumatisme : que ce soit une maladie grave, un accident, une mort... ou une injustice... cette période devient une *période anniversaire.*

Période anniversaire de fragilisation, « stress d'anniversaire »

Simone de Beauvoir est morte dans la nuit du 16 avril 1986, le jour anniversaire de la mort de Jean-Paul Sartre (15 avril 1980), quelques années après lui (le même jour, la même date, à quelques heures près, dans la même nuit du 15 au 16).

Il y a, parfois, de *mauvaises périodes,* des « séries noires » d'ennuis et de « pépins ». Les gens ne savent pas pourquoi ils sont angoissés ; ils ne sont « pas dans leur assiette », ne dorment pas bien, ne se sentent pas bien ; ils « attrapent n'importe quel microbe qui passe », il leur « arrive des choses » les unes après les autres : une grippe, un petit accident de voiture, une entorse à la cheville, ou même quelque chose de grave, voire de mortel. Ils vivent

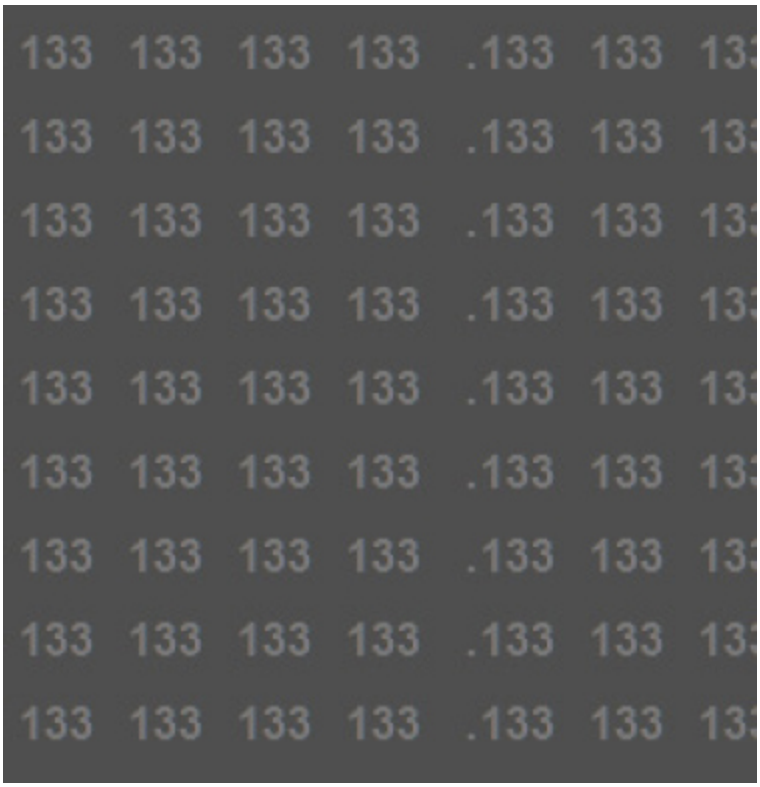
souvent un *mal-être,* qui « ne se voit pas à la radio » ni dans l'analyse de la vitesse de sédimentation. Ils ressentent cette « mauvaise passe » sans savoir pourquoi. Ils vont de médecin en médecin qui ne décèlent rien, mais parfois ils ont le cancer, ou doivent se faire opérer et ont un accident opératoire inexpliqué ou des complications postopératoires, ou un accident de la route.

Quand on fait un génosociogramme, c'est-à-dire un arbre généalogique, sur lequel on marque les faits importants, les événements de vie *(life events),* les dates et les âges, on s'aperçoit que, très souvent, ce moment-là, cette période-là, cet âge-là... est, comme par hasard, celui de la mort de quelqu'un, d'une séparation, d'une rupture, d'une hospitalisation.

En voici un exemple : Jeanne a eu très peur au cours d'un petit accident de voiture, où elle a dû pousser sa voiture en panne dans un tunnel ; elle a eu peur d'être tuée. Puis elle s'est accusée de négligence (son tableau de bord lui signalait une défaillance à réparer, mais elle a négligé cet « avertissement » mécanique). Au cours d'un travail de recherche avec nous, il lui revient brusquement en mémoire qu'elle avait exactement l'âge de son père lorsqu'il a eu – lui aussi – un accident de voiture dont il est mort et c'était à la même date, le 6 décembre. (Rappelons que le président J. F. Kennedy a choisi de ne pas mettre le toit pare-balles de sa voiture à Dallas, le 22 novembre 1963, en ayant « oublié » et les menaces de mort, et que le père de son grand-père, Patrick, était mort le 22 novembre 1858. Il avait oublié l'événement, mais sans oublier de prendre des risques.) On pourrait peut-être émettre l'hypothèse que Jeanne aurait donc inconsciemment *pris des risques* – qui auraient pu être mortels – pour cet *anniversaire de mort, dont elle avait oublié la date.*

Les deux frères, le survivant et le mort

Je fais depuis dix ans, chaque année, un cours à l'université de Nice sur le *non-dit* des émotions familiales et je voulais faire une démonstration et montrer un génosociogramme au tableau. Un étudiant un peu « vidé » s'était proposé comme volontaire. Il avait trente-trois ans. Appelons-le Bernard.



Quand on a fait le génosociogramme de Bernard, son arbre généalogique, on a mis en évidence que son frère aîné était mort – je ne dirai pas « s'était suicidé » – d'une overdose involontaire de médicaments à l'âge de trente-trois ans ; quand il a abordé l'année de ses trente-trois ans, l'âge qu'avait son frère Lucien quand il est mort, Bernard a eu toute une série de maladies et d'accidents : grippes, bronchites, pneumonie, accident de voiture…

Quand on a pu en parler et mettre en évidence les rapports éventuels avec la mort de son frère, ses symptômes ont disparu (sans psychothérapie formelle mais avec les effets thérapeutiques probables de la démonstration, et des quelques entretiens qui suivirent).

Bernard s’est aperçu qu’il avait, en fait, « repris la vie de son frère, telle qu’elle était ».

Son frère Lucien avait deux enfants, à trois ans d’intervalle ; lui avait deux enfants, espacés aussi de trois ans. Son frère habitait une grande maison ; il venait d’acheter une grande maison, qui ressemblait à celle de son frère. Bernard s’était quasiment identifié à Lucien et attendait, avec une grande angoisse, l’anniversaire de ses trente-trois ans et… la fin de sa vie.

Il ne faisait plus de projets. Il dormait mal. On ne comprenait pas autour de lui ce qui lui arrivait, ni sa famille, ni son médecin, ni le psychothérapeute qu’il avait consulté.

Nous avons commencé un travail ensemble, essayé de voir la *programmation interne* (inconsciente) qu’il avait faite[5] – son « script de vie » –, et de faire une « déprogrammation » et une « reprogrammation ». Avec mon aide, il a décidé qu’il n’était pas obligé de mourir, comme son frère, au même âge. Une fois qu’il a compris la répétition et décidé de ne pas rentrer dans la répétition par *loyauté familiale invisible,* il a « repris du poil de la bête » : Bernard s’est épanoui et affirmé. Il a alors complètement changé de vie. Il a eu un troisième enfant, il en a été très content ; sa femme et lui envisagent même d’en avoir un quatrième. Il a changé de profession. Il a vendu sa grande maison et pris un appartement ailleurs.

Cette identification inconsciente à son frère est relativement simple à comprendre ; mais il faut revenir sur son histoire : parce que nous tombons sur des faits tout à fait inexplicables, rationnellement parlant ; on pourrait parler de hasard – des faits inexplicables mais répétitifs dans la famille. Mais est-ce un hasard ou une nécessité interne ? Rappelons son histoire familiale.

Lucien et Mme André : l’inceste généalogique

Quand on reprend, regarde et retravaille le génosociogramme de Bernard, on voit qu'il a vingt-six cousins et cousines germains et issus de germains ; sur ces vingt-six, quatorze s'appellent Luc, Lucien, Lucie, Lucienne ; neuf sont morts jeunes dans des conditions tragiques et/ou accidentelles.

En remontant plus haut dans son arbre généalogique, on s'aperçoit – il y a plus d'un siècle – que son arrière-arrière-grand-père (qui est d'origine italienne) est un *enfant trouvé* sur les marches d'une église, par un médecin qui l'a fait adopter par une famille de paysans. Ceux-ci étaient pauvres. Ils ont pris, l'année d'après, un autre bébé, qui avait été trouvé dans le même village. Le petit garçon et la petite fille ont été élevés ensemble et s'aimaient beaucoup (comme frère et sœur, bien sûr !). Ces paysans n'avaient pas les moyens de garder les deux enfants ; ils n'ont pas adopté la petite fille et l'ont donc renvoyée dans un couvent, pour être prise en charge par les autres.

Le petit garçon, qui aimait cette petite fille, a fait de grands efforts pour la retrouver. Il l'a retrouvée, a payé ses études et l'a épousée. Ils n'étaient pas réellement frère et sœur ; ils n'étaient même pas légalement adoptés par cette famille, ils n'étaient même pas frères de lait, seulement élevés pendant quelque temps par la même nourrice, qui en a gardé et adopté un et renvoyé l'autre. Il n'y a donc pas « inceste ». Ils avaient seulement été élevés ensemble.

Nous appelons cela un *inceste généalogique.*

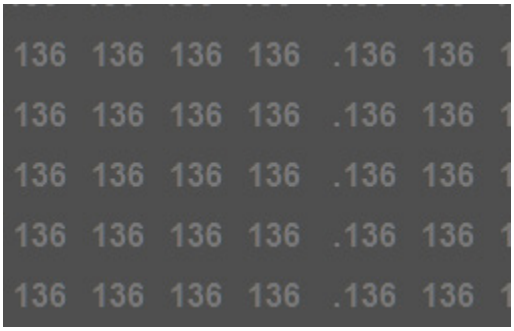
Le garçon s'appelait Lucien. La plupart des descendants qui portaient le même prénom sont morts dans des circonstances tragiques – selon l'histoire familiale. *Pourquoi ?* Nous ne le savons pas ! Il n'y a aucune explication, seulement des raisons particulières différentes pour chacun. *Comment ?* Nous ne le savons pas ! Est-ce uniquement le hasard ?

Tout se passe comme si, dans cette famille, on voulait se punir de cet inceste « généalogique » et non pas « réel », en

donnant et redonnant ce prénom de Lucien et en se « punissant » par une mort accidentelle répétitive. Cela pose le problème du *non-dit* et de la répétition.

Est-ce une conséquence d'un *stress de prophétie* ?

Dans cette histoire-là, nous avons donc un petit garçon et une petite fille qui ne sont pas frère et sœur, puisqu'ils sont des enfants trouvés et élevés par une mère nourricière. Ils se marient et ont une série d'enfants ; parmi les descendants, beaucoup de ceux qui s'appelaient, comme le premier, Lucien, sont morts par accident… Lucien, le frère de Bernard, est mort accidentellement et le fils restant a bien failli mourir, jusqu'à ce que nous arrêtions et « rompions la chaîne[6] » par un travail transgénérationnel.



L'inceste généalogique est fréquent.

Voici une jeune femme que nous allons prénommer *Monique,* Monique André, fille d'Henri André. Elle épouse « André Dupont ». On l'appelle, dans son village « Mme André », de façon à la distinguer de ses belle-mère et belle-sœur, mais donc de la même façon qu'on appelait sa mère : on l'appelle « Mme André », comme si elle était l'épouse de son père. Ce n'est pas un inceste – même pas l'attirance vers un homonyme. Ce n'est pas interdit par la loi. Mais cela pose une série de problèmes, qui vont devenir graves : cancers, suicides, dépressions. Une famille de ce genre (les Martin-Leroux) a été décrite par Didier Dumas dans *L'Ange et le Fantôme*[7] : deux sœurs épousent deux homonymes et une sœur fait ce que l'on appelle un « inceste généalogique ».

Cela s’est très mal terminé ! Il y a eu une série de morts de maris et d’enfants, de suicides, etc.

Les deux « jeunes Mme Ravanel » : l’inceste généalogique non clarifié

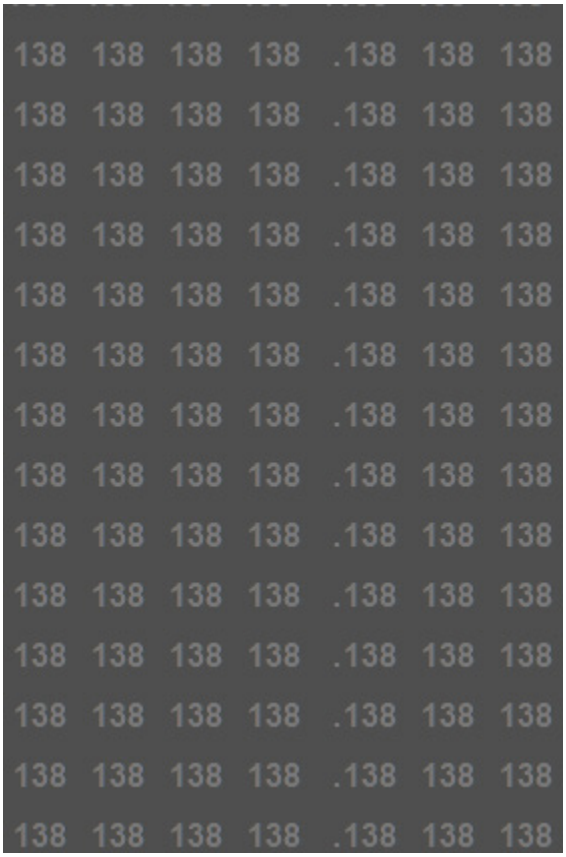
Reprenons le dessin (génogramme) et l’analyse qu’a faite Catherine Mesnard, une de nos étudiantes de l’université de Nice, de ce cas d’inceste généalogique, cité par Didier Dumas : « Alphonse Martin épousa vers le milieu du XXe siècle Victorine Rosier, qui lui donna trois filles : Marie, Augustine et Joséphine. Les deux derniers enfants portent des prénoms masculins féminisés, dans la mesure où Alphonse Martin attendait des garçons.

« Joséphine Martin prit pour époux un homme prénommé Martin. Elle s’appela alors : Mme Martin-Leroux. Premier inceste généalogique » (Mesnard, 1986, p. 115-116, Mémoire de maîtrise).

> « Marie Martin, sa sœur aînée, épouse un homme qui s’appelle lui aussi Leroux, mais Émile est son prénom. Second inceste généalogique : “Ces deux hommes n’ayant aucun lien de parenté entre eux, nous voyons comment Joséphine et Marie, en renonçant au nom de leur père, se retrouvent mariées ensemble […]. Si la reprise du nom de Martin (par Joséphine) introduit une confusion des places généalogiques, le mariage imaginaire entre ces deux sœurs, en déniant la fonction du nom du père, dénie surtout celle de la féminité.” » (Dumas, 1985, p. 80.)

Après avoir donné sept enfants à Joséphine, Martin Leroux se suicide par pendaison. Joséphine, veuve, vit en concubinage quelque temps ; dès qu’elle est enceinte, elle se sépare de son concubin, qui disparaît du roman familial.

L’époux de Marie va également mourir, d’une tuberculose ; elle se remariera avec Auguste. Sachant que la sœur de Marie s’appelait Augustine, on pourrait émettre l’hypothèse d’un doublement de son inceste généalogique. Son second mari se suicidera après lui avoir donné deux enfants.



Lucie, l’unique enfant du couple Marie-Émile, avait six mois lorsque son père décéda.

Lucie Leroux (la grand-mère de Jean-Michel) va épouser son cousin germain : Edmond Leroux, lui-même veuf d’un premier mariage (sa femme était décédée d’une tuberculose). Troisième inceste généalogique (C. Mesnard, *ibid.).* Leur petit-fils Jean-Michel est un enfant autiste qui a cessé de parler à trois ans, et s’est coupé du monde.

Pour mieux illustrer l’« inceste généalogique » et le « mariage à doubles connexions », prenons un cas clinique :

C’est une femme charmante de quarante ans, Josée, qui a un cancer du sein ; je recherche avec elle dans quelles circonstances elle a eu son cancer, quand, et ce qui se passait alors dans sa vie. Elle me répond qu’il ne lui est rien arrivé du tout et qu’elle n’en comprend pas la raison. Sa vie est facile, simple ; elle est secrétaire médicale dans un centre qui marche bien, dans une ville moyenne en province. Aucun événement stressant ne peut expliquer ce cancer apparu en 1986. Je lui demande :

« Qu’est-ce qui s’est passé un an avant 1985 ?

— Rien !

— Mais encore ?

— Ma sœur s’est mariée.

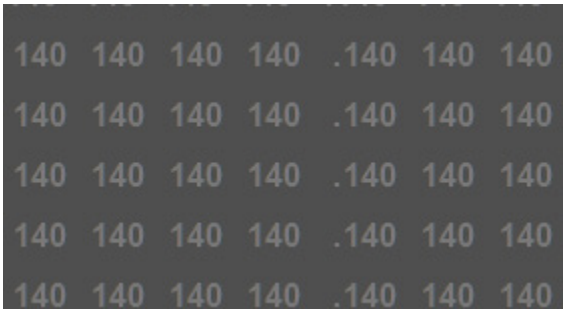
— Avec qui ?

— Avec mon beau-frère. »

Nous voyons donc deux sœurs qui ont épousé deux frères. Notre malade était la « petite dernière », qui, toute son enfance, avait souffert de l’être. Elle n’avait pas de chambre à elle ; elle était venue un petit peu par accident ; on avait donc mis un troisième lit dans la chambre de ses deux sœurs. Elle portait les vêtements de ses grandes sœurs et n’avait « rien à elle », jusqu’à ce qu’elle se marie : elle était devenue – disons – la « jeune Mme Ravanel ». Elle s’était épanouie, avait beaucoup embelli… Comme elle est « brave et gentille », elle recevait ses frères, ses sœurs, ses beaux-frères, ses belles-sœurs. Et voici qu’une de ses sœurs, Jacqueline, épouse son beau-frère Jacques et devient aussi la « jeune Mme Ravanel ». Josée se retrouve à la fois « dépossédée » de son nouveau nom de famille et de sa place au soleil. Il y avait une nouvelle « jeune Mme Ravanel », donc peut-être une de trop.

Pire encore : sa belle-mère aimait beaucoup sa sœur (comme sa mère préférait sa sœur). Sans oser même éprouver de ressentiment de cette intrusion sur son territoire et de sa dépossession, elle s’était « rongé les sangs » et, dit-elle spontanément, « elle en avait fait un

cancer ». On lui avait « volé » sa chose à elle : celle d'être la « jeune Mme Ravanel » ; or là, il y en a eu deux, et « ça ne collait plus » pour elle. Elle se sentait dépossédée à nouveau de son identité et de son territoire par sa sœur.



C'était devenu intolérable ! De plus, elle se sentait sans défense, « impuissante » dans cette situation, et sans espoir (*hopeless and helpless,* comme le décrivent les spécialistes). C'était donc une perte majeure d'identité et de situation, une *perte d'objet d'amour une deuxième fois, réveillant* le traumatisme et la blessure d'une *perte* majeure *d'objet d'amour dans l'enfance,* perte qui n'a pu être ni parlée ni pleurée (dont le deuil n'a pu être fait). Situation que l'on rencontre souvent dans l'apparition du cancer, comme l'a noté déjà le psychologue américain Laurence LeShan[8].

Après que nous avons pu mettre tout cela en évidence et le travailler, elle a guéri (avec aussi, bien entendu, des soins médicaux, du sport, de la relaxation pluriquotidienne, de la visualisation positive, du yoga et une psychothérapie).

Il s'agit dans ce cas-ci, aussi, peut-être d'un *inceste généalogique.*

Remarquons, de plus que Josée a gardé un lien fort avec sa famille de naissance, ayant épousé « par hasard » quelqu'un portant pour prénom le nom de famille de son père – mais un autre nom de famille.

Notons, en passant, que bien des rencontres et des liens qui aboutissent à un mariage se créent lors de rencontres familiales et de fêtes (baptêmes, mariages, enterrements, etc.).

L'interdit de l'inceste ne concerne pas, ne touche pas les alliés et leur famille ; il n'y a même pas de terme pour qualifier ces rapports entre deux familles unies par un mariage de leurs enfants – ni entre les enfants de deux divorcés remariés ensemble – et qui vivent sous le même toit dans une *famille élargie reconstituée.* Chacun des frères est libre de tomber amoureux de qui il veut, et même de la sœur de sa « nouvelle sœur » (belle-sœur). Les *doubles mariages* et *réenchaînements d'alliances* ont parfois pour prolongement l'*inceste de substitution.* Voir l'histoire de la conception de Guy de Maupassant (p. 168).

Réenchaînement d'alliances

Il n'y a aucune loi qui interdise à deux frères d'épouser deux sœurs, ou à une sœur et un frère d'épouser un frère et sa sœur.

Freud[9], par exemple, et sa sœur Anna ont épousé le frère et la sœur Bernays.

En 1882, Sigmund Freud (1856-1939) rencontre Martha Bernays (1861-1951). En 1883, sa sœur Anna Freud (1858-1955) épouse Éli Bernays (1860-1923) (le frère de Martha). Ensuite, en 1896, Freud épouse sa « belle-sœur par alliance », Martha Bernays, la sœur du mari de sa sœur Anna : chacun donnera à sa fille préférée le prénom de l'autre[10].

De fait, ces mariages doubles, deux frères épousant deux sœurs, ou entre cousins, se pratiquent souvent en Bretagne et en Normandie, par exemple pour remembrer des terres.

On remarque aussi souvent la répétition transgénérationnelle de ces alliances entre cousins. Martine Segalen a même pu écrire en 1985 dans *Quinze Générations de Bas-Bretons* : « Deux couples d'ancêtres échangent des conjoints sur plusieurs générations », et mettre en évidence les *réenchaînements d'alliances.*

Mais de nombreuses femmes vivent mal que leur sœur épouse le frère de leur mari ; il est difficile pour elles de partager leur nouveau nom de famille avec une sœur dont elles espéraient s'être débarrassées, en quittant leur famille d'origine. Certaines belles-mères ne peuvent pas partager leur nom avec la « pièce rapportée » qu'est la nouvelle belle-fille. Diverses combinaisons familiales sont possibles, entraînant parfois des problèmes et même des drames.

Faux frères et sœurs élevés sous le même toit ou La famille élargie

Prenons l'exemple de deux femmes, la mère et la fille, qui épousent un père et un fils[11] et qui portent donc pour la deuxième fois le même nom. Elles vont vivre sous le même toit, elles se disputent le territoire, la cuisine, la maison ou les terres, l'héritage (même quand celui-ci n'est pas financièrement important).

Ces rencontres se font au foyer, et ces mariages unissent généralement le fils et la fille de précédents mariages d'un couple remarié, d'une « famille élargie reconstituée ». C'est parfois le beau-père (deuxième mari ou compagnon de la mère ou père du mari) s'unissant à sa belle-fille. C'est aussi un cas d'« inceste généalogique » : confusion des genres et des générations – non sans conséquences néfastes – même si légalement rien ne l'interdit (voir « Inceste de deuxième type », p. 170).

LEGS TRANSMIS ET STRUCTURE DE LA FAMILLE

En observant de près les structures familiales, on découvre un certain nombre de « structures héréditaires », avec des répétitions non consciemment décidées et même remarquées.

Ce qui semble héréditaire, « par hasard », sans que ce soit clairement défini, peut être, par exemple, le nombre d'enfants, l'espacement entre les enfants, voire le nombre de mariages, le nombre de fausses couches spontanées et d'avortements (IVG). Il y a des familles monogames, des familles à un seul mariage, à plusieurs mariages et remariages. Il y a des familles à un, deux, trois ou quatre mariages. Je n'ai jamais rencontré de famille à cinq remariages, mais on en trouve aux États-Unis en particulier. Il y a des familles à divorce ou à veuvage. Il y a des familles à suicides, à morts brutales, à enfants naturels, adultérins ou uniquement légitimes. Il y a des familles « cigales » et des familles « fourmis », montant ou descendant l'échelle sociale.

Tout se passe comme si la composition et la structure de la famille étaient répétitives et héréditaires, psychologiquement héréditaires – comme s'il y avait une règle non écrite que chacun suit, dans son esprit comme dans son corps.

Certains legs transmis, certains « héritages », peuvent être des dons tels les *dons musicaux* de la famille Bach (Jean-Sébastien, Jean-Chrétien). D'autres héritent de *qualités* (d'endurance, d'adresse, de dispositions sportives ou artisanales, de savoir-faire technique ou d'adresse manuelle…). Mais, dans ces structures héréditaires[12], apparaissent parfois des choses difficiles à comprendre.

Les de Mortelac : des morts d'enfants jeunes sur plusieurs générations

Voici l'histoire, disons, des de Mortelac, une vieille famille connue, dont les origines se retracent jusqu'aux Croisades. À l'issue d'une conférence sur « les liens répétitifs transgénérationnels », un auditeur inconnu me propose d'aller « discuter et de boire un pot », car il voulait me parler

de ce que mon approche réveillait en lui : les événements de vie dramatiques se reproduisant de génération en génération. Enfant, il avait été traumatisé par la mort de son petit frère. Il m'a dit qu'il s'appelait – mettons – Jean de Mortelac et que, depuis qu'il connaît l'histoire de sa famille, une histoire de plus de mille ans, à chaque génération, un enfant de trois ans ou de moins de trois ans meurt dans l'eau, le lac, la mare, l'étang… Cette menace répétitive l'angoissait d'avance au point qu'il avait résolu son problème en ne se mariant pas et en n'ayant pas d'enfants.

Nous savons que l'*origine des noms de famille* provient souvent d'un sobriquet. Le nom de famille était souvent lié à un « lieu-dit » (Dulac, Dupont, Dumoulin), à une origine géographique (Lombard, Germain, Toulouse, Saragosse), à une profession (Boulanger, Boucher), à une caractéristique physique (Legrand, Lebrun, Legros), ou morale-intellectuelle (Lebon, Crétin), ou rappelant un événement (Lecroisé, Lependu…).

Pour les de Mortelac, leur nom indique donc qu'il y a eu très probablement, autrefois, une mort brutale marquante : un adulte ou un enfant serait mort dans l'eau, dans un étang, un lac, une mare, une grosse flaque, une rivière…

Ceci expliquerait l'origine du sobriquet ou du nom de famille.

Mais la répétition du fait ? Que se passe-t-il pour qu'il y ait, encore maintenant, une mort d'enfant jeune « de Mortelac », à chaque génération ?

Je n'ai pas travaillé sur leur histoire familiale ni fait leur arbre généalogique, ni leur génosociogramme ; j'ai juste eu un long entretien avec un homme de la famille de Mortelac – et ensuite avec une de ses petites-cousines (née de Mortelac) qui avait, elle aussi, perdu et un petit frère et un enfant en bas âge accidentellement (sa mère elle aussi avait perdu un frère – et ne lui avait rien dit, « pour son bien » et pour la protéger).

Notons tout de même que les morts d'enfants en bas âge étaient fréquentes autrefois – même chez les rois : Louis XIV a perdu des enfants jeunes. Près de la moitié des nourrissons n'atteignaient pas l'âge de un an autrefois, et même au XIXe siècle.

Mais, dans cette famille de Mortelac, c'est un enfant qui marche déjà, et qui meurt dans l'eau, au XIIIe siècle, sous Louis XIV, en 1990, et toujours entre-temps.

Ce n'est pas qu'il y ait une malédiction sur cette famille ; je ne crois pas aux malédictions. Pourtant, on serait tenté de rechercher une explication, une « cause ».

C'était peut-être une « prédiction » inconsciente, ou une réparation, ou un rappel, ou un repérage, ou le pointage d'un *fait indicible et même impensé* ?

Prédictions et malédictions dans l'histoire

En ce qui concerne la prédiction de malédiction, de réalisation des prédictions, on en trouve même des exemples dans l'histoire de France.

Le roi Philippe le Bel (1285-1314) avait fait supprimer l'ordre des Templiers (1312) et condamner à mort le Grand Maître de l'ordre des Templiers, Jacques de Molay. Sur le bûcher, le 18 mars 1314, ce dernier crie avant de mourir : « Pape Clément ! Chevalier Guillaume ! Roi Philippe ! Avant un an, je vous cite à paraître au tribunal de Dieu pour y recevoir votre juste châtiment ! Maudits ! Maudits ! tous maudits jusqu'à la treizième génération de vos races ! »

Et, pendant les mois qui ont suivi, au cours de l'année 1314, les trois coresponsables de son jugement injuste ont payé : le roi de France est mort, le pape Clément est mort, le cardinal (qui présidait le tribunal) est mort dans l'année, puis le fils aîné de Philippe le Bel, Louis X, probablement assassiné dix-huit mois après.

La lignée des rois de France s’est éteinte en très peu de temps. C’était la fin des Capétiens directs.

Ce sont leurs cousins Valois qui ont succédé aux Capétiens en 1328, puis leurs cousins Bourbon (Henri IV, 1589-1610 – assassiné –, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, guillotiné). Rappelons que Louis XVI est sorti de la Conciergerie, de la prison du Temple, par la même porte que Jacques de Molay quatre cent soixante-sept ans plus tôt, pour aller à son supplice. Et que c’était la treizième génération.

Peut-on parler de « justice divine » ?

On n’ose penser à une malédiction : le mal prononcé solennellement agissant sur le devenir des êtres – et pourtant la « malédiction » a été prononcée par Jacques de Molay sur le bûcher. Les faits sont là : le bûcher, la malédiction, la mort du roi, la treizième génération. Est-ce pur hasard ? Coïncidences ? Synchronie décalée dans le temps ? Réalisation automatique des prédictions ?

Les cartésiens diraient que c’est, bien sûr, par pur hasard (Louis XVI : la treizième génération de rois de France depuis Philippe le Bel).

Prenons un autre fait historique de la même famille des rois de France.

Pur hasard bien sûr, que deux siècles plus tard, pendant l’année du Bicentenaire de la Révolution française (1989), à cinquante-deux ans, le petit-cousin de Louis XVI, le prince Alphonse de Bourbon, duc d’Anjou, président du comité des Jeux olympiques d’hiver, « s’est fait décapiter[13] » dans un champ, par un fil de fer oublié, en reconnaissant la piste de ski olympique de Beaver Creek, le lundi 30 janvier 1989. Il a été touché mortellement à la tête au cours du même mois anniversaire, à quelques jours près, que son ancêtre Louis XVI, le 21 janvier 1793.

Rappelons qu’Alphonse de Bourbon avait, un mois avant, le 21 décembre 1988, gagné le procès que lui avait intenté

son cousin Henri d'Orléans, concernant le droit d'héritage. Il est donc reconnu comme étant un vrai Bourbon, potentiellement prétendant au trône de France. Rappelons aussi que, dès 1789, l'ambassadeur de Madrid rappelait les droits des Bourbon d'Espagne au trône de France, en cas de malheur pour Louis XVI et ses descendants. À Louis XVI ont succédé ses frères Louis XVIII et Charles X – puis ses cousins français (les descendants de Philippe-Égalité – lequel avait voté la mort de Louis XVI), après les « Trois Glorieuses » (juillet 1830), Louis Philippe (jusqu'en 1848).

Effets d'une « parole forte »
La malédiction de Caton : « Delenda Carthago est »

Sans croire aux malédictions, on peut s'interroger sur l'effet d'une *parole forte accompagnant une émotion forte,* et surtout faite par une figure d'autorité[14], prêtre, guérisseur, parent, professeur.

Nous pouvons nous poser des questions sur ce qui s'est passé au sujet des Capétiens, à la fin des Capétiens, et à la « réalisation automatique des prédictions » sur les acteurs sociaux et leurs descendants, mais, pour le moment, ce ne sont que des constatations et des questions sans réponses.

Mais il peut y avoir un *stress de prophétie négative,* comme il peut y avoir une aide par une *prédiction positive* et un *regard positif (effet Pygmalion).*

Delenda : la colère du père et le sexe de l'enfant

Pour terminer avec ce survol de mon expérience du transgénérationnel, j'ai découvert le *poids des mots* – je ne sais comment dire autrement – dans une autre culture que la nôtre.

J'ai travaillé avec des familles, sur leur histoire, avec des arbres généalogiques dans d'autres pays que la France ; j'ai

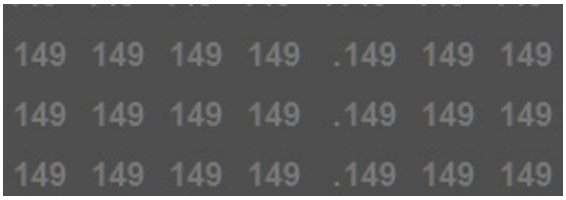
travaillé aussi au Maghreb, en Tunisie, sur et avec des familles.

Je voudrais citer l'histoire d'une famille arabe, nantie d'une série de filles : Djamila, Aïcha, Leïla, Oriane, Yasmine ; il naît une sixième fille, que le père appelle Delenda. Et l'année suivante le « fils » va venir, Mohamed, ensuite un deuxième fils Ali. Ceci se passe dans la région de Carthage.

J'ai plusieurs fois retrouvé cette configuration d'une succession de filles, avec Delenda avant le premier fils, juste après une longue série de filles.

Que veut dire *Delenda* ? Delenda n'est pas un prénom arabe, mais un mot latin. Cette expression vient de l'imprécation de Caton l'Ancien : *Delenda Carthago est* : « Carthage doit être détruite. »

Depuis deux mille ans, dans la région de Carthage, quand un paysan ou un citadin en a « ras le bol » d'avoir des séries de filles, il nomme la dernière-née Delenda dans un grand élan de colère : c'est la race des filles qui sera détruite. Il n'arrive rien de mal ni à Delenda ni à sa descendance, ni aux autres filles. Mais la série des filles s'arrête et des garçons naissent.



Génosociogramme simplifié de Delenda
Une série de filles dans une famille des environs de Carthage

C'est une tradition qui dure depuis deux mille ans dans cette région. Est-ce le hasard ? Il n'y a aucune explication. On pourrait dire : c'est de la superstition. Mais comment marche-t-elle, la superstition, pour déterminer le sexe de l'enfant ? La force de la parole ? Mais comment la « force de la parole » influence-t-elle la génétique ? Et ce père, s'il dit :

« Pourvu qu'il me naisse un garçon », ou « Je veux un fils », ça ne marche pas.

Il faut un « coup de colère » du père, qu'il soit exaspéré après une longue série de filles, à la naissance d'une cinquième, sixième, septième fille, et qu'il la nomme Delenda, pour qu'un fils naisse. Et on le voit chez des fellahs illettrés – qui n'ont jamais entendu parler des guerres puniques. Ça se dit et ça se passe ainsi depuis deux mille ans dans tout le Maghreb[15].

Le prêtre : l'effet d'une « parole forte »
Une parole forte mal comprise

Prenons une autre histoire familiale :

Dans un groupe de psychodrame, il y a quelques années, une dame dit :

« Je suis préoccupée ; ma petite fille fait un très mauvais asthme ; j'ai peur qu'elle ne meure.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ma fille aînée ; elle est malade… ma sœur aînée est morte… ma mère a perdu sa sœur aînée… ma grand-mère a perdu son frère aîné… cela fait des générations que l'aîné des enfants meurt jeune. »

Et elle ajoute : « Je veux arrêter ceci et je ne le peux pas ! J'en ai parlé à notre médecin et lui aussi est très inquiet pour ma fille. »

Je lui demande de parler longuement de son histoire de famille et, tout en parlant, nous faisons au tableau sa psychogénéalogie, son génosociogramme.

Nous travaillons avec elle sur ce qui s'est passé sur plusieurs générations ; et nous recherchons patiemment les événements marquants de la vie des arrière-arrière-grands-parents, en remontant au fil du temps, sous la IIIe République, l'Empire, la Révolution (cela fait sept à huit générations sur deux siècles).

Ce sont des gens de la terre, qui ont peu bougé : des paysans de Savoie, qui, pendant la Terreur et la Révolution, ont caché un prêtre ; le prêtre est sorti de sa cache après la Terreur. Il les a remerciés ; il les a bénis et il leur a dit : « En remerciement, l'aîné de chaque génération veillera sur vous. »

Depuis, par hasard, depuis deux siècles, l'aîné de chaque génération serait devenu un « petit ange au ciel », qui aurait veillé sur eux.

Et cette femme vivait ces décès d'enfants à chaque génération avec angoisse, comme une sorte de malédiction familiale incompréhensible.

Tout système dépend de son écosystème. J'ai donc réfléchi au *contexte* et au *cadre de référence* de cette famille – à l'époque et maintenant.

J'ai longuement parlé avec cette dame et je lui ai fait comprendre qu'on *peut entendre les choses différemment, selon son cadre de référence* ; qu'il y a une différence entre une bénédiction et une malédiction. On peut interpréter de plusieurs manières la phrase : « L'aîné de chaque génération veillera sur vous. » Par conséquent, si, par hasard, sa fille devenait médecin ou infirmière, elle pourrait veiller sur elle, quand elle serait plus âgée ou malade. Il y a plusieurs manières de veiller sur sa famille… en étant un soignant (médecin, infirmière, pharmacien), un citoyen utile et aidant (boulanger, cultivateur, gendarme, notaire, banquier…), curé, religieuse, psychothérapeute…

Nous avons donc *recadré* la phrase… et la prédiction.

À partir de là, quelque chose a changé dans sa façon de voir et de vivre, et la petite a guéri. La petite n'est pas morte – dix ans après, elle se porte toujours bien. C'est la première fois qu'un aîné ne meurt pas dans cette famille depuis la Révolution.

Cette répétition d'événements, à chaque génération, sur deux cents ans : comment ? Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Où cela s'inscrit-il dans l'inconscient personnel et familial ? *Comment la transmission se fait-elle ?* Est-ce une sorte *d'engramme* ? Quel sens cela a-t-il ?

Comment arrêter la chaîne ?

Pourquoi et comment une parole (thérapeutique) l'arrête-t-elle ?

Que se passe-t-il dans cette famille pour que l'aîné des enfants meure ? Ce sont des gens sérieux, responsables ; ils vivent dans de bonnes conditions ; ils font attention à leurs enfants.

Que se passe-t-il pour que, de la Révolution à nos jours, soit sur sept générations, il y ait eu un acte manqué et qu'un enfant (l'aîné) tombe malade, ou se blesse, et meure ?

Et pourquoi, lorsqu'on éclaire et recadre autrement la phrase, le dit, l'injonction, cela ne se passe-t-il plus ?

C'est comme si, quelque part, on n'*avait pas le droit de savoir et d'en parler* ; et en même temps comme si l'on n'avait *pas le droit d'oublier* et que, tout cela, il fallait *le faire savoir, mais ne pas le dire* explicitement, ni même savoir que l'on sait et que l'on transmet : une double contrainte diaboliquement contraignante *(double bind),* un double nœud gordien.

Nous retrouvons ici une caractéristique du *secret*. Guy Ausloos[16] a remarqué comme nous qu'« il est *interdit de savoir* et il est *interdit de ne pas savoir* ».

Tout se passe comme si *l'inconscient a bonne mémoire,* et tient à rappeler des faits et à *marquer le coup ;* sans le dire ni l'expliquer ; mais la manière dont l'inconscient pointe des événements dépend aussi de la manière dont la famille interprète et comprend ce qui se passe et y réagit.

Un texte, une vie, se voit, se lit, s'interprète dans un contexte, dans un cadre donné. On peut prendre quelque chose dans un contexte et le mettre dans un autre contexte ou un autre cadre, et la même phrase s'éclaire autrement ;

on peut *recadrer un événement* de malédiction, cela peut devenir une bénédiction.

On voit la même chose d'ailleurs face au cancer terminal ! D'insurmontable, une situation peut devenir difficilement surmontable, voire difficile mais passionnante à essayer de surmonter (concept de *hardiness*) – comme l'attestent les survivants des camps de concentration.

Ce qui est étonnant, c'est de constater, dans des génosociogrammes, ces *répétitions* qu'on voit de génération en génération, *comme si quelque chose parlait.*

« Ça parle sur l'autre scène », comme disaient Freud[17] et Groddeck, mais le fil rouge tiré nous amène plus loin en coulisse.

Conrad[18] disait déjà que tout se passe comme si « une immense, puissante et invisible main prête à s'abattre sur la fourmilière de notre globe, à saisir chacun de nous par les épaules, à entrechoquer nos têtes, et à précipiter dans des directions inattendues et vers d'incontournables buts, nos forces inconscientes », comme si une extraordinaire force nous conduisait vers notre destin.

Et quand on s'occupe de maladies physiques graves – comme le cancer –, on s'aperçoit qu'en faisant un génosociogramme commenté, une psychogénéalogie, un arbre généalogique complet, mentionnant les prénoms, « qui habite avec qui », les maladies, les accidents, les principaux événements de vie, les changements de lieu importants, les ruptures et les déracinements, en établissant des relations, des *liens signifcatifs,* on observe des *répétitions.*

En pointant et éclairant ces répétitions, on permet, lorsque le sujet vit mal, ou que l'on voit le patient vivre mal une *période difficile de fragilisation,* d'améliorer la situation, en recadrant autrement, en changeant le « script de vie », de maladie et de mort, de poly-accident, ou d'échec, en

script positif : le « client » va pouvoir devenir-redevenir un sujet et vivre ses choix – et enfin *vivre.*

Recadrer la maladie gravissime dans un ensemble familial répétitif lui donne un autre sens et change souvent le déroulement de la maladie.

Je ne veux pas dire forcément empêcher une mort ou les suites dramatiques d'un accident. Mais vivre les choses autrement.

Souvent, alors, les choses s'arrangent, le sujet émerge de sa fragilisation quand il peut parler de ce qui est arrivé, quand on décrypte, quand on tire et suit le fil rouge des événements, qu'on les cadre ou recadre autrement, *quand on parle le secret,* qu'on affronte le *non-dit.* On peut arriver à différencier l'amour familial, le respect, la loyauté familiale, d'avec l'identification à l'autre (« loyauté familiale invisible »), au point de vivre la vie de l'autre ou de mourir comme lui. Cela se déclenche souvent quand on pointe le syndrome d'anniversaire.

Tout au long de ma pratique de thérapeute, surtout depuis que je me suis penchée sur le transgénérationnel, j'ai vu des familles qui répétaient des maladies, des accidents, ou des morts involontaires, sur une, deux, ou même plusieurs générations, sans que l'on comprenne pourquoi ; mais on le constate cliniquement, comme une marque sur le corps et une encoche sur le temps.

J'ai constaté aussi que ce *travail* de mise en évidence des liens et des répétitions, de décodage, *donnait un sens aux événements et donnait prise sur eux* : quand on voit, quand on comprend, le sens émerge, le contexte se transforme, une autre forme émerge du fond, et les choses changent : le sujet respire, se débarrasse du poids du passé, souvent son corps change, sa vie change. Il devient un autre… et (parfois) la guérison vient de surcroît.

Van Gogh, Dali et Freud : l’enfant de remplacement et l’enfant réparateur

On observe aussi des faits inexplicables, lorsqu’il s’agit de ce qu’on appelle l’enfant de remplacement, un enfant conçu pour remplacer un petit enfant ou un parent mort récemment et qui, souvent, porte le prénom du mort et/ou naît pour l’anniversaire de sa mort, sans que le deuil soit fait.

Lorsque ce mort est occulté, le deuil non fait, le parcours de vie de l’*enfant de remplacement* n’est pas des plus heureux.

Un exemple des plus saisissants est celui du peintre Vincent Van Gogh, né le 30 mars 1852, un an jour pour jour après la mort d’un autre Vincent, son petit frère aîné, dont la famille ne voulait pas parler – mais dont il reçoit nom pour nom le prénom double Vincent-Wilhelm. Vincent Van Gogh a eu une vie tragique, comme si, quelque part, il lui était interdit d’exister. Son « frère paternel », Théo, auquel il était très lié et qui a été pour lui un frère bien aimant, se marie, a un enfant à qui il donne le nom de Vincent-Wilhelm, par amour justement pour son frère. Il écrit plusieurs mois après à son frère le peintre en parlant de son fils : « J’espère que ce Vincent-ci vivra et pourra se réaliser. » Et au reçu de cette lettre, Vincent Van Gogh se suicide. Comme si, pour lui, il ne pouvait pas y avoir deux Vincent Van Gogh vivant en même temps. Comme si son frère lui avait pointé l’incompatibilité de la coprésence.

C’est l’exemple d’un enfant de remplacement qui a pris la place d’un mort dont le deuil n’a pas été fait, et qui n’avait pas de place pour vivre. C’est un enfant de remplacement qui n’avait même pas la possibilité de parler de ce frère mort et qui se sentait d’une certaine façon comme un « usurpateur », puisqu’il prenait une place et un nom qui ne lui étaient pas destinés.

Par contre, Salvador Dali a su exorciser sa place de remplaçant.

Depuis son enfance, il savait bien qu'un autre Salvador Dali, le « vrai » Salvador Dali, était son aîné, son « petit frère mort », sur la tombe duquel sa mère allait pleurer deux fois par semaine. Alors il a décidé, raconte-t-il[19], de se démarquer de ce Salvador Dali si sage, un petit ange mort et enterré, en faisant le pitre. Et Salvador Dali, l'« enfant de remplacement » qui avait décidé de ne pas se laisser faire, a peint soixante-quatre fois *L'Angelus* de Millet, des *remake,* à sa façon, du célèbre tableau l'*Angelus du soir* : un paysan et sa femme, mains jointes, têtes baissées, prient dans un champ de blé, au-dessus d'un panier de pommes de terre.

Quand on a passé ce tableau aux rayons X, on a découvert, sous le panier de pommes de terre, un *pentimento,* un « repentir de peintre » : il y avait le cercueil d'un jeune enfant. Millet raconte dans ses *Mémoires* que, lorsqu'il a voulu exposer ce tableau à l'enfant mort, un ami lui a conseillé de changer de sujet, que c'était trop triste et qu'il ne pourrait le vendre… il a donc vite recouvert le petit cercueil par un panier de pommes de terre. Et Dali de dire lorsqu'on lui a appris l'histoire : « J'ai toujours subodoré la mort d'un enfant dans ce tableau. »

Il réfléchit sur qui il est et comprend en partie le mécanisme de sa survie comme enfant de remplacement :

> « Moi, j'ai vécu la mort avant de vivre la vie […]. Mon frère était mort […] trois mois avant ma naissance. Ma mère en avait été bouleversée au plus profond d'elle-même […]. Et, dans le ventre de ma mère, je ressentais déjà leur angoisse [de mes parents]. Mon fœtus baignait dans un placenta infernal. J'ai ressenti profondément la persistance de cette présence – une sorte de vol d'affection […]. Ce frère mort, dont le fantôme m'a accueilli […], ce n'est pas un hasard qu'il

> se nommait Salvador comme mon père et comme moi [...]. J'ai appris à vivre en remplissant le vide de l'affection qu'on ne me portait pas vraiment. » Dali, 1973, p. 12-13.

Je ne puis m'empêcher de citer à ce sujet un superbe passage d'une interview du romancier japonais Kenji Nagakami (France Huser, *Le Nouvel Observateur*, 25 juillet 1991[20]) lorsqu'il évoque la mort de son frère, un être violent, qu'il n'aimait guère : « Quand il mourut… j'éprouvai une intense impression de soulagement… Mais sa mort m'a hanté, elle revient sans cesse dans mes romans, en même temps que ma culpabilité pour cette joie que j'ai ressentie alors. Longtemps, j'ai cru que je mourrais quand j'atteindrais vingt-quatre ans, l'âge auquel mon frère s'est tué. Cette date approchait, mais mon fils est né – il prenait la place de mon frère mort, j'ai su alors que je ne mourrais pas. »

Un enfant qui naît après une mort n'est pas forcément un *enfant de remplacement,* ni l'enfant de la *mère morte* (déprimée et en deuil). C'est parfois, au contraire, le signe que la vie revient en force et avec joie avec la naissance de l'*enfant réparateur.* Par exemple, le petit Sigmund Freud a été élevé comme un fils unique, choyé. Il est né trois mois après la mort de son grand-père Shlomo Freud (1856). Même la tristesse de la mort de son petit frère puîné, Julius (1857-1858) et de son jeune oncle Julius (le frère de sa mère) à vingt ans (aussi en 1858) n'a pas changé sa place de privilégié aimé.

Mais cette *mort de bébé* puîné, alors qu'il était lui-même très petit, l'a peut-être marqué. On peut supposer que c'est lui qu'il évoque dans son analyse de son rêve *Non vixit* comme un revenant (in *L'Interprétation des rêves* (Freud, 1926, p. 417) : « Personne n'est irremplaçable. Regarde, ce sont des revenants ; tout ce qu'on a perdu revient. »

Si Sigmund Freud parle de *revenants,* Françoise Dolto parlait des *invisibles* et rappelait que Jules Laforgue citait souvent la phrase de saint Augustin : « Les morts sont des invisibles, ils ne sont pas absents. » Pour elle, les invisibles sont présents autour de nous et nous guident. (Les invisibles de Dolto sont proches du *Daimon* de Socrate.) C'est peut-être une autre intuition concernant le mode de transmission d'événements et de traumatismes entre générations.

Cendrine et quelques autres : l'anniversaire marquant-marqué

Nous avons parlé déjà, à propos des deux frères Lucien et Bernard, le mort et le vivant, du *syndrome d'anniversaire* et de la *période de fragilisation* (même âge ou même période de l'année, voire même date, jour pour jour), de certains événements difficiles, maladies, accident, morts, « mal être »…

« Le mort saisit le vif », disait l'adage romain – c'est comme s'il y avait un « télescopage » de l'enfant ou de l'adolescent mort par une mort d'enfant ou d'adolescent. C'est souvent le drame de l'enfant de remplacement dont nous avons parlé.

Gregory Bateson me racontait, en 1976, combien il avait été frappé par le suicide de son frère âgé de vingt-deux ans, le 22 avril 1922 ; Martin Bateson se suicida au revolver, en plein Londres, à Trafalgar Square, le jour anniversaire de naissance de son frère aîné John (22.4.1898-14.10.1918) tué à la fin de la Première Guerre mondiale.

Une de nos étudiantes, prénommons-la Cendrine, en faisant son génosociogramme au tableau de l'université de Nice, découvre, en le travaillant, comme une réaction en chaîne dans sa famille. Sa mère est morte du cancer, un 12 mai. L'année suivante son oncle (le frère de sa mère) eut un accident mortel un 12 mai. Plus tard, elle est venue

travailler la perte de sa grand-mère, morte – de mort naturelle et de vieillesse – aussi un 12 mai. En triant les papiers de famille, elle découvrit que son grand-père était mort d'accident un 12 mai et que son grand-oncle et parrain (du grand-père) avait été tué à la guerre un 12 mai.

Elle-même se « sentait mal » au printemps, respirait avec difficulté et devait être opérée un 12 mai, « date fixée par hasard par le chirurgien ». Mais trop, c'était trop pour elle, et, après notre entretien, on repoussa la date de l'opération (qui réussit).

Après avoir fait son génosociogramme, Cendrine fait maintenant des recherches généalogiques pour remonter au-delà du grand-oncle de son grand-père et de la révolution de 1789 afin de comprendre le pourquoi et le comment de cette date qui revient et touche des membres de sa famille à des âges différents, scandant toute leur vie familiale.

Prenons un deuxième exemple d'*anniversaire marquant-marqué*, d'un mort qui n'appartient pas à la famille – mais les très grands amis, les familiers de la maison, les proches, les intimes, une *famille choisie,* aussi proche que la *famille de sang.* Les uns et les autres font partie de ce que Moreno appelle l'*atome social* de la personne, son entourage affectif, ses proches, aimés et haïs et qui sont « quelque » part dans son inconscient, préconscient et conscient.

Il faut y rajouter, bien sûr, les animaux familiers adorés, ce qui est très souvent le cas pour des enfants, parfois marqués à vie par la perte tragique, souvent pas ou insuffisamment pleurée, d'un animal domestique ; c'est aussi le cas, souvent, de femmes seules, chez qui un chat, un chien, un perroquet, remplace les enfants qu'elles n'ont pas eus ou qui ont quitté la maison ; on le voit aussi parfois chez l'homme et son chien.

Les personnes ou les choses (grand-mère, nourrice, voisine maternelle, chien, piano, maison familiale, tableau) composant l'atome social doivent souvent être portées sur le génosociogramme, mais en utilisant une autre couleur.

Livia et Maria sont deux amies de cœur – très proches depuis l'adolescence – en classe et dans la vie. Un jour, Maria se marie et attend un enfant. Livia décide alors d'avoir elle aussi un enfant. Maria meurt en couches, le 27 décembre, d'une fibrinolyse (accident rarissime) : son enfant survit. Jeune mère célibataire, Livia accouche six mois après. L'enfant de Maria aurait dû naître pour la Saint-Sylvestre et s'appelle donc Marie-Sylvain, celui de Livia Sylvain-Marie. Sans parler de prédiction, il faut rappeler que Maria avait dit que l'enfant qu'elle portait était un « cafard » et n'apporterait que tristesse et problèmes.

Dix ans après, on découvre un 27 décembre que Livia a un cancer et on l'opère illico. Depuis elle va bien.

L'année d'avant elle avait déjà eu une entorse un 27 décembre, accident suffisamment grave pour l'obliger à se servir de béquilles pendant une quinzaine de jours. L'année d'après (onze ans après) elle part en famille à la neige, a un petit accident de ski le 27 décembre.

Deux ans après elle ne « se sent pas bien » : elle est angoissée, pleine d'appréhension diffuse – comme « toujours » pendant les fêtes –, et garde la chambre et le lit. Trois ans après, quelques mois après son opération, elle part à la montagne, elle glisse, tombe et se fait mal à la main juste avant Noël et se démet l'épaule le 27 décembre (tendinite à la suite d'une nouvelle chute). La radio montre qu'elle ne s'est rien cassé, mais elle a eu peur ainsi que ses proches. Aussi, elle vient me voir et on parle ensemble de tout cela : on fait son génosociogramme complet, avec son atome social, comportant sa famille et ses amis intimes. On souligne les dates des événements importants, et en rouge, les âges et dates qui se répètent. Les répétitions sautent d'autant plus aux yeux que l'on trace en rouge les liens entre ces dates (rapports sociométriques).

La répétition du 27 décembre lui apparaît évidente, les rapports et les liens entre ses accidents et l'intervention chirurgicale et l'anniversaire de la mort de sa grande amie,

marquant chaque fois d'un « pépin » cette « mort précoce et injuste » et ce triste et tragique anniversaire.

Nous espérons qu'après ce travail de mise en évidence de la marque de l'anniversaire, Livia n'aura plus d'accidents le 27 décembre, et pourra peut-être enterrer réellement son amie morte et finir son *deuil,* qu'elle aura donc *parlé* et non seulement pleuré et agi (d'autant plus qu'à l'époque elle n'avait personne à qui en parler).

Quatre autres exemples : les musulmans ; Jacques/Jacqueline ; un lundi de Pâques 1965 après Sébastopol ; Isabelle

L'inconscient a sa propre manière de calculer les anniversaires et les dates – ce qui n'est pas sans importance.

Voici quatre petits exemples :

Reprenons des dates essentielles des *Croisades,* et le texte d'Amin Maalouf *Les Croisades vues par les Arabes* (*op. cit.*, p. 294) :

> « C'est le vendredi 17 juin 1291 que, disposant d'une supériorité militaire écrasante, l'armée musulmane pénètre enfin de force dans la cité [d'Acre] assiégée. Le roi Henry […] se réfugie à Chypre. Les autres Franjs sont tous capturés et tués. La ville est entièrement rasée.
>
> « La ville d'Acre avait été reconquise, précise Aboul-Fida, à midi le dix-septième jour du second mois de Jumada de l'année 690 [de l'Égire.] Or, c'est très exactement le même jour à la même heure, en l'an 587, que les Franjs avaient pris Acre à Salaheddin, capturant puis massacrant tous les musulmans qui s'y trouvaient. N'y a-t-il pas là une curieuse coïncidence ?

> « Selon le calendrier chrétien, cette coïncidence n'est pas moins étonnante, puisque la victoire des Franjs à Acre avait eu lieu en 1191, cent ans presque jour pour jour avant leur défaite finale. »

Ce fut la fin de l'occupation par les croisés de l'Égypte, de la Syrie, de la Palestine.

Mais ce règlement de comptes n'est pas terminé. Huit siècles plus tard, le 13 mai 1981, à Rome, Ali Agça, musulman, tire sur le pape Jean-Paul II et blesse le « chef de l'Église et responsable des Croisades ». Ce ne serait qu'une vue simpliste que de ne parler à ce sujet que de l'acte d'un musulman « illuminé ». En fait, malgré les siècles écoulés, on n'a pas effacé l'ardoise, les musulmans parlent encore de génocide.

Françoise Dolto-Marette relate dans son ouvrage de souvenirs, *Autoportrait d'une psychanalyste,* que sa sœur, Jacqueline, est née, quasi jour pour jour, à la date anniversaire de la mort de son petit frère Jacques (Jacqueline), prénommée comme son frère en l'honneur de saint Jacques. Jacqueline mourra, elle aussi, jeune (Dolto, 1989).

Un lundi de Pâques (1965) après une mort accidentelle

à Sébastopol (1855)

Notre petit voisin Michel a été tué dans un accident de vélo le lundi de Pâques, en se rendant à l'église de son village. En recherchant avec sa famille des événements répétitifs, nous avons vu que son grand-père avait été blessé au cours d'un accident au printemps, à une date différente (mais en vérifiant dans un calendrier à correspondance portant les dates et les fêtes mobiles, nous avons découvert que c'était le lendemain de Pâques). En remontant plus haut dans l'histoire de sa famille, nous avons vu que son arrière-

grand-père avait été impliqué dans un procès pour homicide involontaire, pour avoir tué un cycliste qui n'avait pas respecté un stop et s'était jeté contre sa voiture. L'arrière-grand-père a été acquitté (en vérifiant la date, le jour, et les fêtes mobiles, il est apparu que l'accident est arrivé un lundi de Pâques). En remontant plus haut, on a trouvé un ancêtre artilleur qui, à la bataille de Sébastopol[21], a involontairement causé la mort accidentelle d'un canonnier ayant mal entendu les ordres…

Dans ma propre famille, ma fille et ses enfants sont tous nés en octobre, comme son père, sauf sa fille aînée, née par hasard à la mi-janvier. En recherchant les vraies dates de la naissance de Moreno pour un de mes livres, j'ai été confrontée aux changements de dates d'événements de vie, liées aux différences de calendrier « ancien style » et « nouveau style » après le « rattrapage » relativement récent des dates de notre calendrier grégorien (rattrapant le décalage lunaire) en Europe centrale et orientale [cf. note 48, p. 50] : 1917 seulement en URSS. Je me suis alors rappelé que nous fêtions l'anniversaire de ma mère Isabelle le 25 janvier, mais qu'à la fin de sa vie, elle nous reprochait, le 13 janvier, de l'avoir oubliée : née à Moscou un 13 janvier « ancien style », mais élevée à Montreux (en Suisse), sa date de naissance avait changé et avait été « rattrapée » au 25 janvier. En fin de vie, elle confondait les deux. Or, elle était née dans la nuit du 13 au 14 janvier (1892) – peu avant minuit (le 13 pour l'état civil) –, alors que sa mère (ma grand-mère) dansait au bal de la Sainte-Tatiana, patronne de Moscou, et ma première petite-fille est née, à quelques petites heures près, à la même date, peu après minuit dans la nuit du 14 au 15 janvier (le 15 pour l'état civil) : elle s'appelle Aude Isabelle (et ma fille ne connaît pas ces histoires de calendrier corrigé).

Noëlle : conflits d’habitus et identité alimentaire

Les conflits conjugaux et familiaux ne sont pas toujours liés à des mariages interculturels, interethniques ou interraciaux. Ils peuvent être liés à des différences de classe sociale (liés à la névrose de classe), à des différences d’opinions politiques, religieuses, ou même tout simplement aux us et coutumes de la vie de tous les jours. Les « lève-tôt » et les « couche-tard » ont des problèmes ensemble ; il y a des conflits fenêtre-ouverte, fenêtre-fermée, cigale, fourmi ; sportifs et sédentaires, etc., musique classique-musique rock, voire Bach *versus* Wagner, ou opéra *versus* opérette…

Beaucoup de conflits sont liés à l’argent, au *budget* et à l’*inconscience économique* : qui dépense et quoi (quoi le mari, quoi la femme), qui économise, comment se décide le budget et qui le gère, comment on partage, compte commun ou compte séparé. On peut utiliser le génosociogramme prolongé par un jeu de rôle pour clarifier le problème puis le résoudre.

Dans ce registre du banal et du quotidien, prenons l’exemple de *conflits alimentaires* – souvent liés à l’*identité alimentaire.*

Noëlle, jeune étudiante en fin d’études de médecine, Française d’origine « pied-noir » et Espagnole par sa grand-mère (cuisine à l’huile), d’origine savoyarde par son arrière-grand-père paternel (cuisine au beurre), habite avec son mari et son fils le midi de la France. Elle appartient à une famille d’origine simple : son père était professeur de mathématiques en Algérie, qu’il est obligé de quitter en 1962, au moment de la déclaration d’indépendance. Ils s’installent à Fréjus en 1968.

Comme elle le dit : « C’était la valise ou le cercueil. »

Son mari, médecin, est du même milieu.

Dans sa famille d’origine, on aime manger : son père est un gros mangeur, et un gros mangeur de viande ; depuis

qu’il a eu des problèmes de cholestérol, sa femme (la mère de Noëlle) l’a mis au régime, l’a obligé à renoncer à la viande, à manger des légumes cuits à l’eau, avec parfois un filet d’huile d’olive.

Son adolescence, elle l’a vécue sous le carcan du régime, et elle a souffert toute sa vie de ne pas « manger comme tout le monde ». Sa seule échappatoire, c’était de se faire inviter par sa marraine, « qui mangeait de tout, normalement ». Elle pensait que le mariage lui « libérerait l’estomac » et fit médecine « pour soigner ses parents ».

Son mari, médecin, a des conversions, voire des passions alimentaires successives, et oblige toute sa famille à le suivre et les met au régime ; il est très strict quant à l’alimentation de leur fils – qui est nourri à base de riz et de lentilles –, aussi strict et « régime-régime » que l’était la mère de Noëlle quant au régime de son père. Elle revit donc le même stress et la même contrainte alimentaire. Son mari se passionne d’abord pour l’« instinctothérapie » : ne manger que du cru, en choisissant à l’odeur les aliments, au moment de passer à table (ce qui pose problème à la maîtresse de maison, qui fait des achats plus importants que ce qui sera consommé, les prépare et les présente, quitte à en jeter une partie). Puis il passe avec autant de conviction et de passion à la « macrobiotique » (essentiellement à base de riz et de céréales germées, sans viande ni poisson), ce qui pose des problèmes de germination des céréales et de longue préparation à la maîtresse de maison, voire des problèmes d’achat dans des magasins spécialisés, sans parler des problèmes de convivialité et de repas avec famille et amis, ayant d’autres habitudes, dites normales.

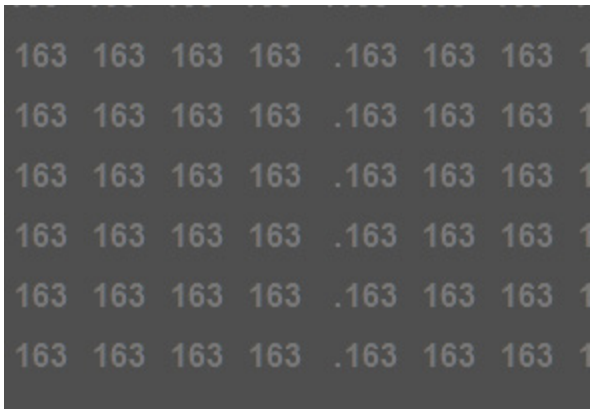
Noëlle souffre de ces contraintes et de cette différenciation sociale – qui crée une *distance sociale.* Elle est aussi désorientée dans ses goûts, dans ses odeurs et senteurs, dans la consistance et l’apparence de la nourriture, comme dans le style et le genre de magasins

qu’elle fréquente. C’est un motif de fréquentes disputes, et de conflits conjugaux, et aussi de tension perpétuelle.

Mais le plus grave, le plus caché, le plus insidieux, c’est que le rejet violent de la viande par son mari la coupe de ses racines familiales, de son *identité alimentaire,* de l’idée que son père se faisait de la nourriture « normale » et de ce que devait manger « un homme, un vrai », c’est-à-dire bifteck-frites, essentiellement. C’est de cette composante essentielle dont son mari prive son fils, le coupant ainsi de sa famille, de ses traditions et de son « identité alimentaire et masculine ». Ces rejets alimentaires le coupent même de sa famille à lui, qui le considère comme un peu « fada ».

Dans sa famille à elle, donc, c’est la femme qui choisit l’identité alimentaire et l’impose ; dans la famille de son mari, c’est le mari qui choisit et impose.

Génosociogramme simplifié de conflits alimentaires



---

1. *Vouloir guérir*, rééd. compl. 1991, avec génogramme.
2. Pour des raisons de simplification, nous n’avons mis qu’un trait pour le mariage.
3. En reprenant et en étendant la terminologie de Böszörményi-Nagy.
4. Ce cas clinique est typique de centaines de malades chez qui j’ai vu la *répétition familiale d’accidents* de voiture ou autres, de *maladies graves*, ou de *morts* à des âges, voire à des dates et sur des parties du corps signifiantes pour eux et leur famille, sur trois à dix générations.
C’est ce que j’appelle maintenant un *syndrome d’anniversaire*, reprenant sans le savoir à l’époque et développant le concept de Joséphine Hilgard, avec des

âges, dates, périodes critiques, ou « années de fragilisation ». Nous en reparlerons.
5. Nous avons effleuré son enfance sage et studieuse dans un collège religieux catholique, l'importance que son frère – plus que lui – avait donnée à la Passion du Christ, sa mort, à trente-trois ans, et les lectures de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Nous l'avons revu dix ans après, en 1994 : il va bien.
6. Que ce soit une « réalisation automatique de prédiction » inconsciente, de « loyauté invisible » de « stress de prophétie » suite à des histoires racontées en famille, une « répétition », une « engrammation psychologique »... un « terrain », c'est dans la tête plutôt que dans les gènes que ça se passe.
7. Paris, Minuit, 1985.
8. Le psychologue américain Laurence LeShan parle de *perte d'objet d'amour* dans la vie des malades, une deuxième perte qui réveille le traumatisme et la blessure d'une perte majeure d'un objet d'amour dans l'enfance, qui n'a pu être ni parlée ni pleurée – et dont le deuil n'a jamais été fait, et qu'on rencontre souvent dans le cancer, surtout chez des gens réservés. Cf. *You can fight for your life, Vous pouvez lutter pour votre vie*, Paris, Laffont.
9. Notons que Freud ne mentionne pas ses frères et sœurs dans son autobiographie, sauf Anna en passant.
10. Chaque couple donnera à sa fille le prénom de l'autre sœur : Éli et Anna Bernays donneront à leur fille le prénom de Martha, et Sigmund Freud et sa femme Martha donneront à leur fille le prénom d'Anna (1895-1982). Cette fille préférée de Freud travaillera avec lui et sera psychanalyste. Notons que l'année suivante, 1896, la belle-sœur de Freud, Minna Bernays (1865-1941), vient vivre chez les Freud, et que sa chambre à coucher sera commandée par celle des Freud
qui cesseront d'avoir des rapports sexuels. Peu après, toujours en 1896, le père de Freud, Jacob (1815-1896), meurt et Freud commence son auto-analyse. Remarquons aussi que Freud semble avoir été quelque peu traumatisé par la mort à neuf mois de son petit frère puîné Julius (1857-1858), la même année que la mort de son oncle Julius à vingt ans, le petit frère de sa mère Amalia (mais il garde sa place de fils aîné privilégié). Sigmund Freud et Anna Freud-Bernays seront les seuls de leur fratrie à émigrer et ne pas être tués pendant la Seconde Guerre mondiale (1942- 1943).
11. J'ai raconté, dans mon *Précis de psychodrame* le cas de Gisèle, psychotique internée à la suite de sa tentative de meurtre sur sa mère, la mère et la fille ayant par ailleurs épousé le père et le fils (donc portant le même nom) et habitant la même maison. En fait, sa mère s'étant remariée avec un veuf, Gisèle est élevée sous le même toit qu'un adolescent, le fils de son beau-père. Les « parents » vont les élever ensemble, en quasi « frère et sœur » d'une « famille reconstituée ». Mais en fait, ils vont « se fréquenter » et s'épouser. Après la naissance de son enfant Gisèle va avoir une décompensation psychotique, et être internée.
12. « Hérédité » plus psychologique ou mentale que biologique – peut-être une sorte d'engramme (c'est-à-dire une trace laissée en mémoire par tout événement dans le fonctionnement bioélectrique du cerveau).
13. Les titres de la grande presse parisienne. Le détail est faux : le prince est mort d'une fracture du crâne – même si la mort a été causée par le fil de fer qui

l’a touché. Pour les légitimistes, il est le vrai « roi » de France – Louis XX – et présidait récemment des fêtes du « millénaire capétien » (cf. Thierry Ardisson, *Louis XX,* voir aussi la grande presse). Il y aura foule le 9 février 1989, à midi, dans la basilique royale de Saint-Denis, pour la grand-messe de requiem du duc d’Anjou, cousin de Juan Carlos d’Espagne, et petit-cousin de Louis XVI.
14. C’est à cause de l’incidence inconsciente de ce qui est dit ou prédit que je me méfie de l’astrologie, cartomancie, lecture des lignes de la main, voyance – car, qui sait si le malheur prévu, et qui arrive parfois, ne provient pas justement de la parole dite, qui installe le néfaste, la mort, l’accident dans l’esprit des gens, et le rend donc possible ou prévisible, donc change le corps – l’espace – le temps – l’avenir (cela se rapprocherait de la « réalisation automatique des prédictions » – et créerait un *stress de prophétie*). C’est peut-être ce « mauvais œil » que l’on retrouve dans de nombreux contes, légendes, histoires de sorcière et de mauvais sort.
15. J’avais écrit au président Bourguiba pour lui demander une enquête statistique, mais il n’a pas répondu.
16. AUSLOOS Guy (1980), « Les secrets de famille », in *Annales de psychothérapie : changements systémiques en thérapie familiale*, Paris, ESF, p. 62-80 (collectif).
17. Cf. « Ça parle sur l’autre scène », p. 193.
18. De mémoire, dans *Typhoon*, cité par Monique Lassalle.
19. Entretien sur cassette au Centre Pompidou, lors d’une exposition Dali, dans les années 1980 à Paris, et ouvrage autobiographique : *Comment on devient Dali*.
20. Livres de Nagakami parus en français : *Mille Ans de plaisir* et *La Mer aux arbres morts*, Paris, Fayard.
21. Bien des choses intéressantes seraient à noter à propos de la bataille de Sébastopol (27 mars 1854-septembre 1855), déclenchée à la suite de tensions à propos des Lieux saints (le tsar défendant les orthodoxes et l’empereur les catholiques) et d’une reconnaissance du bout des lèvres de Napoléon III par le tsar Nicolas en mai 1851 (guerre de Crimée, 1853-1855). Une alliance inattendue franco-anglaise (contre les Russes) amène l’Anglais Raglan et le Français Pelissier à choisir le 18 juin (anniversaire de Waterloo) pour attaquer Malakoff – et ce sera une tragique défaite, à la suite de laquelle Raglan mourra du choléra le 28 juin, et Pelissier prendra Malakoff le 8 septembre 1855 – ce qui amènera la paix (Lavisse, 1989, *Histoire générale*, t. X).

Le passé dans le présent

Certains rattachent l'origine du génogramme à une conférence de Murray Bowen de 1967 sur la thérapie familiale ; mais on pourrait dire que le génogramme est issu des premières réflexions sur les liens familiaux complexes faites par Moreno – et son *atome social* – sans que les divers praticiens de la thérapie familiale systémique et du génogramme retracent cette « généalogie historique ».

Les utilisateurs approfondissent plus ou moins les rapports, les liens, les tenants et les aboutissants.

Je travaille ce que j'appelle le *génosociogramme* beaucoup plus en profondeur, dans un *contexte* plus complet, et en reconstruisant le passé souvent sur deux siècles (sept à neuf générations), et parfois plus.

L'éclairage psychosocial et psychanalytique, avec quelques « renvois en écho », ainsi que la perception des changements de sujet et aussi de rythme respiratoire approfondit et enrichit l'exploration par le génogramme, et en fait un *génosociogramme*. On met ainsi en évidence le dit et le non-dit, les liens et rapports socio-affectifs présents et passés. On travaille la communication non verbale et l'exprimé, les « trous », les « oublis », les ruptures, les cassures, les « fractures de l'âme », les synchronies et coïncidences de dates de naissance, mort, mariage, séparation, accidents, apparition de maladies, échecs aux examens, les rapprochements, les dates anniversaires ou importantes du monde personnel du sujet, de son monde familial (son « atome social ») et de son environnement socio-économique, la réalité personnelle psychologique,

pour que la personne comprenne mieux sa vie et puisse lui *donner sens*.

Freud et l'« inquiétante étrangeté »

Parfois des choses vues et entendues en psychothérapie paraissent étranges, même à des thérapeutes chevronnés.

Mais quand on les entend plusieurs fois, chez divers malades, quand on les écoute sans idée préconçue, quand on entend avec une oreille attentive, à la fois neutre et bienveillante, tout ce que l'être humain peut raconter, elles peuvent *faire sens (sens subjectif pour le sujet souffrant)* – et sens pour le thérapeute – surtout si l'on ne « colle » pas dessus une théorie qui serait probablement réductionniste de ce qui peut apparaître de nouveau et d'inattendu, et ensuite – ensuite seulement – peuvent ouvrir de nouveaux paradigmes et devenir faits cliniques puis scientifiques (faisant sens dans un nouveau cadre de références).

Freud décrit *L'Inquiétante Étrangeté* (*Das Unheimlich*, 1919[1]) :

> « […] Tout ce qui, dans les personnes, les choses, les impressions sensorielles, les événements ou les situations, éveille en nous le sentiment d'inquiétante étrangeté et [permet d']en déduire le caractère caché et commun à tous ces cas.
> « L'inquiétante étrangeté sera cette *sorte de l'effrayant* [c'est nous qui soulignons] qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières. […] Notre enquête a été menée *sur une série de cas particuliers* […]. Ce n'est qu'après coup qu'elle s'est vue confirmée […] » (Freud, S. E., XVII, p. 219 et s., *The « Uncanny »*, publié en 1919.)

Freud définit l'*inquiétante étrangeté* comme « le retour inopiné d'éléments qui auraient dû être depuis longtemps surmontés ou enrayés – et qui resteraient du passé de l'homme primitif, un *retour de l'archaïque* – ou d'éléments qui auraient pu et dû être refoulés [...]. Comme [*ibid*., p. 219] lié à l'horreur, la répulsion, l'angoisse, l'effrayant [...] lié aux temps que nous vivons » (*ibid*., p. 220) (écrit à la fin de la Première Guerre mondiale, publié en 1919).

Nous pouvons y discerner, avec Maria Török[2], l'*effet durable et lancinant d'un secret de famille* (la hantise d'un secret familial) – ou le *retour inopiné du refoulé* – ou les traumatismes des horreurs de guerre (Freud a dû soigner des blessés de Verdun).

Je pense trouver chez Freud une des bases théoriques pour étayer ce que je constate, comme d'autres thérapeutes faisant du transgénérationnel, dans les angoisses, dans les périodes de « froid mortel » (proche du syndrome de Raynaud) et d'effroi, et/ou les cauchemars répétitifs de *descendants de survivants de drames, catastrophes et horreurs innombrables de guerre* – ces symptômes apparaissent souvent à des *périodes de commémoration et/ou d'anniversaire* – que les faits aient été tus, sus et non parlés, ou cachés : secret et aussi *non-dit* – ou *historiquement connus, mais non parlés en famille* : souvenirs de guerre, camps, bombardements, cataclysmes.

Ce sont des signes proches des « traumatismes de vent du boulet » (cf. p. 37).

L'injustice

Je vais faire une parenthèse par rapport à ce que nous avons constaté dans les maladies gravissimes et en particulier dans le cancer : c'est le rôle de ce qu'on appelle le *ressentiment*.

L'injustice du sort

Le sentiment d'injustice est souvent complexe. L'injustice – l'inégalité – se vit aussi par rapport à l'inégalité du sort vis-à-vis de la santé, de l'endurance physique, de la vie et de la mort (« ce n'est pas juste » d'être handicapé, souvent malade, jamais malade, de mourir jeune, d'être orphelin…) autant que l'*injustice économique*.

Ce sentiment d'*injustice du sort* s'accompagne souvent de la *culpabilité du survivant*, pour le camarade qui revient d'un camp de concentration ou de guerre, alors que ses amis sont tous morts ; pour le frère qui survit à une noyade ou la sœur qui a survécu à la terrible « grippe espagnole » (vingt millions de morts de juillet 1918 à juillet 1920) – ou de la *culpabilité du nanti*.

L'effroi transgénérationnel
Traumatisme de « vent du boulet »

Les chirurgiens[3] de l'empereur Napoléon, pendant la terrible retraite de Russie (1812), avaient remarqué le choc traumatique de certains soldats qui avaient frôlé la mort de très près et senti passer le *vent du boulet* de canon, tuant ou « massacrant » près d'eux leur « copain » et « frère d'armes ». Certains en ont perdu la mémoire (comme le colonel Chabert). D'autres ont été effrayés et glacés jusqu'au fond de l'âme. Il semble que l'onde de choc qui les a ébranlés se soit transmise à certains descendants[4] qui en sont parfois glacés jusqu'aux os ou éprouvent malaises, angoisses, constriction de la gorge, *cauchemars*, à certaines périodes d'anniversaire (par une sorte de « zoom », de télescopage des générations et du temps, un *time collapse*).

Nous voyons actuellement, avec les commémorations de la fin de la guerre (1944-1994), le cinquantenaire du Débarquement (6 juin 1944-1994), de la Libération, de la

libération des camps, de la Paix (1945-1995), un *renouveau d'angoisse* et de *cauchemars* terrifiants, avec des images vivides (« comme si l'on y était ») chez les *descendants des survivants* de gazés d'Ypres (1915), de Verdun (1916), de camps de concentration (et même du massacre de Sedan, 2 septembre 1870 [cent vingt-cinq ans après], ou de la Révolution de 1789) – avec diverses manifestations de toux, de quasi-asthme, de « froid mortel », rappelant *l'angoisse de la mort proche,* du frôlement de l'aile de la mort, du *vent du boulet mortel* qui va tuer le voisin de combat.

Mises à jour, parlées, *remises dans le contexte historique et familial,* expulsées et « contenues » donc par l'écoute attentive d'un thérapeute *(holding)* qui comprend le contexte, ces manifestations diminuent et/ou cessent chez des adultes et même chez des enfants (de la 4e génération après Verdun).

Nous l'expliquons comme l'héritage involontaire et inconscient de traumatismes *d'événements « affreux », donc indicibles* (trop terribles ou terrifiants pour pouvoir être parlés, comme Hiroshima ou Verdun, les massacres arméniens ou les tortures) – *traumatismes non dits,* « ébranlants », non élaborés par la parole, non « métabolisés » et devenus ensuite *« impensés »*, *mais se manifestant* de façon psychosomatique, *« souvenirs de traumatismes qu'ils n'ont pas vécus »* – mais qui ont filtré ou ont « suinté » de génération en génération, et qu'on surmonte en les exprimant (psychothérapie, rêves, dessins, voire chants de « lamentos ») et en les cadrant de façon transgénérationnelle.

Par exemple, au moment du cinquantenaire du Débarquement, Barbara a des cauchemars en août-début septembre et « voit » des formes vagues qui dévalent sur elle. Elle décrit et dessine des sortes d'hommes à cheval « avec une sorte de pot rond sur la tête, avec un petit "truc" dessus ». J'observe avec attention, et dis : « Les

Prussiens ? » Elle s’écrie alors : « Oh ! les Uhlans ! » avec une terreur panique. Enquête faite dans sa famille éloignée, elle découvre que le père de son grand-père a assisté à six ans au massacre de Sedan, avec des milliers d’hommes et chevaux morts ou mourant et hurlant – et… les cauchemars cessent (cent vingt-cinq ans après). On joue la terrible bataille de Sedan en psychodrame thérapeutique. Elle dessine ses cauchemars, on analyse ses rêves : elle va mieux.

Une petite fille de trois ans et demi, Nathalie, a des cauchemars répétitifs, dont elle se réveille toutes les nuits en hurlant et s’étouffant (quasi-asthme) depuis toujours. Je tente une hypothèse de travail et demande à sa mère (un médecin) si elle a eu des membres de sa famille à Ypres ou Verdun. Elle répond : « Je ne sais pas pour les gaz, mais la famille de mon grand-père vivait près d’Ypres. » Ce soir-là, la petite fille n’a pas eu de crise d’asthme, mais un mois après c’est revenu. Sa mère m’en parle ; je lui conseille de la faire dessiner : elle dessine la « bête » de ses nuits et représente un… masque à gaz (qu’elle n’a jamais vu). Enquête faite, on découvre que son grand-oncle a été gazé à Ypres et son arrière-grand-père blessé à Verdun en 1916. Ceci parlé en famille, les cauchemars cessent et la toux s’arrête (et ne reprend pas – vérifié un an après). Elle est née en 1991, un 26 avril (rappel : attaque des gaz à Ypres, 22, 25 au 26 avril 1915).

« C’est pas juste… »

L’injustice subie, la « vraie justice » (real justice)

C’est pas juste est non seulement le cri du cœur des enfants, mais aussi de bien des gens victimes de malheurs (victimes du sort, maladies, accidents, malformations, cordon ombilical autour du cou à la naissance, séismes, incendie, tempête, rupture de barrage, pollution de plage, vandalisme

autour d’un match sportif, d’une « fête sauvage improvisée », de viols ou agressions sexuelles, bombes terroristes ou revendicatrices, erreurs de tirs ou judiciaires, ou de grèves longues…) et qui « payent les pots cassés » sans excuses (de qui ?) ni réparations.

L’expérience clinique en montre les ravages, sur les victimes et leurs descendants, mais récemment des policiers néo-zélandais et australiens ont commencé à intégrer dans les pays occidentaux (Amérique du Nord et Scandinavie) la coutume Maori de « vraie justice » (real justice) après avoir constaté que police et justice recherchent les coupables et les punissent parfois, mais que rien n’est fait réellement pour aider les victimes à surmonter le préjudice, le dol, les années perdues, la souffrance, le sentiment d’injustice souvent plus intolérable que le préjudice financier.

L’agressivité passive

Mais le sentiment d’injustice peut aussi conduire à divers comportements spécifiques de « pauvre victime » se manifestant par de l’*agressivité passive*, souvent très efficace, tant au point de vue familial que politique. Par exemple, la mère qui geint : « Va au cinéma, mon chéri, ne te fatigue pas à mettre une ampoule au plafond, je peux bien rester dans l’obscurité » ; ou encore les grèves de la faim et la lutte de passivité victorieuse de Gandhi.

Le « grand livre » de saint Nicolas

Rappelons qu’aux Pays-Bas, pour la *fête de saint Nicolas* (6 décembre), traditionnellement, saint Nicolas « arrive » trois semaines avant, avec une « foule de petits nègres » (les Maures) et « Pierre le noir » (« Black Peter ») ; il tient le *grand livre de saint Nicolas* dans lequel tout est écrit et passe la veille pour vérifier, savoir si les enfants ont été

sages ou pas – et les punir ou les récompenser (pendant ces trois semaines, les enfants mettent un sabot dans la cheminée – avec de la paille et une carotte et parfois du sucre et de l'eau pour le cheval – et ont la surprise – généralement pendant le week-end, et au matin, de découvrir de petits cadeaux et aussi, souvent, traditionnellement, du pain d'épice). Saint Nicolas « écoute tout » du toit et c'est souvent un peu effrayant pour les enfants, cette justice rendue.

En France, dans l'Est, il y a encore quelques années, les enfants attendaient à genoux sur l'escalier l'arrivée du Père Fouettard et de saint Nicolas, et que justice soit rendue – la sagesse récompensée, la méchanceté punie –, parfois non sans mal (je me suis encore occupée récemment [en 1991] de traumatisés de la Saint-Nicolas, malades chaque 6 décembre, depuis leur enfance, sans savoir pourquoi)… dans la région Nancy-Épinal.

Ce mois de décembre est spécial et souvent « marqué » ou traumatisant. Il y a la fête de saint Nicolas[5] (souvent plus fêté que le Père Noël), Noël et le réveillon, période de fêtes, de convivialité ou de solitude. Cette période du solstice d'hiver est proche de la période (chrétienne) de l'Avent (et du calendrier qu'ouvrent jour après jour les enfants), des fêtes juives de Hanoukka, de la fête de Santa Lucia (13 décembre[6]) des pays scandinaves, reprenant (continuant) les « fêtes de la lumière » païennes.

Pour en revenir au « grand livre des comptes familiaux » mis en évidence par Iván Böszörményi-Nagy, les membres de la famille doivent aussi loyauté aux principes et aux définitions symboliques du groupe familial.

Cette loyauté amène parfois à des « sacs de nœuds » et à des problèmes totalement insolubles ou difficiles dans les mariages – surtout entre gens d'origine différente.

Quand on est marié, on a des obligations (qui sont différentes des loyautés) vis-à-vis de sa famille d'origine,

mais aussi vis-à-vis de la famille d'origine du conjoint.

Date anniversaire et calendrier occidental Julien

Rappelons que l'application modernisée, relativement récente, du calendrier Julien, rattrapant le décalage lunaire, a donc décalé le 13 décembre au 25 décembre (Noël), mais que la fête de la lumière est restée au 13 décembre. Rappelons aussi que notre calendrier occidental actuel dérive du calendrier romain, réformé en 46 par Jules César (calendrier Julien) puis en 1582 par Grégoire XIII (calendrier grégorien), avec alors un rattrapage de dix jours pour éviter le « décalage astronomique » de dix jours, et, au XXe siècle de douze jours : le 13 décembre d'autrefois correspondrait donc au 25 décembre actuel. Ce rattrapage s'est fait au XXe siècle, à des dates obligatoires en Europe variables selon les pays. Par exemple, l'URSS a rendu ce nouveau calendrier obligatoire en 1917, avec la Révolution russe. Les pays nordiques ont gardé la Santa Lucia (la fête des lumières primitives) au 13 décembre, date autour de laquelle se décernent les prix Nobel en Scandinavie (le 10 décembre).

Traumatisme familial et « infinie répétition du même »

Ainsi que je l'ai déjà précisé, le syndrome d'anniversaire pourrait être un cas de répétition d'un événement, à la même date ou au même âge qu'un autre événement familial – ou d'« infinie répétition du même », sur plusieurs générations (et parfois dans la même vie d'une et même personne). Parfois c'est un événement heureux. Parfois c'est un événement traumatisant et difficile pour la famille. Parfois, il nous est arrivé (à nous-même [AAS], et à d'autres, de par le monde) d'arrêter la suite des événements (cf. les

exemples cliniques présentés). Reste le difficile problème du pourquoi et du comment. Comment essayer de l'expliquer ?

Prédictions météorologiques, économiques et fractales (travaux de Benoît Mandelbrot)

Il se trouve que, connaissant Benoît Mandelbrot et ses recherches depuis 1950, cette répétition du même m'a fait songer aux « fractales », et ce d'autant plus qu'en 1999 j'ai été contactée par plusieurs spécialistes de la « théorie du chaos » et des « fractales ». Ils pensaient que mon travail avec des malades atteints de maladies gravissimes comme le cancer (qui s'arrêtait au cours de ce travail dans certains cas[7]) et le syndrome d'anniversaire étaient ou pouvaient être une application ingénieuse des fractales pour arrêter la série des difficultés de santé. Or, comme nous/me l'a fait remarquer Iván Guerrini (professeur de la théorie du chaos à l'université d'État du Brésil), l'infinie répétition du même est une « fractale », comme le sont les découpes des côtes de Bretagne, d'un flocon de neige, d'une tête de chou-fleur, des battements de notre cœur (recherches de Benoît Mandelbrot, 1975, 1959-1997). Or, bien sûr, il est bon et normal qu'il y ait des « répétitions infinies du même » lorsqu'il s'agit des battements du cœur (c'est la vie) ou de la reproduction des cellules – mais que se passe-t-il lorsque quelque chose se dérègle une fois et qu'ensuite il y ait l'infinie répétition de cellules cancéreuses (et ce sera la mort) ? Qu'est-ce qui a changé ? Alors qu'on dirait que rien n'a changé.

Et c'est là que la théorie du chaos et des fractales pourrait peut-être faire comprendre qu'un tout petit événement peut « tout » faire changer (l'exemple classique d'un battement d'ailes de papillon *(butterfly effect)*, exemple donné en 1970 par Edward Lorenz, en étudiant les

prédictions du temps *(weather forcast)*, sur le fait qu'un battement d'ailes de papillon en Amazonie pourrait produire une tornade au Texas, vérifié (dans les années 1980) comme existant dans tous les phénomènes complexes naturels par exemple, le *Stock market* (la Bourse), le trafic des autoroutes, la dynamique des ions et de l'eau dans les sols, la circulation sanguine humaine, les « crises économiques » et la « dépression » (économique), le « football », etc. Je voudrais prendre un exemple clair et très simple, dans ce domaine délicat (et qui n'est pas mon domaine). J'ai écrit que je ne crois pas au hasard (aucun psychanalyste n'y croit), et pourtant… J'étais chez moi, devant mon écran d'ordinateur et je faisais faire par l'imprimante une copie de ce texte et, lorsqu'elle est arrivée en fin de « stock de papier », l'ordinateur l'a signalé et, sans bouger de mon fauteuil, devant l'écran, j'ai étendu le bras gauche, remis des pages et… alors, à ma grande surprise, les pages ont commencé à se retourner en tombant dans la corbeille. Pourquoi ? Je n'avais pas bougé de mon siège, ni « rien » changé, et pourtant quelque chose s'était passé qui a « arrêté » une série et en a commencé une autre. Mais pourquoi ? comment ? « Rien n'avait changé » dont je puisse avoir conscience.

Dans le domaine qui est le mien (le nôtre, ami lecteur), celui du transgénérationnel, en constatant l'arrêt de maladies gravissimes (comme parfois le cancer terminal, où l'on voit, après un certain travail, les métastases et cellules cancéreuses disparaître) à la suite d'un syndrome d'anniversaire et de loyauté familiale décodés, ou « traumatisme de vent du boulet », traumatisme grave et inacceptable et deuil non fait d'une mort inacceptable passée (homme ou animal, dans sa vie ou dans celle de sa famille) : on cerne ce qui « attire » la répétition *(attractor)*, une tendance à se comporter : un *behavior*, comme reprend Guerrini (communication privée, août 2000). Mais on devrait prouver scientifiquement (avec l'avancée de la science et

des échanges interdisciplinaires) et pouvoir expliquer mieux et plus complètement les répétitions et les « attracteurs ».

La résilience

Les « enfants incassables » qui résistent à tout et les problèmes de leur descendance

Certains enfants, sans père, et souvent sans père ni mère, sans famille ni soutien, paraissent survivre envers et contre tout et à tout. Ces réussites ont été « oubliées » par des psychanalystes (et surtout par leurs vulgarisateurs) et les services sociaux, qui continuent à dire (à tort) que l'essentiel de l'équilibre et de l'identité est créé dès trois ans, ou jusqu'à sept ans et que, si c'est manqué, les problèmes suivent. Mais déjà J. Bowlby voyait des exceptions dans son étude célèbre sur les enfants abandonnés, et récemment des travaux américains puis français (cf. Boris Cyrulnik) ont mis en évidence des succès éclatants familiaux et professionnels d'enfants « élevés » dans la rue ou dans des camps de concentration.

La « sécurité de base ». L'élan vital

Il est possible que ces enfants survivent parce qu'ils ont en eux un *ressort inné ou caché*, lié à un *fort élan vital*, à une formidable énergie de vie, qui leur permet de rebondir, parfois parce qu'ils ont su trouver des pères ou mères de remplacement, ou grands frères de substitution. François Tosquelles parlait d'ailleurs de *poly-pères* ou de *poly-mères*, dans notre civilisation actuelle.

C'est une *sécurité de base*, peut-être donnée par les *parents* ou substitut parental *aimant*, au moment de la naissance ou de l'apprentissage en sécurité des premiers pas (on parle de léchage pour les animaux), faute de quoi on

a des « ours mal léchés » – ou des accidentés de la vie, voire des morts.

Certaines *rencontres* non seulement étayent mais permettent *survie et croissance* quasi normale, « ouvrant à la vie » : grand-parent ou voisin(e), parent nourricier, instituteur, « patron au grand cœur », « tiers digne de confiance » ou autre « aidant » ou « passeur », ami d'infortune ou « compagnon de route » (partout, y compris dans un camp de concentration de guerre ou politique) et qui fait le relais nécessaire et permet de croire en la vie.

Pour qualifier ces « enfants incassables », on a récemment forgé le terme de *résilience*, qui désigne la capacité à réussir, à s'en sortir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité (malgré l'empreinte psychologique, voire biologique laissée par le traumatisme et la blessure).

Mais c'est pour leurs descendants que le problème se pose, car *le traumatisme transmis est bien plus fort que le traumatisme reçu*, comme on vient de le découvrir récemment par le dosage du cortisol, l'étude des récepteurs aux corticoïdes et de la sécrétion du CRF (Cortico-Reliesing-Factor) dont le taux (cité par Cyrulnik, 1999) est quatre fois plus fort chez les descendants que chez les traumatisés. Ainsi les enfants des survivants de l'Holocauste souffrent trois fois plus de *syndromes posttraumatiques* que leurs parents (qui ont souffert dans le réel et y ont fait face) (cf. R. Yehuda, 1995).

Transgénérationnel et intergénérationnel : la mémoire revisitée : mémoire vive ou trous de mémoire incrustés

On fait la différence entre deux sortes de transmissions familiales, conscientes/inconscientes, « métabolisées » ou pas :

— *Les transmissions intergénérationnelles* sont des transmissions pensées et parlées entre grands-parents, parents et enfants : habitudes familiales, tours de main, manière d'être ; on est médecin, instituteur, agriculteur, notaire, marin, militaire de père en fils ; on est « dans les postes » ou « à la SNCF », on a la « main verte », une « bonne oreille musicale », on est « bonne cuisinière », ou « gros mangeur » (ou on décide de faire le contraire).

— *Les transmissions transgénérationnelles ne sont pas dites, ce sont des secrets, des non-dits, des choses tues, cachées, parfois interdites même de pensée (« impensées »)* et qui traversent les descendants sans être ni pensées ni « digérées ». On voit alors apparaître des traumatismes, des maladies, des inscriptions somatiques – ou psychosomatiques, car elles disparaissent souvent si on les parle, pleure, crie, en les retravaillant ou « perlaborant ». On voit même apparaître des cauchemars terrifiants chez certains petits-enfants de déportés, résistants, nazis, trépassés en mer, et divers morts sans sépulture, et même chez des descendants de vivants traumatisés par ce passé trop lourd (indicible, tu) – un choc de « vent de boulet[8] ».

Exemple d'inceste de substitution, tiré de la vie littéraire

À Rouen, au XIXe siècle, les Le Poitevin et les Flaubert sont amis, le jeune Le Poitevin épouse la meilleure amie de la jeune Mme Flaubert ; chacun deviendra le parrain du fils de l'autre : le chirurgien Achille Flaubert (1784-1846) devient le parrain d'Alfred Le Poitevin (1817-1849) et Paul-François Le Poitevin devient cinq ans après le parrain de Gustave Flaubert (1821- 1880). Leurs enfants : Alfred Le Poitevin, sa sœur Laure et Gustave Flaubert développent une amitié passionnée – les jeunes garçons projettent de ne jamais se quitter et de partir en Orient ensemble –, la petite sœur en

étant la confidente. Pour diverses raisons, Alfred épouse en 1846 (l'année de la mort de son père), à vingt-neuf ans, la sœur d'un autre Gustave : Louise de Maupassant ; son ami de cœur, Gustave Flaubert, faillit en mourir de chagrin, et sa sœur Laure Le Poitevin épouse l'autre Gustave, son nouveau beau-frère, Gustave de Maupassant. Alfred meurt de façon brutale deux ans après, en 1849.

Un an après la mort inopinée, à trente-deux ans, d'Alfred Le Poitevin, son ami Gustave Flaubert s'embarque le 4 novembre 1849 pour l'Égypte avec un ami (de substitution ?), Maxime Du Camp, et au même moment Laure conçoit Guy de Maupassant (1850-1893) avec son mari Gustave, au château de Miromesnil. Laure quittera son mari peu après et élèvera seule son enfant. Voir pour plus de détails la *Correspondance de Gustave Flaubert* (1887-1893), précédée de *Souvenirs intimes* de Mme Commanville, sa nièce, – et les recherches de Pierre Marc de Biasi et ses *Carnets de travail de Flaubert* (Paris, Balland, 1992).

On peut peut-être parler d'inceste généalogique ou plutôt *d'inceste de substitution* pour ce *double mariage de frère et de sœur, suivi de conception symbolique à des moments précis,* et si importants, pour ce frère et cette sœur, et même de *relations de substitution à trois.* Alfred, qui aime tendrement et sa sœur Laure et son ami Gustave, épouse la sœur d'un autre Gustave – et sa sœur épousera son beau-frère, puis elle concevra un enfant au moment du départ de son ami Gustave pour l'Orient avec un autre ami (voyage de substitution du voyage autrefois prévu Alfred-Gustave ?).

Laure de Maupassant-Le Poitevin demandera à l'ami de cœur de son frère Alfred, décédé et tant aimé, Gustave Flaubert, de devenir « comme un père » pour son fils, ce que Flaubert fera. Gustave Flaubert, devenu écrivain connu et reconnu, enseigne ce qu'il sait à Guy de Maupassant, à partir de 1873, l'introduit, à vingt-trois ans, dans la vie

littéraire et mondaine parisienne, le présente à Zola et le fait collaborer aux « Soirées de Médan ».

En janvier 1880, à trente ans, Guy de Maupassant publie *Boule de suif* ; Flaubert le félicite par écrit, lui dit que c'est un chef-d'œuvre, et même lui écrit : « Mon cher fils. » Peu après, Flaubert meurt, lui aussi brusquement, d'une congestion cérébrale, à cinquante-neuf ans – ayant, si l'on peut dire, parfaitement rempli et son œuvre et sa mission de père de substitution.

Ne rentrons pas trop dans la vie intime de Flaubert, dans sa confidence : « Madame Bovary, c'est moi », dans ses pertes et regrets. Constatons seulement.

Guy de Maupassant aura une série d'accidents de santé, une vie à la fois joyeuse, célèbre et difficile : il apprend et hérite de l'amour de la vie de son oncle Alfred et de son ami Gustave Flaubert et goûte comme eux aux plaisirs charnels. Il le paiera cher, à son tour, de sa lucidité et de sa vie : il sera interné en psychiatrie, probablement des suites d'une syphilis, mal soignée à l'époque (PG), et mourra jeune, à quarante-trois ans, des conséquences d'un incident vénérien.

« Je me souviens. » Stigmates de la mémoire familiale de deuils non faits

La devise canadienne « Je me souviens » peut être symbolique de deuils non faits, et que l'on retrouve comme des stigmates dans des accidents répétitifs de génération en génération, de maladies non perçues comme ayant un aspect psychologique-psychosomatique, de *cauchemars chez les descendants de familles traumatisées* par un sort/une *mort trop horrible ou incertaine* (en mer, sur le champ de bataille, dans des camps, des enlèvements/fuites de gens portés disparus) ou sans sépulture, dont la famille

espère le retour, faute d'avoir vu le corps, ou familles à *secret concernant la mort.* Les cris-sons du Roy Hart Theatre (issus des appels des soldats mourant sur le champ de bataille de Wolfsohn), le « cri primal » (nommé par Janov), le psychodrame ou d'autres formes de thérapie émotionnelle sont peut-être applicables à eux, comme aussi aux gémissements des *cauchemars* répétitifs de certains descendants de disparus ou de traumatisés de guerre.

Inceste et inceste de deuxième type

Au sens habituel, l'inceste s'applique essentiellement aux rapports consanguins familiaux interdits (sexuels ou quasi sexuels) : père-fille, grand-père-petite-fille, oncle-nièce, frères-sœurs, mère-fils, parfois beau-père-belle-fille…

Le professeur Ghislain Devroede, chrirugien au CHUS de Sherbrooke (Canada), utilise un test clinique (lié aux travaux d'Arnold et Denis) pour mettre en évidence et soigner le traumatisme de l'inceste et des *abus sexuels* (ou du choc du harassement sexuel) souvent lié à de la constipation gravissime (conséquence de l'« anisme »).

Françoise Héritier a mis en évidence en 1994 *(Les Deux Sœurs et leur mère,* Paris, Odile Jacob) un rapport familial interdit depuis longtemps entre *parents par alliance,* qui serait quasi incestueux par l'entremise d'un tiers : les sœurs et la mère de sa femme sont interdites au mari – ainsi que la deuxième femme de son père – du fait d'une « contamination » par des « fluides féminins », qui font d'un couple une « même chair ». Longtemps interdit par l'Église chrétienne et la loi, jusqu'à une date récente, bien que très largement pratiqué tant dans les temps bibliques (quasi une obligation pour le frère d'épouser la veuve de son frère – rappelons aussi que Jacob a épousé les deux sœurs Rachel et Léa) et dans nos provinces et campagnes.

Les lois civiles américaine et française n'interdisent plus le mariage entre ex-beaux-frères/belles-sœurs ou avec un beau-fils ou une belle-fille (bien que le problème ait été soulevé pour Woody Allen en 1994, concernant ses rapports avec la fille adoptive d'une ex-concubine). Plusieurs films et TV série B archipopulaires américains, repris en France en 1992-1996, abordent ces divers mariages et remariages, entre parents et parents par alliance.

Le syndrome d'anniversaire

L'être humain a une « mémoire d'éléphant », et les us et coutumes du mariage, du nombre d'enfants, et souvent même de l'âge de la mort, le choix de la profession se transmettent de génération en génération *(les liens intergénérationnels)* de façon consciente et parlée : on est souvent agriculteur, ingénieur, médecin, professeur, notaire, boulanger, militaire ou marin, de père en fils, et sans le savoir on se marie souvent et on meurt souvent au même âge, parfois à la même époque ou à la même date. Beaucoup de gens en font d'ailleurs souvent un *projet* (conscient) ou une *prédiction* (inconsciente), par *loyauté familiale invisible* (et *transmission transgénérationnelle*).

Mais ce n'est que depuis peu, depuis une vingtaine d'années (thèse de doctorat de Joséphine Hilgard sur la psychose d'adulte, aux États-Unis, travaux d'Anne Ancelin Schützenberger sur le cancer [1983], les accidents de voiture, et les conséquences somatiques des traumatismes de guerre sur les descendants [1994]), que l'on a mis en évidence un *syndrome d'anniversaire* dans la maladie (dans certaines maladies, pour certains malades) avec, donc, un aspect psychosomatique-somatopsychique corporel (*bodymind,* en un seul mot, comme l'indique Ernest Rossi).

Des travaux récents ont même mis en évidence des *cauchemars vivides, avec une mémoire quasi*

photographique de traumatismes terribles et indicibles de guerre chez certains descendants de survivants sur plusieurs générations, chez des rescapés de camps de concentration (Judith Kestemberg, Nathalie Zajde), génocides, massacres divers, guerres « horribles » comme chez des descendants de gazés d'Ypres (1915) et de Verdun (1916), de Sedan (1970) (Anne Ancelin Schützenberger, 1994, 1995), avec divers symptômes de constriction ou d'inflammation du carrefour bucco-pharyngé (toux, crachements, raclements, bronchites fréquentes, « asthme »…).

On pourrait se demander comment se fait cette transmission transgénérationnelle[9], *inconsciente et involontaire*, qui « ponctue » certaines périodes et dates familiales-historiques, ravivées souvent par des anniversaires et commémorations (comme un cinquantenaire).

On pourrait parler, avec Moreno, de *co-conscient familial et groupal,* et de *co-inconscient familial et groupal*, d'*unité duelle* mère-enfant *in utero* (M. Török), d'*imprégnation mémorielle* entre père et fils, ou grand-père et petit-fils, de *co-soi* (Ada Abraham), de *fantôme et de crypte* (Nicolas Abraham et Maria Török), suivant un secret et un non-dit des parents, de *loyautés invisibles* (Iván Böszörményi-Nagy), de « télescopage des générations », de « télescopage du temps » *(time collapse)*, de transmission transgénérationnelle de traumatismes de guerre et d'événements de vie marquants-marqués.

Il y a à ce sujet de nombreuses *constatations cliniques de ces transmissions* et quelques travaux statistiques (Hilgard). Mais les voies neurologiques ou génétiques de transmission de caractères acquis et les facteurs de la transmission ne sont pas encore élucidés, malgré la découverte de nombreux nouveaux neurotransmetteurs.

Quand on permet aux gens de *s'exprimer,* et qu'on les aide à parler, les fait dessiner, rejouer les scènes en psychodrame (en « petites vignettes »), on arrive ainsi à terminer, à clore un traumatisme et un deuil par un acte symbolique, terminant ainsi les tâches inachevées[10]. Les symptômes s'arrêtent souvent chez eux et même chez leurs enfants, quand c'est « écouté-entendu » par une personne compréhensive, un *psychothérapeute contenant*[11].

Deux cas cliniques de « syndrome d'anniversaire[12] »

Myriam ou le récit de la matérialisation d'un inconscient familial

Myriam a treize ans quand elle s'empale accidentellement sur une barre de fer qui balise une route du Québec.

C'est l'hiver, peu avant Noël. Entre deux livraisons de journaux, elle joue sur les montagnes de neige qui se sont accumulées. Elle s'élance, glisse, dépasse l'extrémité de la pente et chute sur une des barres plantées profondément de part et d'autre pour indiquer le chemin.

La barre est gelée dans le sol. Les ambulanciers ne sont pas capables d'emmener le corps étranger avec la victime qu'ils doivent désempaler avant de la conduire à l'hôpital.

L'adolescente respire avec difficulté à cause d'un pneumothorax droit, pour lequel un drain thoracique est placé.

Elle survit à l'accident, malgré la probabilité de décès de près de 50 % qui accompagne une double perforation du duodénum. En effet, les seuls dégâts causés par la barre de métal sont la rupture de l'hymen, l'entrée et la sortie du duodénum et la perforation diaphragmatique droite cause du pneumothorax. Tous les autres organes sont intacts : vessie, utérus, bifide de naissance, aorte et veine cave,

intestin grêle, côlon, foie, carrefour biliaire et estomac, l'objet passant à quelques millimètres de plusieurs de ces viscères. Il a même réussi à passer entre le rectum et le vagin, dans l'espace virtuel qui les sépare, sans perforer ni l'un ni l'autre. Dix jours après l'accident, Myriam rentre chez elle.

Dans les semaines qui suivent, elle est agitée, dort mal, se remémore les conversations des ambulanciers occupés à la désempaler. Elle fait une bande dessinée de l'accident, dans le but de « produire » un objet qui concrétise son angoisse de façon non verbale. Le dessin où elle s'empale est illustré d'un lampadaire extrêmement phallique, éjaculant des traits de lumière de son gland. La légende dit qu'elle est « sur une pine de métal », terme populaire québécois pour parler d'une barre de fer. Lorsque l'adolescente est désempalée, le lampadaire est debandé.

Lors de l'accident, le père de Myriam, nettement plus âgé que sa femme, se tenait en retrait. Il viendra rarement au cours du suivi. Sa mère, extrêmement présente aux soins intensifs, vient en clinique à chaque visite. Elle ne cesse de se bercer. Questionnée sur le pourquoi de cela, elle n'a pas le temps de répondre que Myriam répond à sa place : « Elle se berce tout le temps ! » Et la mère de dire : « Myriam aimerait connaître mon grand secret. »

Le secret de famille

Il s'avère que la mère de la victime a été violée par deux hommes à l'âge exact où sa fille s'est empalée et qu'elle n'en a jamais parlé avec personne.

Myriam intègre bien cette découverte avec ce qu'elle a vécu elle-même. Elle parle de la relation de couple de ses parents, qui va en se détériorant, et elle prédit leur séparation. Elle déduit que le viol de sa mère n'est pas le seul dans sa famille. Soupçonnant un malheur semblable

chez sa grand-mère maternelle, elle fait enquête chez celle-ci, qui révèle à sa petite-fille qu'elle aussi a été violée à treize ans, par un homme, et qu'à onze ans elle avait déjà été violée aussi. Elle non plus n'en avait jamais parlé.

Myriam a bien guéri au niveau physique. Lui reste une hypersensibilité périnéale au moindre examen, qui sort de l'ordinaire et laisse présager de possibles difficultés sexuelles. Elle continue à venir régulièrement à l'hôpital, dans le service de chirurgie, pour *parler de sa famille.* Une dépression existentielle profonde, masquée, commence à émerger. Elle prend conscience qu'elle a beaucoup fait « comme si » et porté un masque en public.

Noëlla ou anniversaires solitaires avec le bistouri

Noëlla est une vieille fille constipée, hospitalisée pour subir une colectomie totale avec réanastomose au rectum, comme palliatif à une problématique de transit sévère. Le chirurgien n'est pas enthousiaste à l'idée de faire cette opération, mais il déclare qu'il n'a plus d'autre alternative. Il demande malgré tout une seconde opinion chirurgicale, qui conclut, hors de tout doute, à la nécessité d'une psychothérapie et non d'une chirurgie.

La malade refuse catégoriquement l'idée qu'elle est « folle », refuse la psychothérapie, préfère la chirurgie et subit la colectomie.

Dix ans plus tard, elle mourra. Entre-temps, elle aura été hospitalisée *chaque année autour de sa date de naissance.* Trois de ces hospitalisations conduiront à une chirurgie de lyse adhérentielle. Rétrospectivement, il s'avère que *la colectomie totale s'est faite le jour de son anniversaire.*

Pr Ghislain Devroede (13 décembre 1997).

Syndrome d'anniversaire, télescopage du temps et traumatismes transgénérationnels nationaux en histoire – Kosovo, 28 juin 1389, 28 juin 1914, 28 juin 1989.

L’histoire et ses massacres se répètent, lorsque certains dirigeants n’ont pas bonne mémoire et heurtent des peuples et des cultures par ignorance du passé – et que d’autres s’en souviennent trop et pleurent toujours leurs traumatismes historiques passés (« traumatismes choisis »), ou les exploitent. L’histoire du Kosovo est quasi exemplaire. C’est un tragique exemple actuel du « télescopage du temps » *(time collapse)*, du « syndrome d’anniversaire » en politique et de déclenchements de génocides – suite à des deuils non faits et à des « traumatismes choisis » (et régulièrement rappelés). La bataille historique du Kosovo (1389) est importante pour comprendre pourquoi la Première Guerre mondiale (la « Grande Guerre ») a éclaté en 1914, et comprendre les récents (1989-1998) massacres et troubles au Kosovo, en Albanie, Serbie et ex-Yougoslavie. Au Moyen Âge, les Ottomans (musulmans, Turcs, venant d’Asie Mineure) et les Balkano-chrétiens : Serbes orthodoxes, et aussi parfois avec les Croates, Roumains et Albanais, se sont battus pour le pouvoir dans les Balkans et en Europe centrale. La bataille des Champs de Kosovo *(Kosovo Poljie)* – qui a duré dix heures mais dont les détails historiques ne sont pas tous très clairs – s’est terminée par la défaite des Serbes (orthodoxes) et de leurs alliés chrétiens devant les Ottomans (musulmans, Turcs) le *28 juin 1389* (cf. Vamik Volkan, *Bloodlines*, 1997, I. Kadaré, 1998) (Hypothèses des interventions du Dr V. Volkan et du Pr A. Schützenberger à l’ouverture du Congrès international de psychothérapie de groupe, Londres, 26 août 1998). Un leader serbe, le prince Milos Kobollic, assassine par traîtrise le sultan Mourad qui, mourant, fit en retour décapiter son beau-frère, le prince serbe Lazare (canonisé depuis) et plus d’une centaine de Serbes, le *28 juin 1389*. Avec la chute de Constantinople (1453), prise par les Turcs (Ottomans-musulmans) et la fin de la « Grande Serbie », la « défaite du Kosovo » devint une sorte de deuil national et un *traumatisme historique choisi* pour les Serbes, marqué par un culte à saint Lazare, avec

prières, comptines, images pieuses, icônes, almanachs, calicots, et aussi des chansons de gestes et des légendes, colportées depuis des siècles – marqués par un *télescopage du temps*, c'est-à-dire vécus *comme si c'était hier*. Lorsque, le jour anniversaire de la défaite du Kosovo de 1389, l'archiduc François Ferdinand, héritier du trône de l'empire d'Autriche-Hongrie, vient à Sarajevo, il est assassiné le *28 juin 1914* par un activiste serbe (Gavrilo Princip) « pour avoir humilié la Serbie » (Kosovo, le 28 juin 1389 – soit il y a plus de cinq cents ans !), ce qui va déclencher la Grande Guerre (1914-1918) et causer des millions de morts. Le 28 juin 1948, Tito est exclu du Komintern, il refuse de s'excuser et rompt les liens le 4 juillet avec l'URSS. Le 28 juin 1989, Slobodan Milosevic, le leader serbe, fit ramener les restes du prince (saint) Lazare au Kosovo. Son discours devant le monument commémoratif qu'il a fait construire « 1389-1989 » rappelant l'appel aux armes du prince (saint) Lazare : « Jamais plus les musulmans ne vont soumettre les Serbes », appelant à la révolte contre l'oppresseur musulman-ottoman, va déclencher les massacres des musulmans en Albanie, au Kosovo, en Serbie, depuis 1989 et actuellement (1998-1999). C'est de ce jour, selon I. Kadaré, que commence l'implosion de la Yougoslavie. Le 28 juin 1992, le président français François Mitterrand se rend en ex-Yougoslavie à Sarajevo pour tenter (en vain) de calmer les esprits.

À propos de l'âme de la femme

Autrefois il y avait le culte de Cérès et de la Déesse Mère. Puis le vent a tourné et le monde est passé à une civilisation masculine.

La femme a été diabolisée au VIe siècle. On en a attribué à tort l'origine au concile de Nicée de 325 (au siècle de Constantin) où on a parlé de l'âme de la femme (cf. p. 94) en

disant : « La femme a une espèce d'âme comme les animaux et les fleurs. »

Selon les latinistes, c'est dû à une erreur de traduction (d'ailleurs corrigée au petit concile de Mâcon de 538) et à une méconnaissance du latin – mais les faux sens, erreurs et préjugés ont la vie dure puisque cela a encore été repris en décembre 1993.

La femme a eu énormément de mal à se faire reconnaître comme un être humain à part entière et comme l'égale de l'homme.

Dans beaucoup de sociétés primitives, médiévales et même traditionnelles, l'héritage important est l'héritage du nom (le nom de famille) et comme la femme est prévue pour se marier et changer de nom, ou même de lieu de vie et de résidence, elle ne peut transmettre l'héritage du nom ; donc elle « compte pour du beurre ».

Également, dans ces sociétés mais aussi au Japon, le culte des ancêtres ne peut se faire que par un homme.

Pour les catholiques, le pape ne peut être qu'un homme, héritier de saint Pierre. Au XIXe siècle encore, chez nous en France, l'héritage du château, de l'entreprise, de la ferme, passe par les hommes et pas par les femmes (quitte à tricher un peu et à se faufiler entre les mailles de la loi).

Actuellement, lorsque les partis politiques proposent en France des listes pour les élections, ils les établissent avec parité ; mais cette main forcée aux électeurs ne veut pas dire que les femmes choisies l'auraient été pour leurs qualités ; elles le sont souvent pour des raisons de parité obligatoire.

Aux États-Unis comme en France, des femmes connues et populaires ont été écartées au bénéfice d'hommes, comme si chez nous on ne reconnaissait pas l'égalité des femmes pour les postes supérieurs. Nous en sommes toujours à la loi salique ; au XIVe siècle, elle a été utilisée pour écarter les femmes du pouvoir en France, un peu sous l'influence de

Jeanne d'Arc qui a fait couronner le petit roi pour que la France « ne tombe pas en quenouille ».

De plus, l'Église catholique a parfois comme diabolisé la femme comme tentatrice sexuelle.

Diverses légendes attribuent à la lune rousse des qualités féminines maléfiques, et la « vamp » américaine est un dérivé linguistique de vampire.

Freud ou « Ça parle sur l'autre scène »

Freud s'est penché sur la transformation de la pensée en images visuelles : le « contenu représentatif n'est pas pensé, mais transformé en images sensibles, auxquelles on ajoute foi et que l'on croit vivre » (S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, p. 454).

Reprenant la phrase de Fechner (*Éléments de psychophysique*, 1889, t. II, p. 520) sur les rêves, qui se passeraient *comme sur une autre scène* (« Szene ») pour décrire l'inconscient, Freud (Standard Edition, vol. 4, p. 48 et *L'Interprétation des rêves*, 1900, trad. fr., p. 455) décrit le délicat fonctionnement de l'inconscient, en le comparant à un *lieu psychique*, « sans localisation anatomique, comme un point idéal [mais pas réel] d'un microscope, où se localiserait l'image [...] et qui ne correspondrait à aucune partie tangible de l'appareil ».

Cette « autre scène » a été largement commentée par les psychanalystes français Jacques Lacan (notes personnelles de conférences à l'hôpital Sainte-Anne) et ses élèves comme Delrieu, Pierre Kaufmann (*L'Apport freudien*, Paris, Bordas, 1993, p. 603), Joyce MacDougall *(Pour une certaine anormalité)*, Octave Mannoni (*Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, et Points, 1985, p. 97-99).

La phrase « Ça parle sur l'autre scène » est devenue une explication classique des difficultés à se représenter le fonctionnement de l'inconscient, qui serait comme la partie

immergée et non visible d'un iceberg, gouvernant le comportement à l'insu du sujet et des autres.

Co-inconscient familial et groupal[13] (J. L. Moreno) Inconscient social et interpersonnel (Erich Fromm, Karen Horney, S. H. Foulkes)

Au tournant du siècle, Freud décrit l'*inconscient individuel*, puis on crédite Jung de l'*inconscient collectif*. J. L. Moreno, dans les années 1940, parle du *co-conscient* et du *co-inconscient familial et groupal* (que les membres d'un groupe partagent partiellement en commun – à partir de leur vie de groupe commune). Erich Fromm parle dès 1930 d'*inconscient social* (se basant sur les travaux sociologiques classiques d'Émile Durkheim, Max Weber, Karl Marx et Robert Merton). Karen Horney applique en 1937 le concept sociologique-anthropologique d'inconscient social au travail clinique de psychothérapie ; S. H. Foulkes en parle en 1964 (p. 512, *inconscient social et interpersonnel*) – et D. Winnicott semble avoir été influencé par ce concept en parlant de « mère environnementale » (1965). On retrouve cette idée chez bien des auteurs anglais, comme Jane Austen (1811).

On retrouve un concept similaire chez les nouveaux jungiens dans *shared unconscious* (*inconscient partagé*, Zinkin, 1979) l'*inconscient culturel* d'Ethel Spector-Person (1992), chez Otto Kernberg (1993), Earl Hopper (1996), René Kaës. Ada Abraham : *co-soi* (unité mère-enfant avant et peu après la naissance), et aussi chez Ruppert Sheldrake : « champ morphogénique » (communication d'inconscient à inconscient).

Nous rapprochons le syndrome d'anniversaire des fractales (« infinie répétition du même », Iván Guerrini), découvertes de Benoît Mandelbrot (partie de la théorie du chaos), phénomènes de la nature (flocons de neige,

découpes des côtes de Bretagne), appliqués aux finances, à la météo, et depuis peu à la santé (battements du cœur).

Mon arbre généalogique (avec ma fratrie)

Cadre pour génosociogramme – famille fréquente

QUELQUES DATES HISTORIQUES (vécues par les cas cliniques rapportés)

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

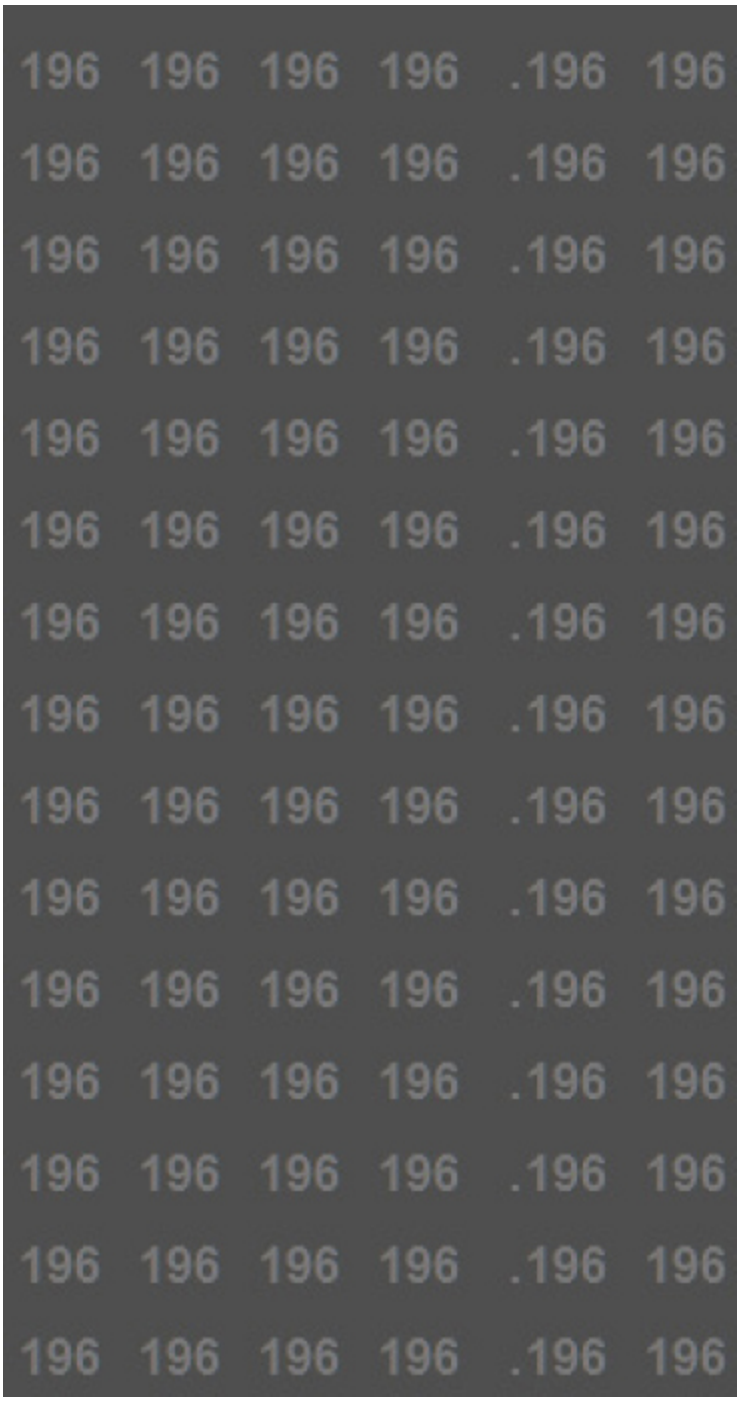
194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

194_195 194_195 194_195 194_195

.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195
.194_195 194_195 194_195 194_195



Ire croisade, 1096-1099, 66
1492 : Christophe Colomb (1451-1506). Départ après l’Inquisition, suivie de l’expulsion des juifs et des maures d’Espagne (et découverte de l’Amérique).

18 mars 1314 : Philippe le Bel (1285-1314) ordonne de brûler les Templiers : Jacques de Molay, sur le bûcher, le maudit, 138 ; puis début de la guerre de Cent Ans pour sa succession, entre l'Angleterre (Édouard III, son petit-fils par les femmes) et la France (Philippe VI, 1328-1350, Valois, son neveu par les hommes). La France alors renforce la « loi salique » (des francs saliens) de la primogéniture des mâles, et Jeanne d'Arc aide le « gentil dauphin » à se faire couronner à Reims roi de France Charles VII ; cf. lignée des rois de France : Capétiens, Valois, Bourbons, 138 (cf. centenaire, millénaire, commémoration, messe anniversaire, maladies)
28 mars 1888 : Conseil international des femmes
21 février 1916, début de l'offensive allemande à Verdun
25 février 1916, prise du fort de Douaumont (Verdun)
15 avril 1912 : naufrage du *Titanic*
22 au 22 avril 1915 (gaz à Ypres), 69, 114, 160, enfant, cauchemars, 120 (cf. tousser et cracher, gaz, cauchemars transgénérationnels, quasi-asthme)
24 avril 1915 (génocide des Arméniens), 69, 120 (et Gallipoli, Dardanelles) (cf. Verdun, gaz, 161)
26 avril 1986 : Tchernobyl (fuite de la centrale nucléaire), 25-26
1er mai : grèves ouvrières : 1866 à Chicago ; 1891 à Fourmies (60 morts dont 2 enfants)
25 mai 1941 : Pétain instaure la fête des Mères
29 mai 1942 : Étoile jaune pour les juifs (France)
6 juin 1944 (débarquement des Alliés : Normandie) (cf. commémoration, débarquement, cauchemars, cinquantenaire, anniversaire)
8 juin 1945 : capitulation allemande (début de la paix, guerre de 1939-1945)
18 juin 1815 : Waterloo (défaite de Napoléon Ier), 152
18 juin 1855 : défaite de Malakoff (près Sébastopol, guerre de Crimée), 152

18 juin 1940 : appel du général de Gaulle

28 juin 1389 : bataille des Champs du Kosovo *(Kosovo Poljie)*, défaite des Serbes (chrétiens, orthodoxes) par les Ottomans (Musulmans, Turcs), assassinat du prince serbe Lazare (canonisé), 175

28 juin 1914 : l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, entre à Sarajevo (dans le Kosovo) le jour anniversaire de la défaite historique des Serbes de 1389 ; il y est assassiné par l'activiste serbe Gavrilo Princip, ce qui déclenche la guerre de 1914-1918

28 juin 1919 : L'Allemagne signe le traité de paix à Versailles.

28 juin 1948 : Tito exclu du Komintern refuse de s'excuser et rompra avec l'URSS (4.07.1948)

28 juin 1989 : Slobodan Milosevic – leader serbe de l'ex-Yougoslavie – fait ramener les restes de saint Lazare au Kosovo, inscrit « 1389-1989 » et rappelle l'appel aux armes du prince Lazare (ce qui va déclencher les massacres des Musulmans en Albanie, au Kosovo, en Serbie)

28 juin 1992 : le président français François Mitterrand se rend à Sarajevo pour essayer (en vain) d'arrêter les massacres

2001 : Milosevic devant le tribunal international de La Haye

4 juillet 1776 : déclaration de l'Indépendance américaine, puis fête nationale, et aussi mort des deuxième et troisième présidents américains, Jefferson et Adams, pour le cinquantenaire, 4.7.1826, 86

14 juillet 1789, prise de la Bastille (débuts de la Révolution française) puis fête nationale

4 août 1789 : abolition des privilèges (nuit du 4 août)

4 août 1870 : défaite de Wissembourg (guerre de 1870), MacMahon battu par les Prussiens de Bismark

24 août 1572 : la Saint-Barthélemy, massacre des huguenots (protestants), de l'amiral de Coligny, cinq

mille morts à Paris, Henri IV épargné (24.08.1997, venue du pape Jean-Paul II à Paris, messe pour les jeunes)

1er au 2 septembre 1870 : massacre de Sedan (guerre de 1870, et abdication de Napoléon III), 89 (cf. cauchemars, loyauté familiale, Barbara)

(Les Allemands créent le « Sedantag », la fête de Sedan)

5-10 septembre 1914 : bataille de la Marne

7 septembre 1812 : Napoléon entre dans Moscou, 14 septembre (et incendie de Moscou, 12 septembre, brûlé sur ordre du gouverneur Rostopchine)

11 septembre 1973 : coup d'État militaire au Chili avec prise du pouvoir par Pinochet et le président Salvador Allende tué

14 septembre (mardi) 1982 : assassinat du président Gemayel (Liban) et massacre de Palestiniens à Sabra et Châtila par les milices chrétiennes (Israël et Sharon blâmés pour non-intervention par la cour de Bruxelles)

11 septembre (mardi) 2001 : attentat terroriste par avions kamikazes sur les tours de Manhattan. Six mille tués. Émir Ben Laden soupçonné

19 septembre 1870 : siège de Paris par les Prussiens (cf. famine, élections, troubles, Commune de Paris, 26 mars-28 mai 1871)

18 octobre 1685 : révocation de l'édit de Nantes

19 octobre 1812 : début de la retraite de Russie (Napoléon Ier)

24 octobre 1916 : reprise du fort de Douaumont (cinq cent mille morts, blessés, disparus sans sépulture à Verdun)

24 octobre 1917 (6 novembre), révolution d'Octobre à Petrograd/Saint-Pétersbourg (Révolution russe)

18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) : Napoléon Bonaparte prend le pouvoir. Il reviendra à brides abattues le 18 décembre 1812 à Paris essayer de sauver son trône

11 novembre 1918 : armistice (guerre de 1914-1918)

Novembre 1812 : retraite de Russie (troupes de Napoléon Ier)
14 novembre 1940 : Coventry détruite par *V1*
22 novembre 1858, 125. P. Kennedy
22 novembre 1963, 125 (assassinat du président J. Kennedy)
27 novembre 1812 : passage de la Bérézina (empereur Napoléon)
6 décembre, 163 (cf. Saint-Nicolas)
13 décembre, 163 (Santa Lucia, fête des lumières, cf. calendrier)
25 décembre, Noël, p. 163.
6 janvier : fête des rois et galette
13 au 13 janvier : fête de sainte Tatiana, patronne de Moscou
21 janvier 1793 (Louis XVI guillotiné, transmission), cf. p. 138.

---

1. À partir d'un texte littéraire d'E. T. A. HOFFMANN, *L'Homme au sable*, FREUD, S. E., XVII, p. 233 et 219-220, 247…, Londres, Hogarth.
2. Texte de Freud, repris par Nicolas Abraham, Maria Török et leurs élèves.
3. Desgenettes, Larrey Percy, cité par Louis Crocq (1999), p. 35, sur le « syndrome du vent du boulet » désignant des états de sidération stuporeuse aigus déterminés par la seule frayeur.
4. Depuis peu (1992-1994 surtout) on voit remonter du fond de la mémoire les contrecoups de deuils pathologiques et non faits de descendants de morts sans sépulture et de portés disparus, longtemps attendus (voir Annexe p. 195).
5. Il y a eu, au bagne de Guyane, pendant des années, un Père Fouettard indirect par la « remise des peines » et condamnations à la guillotine, par une liste établie le 6 décembre… et des conséquences imprévues sur des enfants se blessant au sang cinquante à quatre-vingts ans après, jour pour jour, des exécutions.
6. Cf. *Vouloir guérir*.
7. Cf. *Vouloir guérir*.
8. N.B. C'est tout à fait volontairement que nous ne citons pas les travaux de Szondi, car d'une part je ne crois pas au destin, mais à la possibilité de faire des choix et de changer sa vie (c'est pourquoi je suis professeur, thérapeute, formateur, et fais de la recherche-action) – et, d'autre part, dans une série de recherches faites à Paris en 1950-1954 avec le Dr Marcel-Paul Schützenberger, et refaites aux États-Unis par Ardie Lubin, nous avons démontré que Szondi n'avait rien prouvé (cf. 1976 – « Contributions à l'étude de la communication non verbale », et articles Espagne et USA).

9. Ne pas confondre la transmission consciente intergénérationnelle avec l'identification inconsciente, la « loyauté familiale invisible » inconsciente et la transmission inconsciente transgénérationnelle (secret, non-dit, caché, tu, impensé) souvent parlante par des symptômes.
10. C'est ce qu'en *dynamique des groupes*, selon l'école de « Recherche Action » de Kurt Lewin, on appelle l'*effet Zeigarnik* du lancinement des tâches inachevées (1928), selon les travaux de Bluma Zeigarnik.
11. *Contenant* au sens de *holding* selon Winnicott (capable d'écouter, entendre, contenir – sans juger ni broncher).
12. Communiqué par le Pr Ghislain Devroede, professeur de chirurgie, université de Sherbrooke, faculté de médecine, département de chirurgie, Sherbrooke (Québec), Canada, centre de l'Estrie, hôpital universitaire de Sherbrooke. Cas cliniques développés du 23 au 28 septembre 1998 à Montréal, à la 1re conférence internationale sur les questions du « plancher pelvien : devant, milieu, derrière » et repris au 2e congrès international, 8-12.09.2000 à Oxford (UK) et dans un article en préparation.
13. Voir, à ce sujet, mon article en anglais dans *Psychodrama*, Routledge, juillet 2007, et mon livre en préparation, *Le Psychodrame triadique*, 2008-2009.

Conclusions
La canopée humaine

Cette incursion dans le génosociogramme et le transgénérationnel ne peut, en l'état actuel des connaissances et des recherches scientifiques, que déboucher sur un travail clinique visant à repérer les répétitions familiales, pour les arrêter au besoin, et les dégâts des non-dits pour les réparer, et les transcender. Ce travail permet au sujet de se poser des questions vitales.

Or, il est évident que l'*identité* se forge à partir de l'histoire propre de chacun – de son histoire familiale comme de son histoire personnelle, toutes deux liées au contexte historique, et qu'il vaut donc mieux la connaître que la subir passivement.

La généalogie est à la mode en ce tournant de siècle. Nous vivons une période de transformations radicales de notre milieu et de notre mode de pensée, de notre cadre de vie comme de son contexte. C'est, comme le dit Toffler, un stress, une sorte de « choc du futur », vécu comme angoissant par de nombreuses personnes ; il y a tellement d'inconnues, dont la survie de notre culture, voire de notre planète.

Tout formateur, tout thérapeute, voire tout médecin, de quelque école qu'il soit, se trouve confronté à des « cas difficiles » que n'expliquent pas les théories classiques. Il rencontre un « enracinement » de la personne dans sa propre histoire, souvent une histoire secrète, qui émerge dans des moments particuliers, des moments de

« fulgurance », que ce soit au niveau de la parole ou de la représentation de la « chose » par le corps, voire par la maladie, l'accident, la mort.

Le rôle du thérapeute est d'accompagner son « client » ou « analysant » en l'aidant à retrouver son « histoire » par la parole, à pouvoir se la représenter de façon cohérente, à en voir le fil et le sens. Et, lorsqu'il s'agit d'une histoire personnelle au vécu difficile, l'enjeu est de le sortir enfin du chaos, de l'impensé, de l'indicible, du non-dit – et de la répétition –, et d'assumer son histoire familiale et son passé. On ne peut « repartir du bon pied » et « tourner une page » qu'une fois la page mise en évidence et l'ardoise effacée, sur le point de l'être, ou « métabolisée ».

C'est à ce prix qu'une femme ou un homme peut se créer et s'« inventer » sa vie.

Au printemps 1957 (ou 1967), dans la forêt amazonienne, où j'étais partie seule en exploration ethnologique, sans trop réfléchir, je m'étais jointe à un groupe de chasseurs de tigres et de chercheurs d'or. Un petit avion piloté par des « cow-boys de l'air » devait nous conduire en un lieu, alors inconnu, la lagune de Canaïma, sur une boucle de l'Orénoque et du Rio Carrao. Nous repérant grâce à des carcasses d'avions perdus, nous avons atterri dans la clairière dite du « saut de l'ange », et nous avons campé près des énormes chutes d'eau de Salto del Angel, de près de mille mètres de haut, et dormi dans des hamacs, dans les arbres.

Le réveil, au matin tôt, a été inoubliable : un miracle de *serendipity*[1] : c'était comme les trois princes de Serendip qui, la « bonne chance » aidant, découvraient avec bonheur ce qu'ils ne cherchaient pas, et dont ils avaient besoin et envie.

En bas, une vie inattendue : des Indiennes, sorties de la forêt, s'amusant avec mes affaires, me singeant en train de faire ma toilette, essayant antimoustiques, peigne, parfum,

savon, vêtements, sans en comprendre le sens et l'usage. Plus tard, je suis descendue, nous avons fait connaissance, et elles nous ont invités dans leur village : une des rencontres inoubliables de ma vie.

En haut, très haut, une vie encore plus mystérieuse et totalement inconnue, la vie sous le feuillage des grands arbres millénaires, avec toute une faune et une flore inconnues.

Depuis, des explorateurs, botanistes, biologistes, zoologues, éthologues, se sont mis à étudier ce qu'on a appelé la « canopée » des grands arbres de la forêt tropicale humide *(the canopy, the tree top),* utilisant pour cela un « radeau des cimes » *(the tree top raft)*[2] sur lequel ils se font déposer par des dirigeables ou esquifs plus petits.

Ils découvrirent ainsi un entrelacs et des liens inconnus, toute une vie entre ciel et terre, dans l'interface forêt-atmosphère, à trente ou quarante mètres au-dessus du sol, avec une végétation et des petits animaux qui ne vivent que là.

La canopée constitue un écran foliaire pour les organismes vivant aux niveaux inférieurs (sur terre) et serait la centrale énergétique solaire qui permettrait la croissance et le fonctionnement de la forêt tout entière.

Ces chercheurs, éthologues au sens large, étudient à partir de là les origines de la vie et de l'homme, et émettent des hypothèses sur l'avenir de notre terre.

Il m'a semblé que, de même, c'est en se plongeant dans les cimes de notre arbre généalogique et de sa « psychogénéalogie », en comprenant ses *diverses interfaces,* et entrelacs, que nous pourrions dérouler le fil rouge de notre vie familiale et personnelle (notre génosociogramme) et la comprendre. C'est une perspective de *canopée humaine.*

Relisons Freud. Dans *L'Interprétation des rêves,* il parle de « revenants » : « Leurs noms [celui des enfants]

devraient être déterminés par le souvenir de personnes chères. Leurs noms font des enfants des revenants. »

Reprenons certaines des racines psychanalytiques de ce travail, dans l'héritage de Freud et de Ferenczi. On a noté des « répétitions familiales » (bonnes et tragiques), des synchronies d'âge et de date, des « syndromes d'anniversaire ».

Il y a une vingtaine d'années, Iván Böszörményi-Nagy a trouvé des liens « invisibles », des « loyautés » (familiales) « invisibles » (1975), qui relient chacun à sa famille, avec un zeste de morale (sur la justice et l'équilibre des comptes familiaux).

Nicolas Abraham et Maria Török (1975) se sont vus confrontés comme à des « fantômes » encryptés, qui sortiraient par moments de « cryptes » familiales secrètes et qui hanteraient parfois le corps et l'esprit, comme dans les récits de maisons hantées (ou certains récits d'Agatha Christie).

Mais comment cela est-il possible ?

S'agirait-il d'une sorte d'engrammation[3], plus psychologique que physiologique ?

Disons, pour simplifier, qu'à sa naissance – et même déjà *in utero* – l'enfant, la personne, reçoit un certain nombre de messages : on lui transmet un nom de famille et un prénom, une attente-quant-aux-rôles qu'il aura à tenir ou à éviter. Ceci peut être positif et/ou négatif. On projette sur lui par exemple qu'il est « tout le portrait du grand-oncle Jules », et on pense donc qu'il sera explorateur, aventurier, « mauvais sujet » comme lui – et on en fera un bouc émissaire –, ou on va lui faire endosser l'habit d'un mort qu'il va remplacer. Comme les fées autour du berceau de la Belle au Bois dormant, on va dire et donc prédire des choses, des injonctions, des scénarios, un avenir – dire les choses ou les taire – dans un non-dit secret et pesant : ce qui va les « programmer ».

Ensuite la famille, l'entourage va engrammer ce programme dans la psyché de l'enfant, dont la vie et la mort, le mariage ou le célibat, la profession ou la vocation, l'avenir, seront ainsi fonction de l'ensemble du contexte familial dit et non dit.

On n'en sait rien. Chacun élabore selon son propre système de pensée et l'école à laquelle il (elle) appartient.

Parmi les choses certaines, il y a les recherches de Joséphine Hilgard, ayant prouvé que le *syndrome d'anniversaire* était *statistiquement significatif*. Il y a la constatation clinique de *synchronies de dates* naissance-mort significatives dans de nombreuses familles, et des répétitions familiales incontestées.

Une chose paraît plus que probable : c'est que nous sommes dans le domaine de *l'originaire, qui serait, en termes psychanalytiques, un oubli fondateur du sujet.*

Pour être plus explicite, reprenons un cas cité par une psychanalyste, Silvana Olindo-Weber, dont les recherches sont centrées sur les somatisations, c'est-à-dire sur le « rôle que l'inconscient fait jouer au corps[4] ». Elle relate l'histoire d'une femme dont le quatrième enfant, un garçon, se réveillait, nuit après nuit, en hurlant. Et puis, au cours de sa thérapie, cette patiente s'est rappelé qu'à l'âge de deux ans, son petit frère était mort, une nuit, de la « mort subite du nourrisson » ; deux autres frères eurent la même fin tragique.

Après avoir dit à l'analyste ce souvenir de morts, le soir même son enfant à elle se mit à dormir tranquillement, ce qui rappelle de nombreux cas cliniques cités par Françoise Dolto dans son séminaire, et sa manière d'agir avec les bébés et les enfants.

Tout ce qui se passe en thérapie transgénérationnelle est, selon moi, de même nature.

Freud, d'ailleurs, avait eu l'intuition, dans *Totem et Tabou,* de l'importance de la transmission

transgénérationnelle :

> « Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès et tout développement. […] De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante, et la transmission directe par la tradition, à laquelle on serait tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues. Quelque forte que soit la répression, une tendance ne disparaît jamais au point de ne pas laisser, après elle, un substitut quelconque, qui, à son tour, devient le point de départ de certaines réactions[5]. »

Sans vouloir comparer ce qui ne peut l'être, la transmission est toujours (pour le moment) sous le signe de l'inconnu et de l'interrogation ; mais nous espérons que prochainement les progrès de la recherche interdisciplinaire touchant à la fois les sciences humaines, la biologie, la physique quantique, l'éthologie animale et humaine, ainsi que l'étude et la découverte de nouveaux neuro-transmetteurs permettront de mieux cerner comment se passent ces transmissions et se font ces communications tant entre individus qu'entre générations, ce dont Moreno avait eu l'intuition sous le terme de *télé.*

Karl Pribram a démontré que le cerveau fonctionne comme un hologramme. Les travaux récents d'Ilya Prigogine, David Bohm, Fritjof Capra, sur le temps et le corps – espace-temps – ont montré que tout est interconnecté.

L’éthologie animale, de Darwin à Hinde et Sheldrake, soulève aussi des problèmes de transmission.

Ainsi, Rupert Sheldrake[6] se pose aussi la question de la *transmission,* à partir d’une sorte d’*engrammation* à la manière dont les mésanges britanniques se transmettent l’ouverture des pots à lait, posés devant les portes des cottages, de génération en génération, car tout se passe actuellement comme si elles n’avaient pas à l’apprendre.

Ce problème de la *transmission*, de l’*origine* et de l’*oubli* – du *refoulement originaire* – n’a pas seulement interrogé Freud[7] ainsi que récemment Anzieu, Kaës[8] (1992).

Ce problème a déjà été posé par Platon dans le mythe de Er le Pamphylien : Platon[9] décrit comment les âmes perdent la mémoire de tout et oublient ce qu’elles ont vu avant de naître. Nous pourrions dire que cet oubli d’un savoir préalable permettrait de vivre ici et maintenant, en se créant un avenir personnel possible, donc, d’une certaine façon, délivré du poids du passé. Si je comprends bien Platon, *Léthé* signifierait un retour à la génération.

Depuis quelques années, des psychanalystes, tant aux États-Unis – Martin Bergmann et Hilton Jacouy, travaillant depuis 1982 sur la génération des enfants de l’Holocauste – qu’en France – et en particulier Françoise Dolto-Marette, Nicolas Abraham et Maria Török, et aussi Didier Dumas et Serge Tisseron – posent à nouveau l’hypothèse d’un refoulement conservateur et d’une chaîne se transmettant d’une génération à l’autre, d’un *non-dit* qui devient, pour les enfants porteurs du secret dont on ne parle pas (secret encrypté, donc), *une souffrance représentable mais indicible* (qu’on n’a pas le droit de dire), s’inscrivant, s’« encryptant » dans l’inconscient comme une structure interne. À la troisième génération, le non-dit secret, l’indicible, devient l’*impensable* (donc même pas pensé), parce que non représentable *(l’impensé généalogique),* devient le « fantôme » qui hante à son insu celui qui présente souvent

des symptômes non explicables, indices du secret qu'un parent, à son insu, a projeté sur lui.

En analyse transactionnelle, la psychanalyste Fanita English va même jusqu'à dire qu'on se repasse la « pomme de terre brûlante » *(the hot potatoe)* d'une génération à l'autre pour s'en débarrasser, comme dans un système clos.

Pour elle, dans des cas de difficultés graves avec les parents, le jeune enfant se construit un *épiscénario* : une histoire, une intrigue secrète basée sur la croyance magique qu'il évitera pour lui-même un destin néfaste s'il parvient à le transmettre à une victime sacrificielle ou à un bouc émissaire (English, 1974, p. 199). C'est ce qu'elle appelle un scénario hamartique tragique : en « passant le problème à un autre », la personne va se débarrasser de son « scénario destructeur ».

Montaigne, ayant perdu à trente ans son ami La Boétie, a passé sa vie comme habité et hanté par lui, à essayer de le faire revivre, en publiant ses écrits et en parlant de lui, de son affection, de son amitié pour lui, dans ses *Essais* (1580-1582). Montaigne décrit cette possession de l'âme :

> « En l'amitié dont je parle / nos âmes / se mêlent et se confondent l'une et l'autre d'un mélange si universel qu'elles s'effacent et ne trouvent plus la couture qui les a jointes. Si l'on presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi » (*Essais*, 1, 28).

Ce que La Boétie (traduit par Sainte-Beuve) décrit : « Certaines âmes une fois unies, rien ne saurait les disjoindre. Ce qui t'a uni à moi, ô Montaigne, pour toujours, et quoi qu'il arrive, c'est la force de la nature, c'est le plus aimable attrait d'amour, la vertu[10]. »

Chez Montaigne, cette hantise de toute une vie était consciente. Il a d'ailleurs fait vivre La Boétie dans ses *Essais,* et il nous a transmis son souvenir ; il parle d'ailleurs de « quintessence de tout ce mélange », qui fait que l'on ne distingue plus la pensée de l'un de la pensée de l'autre.

C'est une hantise de ce genre, mais inconsciente, qui serait le travail du fantôme dans l'inconscient, selon Nicolas Abraham et Maria Török.

Ces hypothèses s'inscrivent dans un champ de recherches psychanalytiques, fonctionnant avec les concepts analytiques de projection, d'incorporation, de refoulement, de clivage.

Mais n'oublions pas que Freud pensait aussi en termes de phylogenèse en tant que « biologiste de l'esprit[11] ».

Il précise, dans *Cinq psychanalyses*[12] : « Les schémas phylogénétiques que l'enfant apporte en naissant […] je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine », même si cette hypothèse a été contestée par certains, en tant qu'extrapolation fantaisiste.

On retrouve cette intuition, mentionnée en 1991-1992 dans la revue *Somatothérapie,* chez des chercheurs en Rebirth qui ont observé que déjà *in utero,* dès le septième mois de grossesse, l'enfant commence à rêver, et ce serait sa mère qui lui transmettrait ses rêves : il a les mêmes rêves, et, par là, il a accès (ou aurait accès) à son inconscient.

Cette intuition rejoint d'autres intuitions de Françoise Dolto, selon lesquelles les inconscients de la mère et de l'enfant sont liés et que l'enfant sait, devine et sent les choses familiales sur deux ou trois générations[13].

D'une certaine façon, ceci rejoindrait notre expérience clinique où, en psychodrame de revécu de la naissance, l'adulte prend des attitudes, mouvements des lèvres et une voix de bébé (saisissante, en voix d'avant la mue, chez un homme adulte), et retrouve des faits importants et

traumatiques de sa naissance ou d'avant sa naissance (vérifiés par la suite, dans certains cas).

Nicolas Abraham et Maria Török écrivent d'ailleurs que le « fantôme est une formation de l'inconscient qui a pour particularité de n'avoir jamais été consciente – et pour cause – et de résulter du passage, *dont le mode reste à déterminer,* de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant ».

Socrate disait déjà qu'il allait son chemin, à son gré, sauf si la petite voix[14] de son *Daimon* (de son « guide intérieur », de son « bon démon » ou génie familier) l'arrêtait et lui faisait rebrousser chemin.

Mais nous n'avons pas toujours la sagesse ou la patience de prendre le temps d'être à l'écoute de notre petite voix intérieure.

Il nous semble que, dans l'état actuel des connaissances, il nous revient à nous, cliniciens, la tâche d'observer et de relater ces phénomènes, disons, pour le moins étranges, de transmission d'inconscient à inconscient, d'accumuler les faits, les descriptions cliniques, et de les publier, de faire (comme a pu le faire Joséphine Hilgard pour le syndrome d'anniversaire) des recherches à la fois cliniques et statistiques, et ensuite, peut-être bientôt, une compréhension de ces « fantômes » de l'inconscient, de ces « répétitions », de ces « anniversaires », s'ajoutera à la connaissance de ces êtres d'interaction, d'intuition et de langage que nous sommes.

Le mort saisit le vif, selon l'adage et le droit romains.

---

1. *Serendipity* : expression d'Horace Walpole (1717-1797), tirée d'un conte de l'île de Ceylan, sur les trois princes de Serendip *(The Three Princes of Serendip)* qui avaient la faculté de faire des découvertes heureuses et inattendues par hasard ; utilisé par les psychologues existentiels, cf. *Oxford Dictionary*, 1964. Déjà, les Grecs utilisaient la même racine pour *atteindre le but* et avoir *bonne chance* (*eutychia*, de *tychè*, fortune) : Platon, *Euthydème ou le Disputeur*, Paris, La Pléiade, vol. 1, p. 571, 1950, rééd. 1989. [Cf. A. Ancelin Schützenberger, 1996, « La serendipité ».]

2. La canopée *(the canopy)* a été découverte par certains chercheurs après la guerre, à la fin des années 1940, et des recherches plus importantes ont été effectuées en Amazonie, en Guyane et au Cameroun vers 1986 et 1989. Cf. l'article grand public (non signé) d'*Atlas*, juin 1992, p. 145-148.
3. *Engramme* : trace laissée en mémoire, par tous événements, dans le fonctionnement bioélectrique du cerveau (Larousse).
4. OLINDO-WEBER S. et MAZERAN V. (1991), « À l'écoute du corps souffrant », in *Journal des psychologues*, sept. 1991.
5. FREUD S. (1913), *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1965, PBP, p. 181-182.
6. SHELDRAKE Rupert (1981), *A New Science of Life: the Hypothesis of Formative Causation*, Londres, Blond and Briggs, rééd. 1985.
SHELDRAKE Rupert (1990), *The Rebirth of Nature*, Londres, Rider.
SHELDRAKE Rupert (1988), *The Present of the Past: Morphic Resonance and the Habit of Nature*, Londres, Collins, tr. fr. *La Mémoire de l'univers*, Monaco, Le Rocher, 1988, p. 184. (Sheldrake reprend les cartes de Fisher et Hinde, 1949, British Birds, sur l'ouverture des bouteilles de lait, de 1935, 1941, 1945, 1947, en Grande-Bretagne.)
SHELDRAKE Rupert (1990), Communication privée, 1991/1992.
7. FREUD S. (1915), *Métapsychologie* (le refoulement, p. 48, et l'inconscient, 88), Paris, Gallimard, 1952.
8. KAëS René (1992), « L'invention psychanalytique du groupe ; hommage à Didier Anzieu », *Portrait d'Anzieu avec groupe*, Marseille, Hommes et Perspectives, 1992.
9. PLATON (427-347), « Mythe de Er le Pamphylien », in *La République*, X, 614, Paris, Gallimard, La Pléiade, volume
Je rappelle que je ne suis pas spécialiste de Platon et ne parle ni l'allemand ni le grec.
10. SAINTE-BEUVE (1857), *Causerie du Lundi*, t. IX, Paris, Garnier.
11. SULLOWAY F. (1975), *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978.
12. FREUD S. (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
13. DOLTO-MARETTE Françoise (1908-1988), Œuvres complètes et communications privées (1953-1988).
14. PLATON, « Apologie de Socrate », *Œuvres complètes,* t. I, 31 D (p. 159) 40 A (p. 170) et 41 D (p. 173), Paris, Les Belles Lettres, Association Guillaume-Budé, 1959.
« Cela tient […] à une certaine manifestation d'un dieu ou d'un esprit divin, qui se produit en moi […]. » « C'est quelque chose qui a commencé dès mon enfance, une certaine voix, qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que j'allais faire, sans jamais me pousser à agir. » [31 D, 159.]
« […] Mon avertissement coutumier, celui de l'esprit divin, se faisait entendre à moi très fréquemment […] et me retenait, même à propos d'actions de peu d'importance, au moment où j'allais faire ce qui n'était pas bon. » [40, 170.]
« Eh bien, ni ce matin, quand je sortais de chez moi la voix divine ne m'a retenu, ni à l'instant où je montais […], ni pendant que je parlais en prévenant ce que j'allais dire […]. » [40 B, 170.]
« Bien souvent pourtant, en d'autres circonstances, elle m'a fait taire, au beau milieu de mon propos. […] » [40 B, 171]. « […] ceci […] est pour moi une

preuve décisive. Il n’est pas admissible que mon signe ordinaire ne m’eût pas arrêté, si ce que j’allais faire n’eût pas été bon. » [40 C, 171.]

Annexe

Définition de la crypte et du fantôme selon Nicolas Abraham et Maria Török

Dans certains cas (de secret, entre autres), tout se passe comme si un mort dans des circonstances dramatiques, honteuses, ou « injustes » ne pouvait s'en aller et restait attaché à la famille sous la forme d'un fantôme ou d'un revenant, caché ou mal enterré dans une crypte dans le cœur d'un descendant, et s'exprimant parfois comme un ventriloque et parfois sous la forme de symptômes – répétitifs – et passant de l'inconscient d'un parent à l'inconscient d'un enfant.

> « Pour qu'une crypte s'édifie, il faut que le secret honteux ait été le fait d'un objet jouant le rôle d'Idéal du Moi. Il s'agit donc de garder son secret, de couvrir sa honte » (N. Abraham, M. Török, *L'Écorce et le Noyau*, *op. cit*.).

Place de la crypte dans l'appareil psychique.

Dans la topique, la crypte correspond à un lieu défini.

Ce n'est ni l'Inconscient dynamique, ni le Moi de l'introjection.

> « Ce serait plutôt comme une enclave entre les deux, sorte d'Inconscient artificiel, logé au sein même du Moi. […] rien ne doit filtrer vers le monde extérieur.

> C’est au Moi que revient la fonction de gardien du cimetière » (*ibid.*, p. 254).

L’édification de la crypte relève, selon les auteurs, d’un refoulement conservateur, qu’ils opposent au refoulement constitutif (généralement appelé refoulement dynamique), particulièrement apparent dans l’hystérie. La différence essentielle, entre ces deux refoulements, est que, dans l’hystérie, un désir né de l’interdit cherche son chemin et le trouve dans des réalisations symboliques (la conversion hystérique), alors que le cryptophore étant porteur de crypte :

> « Chez le cryptophore, c’est un désir réalisé et sans détours, qui se trouve enterré, incapable qu’il est de renaître, autant que de tomber en poussière. […] Ce passé est donc comme un bloc de réalité, il est visé comme tel dans les dénégations et les désaveux » (*ibid.*, p. 255).

En résumé, la crypte serait comme une inclusion au sein même du Moi, dont l’effet serait le refoulement conservateur.

En reprenant les termes mêmes de Maria Török et de Nicolas Abraham, nous proposons le résumé suivant :

Une crypte est une sorte d’inconscient artificiel logé au sein du Moi, qui résulte de la perte d’un objet narcissiquement indispensable, dans le cas où cette perte ne peut même pas s’avouer en tant que telle, à cause d’un secret partagé entre le porteur de crypte (ou cryptophore) et l’objet perdu. Le contenu du secret a valeur de « crime » inavouable, entaché de honte, qui constitue la Réalité (au sens métapsychologique du terme) du sujet cryptophore.

Le travail du fantôme dans l’inconscient

« Le fantôme est une formation de l’inconscient qui a pour particularité de n’avoir jamais été consciente […] et de résulter du passage, dont le mode reste à déterminer, de l’inconscient d’un parent à l’inconscient d’un enfant. » « Le fantôme est le travail dans l’inconscient, du secret inavouable d’un autre (inceste, crime, bâtardise…). Sa loi est obligation de nescience. » « Le fantôme qui revient hanter est le témoignage de l’existence d’un mort enterré dans l’autre. […] Il n’a pas d’énergie propre […] il poursuit en silence son œuvre de déliaison. Ajoutons qu’il est supporté par des mots occultés, autant de gnomes invisibles qui s’appliquent à rompre, depuis l’inconscient, la cohérence des enchaînements. » « C’est depuis l’inconscient que viennent hanter les mots qui supportent le fantôme, […] ce sont souvent les maîtres mots de toute une histoire familiale dont ils marquent les pitoyables articulations. » « C’est une lacune dans le dicible. […] L’apparition du fantôme indiquerait donc les effets sur le descendant de ce qui avait eu pour le parent, valeur de blessure, voire de catastrophe narcissique. » « Sa manifestation, la hantise, est le retour du fantôme dans des paroles et actes bizarres dans des symptômes (phobiques, obsessionnels) […], etc. Son retour périodique, compulsif […] fonctionne comme un ventriloque, comme un étranger par rapport à la topique propre du sujet. » « Ainsi, la personne “hantée” se trouve-t-elle prise entre deux mouvements : respecter coûte que coûte le non-savoir du secret du proche ; d’où l’apparente nescience le concernant ; mais aussi, en même temps, lever cet état de secret ; d’où constitution de celui-ci en savoir inconscient. » « Ainsi se montre et se cache ce qui, au fond de l’inconscient, gît comme une science morte-vivante du secret de l’autre » (*ibid.*, p. 391-432).

Unité duelle et hantise

Nicolas Abraham et Maria Török estiment que seule l'introduction du concept généalogique par excellence – l'unité duelle –, permet d'appréhender le « fantôme » et sa manifestation, la hantise, en tant que faits métapsychologiques.

Le concept d'unité a un caractère fondamentalement duel : l'unité duelle originaire est celle de la relation mère-enfant (ou parent enfant).

> « L'unité duelle est le non-séparé-séparé, ou la séparation incluse dans le non-séparé. Le non-séparé, l'individu, advient précisément par la séparation, qui a lieu à l'intérieur » (*ibid.*, p. 397).

La nature concrète de cette séparation est l'événement phylogénétique de la séparation de la mère. C'est ainsi que :

> « La disjonction du *païdo-métér* ne portera chez les deux partenaires que la plaie d'un seul manque, celui de la mère. En effet voici le paradoxe : si à l'enfant manquera la mère, à la mère, à son tour, c'est encore la mère de l'enfant qu'elle fut, qui manquera » (*ibid.*, p. 396).

Au fur et à mesure de la maturation,

> « l'union dualiste mère-enfant se transforme en union dualiste interne entre Inconscient et Moi » (*ibid.*, p. 399).

Recherches statistiques sur le syndrome d'anniversaire selon Joséphine Hilgard (travaux de 1952 à 1989)

Joséphine Hilgard décrit dans un petit article de 1953 quelques cas cliniques et *réactions d'anniversaire* chez des parents, réactions « précipitées » comme au sens chimique du terme, ou *réactivées* par leurs enfants, ayant l'âge qu'ils avaient à l'époque où leurs propres parents étaient morts ou internés.

Hilgard J. R. (1953) : « Anniversary Reactions in Parents precipitated by Children », *Psychiatry*, 16, p. 73-80.

> « Marie Bancroft, la mère d'une petite fille de six ans, Jenny, développe une pneumonie, une pleurésie et une psychose. Lorsqu'elle était une enfant de six ans, son propre père est mort d'une pleurésie et pneumonie avec méningite terminale. »
> « La possibilité qu'il s'agisse d'une réaction d'anniversaire […] est indiquée par le fait que les symptômes aigus sont apparus lorsque sa fille a atteint l'âge qu'elle avait à l'époque de la mort de son père, et par le fait que sa pneumonie et sa pleurésie ont copié les symptômes de son père lors de sa maladie terminale. Les symptômes psychotiques sont apparus lorsqu'elle était encore à l'hôpital pour sa pneumonie. » « Un matin la patiente a annoncé qu'elle a eu une conversation avec Dieu et qu'elle était d'essence divine […] et immortelle » « […] et elle s'est mise à chanter, siffler, crier » (1953, p. 73).
> « Dans l'année avant que je ne la voie, elle a été hospitalisée et a reçu trois séries d'électrochocs » [mais en n'obtenant que quelques améliorations passagères de sa psychose].
> [Au cours de sa psychothérapie avec Joséphine Hilgard] […] « Mme Bancroft a souvent relié l'expérience de sa fille à sa propre expérience en tant qu'enfant : comment Jenny l'a vue emmenée sur un

brancard ; comment sa mère l'a rejetée, et comment elle est en train de rejeter Jenny par son absence […].
« Elle faisait de nombreuses choses que sa propre mère avait faites, choses qui n'étaient pas du tout comme ce qu'elle faisait d'habitude » *[unlike her usual self]* « lorsque nous avons abordé sa maladie actuelle comme une répétition *[re-enactment…]* de quelque chose à quoi elle ne pouvait pas faire face en tant qu'enfant, il y a eu des gains thérapeutiques évidents. » [Elle a pu quitter l'hôpital et reprendre la vie commune avec son mari mais pas encore avec sa fille] (*ibid*., p. 74).
« James Carson, trente-quatre ans, est hospitalisé à la suite de plaintes de maux de tête intolérables depuis plus de quatre ans […] allant jusqu'à une tentative de suicide en prenant cinquante tablettes de phénobarbytal. Les symptômes aigus ont commencé lorsque son fils avait quatre ans, l'âge qu'il avait lorsque son propre père est mort soudain de l'*influenza* [grippe]. […]
« À la naissance de son fils, il changea de travail, et passa d'employé de bureau dans un grand magasin à un travail de recherche criminelle dans la police privée, […] et lorsque son fils eut quatre ans, il entra dans le service de police des chemins de fer, dans la compagnie pour laquelle son père avait travaillé [alors qu'il s'était juré de ne jamais le faire]. Est-ce une possible réaction d'anniversaire ? Une identification inconsciente avec son père ? » (*Ibid.*, p. 75.)
[Après psychothérapie et dans une situation considérée comme sans espoir, avec hallucinations et désir homicide et suicidaire] « lorsque l'hypothèse de la nature anniversaire de la maladie lui fut présentée, il alla beaucoup mieux [après s'être exclamé] "m…, si mon père n'était pas mort, je ne serais pas dans ce m…..r" […] "vous savez, oh, ça me revient, mon père

> avait un fils et une fille et j’ai un fils et une fille” “Quelque part j’ai le sentiment qu’il [mon père] était moi et que moi j’étais mon père.”
> « L’aspect incorporation de l’identification avec le père mort est [d’autant plus] évident [qu’il dit, parlant de ses maux d’estomac] qu’il se sentait gonflé et comme s’il y avait quelque chose à l’intérieur de lui, comme un cadavre » (*ibid.*, p. 77).
> [J. Hilgard écrit à ce sujet en 1989] : « Avant que le thème central [le syndrome d’anniversaire] ne fût découvert, ces deux cas paraissaient inexplicables [et étiquetés schizophrènes]. Les symptômes paraissaient apparaître sans cause. Après que les épisodes centraux furent compris, le reste du matériel clinique se mit en place » « Une des raisons pour lesquelles des cas de ce genre ne sont pas reconnus, c’est parce que la figure centrale – un jeune enfant, qui ne paraît pas très concerné – fournit les clefs expliquant la maladie ou difficulté parentale » (1989, p. 235).

Pour établir la réalité du syndrome d’anniversaire, Joséphine Hilgard a fait deux études systématiques des entrées de deux hôpitaux californiens[1]. Il s’agissait de 8 680 malades, tous entrant au Agnews State Hospital.

Avec son équipe, elle a examiné tous les dossiers et les anamnèses de toutes les admissions à l’hôpital sur une période de neuf mois par an pour chacune des quatre années 1954-1957 – en éliminant les dossiers des malades âgés de plus de cinquante ans et les malades ayant un diagnostic d’alcoolisme, de maladies organiques et de personnalités psychopathiques. Il restait 2 402 malades (blancs) dont les 3/5e étaient diagnostiqués schizophrènes, 1/5e maniaco-dépressifs, et 1/5e « psychoneurotiques ». Parmi ceux-là, n’ont été retenus pour la recherche que les malades dont la première admission était faite après

mariage et paternité/maternité, et *perte d'un parent par la mort* entre l'âge de deux et seize ans – à condition que la date de la perte du parent puisse être fermement établie par des entretiens, des documents écrits et vérification des registres et dossiers hospitaliers.

De ce grand nombre d'entrées (8 680), réduits à 2 402 par l'exigence d'âge et de situation parentale, et selon ces critères stricts, il ne restait que 184 malades ou 8 % du total : 37 hommes et 147 femmes (50 % protestants, 35 % catholiques, 1 % juifs) :

> « Parmi les femmes malades, la coïncidence d'âge (syndrome d'anniversaire) apparaît chez 14 des 65 femmes dont la mère est morte, mais seulement chez 9 des 82 femmes dont le père est mort. » « Ces nombres sont suffisants pour une étude statistique » « Pour chaque malade, on nota deux âges. Le premier était l'âge de la première admission à l'hôpital et le second était l'âge hypothétique du syndrome d'anniversaire, c'est-à-dire l'âge qu'aurait dû avoir le (la) malade si l'aîné de ses enfants avait eu l'âge qu'elle avait au moment de la perte du parent » [le statisticien devait déterminer si la correspondance entre ces âges arrivait plus souvent que si c'était dû uniquement au hasard]. Les corrélations indiquent qu'il ne peut s'agir de hasard : le syndrome d'anniversaire apparaît plus souvent que prévu, c'est-à-dire qu'il est « statistiquement significatif » au niveau du.03 pour les femmes ayant perdu leur mère [c'est-à-dire le parent du même sexe].

Le syndrome d'anniversaire est donc statistiquement démontré [dans le cas d'épisodes psychotiques chez des adultes mariés hospitalisés].

Malheureusement, le nombre d’hommes trouvés avec ces critères est trop faible pour une analyse statistique : il est cependant suffisant pour indiquer une tendance similaire chez les hommes ayant perdu leur père, bien que ce ne soit pas statistiquement significatif pour la perte d’un parent de l’autre sexe.

On peut se demander pourquoi cette différence entre hommes et femmes.

Hilgard a alors repris le groupe des malades hospitalisés pour alcoolisme (930, dont 670 hommes).

Si l’on prend l’hypothèse d’un « choix » possible entre psychose et autres problèmes pathologiques – pour les hommes – et en étudiant ces coïncidences d’âge et de perte au niveau de l’alcoolisme chez les hommes adultes, Joséphine Hilgard a démontré que « l’alcoolisme est une alternative autre que la psychose pour répondre au sentiment conflictuel créé par l’arrivée d’un bébé à la maison ». Joséphine Hilgard et Martha Newman, « Anniversary in Mental Illness », *Psychiatry,* 1959 ; « Evidence For Functional Genesis in Mental Illness : Schizophrenia, Depressive Psychoses and Psychoneuroses », J. *Nerv. & Ment. Dis.*, 132 : 3-16, 1961.

L’un des points importants de cette recherche, c’est la découverte du *syndrome d’anniversaire,* complété par celle du *double anniversaire* – ou de l’*anniversaire successif* – dans le cas d’une mère ayant deux enfants et qui fait une dépression à épisode psychotique lorsque chacun des enfants atteint successivement l’âge qu’elle avait à la mort de sa mère (par exemple, treize ans pour la malade appelée Martha M.).

Rappelons qu’un accident psychotique avec hospitalisation (internement) est statistiquement significatif à.03 lorsqu’il s’agit d’une fille par rapport à la perte de sa mère (par mort ou psychose), et seulement probable lorsqu’il s’agit de la perte du père (arrivant donc plus fréquemment et de façon significative pour la perte du

parent du même sexe que le sujet). Pour Hilgard, le fait qu'il y ait moins de cas de déclenchement de psychose en ce qui concerne les hommes s'explique par le fait que les hommes ont plus de flexibilité de rôles et de possibilités diverses de choix que les femmes pour tenir un rôle dans la société et dans la vie – et beaucoup d'hommes choisissent en cas de difficulté un refuge « dans la bouteille », c'est-à-dire dans l'alcoolisme.

Hilgard et Newman rapportent d'autres exemples cliniques dans leurs articles de 1959 et 1961.

Des recherches faites sur la perte de la mère *par psychose* (et internement) ont montré le même phénomène d'anniversaire lorsque la fille atteignait l'âge de l'hospitalisation de la mère (Hilgard & Fisk, 1960), la fille fait un épisode psychotique avec hospitalisation :

> « On voit clairement la persistance à l'âge adulte d'un noyau de confusion et d'identification non intégrées […]. Lorsque les circonstances du traumatisme primitif se sont répétées – alors qu'elle était mère et non plus fille – que le traumatisme, encapsulé depuis l'enfance, a été réactivé *(triggered)*. »

Lorsqu'il y a perte d'un parent à un certain âge, lorsque le sujet atteint cet « âge critique », il y a de fortes probabilités pour qu'il y ait rebondissement de la crise à l'âge anniversaire ou à la date anniversaire, comme on le voit pour le double anniversaire, avec épisode psychotique, chaque fois que l'un des enfants atteint l'âge du sujet lorsqu'il y a eu perte d'un parent de son propre sexe.

Ceci se déclenche plus fréquemment lorsque l'enfant et le parent ont la même place dans la fratrie et que quelque part la famille ou la personne elle-même prévoit cet effondrement : c'est la *saga de la psychose* (qui serait proche de ce que Robert Rosenthal a appelé la « réalisation

automatique des prédictions ») et le « jeu familial des ressemblances » et des identifications.

Cependant, un très grand nombre de personnes ne deviennent pas psychotiques ou névrosées après avoir perdu leur parent pendant leur enfance. Aussi il était important de comprendre le pourquoi du problème et de déterminer dans quelles circonstances la mort d'un parent (père ou mère) dans l'enfance, pouvait créer *cette fragilisation de la période d'anniversaire.*

D'autres travaux de Joséphine Hilgard portent sur deux mille foyers de personnes âgées de dix-neuf à quarante-neuf ans, en tant que groupe de contrôle, ou groupe témoin de la population normale voisine de celle de l'hôpital : ce groupe de population dite normale présente une moindre incidence du syndrome d'anniversaire que la population hospitalière étudiée.

Quelle est la différence entre ces deux populations ?

> « Facteurs qui ont *protégé* la population témoin *[community sample]* de graves dommages psychologiques ? [Il n'y a pas fragilisation avec épisode psychotique] :
> — s'il y avait harmonie et mariage stable avant la mort de l'un des parents, c'est de bon augure pour la génération suivante ;
> — si le parent restant était suffisamment fort pour garder une famille unie, et bien ensemble ;
> — si dans ce foyer attristé, le deuil avait été exprimé et partagé [expression du chagrin, pleurs…], et certaines mesures compensatoires prises ;
> — si un réseau de soutien familial, social, et utilisant les ressources de la communauté locale avait pu être mis en place et utilisé. »

Beaucoup de gens vivent dans l'angoisse en approchant ou en atteignant l'âge ou la période d'une perte majeure, ce que Hilgard appelle « présence d'une réaction d'anniversaire modérée » *(mild anniversaries).*

Joséphine Hilgard a noté que l'année de fragilisation passée, les personnes (ex-enfants devenus adultes) ayant l'âge du parent mort ou hospitalisé « s'en sortent » mieux. Certaines même se marient alors. Elle remarque au passage, qu'avec la mort d'un parent, le fonctionnement de la maison devient plus difficile, l'enfant doit se débrouiller et faire face à plus de difficultés et *le traumatisme peut rester fixé ou implanté dans l'inconscient.*

C'est un retour du refoulé.

Pour Joséphine Hilgard, le rôle du psychothérapeute est d'apporter du support – à l'aide de cette mise en évidence de coïncidences d'âge en particulier –, un soutien aux moments, difficiles à passer, de la *période d'anniversaire*, en intégrant passé et présent, afin de mieux cicatriser la mémoire douloureuse.

> « Ce qui est nouveau c'est la reconnaissance d'un syndrome spécifique créé lorsque les coïncidences contextuelles résultent dans le revécu de traumatismes précoces qui pourraient conduire à de graves maladies mentales » (Hilgard J., « The anniversary syndrome as related to late-appearing mental illness in hospitalized patients », in Silver, eds, *Psychoanalysis and Psychosis*, Madison, Ct, Internat'l. University Press, 1989, p. 247)[2].

TABLEAU STATISTIQUE

Hilgard Joséphine, Newman Martha (1961), « Evidence for Functional Genesis in Mental Illness : Schizophrenia, Depressive Psychoses and Psychoneuroses, J. *Nerv. Mental Dis.,* 11, 12, 13.

* Corrigé pour la continuité, selon les tables fournies par Lincoln E. Moses.

Coïncidences entre l'âge du patient au moment de la perte du parent et l'âge de l'aîné des enfants au moment de la première admission du patient dans une institution psychiatrique (de femmes ayant perdu leur mère entre deux et quinze ans).		
	Perte du père	Perte de la mère
Échantillon	82	65
Coïncidences obtenues	9	14
Coïncidences attendues	10.56	7.08
Erreur standard	2. 99	2.57
Déviance normale*	– .35	2.143
Probabilité*	NS	.032

Les coïncidences entre l'âge du patient au moment de la perte (décès) du père et l'âge de l'aîné des enfants du patient lors de la première hospitalisation peuvent être dues au hasard, celles avec la perte de la mère sont statistiquement significatives à.032.

On pourrait donc émettre l'hypothèse d'une identification inconsciente des parents avec leurs enfants.

---

1. Son doctorat en psychologie (PhD), avec l'aide d'une bourse de l'Institut national de la santé mentale (NIMH) pour 1954-1959 – avant d'entreprendre ses études de médecine.

2. Je remercie le professeur Ernest R. Hilgard, de l’université de Stanford, pour l’envoi de documents concernant les travaux de sa femme et l’aimable autorisation de les citer.

Bibliographie

ABRAHAM Nicolas et TÖRÖK Maria (1967), *Le Verbier de l'Homme aux Loups*, Paris, Aubier Flammarion.

ABRAHAM Nicolas et TÖRÖK Maria (1978), *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion. [Définition de la « crypte » et du fantôme in *Notules*]. Édit. révisée et complétée 1987, trad. en amér. : *The Shell and the Kernell*, U. of Chicago Press, 1994.

ABRAHAM Nicolas (1978), « Le travail du fantôme dans l'inconscient et la loi de nescience », in *L'Écorce et le Noyau*, p. 393-474.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne :

(1966), *Précis de psychodrame*, Paris, Éditions Universitaires, 2e éd., 1970 (épuisé). Nouvelle édition élargie : *Le Psychodrame*, Paris, Payot, 2003.

(1971), *La Sociométrie*, Paris, Éditions Universitaires.

(1973), *L'0bservation*, Paris, Épi.

(1976), *Contribution à l'étude de la communication non verbale*, Paris, Service de publication des thèses, Université de Lille-III et Librairie Champion éd.

(1978) « Essai d'une analyse pluridimensionnelle du soi », avec Ada ABRAHAM, Aldo ALVEZ-SANCHEZ et Yannick GEOFFROY, *Annales de la faculté des lettres et des sciences humains de l'université de Nice*, n° 31.

(1980), « Corps et identité », *in* Pierre Tap et coll., *Identité nouvelle et personnalisation*, Toulouse, Privat, p. 305-312.

(1981), *Le Jeu de rôle*, Paris, ESF, rééd. rev., 1990.

(1984), « Psychodrame, roman familial, génosociogramme et formation », *in L'Homme et ses potentialités*, Paris, ESF,

p. 109-122 (ouvrage collectif).
(1985), « La vie, la mort dans l'imaginaire familial : réflexions et cas cliniques », *in* E. JEDDI et coll., *Psychose, Famille, Culture*, Paris, L'Harmattan, p. 404-415.
(1985), *Vouloir guérir*, Toulouse, Érès/La Méridienne, Paris, rééd. rév. 1991 ; rééd. rév. Paris, Épi/La Méridienne, 1993. 7e éd. rev. compl., DDB, 1996 (55e mille).
(1985), « Diagnostic et pronostic d'une maladie fatale terminale », *in* GUYOTAT Jean, FEDIDA Pierre, *Événement et psychopathologie*, p. 124-126.
(1986), « Stress, cancer, liens transgénérationnels », *in Question de*, numéro spécial *Médecines nouvelles et psychologies transpersonnelles*, Paris, Albin Michel, n° 64, mars 1986, p. 77-101.
(1986), *La Psychogénéalogie : analyse transgénérationnelle et secrets de famille*, cours, université de Nice, 200 F.
(1986), « Forme européenne inconsciente du chamanisme : la "réalisation automatique des prédictions" », *in Transe, chamanisme et possession*, Actes des deuxièmes rencontres internationales sur la fête et la communication, Nice, Serres, p. 81-87.
(1987), « Vouloir guérir », *in Les Médecines, les psychologies et leurs images de l'homme*, Sainte-Baume (Var), éd. de l'Ouvert.
(1987), « L'inconscient a bonne mémoire », *Journal des psychologues*, Marseille, n° 48.
(1988), *Le Dit et le non-dit, les secrets de famille et leur influence sur les maladies, les accidents, les morts, les professions, le nombre d'enfants*, Paris, Le Corps à vivre (Plaquette, déc. 1988) [repris part. *in Aïe, mes aïeux !*].
(1994), « Vie transgénérationnelle et maladie », *in Le Processus de guérison : par-delà la souffrance et la mort*, Les Ateliers de Montréal pour une conscience nouvelle et Publications MNH, 3947 Chabanel, Beauport (Québec), GIE 4M7 Canada.

(1995), « L'Enfant de remplacement et l'enfant réparateur. L'enfant remplaçant, souvenir d'un traumatisme qu'on n'a pas vécu », *in Le Deuil comme processus de guérison*, Les Ateliers de Montréal pour une conscience nouvelle et Publications MNH, 3947 Chabanel, Beauport (Quéhec), GIE 4M7 Canada, 166-176.

(1995), « Le Cancer en cascade et en ressac, exemple de syndrome d'anniversaire », *in Le Deuil comme processus de guérison*, Les Ateliers de Montréal pour une conscience nouvelle et Publications MNH, 3947 Chabanel, Beauport (Québec), GIE 4M7 Canada.

(1996), « Transmission de l'angoisse indicible et transgénérationnelle. L'Angoisse d'un traumatisme qu'on n'a pas vécu », *in* « Mélanges en hommage au professeur Juliette Favez-Boutonier », *Bulletin de psychologie*, Paris, Sorbonne, 1996, avril, Tx LIX, n° 423.

(1996), « La Serendipité. Les rencontres bénéfiques dues à la chance d'un hasard heureux », *in Hommage au doyen J.-P. Weiss*, Publications de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de l'université de Nice (juin), n° 27, p. 61-81.

(1996), « Phénomènes transgénérationnels et crises de la société et de la famille », *in Écrits*, Nice, 1996.

(1997), « Transgenerational Psychotherapy. Health and Death. Family Links through the Family Tree », *Caduceus*, March, n° 35.

(1998), Préface à l'ouvrage de Nina Canault, *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres ?* Paris, Desclée de Brouwer.

(1999), « De génération en génération. Liens transgénérationnels », *in tre enseignant, Hommage à Ada Abraham*, Montréal (1999, Paris, L'Harmattan).

(2000), « Génogramme et thérapie familiale », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux*, n° 25, Bruxelles, De Boeck Université.

(2001), *Le Psychodrame, théorie, pratique, technique et clinique,* Paris, Payot, éd. revue et augm., 2008.
(2004), « Postface » *in S.* H. FOULKES, *La Groupe-analyse*, Paris, Payot.
(2004), « Secrets, secrets… », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 33, Bruxelles, De Boeck Université.
(2005), *Sortir du deuil : surmonter son chagrin et réapprendre à vivre*, avec Évelyne BISSONE-JEUFROY, 2e édition élargie, 2007.
(2005), *Ces enfants malades de leurs parents*, nouv. éd. augm., coll. « Petite Bibliothèque Payot », Paris, Payot.
(2005), « Antimémoires : éléments d'histoires de vie et choix théoriques », p. 156-236, *in Cahiers du laboratoire de changement social*, n° 10, *Parcours de femmes* [entretiens proposés et faits par Vincent de Gaulejac de sept femmes dont Françoise Héritier, du Collège de France et Anne Ancelin Schützenberger], université de Paris-VII, L'Harmattan.
(2007), *Psychogénéalogie. Guérir les blessures familiales et se retrouver soi*, Paris, Payot.
(2007), « Transgenerational analysis and psychodrama : applying and extending Moreno's concepts of the co-unconscious and the social atom to transgenerational links », p. 155-174, *Psychodrama, Advanced in Theory and Practice,* Clark Bain, Jorge Burmeister et Manuela Maciel (éds.), Londres et New York, Routledge.
(2008-2009), *Le Psychodrame triadique*, avec Damien LEBAS, en prép., Paris, Payot.
(2008), Avant-propos de « L'apport de Françoise Dolto », pour le livre de Willy BARAL, *Le corps de l'enfant et le langage de l'histoire de ses parents*, Paris, Payot.
ANET Claude, *Ariane, jeune fille russe*, 1re éd. 1921, G. Crès & Cie, Paris.

ANSKY S. (1917-1922), *Dybbuk and other Writings* (traduit du russe en anglais), New York, Schocken Books, 1992 [aussi traduction française vers 1960 et thèmes d'un ballet de Béjart].

ANTONOVSKY Aaron (1985), *Health, Stress and Hoping*, San Francisco, Josey Bass.

ANTONY E. J. & CODER B.J. eds (1987), *The Invulnerable Child*, New York, Guilford.

ANZIEU Didier (1968), *La Dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF.

ANZIEU Didier (1985), *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.

ANZIEU Didier (1987), *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod.

AULAGNIER Piera (1975), *La Violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé* [sur la violence faite à l'enfant par une mère ne le comprenant pas], Paris, PUF (cf. aussi Castoriadis).

AULAGNIER Piera (1975), *Sur le fantasme originaire*, entretien privé, et (1984), « Le droit au secret », *in L'Apprenti historien et le maître sorcier*, Paris, PUF [et son concept de pictogramme : représentation originaire de la « chose corporelle » préverbale].

AUSLOOS Guy (1980), « Secrets de famille », *in Annales de psychothérapie : changements systémiques en thérapie familiale*, collectif, Paris, ESF, p. 62-80.

BALMARY Marie (1975), *L'Homme aux statues*, *Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset.

BANDLER Richard et GRINDER John (1975), *The Structure of Magic*, Palo Alto, Science and Behavior Books. Tr. fr., *Les Secrets de la communication*, Montréal, Joe.

BARLETT F. C. (1992), *Remembering*, Cambridge, Cambridge University Press.

BATESON Gregory, JACKSON Don, HALEY J. (1956), « Toward a Theory of Schizophrenia », *Behavior Science*, 1, p. 251-264.

BATESON Gregory (1972), *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Dutton. Tr. fr., *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1977, 1980.

BENGHOZI P. (1994), « Porte-la-honte et maillage des contenants généalogiques », *Le Groupe familial en psychothérapie. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 22, Paris, Éres.

BERGSON Henri (1946), *Matière et Mémoire*, Paris, PUF.

BERNARD Jean (1992), *Le Syndrome du colonel Chabert ou le vivant mort*, Paris, Buchet-Chastel.

BERNE Éric (1964), *Games People Play.* Tr. fr., *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1980.

BERNE Éric (1977), *Que dites-vous après avoir dit bonjour ?* Paris, Tchou. (Trad. de l'amér. : *What do you say after you say Hello ?* New York, Grove Press.)

BERNE Éric (1979), *Beyond games and scripts*, morceaux choisis, éd. par C. Steiner.

BERTAUD Daniel (1977), *Destin personnel et structure de classe*, Paris, PUF.

BETTELHEIM Bruno (1969), *La Forteresse vide, l'autisme et la naissance du soi*, tr. fr., Paris, Gallimard (trad. de l'amér.).

BETTELHEIM Bruno (1969), *Children of the Dream*, Londres, Thames and Hudson.

BION W. R. (1958), « On Hallucination », *in Second Thoughts*, Londres, Heinemann, rééd. 1967 ; et (1962) [sur barrières de contact et contenant-contenu], *in Aux Sources de l'expérience*, Paris, PUF.

BOHM David (1980), *La Plénitude de l'Univers*, Monaco, Le Rocher, 1987. Tr. fr., *Wholeness and the Implicate Order*, Londres, Routledge & Kegan.

BOLLAS C. (1987), *The Shadow of the Object*, Londres, Free Association Press (sur la « pensée archaïque » et « unthought known », l'« impensé connu », proche du « non-conscient dynamique »).

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY Iván et SPARK G. M. (1973), *Invisible Loyalties*, New York, Harper and Row (épuisé).

[Cf. thèse sur lui, de M. HEIREMAN, 1989] – [Concept de « dette », de justice, de comptes familiaux, de loyauté invisible inconsciente.]

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY Iván and FRAMO J. L., *Psychothérapies familiales, aspects théoriques et pratiques*, Paris, PUF, 1980. Tr. fr.

BOURGUIGNON Odile (1984), *Mort des enfants et structures familiales*, Paris, PUF.

BOWEN Murray (1978), *Family Therapy in Clinical Practice*, New York, Jason, Aronson.

BOWEN Murray (1987), *La Différenciation du soi, les triangles et les systèmes émotifs*, Paris, ESF, trad. de l'américain.

BOWLBY J. (1969), *Attachements et perte*, tr. fr., Paris, PUF, 1975, vol. I et II.

BROSSARD A., COSNIER J., et coll. (1984), *La Communication non verbale*, Neuchâtel et Paris, Delachaux-Niestlé. [Textes de base de Condon, Cook, Cosnier, Eckman et Friesen, Frey, Scherer...]

BUBER Martin (1957), *I and Thou*, New York, Siwbners. [Tr. fr. *in* collectif, épuisé.]

CANNON W. B. (1945), *The Way of an Investigator*, New York, Norton [à propos des découvertes scientifiques dues à un hasard heureux et à la « serendipity »]. Repris dans BARBACH Arthur (1965), *Psychological Research, an Introduction*, New York, Random House.

CAPRA Fritjof (1975), *The Tao of Physics*, Boston, Shambhala, 3e éd., 1991, tr. fr., *Le Tao de la physique*, Paris, Tchou.

CARTER E. A. et MCGOLDRICK M., eds. (1980), *The Family Life Cycle : a Framework for Family Therapy*, New York, Gardner Press.

CIAVALDINI A. (1989), « L' tre d'exil ou les traces immémoriales de l'oubli », *in* YAHYAOUI A. (1989), *Corps, Espace-Temps et traces de l'exil.*

COHEN Lawrence H. Ed. (1988), *Life Events and Psychological Functioning ; Theoretical and Methodological Issues*,

Londres, Sage.
Collectif (1987), *Récits de vie et travail social. Cahiers de la Dépendance*, 7. [Sans génogrammes dessinés mais utilisant des trajectoires au vécu difficile.]
COSTA DE BEAUREGARD Olivier (1963), *Le Second Principe de la science du temps*, Paris, Seuil [et *Le Temps déployé*, Éd. du Rocher, 1988].
CROUCH Michael, ROBERT Leonard, eds. (1987), *The Family in Medical Practice : A Family System Primer*, New York, Springer.
CYRULNIK Boris (1983), *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Paris, Hachette [éthologie humaine et animale, rééd. poche].
CYRULNIK Boris (1989), *Sous le signe du lien*, Paris, Hachette (poche), 1992.
CYRULNIK Boris (1991), *De la parole comme d'une molécule*, Paris, Eshel, et Paris, Seuil (1995) [sur l'éthologie humaine].
CYRULNIK Boris (1991), *La Naissance du sens*, Paris, Hachette.
DAVIS J. (1984), *The Kennedys : Dynasty an Disaster 1848-1983*, New York, Mc Graw Hill.
DOLTO Françoise (1971), *Le Cas Dominique*, Paris, Seuil, rééd. « Point », 1974.
DOLTO Françoise (1985), *La Cause des enfants*, Paris, Laffont (p. 196-197, 287-291, 419-424, 446-448), rééd. poche.
DOLTO Françoise (1988), *Inconscient et destin*, Paris, Seuil.
DUMAS Didier (1985), *L'Ange et le Fantôme*, *introduction à la clinique de l'impensé généalogique,* Paris, Minuit ; avec préface de F. Dolto.
DUMAS Didier (1985), « Le généalogique dans l'histoire et la pensée freudiennes, *in Patio*, *Psychanalyse*, n° 4, Paris, L'Éclat, p. 201-218.
DUMAS Didier (1989), *Hantise et clinique de l'Autre*, Paris, Aubier.
DUMAS Didier (1990), *La Sexualité masculine*, Paris, Albin Michel, trad. amér., *Sons, Lovers, Fathers*, New Jersey,

Northwale, Jason Aronson, 1997.
DUNBAR Florence (1954), *Emotions and Bodily Change : A Survey of Literature*, Psychosomatic Interrelationship, 1910-1953, New York, Columbia University Press.
ELIADE Mircea (1957), *Mythes, Rêves et Mystères*, Paris, Gallimard.
ENGEL G. (1975), « The Death of a Twin : Mourning and Anniversary Reactions ; Fragments of 10 Years of Self Analysis », *Intern. Journ. of Psychoanalysis*, 56 (1), p. 23-140.
EIGER A. (1983), *Un divan pour la famille*, Paris, Dunod.
ELKAÏM Mony (1989), *Si tu m'aimes, ne m'aime pas. Pourquoi ne m'aimes-tu pas, toi qui prétends m'aimer ? Approche systémique et psychothérapie*, Paris, Seuil.
ELKAÏM Mony (1999), « Les Thérapies familiales intergénérationnelles », in ELKAÏM Mony (dir. pub.), *Panorama des thérapies familiales*, Paris, Seuil.
ENGLISH Fanita (1969), « Episcript and the "Hot Potato Game" », *T. A. Bulletin* VIII, oct., 77-82, Tr. fr. 1992, « L'épiscénario et le jeu de la pomme de terre brûlante », in *Aventures en analayse transactionnelle*, Paris, Épi, 1984, p. 199-207 (épuisé). Rééd. *in Analyse transactionnelle et émotions*, Paris, Épi, 1992, p. 159-166.
FEDIDA Pierre, GUYOTAT Jean et coll. (1986-1987), *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*, Paris, Écho Centurion.
FELSMAN J. K. (1989), « Risk and Resiliency in Childhood », *in* DUGAN T. F. et COOKS R. (eds), *The Child in our Times*.
FERENCZI Sandor (1932), *Journal clinique (janvier-octobre 1932).* Tr. fr. Groupe du Coq Héron, Paris, Payot, 1985, 97.
FERENCZI Sandor (1982), « Transfert et introjection », in *Œuvres complètes*, Paris, Payot, t. 1 [mise en mots des expériences relationnelles].
FISCHER I. et HINDE R. A. (1949), « The Opening of Milk Bottles by Birds », *British Birdes*, 42, p. 347-357.

FLIES-TRÈVES Murielle (2001), *Le Deuil de maternité*, Paris, Plon.

FORRESTER Viviane (1983), *Vincent Van Gogh ou l'enterrement dans les blés*, Paris, Seuil.

FOULKES S. H. (1964), *Therapeutic Group Analysis*, Londres, Allan and Unwiab. [Sur les forces familiales et sociales et la « matrix » et le niveau interpersonnel et transpersonnel – la psychée étant à la fois organique et sociale.]

FOULKES S. H. (1964), « Social or Interpersonal Unconscious », *in Therapeutic Group Analysis*, Londres, Allen & Unwin, chap. III, p. 512.

FOULKES S. H. (1971), *Guide du psychothérapeute de groupe*, Paris, Desclée de Brouwer, « Hommes et groupes ».

FRAMO James (1992), *Intergenerational Family Therapy*.

FRAMO J.-L. (1992), *Family-of-Origin Therapy*, New York, Brunnel/ Mazel.

FREUD Sigmund (1897), Drafts L et M, *Collected Papers*, Standard Edition, vol. I (1886-1899), et *Unpublisted Papers*, p. 248 et 250 et s., Londres, Hogarth Press, 1966.

FREUD Sigmund (1900), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, 1976 [1976, p. 415 sur les prénoms-revenants ; 455 sur Autre scène].

FREUD Sigmund (1909), « Le roman familial des névrosés », *in Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973 [trad. fr.].

FREUD Sigmund (1909), « L'inquiétante étrangeté », *in Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971, p. 185.

FREUD Sigmund (1909), « Family Romance », *in The Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, Londres, Hogarth Press, 1953, vol. 5, p. 487.

FREUD Sigmund (1914-1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP. Tr. fr., rééd. 1977, Payot.

FREUD Sigmund (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », *in Essais de psychanalyse*, Paris, PBP,

1977.
FREUD Sigmund (1917), « Deuil et mélancolie », *in Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952, p. 189-222.
FREUD Sigmund (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *in Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1951, rééd., tr. fr. [Sur le jeu de la bobine du petit Ernst Freud et la présence de l'absent.]
FREUD Sigmund (1938), « Pour introduire le narcissisme », *in La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969. Tr. fr.
FREUD Sigmund (1939), *Moise et le monothéisme*, Paris, Gallimard/Idées, 1948.
FROMM Erich (1962), « The Social Unconscious », *in Beyond the Chains of Illusion : my Encounter with Marx and Freud*, New York, Simon and Schuster [sur « social unconscious » quotation].
GARLAND C. (1980), « The Proceedings of the Survivor Syndrome », Workshop, Londres, Institute of Group Analysis.
GAULEJAC Vincent de (1987), *La Névrose de classe*, Paris, Hommes et groupes [sur les échecs scolaires et professionnels liés au niveau des parents].
GOFFMAN Erwin (1963), *Stigmate*, tr. fr., Paris, Minuit, 1975, et *Frame Analysis* (analyse cadrée).
GOFFMAN Erwin (1970), *Frame Analysis* [Analyse cadrée], USA.
GREEN André (1983), « La mère morte », *in Narcissisme de vie, Narcissisme de Mort*, Paris, Minuit.
GRINDER John et BANDLER Richard (1983), *Les Secrets de la communication*, Montréal, Le Jour, trad. fr. de *Frog into Princess.*
GRODDECK Georg. W. (1923), *Le Livre du ça (Au fond de l'Homme, cela)*, Paris, Gallimard, rééd. (« Tel » – Poche), 1973, tr. fr.
GUIR Jean (1983), *Psychosomatique et cancer*, Paris, Point Hors Ligne [quelques génosociogrammes d'enfants leucémiques].

GUYOTAT Jean (1980), *Mort, naissance et filiation*, études de psychopathologie sur le lien de filiation, Paris, Masson.

GUYOTAT Jean (1980), « Filiation et généalogie », *in Psychanalyse à l'Université*, tome V, n° 18, mars 1980.

GUYOTAT Jean (1982), « Recherches psychopathologiques sur les coïncidences mort-naissance », *in Psychanalyse à l'Université*, n° 27 et n° 28, sept.

GUYOTAT Jean et FEDIDA Pierre (1986), « Mémoire, transmission psychique », *in Psychanalyse à l'Université*, janvier 1986, colloque.

HEIREMAN Magda (1989), *Du côté de chez soi ; la Thérapie contextuelle d'Iván Böszörményi-Nagy*, Paris, ESF.

HEIREMAN M. et IGODT P., « L'approche intergénérationnelle : la danse de la loyauté et de l'autonomie. L'éthique relationnelle dans la thérapie et dans la formation », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, Toulouse, Privat, n° 12.

HILGARD J. R. (1989), « The Anniversary Syndrome as Related to Late-Appearing Mental Illnesses in Hospitalized Patients », *in* Silver, ALS, Ed. *Psychoanalysis and Psychosis*, Madison, CT, Internat'1. University Press.

HOLMES T.H. et MASUDA M. (1974), « Life Change and Illness Susceptibility », in B. S. DOHRENWEND *et al.*, eds. *Stressful Life Events : their Nature and Effect*, New York, Wiley.

HOPPER Earl (1981), « A Comment on Pr. M. Jahoda "Individual and the Group" », *in* M. PINES and L. RAFAELSON, eds., *The Proceedings of the VII International Congress of Group Psychotherapy*, Londres, Plenum.

HOPPER Earl (1996), « The Social Unconscious in Clinical Work », *in Group*, 20, 1, 7-42 (UK).

HORNEY Karen (1937), *The Neurotic Personnality of our Time*, Norton, New York [sur « social unconscious »].

HOUZEL D. (1985), « L'Évolution du concept d'espace psychique dans l'œuvre de Melanie Klein et de ses successeurs », *in* GAMMIL J. *et al.*, *Melanie Klein aujourd'hui*, Lyon, Cesura.

JUNG Carl Gustav (1988), *Synchronicité et Paracelsica*, Paris, Albin Michel, tr. fr.

KAËS R. (1994), « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale », *Penser la famille*, Arles ; voir aussi « Thérapie familiale analytique ou psychothérapie », *Le Groupe familial en psychothérapie, Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 22, Paris, Érès.

KOBASA Suzan et coll. (1982), « The Hardy Personality : Toward a Social Psychology of Stress and Health », *in* S. SULLS et G. SANDERS, eds., *Social Psychology of Health and Illness*, p. 3-33, Hillsdale, N. J., Erebaum.

LANI Martine (1990), *À la recherche de la génération perdue*, Paris, *Le Journal des psychologues* et Hommes et Perspectives [sur les enfants trouvés et/ou placés à la Ddass].

LAPLANCHE J. et PONTALIS J.-B. (1985), *Fantasme originaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, Paris, Hachette. Textes du XXe siècle.

LEADER Dorian (2001), *La Question du genre*, Paris, Payot. Trad. fr., *Freud, foot notes*.

LECLAIRE Serge (1975), *On tue un enfant*, Paris, Seuil. « Point », n° 126, 1981.

LEGENDRE Pierre (1985), *L'Inestimable objet de la transmission. Études sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, vol. 2. Textes juridiques.

MALOUF Amin (1983), *Les Croisades vues par les Arabes*, Paris, Lattès.

MARTENSEN-LARSEN Oluf (1989), *Familiemonsten*, Danmark, Hekla [sur les systèmes familiaux, étude faite sur 15 000 cas].

MASLOW Abraham (1954), « The Instinctoid Nature of Basic Needs », *in Journal of Personality*, 22, 340-341.

MASSON Odette (1979), « Aspects théoriques et cliniques systémiques de la transmission intergénérationnelle de la

psychopathologie », *in Psychanalyse à l'Université*, n° 16, t4, p. 653-667.
MASSON Odette (1983), « Les personnes et leurs rôles dans les systèmes familiaux morphostatiques », *Bulletin de psychologie,* Paris, Sorbonne, numéro spécial de Psychologie clinique, VI, XXXVI, n° 360.
MAY Rollo, ANGEL Ernest, ELLENBERGER Henri, E. D. S. (1958), *Existence : a New Dimension in Psychiatry and Psychology*, New York, Basic Books, rééd., 1969.
MAY Rollo (1950), *The Meaning of Anxiety*, New York, Ronald Press.
MAY Rollo (1982), *Le Désir d'être*, Paris, Épi.
MAY Rollo (1983), *The Discovery of Being, Writings in Existential Psychology*, New York, Norton, rééd. 1986.
MAY Rollo (1988), *Paulus Tillisch as Spiritual Teacher*, New York, Say Book [communications privées, Barcelone, 1976, Formentor 1978].
MAY Rollo (1991), *The Cry for Myth*, New York, Norton.
MCGOLDRICK Monica et GERSON Randy (1985), *Genograms in Family Assessmen*, New York. Norton ; Tr. fr. *Le Génogramme et entretien familial*, Paris, ESF, 1990.
MENDEL Gérard (1979), *Quand plus rien ne va de soi : apprendre à vivre avec l'incertitude*, Paris, Laffont.
MIERMONT J. (1987), *Dictionnaire des thérapies familiales*, Paris, Payot.
MIJOLLA Alain de (1981), *Les Visiteurs du Moi*, Paris, Les Belles Lettres, rééd 1986 [sur Arthur Rimbaud, etc.].
MILLER Alice (1984), *C'est pour ton bien*, Paris, Aubier-Montaigne.
MILLER Alice (1988), *La Connaissance interdite*, Paris, Aubier.
MINUCHIN S. (1974), *Families and Family Therapy*, Cambridge, M. A. Harvard University Press. Trad. fr., *Familles et thérapies*, Paris, Éditions Universitaires, 1979.
MOREL Denise (1984), *Cancer et Psychanalyse*, Paris, Belfont.
MOREL Denise (1991), *Qui est vivant ?* Paris, Éditions Universitaires.

MORENO J. L. (1934), *Who Shall Survive ?* Washington CD, Nervous and Mental Discase Pub. C°.

MORENO J. L. *et al.* (1939), « Psychodrama and shock therapy », *in Psychodrama and Group Psychotherapy Monographs*, n° 5.

MORENO J. L. (1954), « Interpersonal Therapy, Group Psychotherapy and the Function of the Unconscious », *Group Psychotherapy*, VII, 3-4, p. 191-204. Repris in *Group Psychotherapy and the Function of Unconscious*, Monograph nr 35, Beacon (N.Y.), Beacon House, 1958 (« Conscient commun et inconscient commun », Fondements de la thérapie, repris en fr. *in Psychothérapie de groupe et psychodrame*, p. 66, 87, 182, sur l'intimité de groupe, proche de la monographie 35.

MORENO J. L. (1959), « Interpersonal Therapy, Group Psychotherapy and the Function of the Co-uncounscious », in *Psychodrama*, vol. 2, New York, Beacon House (republished. Originally published in 1954-1955. Sur la synchronicité, l'intersubjectivité et le co-inconscient.

MORENO J. L. (1965), *Psychothérapie de groupe et psychodrame*, Introduction théorique et clinique à la socio-analyse, Paris, PUF, 2e éd. rev. 1987, avec historique, trad. de l'all. et de l'amér. (1936 à 1970).

MORENO J. L. (1985), *Fondements de la sociométrie*, Paris, PUF.

MORRIS Desmond (1978), *La Clé des gestes.* Tr. fr. de *Man Watching* [l'observation précise et éthologique de l'interaction humaine], Paris, Grasset, 1979.

M'UZAN Michel de (1990) [Travaux sur le thérapeute comme intermédiaire contenant].

NACHIN Claude (1989), *Le Deuil d'amour*, Paris, Éditions Universitaires.

NATHAN N., textes réunis par (1985), « L'Enfant ancêtre », *in Nouvelle Revue d'ethno-psychiatrie*, n° 4, déc., Paris, La

Pensée sauvage [sur l'enfant qui part et qui revient, l'enfant Nit Ku Bon, Sénégal].

NISSE Martine, SABOURIN Pierre, *Quand la famille marche sur la tête*, Paris, Seuil, 2004.

OFFROY Jean-Gabriel (1993), *Le Choix du prénom*, Marseille, Hommes et Perspectives.

OPPENHEIM Daniel, *Dialogues avec les enfants sur la vie et la mort*, Paris, Seuil, 2000, rééd. augm. avec postface, 2008.

PANKOV Gisela (1969), *L'Homme et sa psychose*, Paris, Aubier-Montaigne [sur le rôle des secrets de famille dans la psychose].

PENFIELD W. (1975), *The Mystery of the Mind*, Princeton, Princeton University Press.

PERROT Jean (1985), « L'enfant ancêtre », *in Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, n° 4, déc., Paris, La Pensée sauvage.

POË Edgar (1857), *La Lettre volée* (Nouvelle), tr. fr., 1965 in *Histoires extraordinaires*, Paris, Garnier-Flammarion.

PRIBRAM Karl (1971), *Languages of the Brain*, Engee Woodcliffs, Prentice Hall et communications privées (New York, 1989, Cannes 1991).

PRIGOGINE Ilya et STENGERS Isabelle (1988), *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Fayard.

RACAMIER Paul-Claude (1992), *Le Génie des origines, psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot.

ROBERTS A. (1989), *Serendipity*, New York, Wiley.

ROSENTHAL Robert et JACOBSON L. (1971), *Pygmalion à l'école*, Paris, Casterman [« l'effet Pygmalion et la "réalisation automatique des prédictions" dans les relations maître-élève et sur les résultats scolaires objectifs »] ; tr. fr. de l'américain *Pygmalion in the Classroom* (épuisé).

ROSSI Ernest et CHEEK David (1988), *Mind-Body Therapy*, New York, Norton. Trad. fr., *Psychobiologie de la guérison ; influence de l'esprit sur le corps*, Paris, Hommes et Perspectives-DDB, 1994.

RUFFIOT André et coll. (1981), *La Thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.

SAMI Ali M. (1990), *Le Corps, l'espace et le temps*, Paris, Dunod.

SATIR Virginia (1964), *Conjoint Family Therapy*, Palo Alto, Science and Behavior Books. Tr. fr. *Thérapie du couple et de la famille*, Paris, Épi, 1971 (avec préface de Pierre Fontaine).

SCHNEIDER Michel (1980), *Blessures de mémoire*, Paris, Gallimard.

SEGALEN Martine (1985), *Quinze générations de Bas-Bretons : Parenté et société dans le pays bigouden-sud,* Paris, PUF.

SEGALEN M., ZONABEND F., BURGUIÈRE A., KLAPISCH-ZUBER C. (1986), *Histoire de la famille*, 2 tomes, Paris, Armand Colin, t. 1 préfacé par Claude Lévi-Strauss.

SELOUS E. (1931), « Thought Transference or What ? », *in Birds*, Londres, Constable.

SHELDRAKE Robert (1987), *New Science of Life : Hypothesis of Formative Causation*, Londres, Paladin Books. [Sur les « résonances morphiques » : certains événements occurrent (occur-recur) selon l'incidence de certains événements.]

SHELDRAKE Rupert (1988), *The Presence of the Past*, tr. fr., *La Mémoire de l'Univers*, Monaco, Éditions du Rocher, 1988 [sur champs morphogénétiques].

SIEBERT Lawrence A. (1983), *The Survivor Personality*, Paper, Western Association of Psychology Convention, April, cité par Siegel, 1989.

SOULÉ Michel, dir. pub. (1979), *Les Grands-Parents dans la dynamique psychique de l'enfant*, Paris, ESF. [Journée de guidance infantile, 1978.]

SOULÉ Michel, dir. pub. (1984), « On te le dira quand tu seras grand », *in Le Nouveau Roman familial*, Paris, ESF, p. 110-126.

STERN D. N. (1989), *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF.

STERN D. N. (1991), « Dialogue entre l'intrapsychique et l'interpersonnel : une perspective développementale »,

Texte et Contexte dans la communication, de FIVAZ-DEPEURSINGE E. (éd.), *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, Toulouse, Privat, n° 13.

STIERLIN Helm (1978), *Delegation und Familie*, Francfort, Suhrkamp, 1978.

SZTULMAN Henri, BARBIER André, CAIN Jacques, dir. (1986), *Les Fantasmes originaires,* Paris, Maloire.

TAP Pierre, dir. pub. (1980), *Identité nouvelle et personnalisation*, Toulouse, Privat, et *Identité individuelle et personnalisation* (1979), Toulouse, Privat (collectif).

THOLET Claude (1984), *Tel Père, tel fils*, Paris, Dunod.

TILLICH Paul (1952), *The Courage to be*, New Haven, Yale University Press. Cité par Rollo May, Paris, Épi. Tr. fr., *Le Courage d'être*, Paris, Casterman, 1967.

TISSERON Serge (1985), *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier-Archimbaud. Essai sur la création graphique et la mise en scène de ses enjeux dans l'œuvre d'Hergé. Présentation de Didier Anzieu.

TISSERON Serge (1986), « Honte, Affiliation et Généalogie », *in Les Temps modernes* (fév.).

TISSERON Serge (1990), *Tintin et les Secrets de famille*, Paris, Séguier. Rééd., Paris, Aubier, 1992.

TISSERON Serge (1992), *La Honte : psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod.

TODD Emmanuel (1990), *L'Invention de l'Europe*, Paris, Seuil.

TOFFLER Alvin (1974), *Le Choc du futur*, Paris, Denoël (trad. de l'amér.).

TÖRÖK Maria (1989), Préface *in* Nicolas RAND, *Le Cryptage et la vie des œuvres*, Paris, Aubier.

TOUBIANA Éric (1988), *L'Héritage et sa psychopathologie*, Paris, PUF.

VEGH Claudine (1979), *Je ne lui ai pas dit au revoir : des enfants de déportés parlent*, Paris, Gallimard.

VERDIER P., SOULÉ Michel (1986), *Le Secret sur les origines, problèmes psychologiques*, Paris, ESF.

WALSH S. (1975), *Living for the Dead ? Schizophrenia and three Generations of Family Relations*, American Psychological Association, 38th. ann. meeting, *Abstract.*

WATZLAWICK Paul, BEAVIN, Jackson (1972). Tr. fr., *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1982, « Point ».

WEBER Max (1947), *in* TALCOTT Parsons, ed, *The Theory of Social and Economic Organization*, New York, Oxford University Press [sur le « social unconscious », citant Marx, Durckheim].

WINKIN Yves (1981), *La Nouvelle Communication*, Paris, Seuil [articles de BATESON, BIRDWHISTELL, GOFFMAN, HALL, JACKSON, SCHEFLEN, SIGMAN, WATZLAWICK ; des textes fondamentaux sur la communication non verbale], rééd. 1984.

WINNICOTT D. W. (1951-1953), « Objets et phénomènes transitionnels », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, p. 109-125.

WINNICOTT D. W. (1957), *L'Enfant et le monde extérieur*, tr. fr., Paris, Payot, rééd. 1975 [chap. sur le *holding*].

WINNICOTT D. W. (1965), *The Maturational Process and the Facilitating Environment*, New York, International University Press [sur le *holding*].

WINNICOTT D. W. (1971), « Rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », *in Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1953-1963.

ZEIGARNIK Bluma (1928), sur les tâches achevées et inachevées, *Deutsche Psykologiske Fohrshung* [travaux sous la direction de Kurt Lewin].

ZINKIN L. (1979), « The Collective and the Personal », *Journal of Analytic Psychology*, 24, 3, p. 227-250 (un jungien) [sur le « shared unconscious »].

ZUILI Nadine et NACHIN Claude (1983), « Le travail du fantôme au sein de l'inconscient et de la clinique psychosomatique à propos du psoriasis », *in Ann. Med. Psy*, Paris, 141, 9, p. 1022-1028.

Sur les maladies gravissimes

ADER Robert (1981), *Psycho-neuro-immunology*, New York, Academic Press, rééd. revue et compl., 1991, Ader *et al*.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (1984), « Retrouver des raisons de vivre et d'espérer, le malade cancéreux soigné comme un homme total », *Symbiose*, n° spécial sur les médecines douces.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (1985), *Vouloir guérir, l'aide au malade atteint d'un cancer*, Toulouse, Érès-La Méridienne, Paris, 4e éd. rev. augm.,1991, rééd. rev. augm., 1993, Paris, DDB-La Méridienne, 1996.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (1991), « The Drama of the Seriously Ill Patient : Fifteen Years Experience of Psychodrama and Cancer », in *Psychadrama : inspiration and technique*, Paul Holmes et Marcia Karp, eds, Routledge/Tavistock, Londres et New York, 203-205.

ARIÈS Philippe, DOLTO Françoise, RAIMBAULT Ginette, SCHWARTZENBERG Léon, MARTY F. (1983), *La Mort en face*, Toulouse, Privat.

BARASH Marc Ian (1993), *The Healing Path*, N. Y. Arkana Penguin.

COUSINS Norman (1989), *La Biologie de l'espoir*, Paris, Seuil, 1991. Tr. fr. Head First, *The Biology of Hope*, New York, Norton.

KÜBLER ROSS Élisabeth (1976), *La Mort, dernière étape de la croissance*, Ottawa, Ed. Québec-Amérique, Monaco, Le Rocher.

KÜBLER ROSS Élisabeth (1984), *Vivre avec la mort et les mourants*, Genève, Tricorne.

LESHAN Lawrence (1977), *You can Fight for your Life*, New York, Evans. Tr. fr., *Vous pouvez lutter pour votre vie*, Paris, Laffont, 1989 (épuisé).

ORR Emda et WESTMAN Mina (1990), « Does Hardiness Moderate stress and How ? A review », *in* ROSENBAUM

Michael, ed. (1990), *Learned Resourcefullness ;* on coping skills, self controle, and adaptative behavior, New York, Springer.

RAIMBAULT Ginette (1975), *L'Enfant et la mort*, Toulouse, Privat.

RAIMBAULT Ginette (1982), *Clinique du réel*, Paris, Seuil.

SIEGEL Bernie (1986), *L'Amour, la Médecine, les Miracles*, Paris, Laffont, 1989. Trad. de l'américain, *Love, Medicine and Miracles*, New York, Dutton Rééd., 1991, J'ai Lu.

SIEGEL Bernie (1989), *Messages de vie*, Paris, Laffont, 1991. Trad. de l'américain *Pence, Love and Healing*, New York, Harper and Row.

SIMONTON Carl, MATTHEWS Stephanie, CREIGHTON James (1982), *Guérir envers et contre tout*, Paris, Épi, trad. de l'américain, *Getting well again.* Préf. de Jacques Bréhant. Introd. d'Anne Ancelin Schützenberger.

SIMONTON MATTHEWS Stephanie, avec Robert L. SHOOK (1991), *La famille, son malade et le cancer : coopérer pour vivre et pour guérir*, Paris, Épi.

SPIEGEL David (1993), *Living beyond Limits*, New York, Times Books.

TAVERNIER Monique (1991), *Les Soins palliatifs*, Paris, PUF, Que sais-je ?

YAHYAOUI Abdel Salen, dir. pub. (1989), *Le Corps, espace-temps et traces de l'exil* ; *incidences clinique*, Grenoble, APAM/La Pensée Sauvage.

Sur la recherche généalogique

BEAUCARNOT Jean-Louis (1981), *Drôles d'ancêtres : Histoires extraordinaires de généalogies*, Paris, Trévise.

BEAUCARNOT Jean-Louis (1988), *Les Noms de famille et leurs secrets*, Paris, Laffont, rééd. poche.

CLÉMENT Marie (1984), *Le Guide Marabout de la généalogie*, Bruxelles, Marabout.

DAUZAT A. (1970), *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Larousse.

DAUZAT A. (1977), *Les Noms de famille en France*, Paris, Guenegaud.

DUPAQUIER J. (1987), *Le Temps des Jules*, Paris, Christian [ouvrage statistique sur les fréquences des prénoms en France au XIXe siècle].

GAUTIER Valérie (1994), *ABC de généalogie*, Paris, Grancher.

LÉGER Jacques-Alain (1982), *Autoportrait au Loup*, Paris, Flammarion (15-16) [Souvenirs d'un enfant de remplacement dont la mère, enceinte de lui, a tenté de se suicider] (cité *in* Alain de Mijolla, 1981, p. 85-86).

PASSAGE Yves Du (1986), *Mes aïeux, quelle histoire : Guide pratique de la généalogie pour tous*, Paris, Hachette.

PASSAGE Yves Du (1989), *La Généalogie pour tous : à la recherche de ses racines*, Paris, Hachette.

Fédération française de généalogie – 2, rue Achille-Luchaire, 75014 Paris [avec liste d'associations].

CARAN (Centre d'accueil et de recherche des archives nationales), 11, rue des Quatre-Fils, 75003 Paris.

Bibliothèque généalogique, 3, rue de Turbigo, 75001 Paris.

Amicale des généalogistes, B P 52, 75261 Paris Cedex 06.

Centre de documentation des Mormons, 64, rue de Romainville, 75019 Paris, et Salt Lake City, Utah, USA.

Centre d'entraide généalogique, 76, avenue Foche, Montry.

Centre et cercles (départementaux) de généalogie [dans les principales villes, et centres de régions et provinces : Strasbourg, Nice, Albi, Metz, Évreux, Grenoble…].

Centre de généalogie protestante, 54, rue des Saints-Pères, 75007 Paris.

Centre généalogique de Paris, 17, rue de Mesnil, 75116 Paris.

Cercle d'entraide généalogique, 119, rue de Clignancourt, 75018 Paris.

Chambre syndicale des généalogistes familiaux, 74, rue des Saints-Pères, 75006 Paris.
Institut généalogique Drouin. Canadiens provenant de France (XVIIe, XVIIIe, XIXe s.). Montréal, 4184, rue Saint-Denis, Canada.
Association généalogique des Indes françaises, 34, rue Émile-Lehel, 75017 Paris [Réunion, île Maurice, Pondichery, Antilles, Louisiane].
Association d'entraide de la noblesse française, 9, rue Richepanse, 75008 Paris.
Dépôt d'archives (départementales).

Romans, nouvelles, pièces de théâtre, autobiographies, réflexions

ANET Claude (1929), *Ariane, jeune fille russe*, Paris, Grasset.
BALZAC Honoré de (1832), « Le Colonel Chabert », in *Œuvres complètes*, Paris.
BEDDOCK Francine (1988), *L'Héritage de l'oubli : de Freud à Claude Lanzmann*, Nice, L'édition, Transes, 1991 [Réflexions sur le film *La Shoa* et l'Holocauste].
BEN JELLOUN Tahar *et al.* (1994), *Raconte-moi la vie*, Paris, Disney-Hachette-Lire. [Sur Verdun : « La bouche pleine de terre », Erik Orsenna.]
BERNARD Jean (1992), *Le Syndrome du colonel Chahert ou le vivant mort*, Paris, Buchet-Chastel.
BINET Marie (1999), *Noir comment ?*, Paris, Au Même Titre édition.
CREUZAT Robert (1986), *La Victoire oubliée : Gerbeviller-Rozelieures, août-sept. 1914*. Préface du colonel de Castelnau. [Aussi sur Sarajevo, 28 juin.]
DOLTO Françoise (1986), *Enfances*, Paris, Seuil, « Point », 1988.
DUPEREY Anny (1992), *Le Voile noir*, Paris, Seuil.

FYNN (1974), *Anna and Mister God.* Tr. fr., *Anna et Mister God*, Paris, Seuil (1976).

GOETHE, *Ses mémoires et sa vie, Vérité et poésie*, I, Paris, Le Signe, 1979, p. 34-35.

HALEY Alex (1977), *Roots*, Londres, Picador. Tr. fr., *Racines*, Paris, Seuil, 1976.

HOFF Benjamin (1946), *The Tao of Poo*, New York, Dutton 1982, rééd. Penguin.

KROH Alexandra (1993), *Les Guerres sont si loin*, d'après le récit de Lucien Duckstein, Paris, Liana Levi/Scribe (trad. amér. Lucien Story, USA). [Récit autobiographique d'un enfant déporté à neuf ans, devenu mathématicien].

MONTAIGNE Michel de (1595), *Essais*, Texte établi et annoté par A. Thibaudet, Paris, NRF, La Pléiade, 1938 ; rééd., 1940 et 1976, Paris, Gallimard, 1962, La Pléiade : 187, 1963/1992.

PLATON (427-347), « Er le Pamphylien » *in La République*. X 614. Paris, Gallimard, 1950, rééd. La Pléiade, 1989, I, 1231 et s.

REVERAT Gwen (1952), *Period Piece : A Cambridge Childhood*, Londres et Boston, Faber, rééd. 1987 [sur la famille Darwin].

SEMPRUN Jorge (1994), *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, rééd. Folio, 1996.

STÉPHANE Roger (1986), *Autour de Montaigne*, Paris, Stock.

TOURNIER A. (19..), « La Commémoration », *in Medianoche*, Paris.

CLAIRIER C., LÉGER, GAUCH A. M., TRAIBLIN M., CLAVIER Y. (1992), *Objectif calcul :* Nouveau programme de maths CE2, Paris, Hatier [avec modèle d'arbre généalogique fait et à faire par les élèves, p. 34].

Collectif (1998), *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918*, Paris, Librio-Radio-France. Préface de Jean-Pierre Guéno.

Films

BINET Marie, *Noir comment ?*, 2001.
LELOUCH Claude, *Les Uns et les autres* et plusieurs films, 1980-1997.
Chansons : Yves DUTEIL, *Les Dates anniversaires.*

Compléments de bibliographie

ABRAHAM Ada (1994), « Le co-soi, ou le synthéisme primaire », *in* René Kaës, dir. pub., *Les Voies de la psyché : hommage à Didier Anzieu*, Paris, Dunod, p. 326-340.
ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne, ABRAHAM Ada, ALVEZ Sanchez Aldo et GEOFFROY Yannick (1978), « Essai d'une analyse pluridimensionnelle du soi », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Nice*, n° 31, « Psychologie sociale clinique », p. 27-67.
ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (1994), « Vie transgénérationnelle et maladie », *in Le Processus de guérison*, *par-delà la souffrance et la mort*, Les Ateliers de Montréal, MNH, 3947 Chabanel, Beauport, GIE4M7 Québec, Canada, p. 57-70.
— (1995), « L'Enfant de remplacement », *in Le Deuil comme processus de guérison*, Montréal, MNH.
— Série d'articles sur la transmission transgénérationnelle de traumatismes de guerre (1997-1999).
— (1996), « La Serendipité », in *Hommage au doyen Weiss*, Publications de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice, n° 27, p. 61-87.
— (1998), « About psychodrama and Epilogue », *in* Karp, Holmes and Bradshaw Tauvon (eds) (1998), *Handbook of Psychodrama*, Routledge, New York et Londres, 1998.
— (1999), « Héritage familial inconscient, stigmates de traumatismes familiaux », *in* Caglar Huguette, éd., *tre enseignant. Un métier impossible ? Hommage à Ada Abraham*, Paris, L'Harmattan, p. 225-267.

— (1999), « La Maladie gravissime et ses retombées sur la famille : choc traumatique, poids du secret, et syndrome d'anniversaire », *in Actes 2e journée régionale de soins palliatifs de Bourges, 19 novembre 1999*.
— (1999), « Health and Death, Hidden links through the family tree », *in* Peter-Felix Kellermann and Kate Hudgins, eds (2000), *Psychodrama with trauma survivors : acting out your pain*, Londres et Philadelphie, Jessica Kingsley.
— (2002), « Moreno », *in Vocabulaire de psychosociologie*, Toulouse, Érès, Barrus Michel J., Enriquez E., André Levy, dir. pub.
— (2003), *Le Psychodrame, théorie, pratique, technique et clinique* (rééd. compl. du *Précis de psychodrame*), Paris, PBP Payot (sous presse).
ANZIEU Didier, TISSERON Serge *et al.* (1993), *Les Contenants de la pensée*, Paris, Dunod.
BEAUREPAIRE R. de (1998), « Les mémoires traumatiques de Rachel Yehuda », *in Depression*, n° 10, janv.-avril.
BLANCHARD François (1995), « Pour un autre regard sur la démence », *Gérontologie et société* [utilisation du génosociogramme pour remodeler la mémoire chez les malades très âgés], n° 72, p. 156-166.
BRIGGS J. et PEAT F. D., *Un miroir turbulent :* guide illustré sur la théorie du Chaos, Paris, Interédition, 1991 (traduit de l'amér., *Turbulent Mirror*, 1989, New York, Harper and Row).
BYDLOWSKY Monique (1996), *La Dette de vie*, Paris, PUF.
CARLIER Émile (1995), *Mort pas encore*, Société archéologique du Nord [sur Verdun], Douai.
COTLE Thomas (1995), *Enfants prisonniers d'un secret de famille*, Paris, Laffont.
COUVERT Barbara (1997), *Introduction au secret de famille*, DEA de sociologie du pouvoir, université de Paris-VII, 78 f. (Paris, DDB, 2000).
— (2000), *Au cœur du secret de famille*, Paris, DDB.

CROCQ Louis (1999), *Les Traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob.

CYRULNICK Boris (1993), *Les Nourritures affectives*, Paris, Odile Jacob.

— (1997), *L'Ensorcellement du monde*, Paris, Odile Jacob.

CYRULNIK Boris, dir. pub. (1998), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Paris, Hommes et Perspectives [avec Michel Le May, *et al.*].

CYRULNIK Boris (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

DELASSUS Claire (1993), *Le Secret ou l'intelligence interdite*, Paris, Hommes et Perspectives, Préface Jean-Pierre Chartier.

DEVROEDE Ghislain and ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne (2001), « On family trauma repetitions of sex abuse and gastric problems » (in preparation).

DEVROEDE Ghislain (2000), « Early life abuses in the past history of patients with gastrointestinal tract and pelvic floor dysfunction », chap. 10, *in The Biological Basis for Mind Body Interactions*, p. 131-155, vol. 122 of Progress in Brain Research, Elsevier Amsterdam, Lausanne, New York, Oxford, Shannon, Singapore, Tokyo, 2000.

DEVROEDE Ghislain (2002), *Ce que les maux de ventre disent de notre passé*, Paris, Payot.

DROSSMAN Douglas (1991), *Annales of Int. Med.*

DROSSMAN Douglas *et al.* (1995), « Sexual and physical clause and gastrointestinal illness. Review and recomendations », *Ann. Int. Med.*, 123, p. 782-794.

DUMAS Didier (1999), *Sans père et sans parole*, Paris, Hachette Littérature.

EIGER Alberto (1997), *Le Générationnel, Approche en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.

ERNAUX Annie (1997), *La Honte*, Paris, Gallimard.

FOX Mathews et Rupert SHELDRAKE (1996), *The Politics of angels, Exploring the Real where Science and Spirit neet*, San Francisco, Collins.

FREMONT Helen (1999), *After Long Silence,* New York, Dell Pub., Delta memoir, 2000.
GAULEJAC Vincent de (1996), *Les Sources de la honte*, Paris, DDB.
— (1999), *L'Histoire en héritage*, Paris, DDB.
GAULEJAC Vincent de et TABOADA LEONETTI Isabel (1994), *La Lutte des places, Insertion et Désinsertion*, Paris, DDB et Hommes et Perspectives.
GINESTET-DELBREIL Suzanne (1998), *La Terreur de penser* [psycho-somatique], Paris.
GUERRINI Ivan, *About Fractals and Anniversary Syndrome*, private communication and correspondance, spring 2000.
HASSOUN Jacques (1994), *Questions d'enfance, Les Contrebandiers de la mémoire*, Paris, Syros.
HÉRITIER Françoise (1994), *Les Deux sœurs et leur mère*, Paris, Odile Jacob.
HUDGINS Kate and DRUCKER K. (1998), « The Containing double as part of the therapeutic spiral Model for treating trauma survivors », *in The International Journal of Action Methods, skill training and role playing*, n° 51, p. 63-74.
KADARÉ Ismael (1998), *Trois Chants funèbres pour le Kosovo*, Paris, Fayard.
KAËS René, dir. pub., et Haydée FAIMBERG (1993), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
KERNBERG Otto (1993), « The Couple's Constructive and Destructive Superego Functions », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 41, p. 653-677 [sur les « shared superego functions » dans les couples].
LARROCHE Michel (1994), *Mes cellules se souviennent… ?* Paris, Tredaniel.
LAVALLÉE Guy (1993), « La boucle contenante et subjectivante de la vision », *in* ANZIEU *et al.*, *Les Contenants de pensée*, Paris, Dunod, p. 87-126.
LEGRAND Michel (1993), *L'Approche biographique*, Paris, Épi.
LIFTON Betty Jean (1975), *Twice born : Memoirs of an adopted Daughter*, New York, McGraw Hill, 1977.

McGoldrick Monica (1994), *You Can Go Home again*, New York, Norton [sur génogrammes reconstitués de célébrités].

Mandelbrot Benoît (1975), *Les Objets fractals : forme, hasard et dimension*, Paris, Flammarion (rééd. poche « Champs », 1995, n° 301).

— (1997), *Fractales, hasard et finances*, 1959-1997, Paris, Flammarion (rééd. poche « Champs », 1197, n° 382). *Fractals and Scaling in Finance : Discontinuity, Concentration, Risk*, New York, Springer, 1997.

Mannoni Maud, *Le Premier Rendez-vous avec le psychoanalyste*, Paris, Gonthier, 1965.

Marty Pierre (1980), *L'Ordre psychosomatique*, Paris, Payot.

Mercier Évelyne-Sarrah, dir. pub. (1993), *La Mort transfigurée*, Paris, Ass. Intern. for Near Death Studies, Iands, France.

Miller Alice (1981-1986), *L'Enfant sous terreur*, Paris, Aubier.

Minc Alain (1993), *Le Nouveau Moyen Age*, Paris, Gallimard.

Muxel Anne (1996), *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan.

Nachin Claude (1993), *Les Fantômes de l'âme. À propos des héritages psychiques*, Paris, L'Harmattan.

Nardone Giorgio, Watzlawick Paul (1993), *L'Art du changement*, Paris, L'Esprit du temps.

Nathan Tobie (1994), *L'Influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob.

Pikes Noah (1999), *Dark Voices*, The Genesis of Roy Hart Theater, Spring Journal Books, Woodstock, Conn. [sur l'origine de la méthode de thérapie par la voix de Roy Hart (1925-1975) et d'Alfred Wolfsohn].

Racamier Paul-Claude (1995), *L'Inceste et l'incestuel,* Paris, Les Éditions du Collège.

Roberts A. (1989), *Serendipity*, New York, Wiley.

Rollo May (1995), *The Courage to be* [« Le courage d'être], entretien personnel et citations dans toute son œuvre.

RUTLER N. (1985), « Resilience in the face of Adversity », *Brit. J. Psychiat.,* 147, p. 598-6.

SOGYAL Rimpotché, éd. (1993), *Le Livre tibétain de la vie et de la mort*, Paris, La Table Ronde (trad. du tibétain et de l'amér.).

SOULÉ Michel *et al.*, « Origines, identités, destinées : que dire à un enfant qui s'inquiète de son origine ? » (Journée annuelle du Centre de guidance infantile, mars 1995, Paris), Paris, ESF. [Jeanine Noël, « Que dire à un enfant qui s'inquiète de son origine ? », p. 111-120. Rémy Puyello, « Jouer à être grand, Léo, Lucien », p. 121-133.]

STIERLIN Hein (1977), *Le Premier Entretien familial*, Paris, Delarge, tr. fr. 1979.

SUTTER Jean (1995), « L'anticipation dans l'impasse dépressive », *in L'Anticipation, clef du temps du déprimé*, collection scientifique Survector.

TISSERON Serge, TÖRÖK Maria, RAND Nicolas *et al.* (1995), *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Clinique du fantôme, Paris, Dunod.

TISSERON Serge (1996), *Secrets de famille, mode d'emploi*, Paris, Ramsay.

TÖRÖK Maria avec Nicolas RAND (2002), *Ma vie avec la psychanalyse* (inédits et notes posthumes), Paris.

VIGOUROUX François (1993), *Le Secret de famille*, Paris, PUF.

VINCENT Jean-Didier (1997), *La Chair et le Diable*, Paris, Odile Jacob.

VOLKAN Vamik (1997), *Bloodlines : from Ethnic Pride to Ethnic Terrorism*, New York, Farrar, Strauss & Giroux (December).

WACHTEL Ted (1997), *Real Justice : How we can revolutionize our Response to wrongdoing*, Pipersville, USA, The Piper's Press.

WARDI Dina, *Memoriel Candles : Children of the Holocaust*, Londres et New York, Routledge, 1992.

WEBSTER Harriet (1993), *Pour en finir avec les secrets de famille : ces vérités qui sont bonnes à dire*, Paris, Le Jour.

YEHUDA Rachel (1995), « Low urinary cortisol excretion in holocaust survivors with post traumatic stress disorders », *in American Journal of Psychiatry*, n° 152, p. 982-986.
ZAIJDE Nathalie (1993), *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent ! La transmission du traumatisme chez les enfants de l'extermination nazie.* Préface de Tobie Nathan, Paris, La Pensée sauvage (rééd.).
ZAJDE Nathalie (1995), *Enfants de survivants*, Paris, Odile Jacob.

Vidéocassettes en anglais

SHELDRAKE Rupert, ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne, HELLINGER Bert, *Re-Viewing Assumptions : a dialog about phenomena that challendge our world-view*, 1999 (70 mn) [table ronde d'échanges sur le co-inconscient et sa transmission transgénérationnelle]. ISBN 3-89670-161-4, Carl Auer System Verlag, Weberstrasse 2, D-69120 Heidelberg, and ISBN 1-891944-38 x USA, Zeig, Phenix (Arizona).
ADELOBERGER Elisabeth, SCHÜTZENBERGER ANCELIN Anne, *On the steps of Moreno in Vienna*, 2002.

Revues

Collectif (1992), « Le Secret », *Connexions*, n° 60, Érès.
Collectif (1994), « Le groupe familial en psychothérapie », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 22 [congrès de mars 1994, Paris].
Collectif (1993), *Les Contenants de pensée*, Paris, Dunod [Didier Anzieu, « La fonction contenante et la peau, du moi et de la pensée : conteneur, contenant, contenir, p. 15-40].
Collectif (1975), « Du secret », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 14. *Le Groupe familial* (1991), Confidence et secret, n° 132, juillet.

Groupal (Paris),
(1994), *Les Fixations précoces et leur devenir*, 10.
(1995), *Deuils dans la famille*, 1.
Collectif Greps (1986), « Le Phénomène psychosomatique et la psychanalyse », in *Analytica*, Paris, Éditions Navarin.
Rencontres cliniques d'Arles (1985). Évelyne Grandjon, Jean Guyotat.
Collectif (2001), « Les deuils d'enfants : de la conception à la naissance », *in Études sur la mort*, n° 119, L'Esprit du temps (diffusion PUF), [Rousseau Pierre, « Le deuil périnatal : transmission intergénérationnelle »].
Schützenberger Ancelin Anne (2002), « Moreno », *in Vocabulaire de Psychosociologie*, Toulouse, Érès [J. Barrus *et al.*, dir. pub.].
Dialogue
[éditée par l'Association française des centres de consultation conjugale (AFCCC), 44, rue Danton, Galerie Damoiselles, 94270 Kremlin-Bicêtre. Tél. 01 46.70.88. 44]
(1980) Les secrets de famille, n° 70.
(1984) Mythes familiaux, n° 84.
(1985) Héritages et filiations, n° 89.
(1985) Généalogie et fantômes, n° 90.
(1986) Les rites familiaux, n° 91.
(1987) La présence de l'absent, n° 98.
(1988) Détruire ceux que l'on aime, n° 99.
(1988) Le dialogue et le secret, n° 100.
(1990) Dettes et cadeaux dans la famille, n° 110.
(1991) Loyautés familiales et désir d'enfant, n° 111.
(1992) Le sacrifice dans la famille, n° 116.
(1994) Construire la parenté, n° 126.
(1995) Rites et marques de passage, n° 127.
(1995) L'adoption, une nouvelle naissance, n° 133
(1996) Couples et secrets de famille, n° 134.

Index

A

à l’écoute de son « radar personnel », 76
abandon, 47, 48, 57
Abraham Ada, 172
Abraham Nicolas, 18, 158, 55, 56, 58, 59, 60, 75, 78, 187, 190, 192, 192, 195, 196, 197, 172
absence, 93
abus sexuels, 170
accident, 16, 22, 157, 29, 51, 54, 62, 71, 83, 88, 115, 115, 118, 120, 122, 123, 124, 125, 152, 201, 169, 170, 256 ; série d’–, 127
accouchement difficile, 120
Ackerman Nathan, 74
Acre, 151 (St-Jean-d’–, croisades)
Acremant Germaine, 53
acte gratuit, 42 ; – manqué, 16, 54, 77 ; – bizarres, 56 ; – terroristes, 69
Ader Robert, 37
adoption, 47, 62, 88, 93, 128, 256 (voir également abandon)
adultère, 55
adversion, 91 (faire face, différent d’aversion)
affaire Dreyfus, 104
affection (sentiments), 29, 33
Afrique, 70
agressivité passive, 162
âge (l’) ou la période d’une perte majeure, 203, 57, 85, 115, 113, 120, 125, 150, 202, 204, 171

agir (être agi) comme si c’était un autre, 55 (cf. ventriloque, fantôme, Dybbouk)
Agnews State Hospital, 199 (recherche de syndrome d’anniversaire)
agression, 91 ; – passive, 162
agriculteur, 171
aidant-aidé, 35
aider à vivre, 29
aîné, 32, 39, 50, 51, 71
Albertine, 107
alcoolisme, 88, 103, 200, 201
Ali, 94
allant-devenant, 14
Allemands, 100 (cf. guerres, transmission, traumatismes), 28
alliances familiales, 78, réenchaînement d’–, 134, 135
Amazonie, 187
ambivalence, 79
âme collective, 17, 18 ; – de la femme, 176
amertume, 44
amour, 31, 145
analyse (on) ses rêves, 161
analyse cadrée, 212
analyse statistique, 200
analyse transactionnelle, 191
analystes, 19, 28 (cf. psychanalystes)
anamnèse, 76, 199
Ancelin Schützenberger Anne, 171, 171 (cf. aussi Schützenberger A.)
ancêtres, 27, 99
anesthésiste, 120
ange gardien, cf. serendipity, intérieur
angoisse, 160, 44, 82, 105, 160,
anisme, 170 (terme médical récent)
Ann Arbor, 28 (Université)
Anne, 96

année de fragilisation (d’anniversaire), 114, 203 (cf. angoisse, syndrome d’anniversaire et âge)
année sabbatique, 24
Annexes, 195
anniversaire, 159, 33, 79, 80, 81, 126, 150, 193, 201, 203, 172
anniversaire double, 35, 57, 74, 148, 149, 201, 202 ; réaction d’–, 203 (cf. fragilité d’–, syndrome d’–, maladie ou accident d’–)
Anniversary Reactions, 198 (réaction d’anniversaire), mild – – (– – modérées), 203
anthropologue, 49
Anzieu Didier, 190
appareil psychique, 195
apparition de maladies, 157
apprentissage en sécurité, 166 (cf. sécurité de base)
approche anthropologique, 75 ; – contextuelle, 48, 49 ; – transgénérationnelle, 27
après coup, 158
après Sébastopol, 151 (cf. lundi de Pâques, mort, accident mortel, répétition)
Arabes, 70, 100
arbre généalogique, 21, 22, 47, 51, 70, 74, 76, 79, 85, 88, 89, 91, 105, 112, 118, 125, 137, 144 (cf. génosociogramme) ; sur trois à cinq générations, 64
archives alsaciennes, 71 ; – historiques des armées, 90 ; – notariales, 90
ardoise (effacer l’), 159 (cf. ressentiment, vendetta, dettes et mérites, comptabilité familiale)
argent, 32, 153
Ariane, 94, 95 ; Ariane, jeune fille russe, 95
Arménie, 39 ; Arméniens, 69, 70
Arnold et Denis, 170
arrêt et reprise de la respiration, 76 (cf. souffle, communication non verbale, observation)

arrêter la chaîne (des répétitions de maladies, accidents, traumatismes), 143
articulations (des histoires familiales), 196
artiste, 42
ascendants, 85, 88
assassinat(s), 31, 55, 57, 59, 78
Assistance publique, 108
assistante sociale, 50
associations libres, 77, 90
assumer son histoire familiale et son passé, 185
asthme, 171
astrologie (l’) et les arts de la voyance, 105
atome de parenté, 92
atome social, 21, 157, 28, 49, 149, 150
atteindre un niveau (scolaire, universitaire, culturel, social) non atteint par les parents, 79
atteint dans son corps au même endroit, 112
attendre pour lâcher prise, 81
attentat à la bombe à Paris, 102
attente-quant-au-rôle, 39, 49, 91, 188
attentes externes, 39
attention flottante, 19, 77
attitude exploitative, 31
attitude généreuse, 31, 32
attribuer une signification à un indice, 79 (cf. indice, observation)
auditifs, 19 (mode perceptif –) ; (cf. Bander et Grindler)
Augustin (saint), 148
Aulagnier Pierra, 208
Ausloos Guy, 143
autobiographies, 221
autre scène (l’), 16 (cf. Freud)
avantages, 31
Avent (l’), 163
avoir été exploité, 44
avortement, 85

avril, 118 (mois d’) ; (cf. Verdun, gaz, cauchemars, syndrome d’anniversaire, symptômes d’anniversaire)
axe imaginaire, 93

B

Bach (Jean-Sébastien, Jean-Chrétien), 136
bachot, 54 (baccalauréat)
bagne (Guyane, guillotine), 163
bague, 89
balance des comptes, 29, 31, 34
balkanisation, 98
bande dessinée, 61
Bandler Richard et Grinder John, 20
bannissement, 68
baptêmes, 134
Barbara, 161
Bas-Rez, 32 (réunions familiales)
bases théoriques, 158 (cf. théorie du transgénérationnel, transmission)
Basque(s), 45, 70
bataille de Sébastopol (1855), 83 ; – de Verdun (1914-1918), 161
Bataillons d’Afrique, 58
bâtardise, 56, 78
Bateson Gregory, 20, 23, 24, 27, 75, 148
béances dans la réalité, 58
beau-père/belle-mère/belle-fille « pièce rapportée », 21, 134, 170
Beauvoir Simone de, 125
bébés, 189
Belle au Bois dormant (La), 188
Belo Horizonte, 121
bercés d’histoires sur le terrorisme et les horreurs (enfants), 121 (cf. saga familiale, transmission)

Bergmann Martin, 190
Bernard, 126, 126, 128
Berne Éric, 40
besoin d’harmonie interne, 40
Berlin (chute du Mur de), 67
Bettelheim Bruno, 209
Bible, 54, 91
Bibliographie, 205
Bicentenaire de la Révolution française (1989), 139 (cf. commémoration, cinquantenaire, centenaire, anniversaire, traumatismes, cauchemars)
bière, 45 (vin ou)
Bion, 209
Birdwhistell Ray, 20
blancs, 89 (trous de mémoire, oublis familiaux)
blessé à Verdun, 83, 196, 161 (cf. gaz, toux, quasi-asthme, anniversaire, cauchemars)
boat people, 67
body-mind connection, 37
Bohm David, 189
boisson familiale (cf. café, thé)
bonne chance, 186 (cf. serendipity)
bornes (et clés de la mémoire), 88
Bosnie, 67 (cf. Kosovo, Sarajevo)
Böszörményi-Nagy Iván, 18, 27, 28, 30, 34, 35, 36, 36, 38, 39, 39, 41, 41, 46, 48, 49, 52, 78, 114, 187, 172
bouc émissaire, 38, 188, 191
boucle symbolique bouclée, 59
boulanger, 171
Bourbon (Alphonse de), 138, 139
Bowen Murray, 157, 42, 78, 109
Bretagne, 135
Breton(s), 45, 51
Brill Abraham, 20
bronchites, 171

C

« C’est pas juste », 161
Ça parle sur l’autre scène, 144, 178 (cf. Freud)
cadavre, 199
cadeau, 42 ; – symbolique, 42, 43
cadre de référence, 142, 144 (cf. contexte, Goffman)
cadres de l’industrie, 101
café, 45 (et thé, comme boisson familiale)
cailloux, 58 (casser, collectionner des –) (cf. chasseur de papillons, fantôme, Nicolas Abraham)
calendrier corrigé, 153 ; – grégorien, 163, 152 ; – Julien, 163 ; – romain, 163
camp(s) 63 ; – de concentration, 159, 64, 69, 160 ; – de déportation, 104
campagnes de Napoléon, 81 (cf. Retraite de Russie, 1812, traumatismes)
Canaïma (chutes d’eau de), 186
cancer, 159, 36, 57, 73, 78, 88, 101, 103, 104, 111, 132, 144, 149
Cannon W. B., 209. Cf. serendipity
canopée, 185, 167 (et canopée humaine, 187, [canopy, 186])
Capétiens, 138, 140
Capitaine Haddock, 61, 61
capital familial, 31
Capra Fritzhof, 189
caractères acquis, 172
caractéristique physique (nom de famille lié à une), 137
Cardinal Marie, 65
carte synchrone des événements, 47 (cf. génosociogramme, arbre généalogique)
Carthage, 140
cas clinique(s), 62, 81, 111, 114, 121, 132, 189 ; – difficiles, 185 ; – d’accident gravissime répétitif, 117
casothèque, 124 ; – de cas cliniques, 97

casser des cailloux, 58 (cf. cailloux)
cassures, 157
cataclysmes, 159
catastrophe narcissique, 196
catharsis, 105
cauchemars, 159, 160, 64, 70, 167, 170, 161, 171
ça, 53
ce qui vous est dû, 34 (ardoise, livre des comptes familiaux, dettes et mérites)
cellules T, 37
Cendrine, 148, 149
centenaire (cf. bi-centenaire, commémoration)
centré sur l'autre (être), 76 ; – sur le sujet, 77 (être) (cf. Carl Rogers)
cercueil d'un jeune enfant, 146
cérémonie expiatoire, 67
cerveau, 188
Ces dames aux chapeaux verts, 53
Ceylan, 186 (cf. Serendip)
champ de bataille, 170 (cf. Roy Hart,
cauchemars, cris, mourants, guerres(s), Verdun, Sedan, Gallipoli)
changer de vie, de comportement (et guérir), 46, 127
changement : loyautés familiales, croyances et résistance au –, 46
changement de nom patronymique, 92, 93
chaos, 185
Charles, 111, 114
Charles Ier, 70
chasseur de papillons, 58 (cf. N. Abraham, répétitions familiales, loyauté familiale, cailloux, casser, secrets)
château de Moulinsart, 61 (cf. Tintin et Milou, Hergé, transmission, secret)
Chemin des Dames (Verdun, 1914-1918), 83
Chestnut Lodge (USA), 23

Chevalier Maurice, 95
Chicago, 18
chimiothérapie, 114
choc des cultures, 98 ; – du futur, 185 ; – traumatique, 159
choix de la profession, 171 ; – des prénoms, 96 ; – et ses rejets, 77
choc (émotif) 168 ; choc de vent du boulet, 168 (cf. traumatisme)
choses interdites même de pensée (« impensées »), 111
choses entendues ou cachées, 110, 111 (voir aussi tu, caché, secret, non-dit, blancs de mémoire, secret, transmission, traumatisme)
Christie Agatha, 187
chute du Mur de Berlin, 67 (cf. Mur de Berlin, chute, 1989)
chute sur un escalier roulant, 62
cicatriser la mémoire douloureuse, 203
cinquantenaire de la Libération, 82, 70, 142 ; – du Débarquement, 160, 171 (cf. commémoration, guerre, paix)
circonstance à risques, 116
civilisation russe, 92
classes sociales, 45
clés (de la mémoire), 88
client, 19, 75
clinique, 19,
clivage, 192
co-inconscient, 19, 20, 53 ; – familial et groupal, 19, 172, 178
co-inconscient social et interpersonnel, 178
co-performance animale, 73
co-saut qualificatif, 73
co-soi, 172
co-action, 22
coercition externe, 41
cohabitation, 22 (partager la maison)

coïncidence(s) 15, 18, 157, 62, 63, 77, 81, 85, 98, 122, 139, 203, 204
co-inconscient de l’aidant-aidé et du groupe, 77
collaboration (faits de), 104 (cf. collaborateurs, guerre de 1939-1945)
collatéraux, 85
collègues de travail ou de sport, 21 (cf. réseau sociométrique, atôme social)
Collomb Henri, 22, 74
Colomb Christophe, 67
colonel Chabert, 160, 208
coma, 108, 118
Commune, 89 (de 1870) et communard, 96
communication non verbale, 2, 157, 23, 27, 65, 75, 75, 100 (voir expression des sentiments)
communication vraie, 21
complications postopératoires, 125 (cf. opération, anniversaire, chirurgie, recherche, Devroede)
comportement(s) bizarre(s), 16, 59
comprendre ce qui nous oblige, 54
comprendre leur famille (groupes de génosociogramme), 101
comprendre mythes, systèmes familiaux, histoire, identité (groupes de génosociogramme), 101
comptabilité des dettes et des mérites, 33, 33, 38, 41 ; – comptabilité des familles, 33, 43, 44,
comptes familiaux, 22, 29, 31, 33, 36, 41, 42, 58
concepts clés, 21, 28
concile de Mâcon, 94, 177 ; – de Nicée, 94, 177
Conclusions, 185
concours heureux de circonstances, 24 (cf. séredipité)
conduire son enfant à l’école, 123 (cf. anniversaire, loyauté familiale, accident)
conduites marginales, 93
confiance, 39
configuration familiale, 124

conflits alimentaires, 153 ; –
conjugaux, 154 ; – d’habitus, 153, – tribaux, 70
confusion des genres et des générations, 136
Congrès de l’Association américaine de psychiatrie, 20
conjoints ayant la même constellation que leur constellation familiale d’origine, 114
connaissances psycho-socio-économico-historico-artistiques, 76
conquête arabe, 91
Conrad, 144
consacrent (se) à leur vieille mère malade, 52 (cf. parentification, dettes)
conscient, 30, 53, 106, 171
consonantes, 40 (cf. dissonance, perceptions, sentiments)
constatation clinique(s), 115, 188, 172 (cf. recherche, psychanalyse, Freud, observation, cas cliniques)
constipation gravissime, 170 (cf. abus sexuels, Devroede)
constriction de la gorge, 160 ; – ou inflammation du carrefour buccopharyngé, 171
contenant-contenu, 209 ; manifestations « contenues » par thérapeuthe contenant 160
contenu du secret, 196
contexte, 15, 16, 19, 25, 27, 48, 53, 76, 77, 77, 85, 90, 89, 95, 96, 142, 144, 145, 185, 160
contextuelle (approche), 53, 188
contrainte alimentaire, 154
contre-don, 42 (voir don, dette)
contre-identifications, 77
contre-transfert, 76
contributions des individus, 31 (cf. dettes et mérites, justice familiale, comptes familiaux, maladies)
conventions graphiques, 90, (pour génogramme, génosociogramme)
conversion hystérique, 195
conversions (religieuse) forcées, 69

copier les symptômes de son père, 198 (cf. répétitions, loyauté familiale, maladies, anniversaire, symptômes d’)
coprésence, 22
Corbin, 56
cordes du temps, 73 (Sheldrake)
cordon ombilical autour du cou, 118 (cf. cou, naissance, maladies)
corps-espace-temps, 53
corrélations, 200
Cosnier Jacques, 75
couche-tard, 153 ; et couche-tôt (cf. habitudes familiales et personnelles)
couleurs, 76
coup de colère, 141
coup de pied de chameau, 112
coupable, 31
couper le cordon ombilical, 109
couple remarié, 135-136 ; – (s) d’ancêtres qui échangent des conjoints sur plusieurs générations, 135 ; – mixtes, 45
Cour de Justice internationale de La Haye, 69
cousins à la mode de Bretagne, 33 (cf. famille élargie)
Cousins Norman, 37
crachements (toux, raclements, et –), 171
crainte(s), 91 ; – nocturnes, 44
crédit, 29 ; créditeur, 34
cri primal, 170
crime, 56, 196
crise cardiaque aux dates anniversaires de la mort brutale de son frère, 82
crises, 96 ; – d’anniversaire, rebondissement de – –, 82, 202 ; – et réactions de –, 35, 85, 197, 198, 199, 202, réactions et – – modérées, 203
Croates, 67 ; Croatie, 39
Crohne (maladie de), 83
croisade (VIIe), 66, – (VIIIe), 66 ; croisades, 39, 66, 79, 72, 91, 137, 151

Croisés, 66
cross-culture, 98
croyance, 46 ; – (s) magique (s), 191
crypte, 55, 56, 57, 59, 78, 195, 196, 172 ; – familiales secrètes, 187 (cf. fantôme, secret, non-dit, transmission)
cryptophore, 195
cuisine, 45 ; – au beurre ou à l'huile, 45 ; – différente, 45 (traditions familiales, transmission, loyauté)
culpabilité, 34, 39, 40, 40, 52 ; – du nanti, 159 : – du survivant, 159, 64 ; – insupportable, 34
culte funéraire, 93
culture, 52, 91, – d'origine, 45 ; – du pays ou de la région d'accueil, 45
Cyrulnik Boris, 75, 166

D

d'ailleurs, 91
d'ici, 91
disgrâce ; disgracier la famille, 55 (cf. honte, non-dit, secret)
D'où venons-nous ? 108
d'où vient le prénom, 94
Daimon (Platon), 148, 193
Dakar, 22
Dali Salvador, 145, 146, 147
Dallas, 125
Darwin Charles, 35, 50, 190
Das Unheimlich, 158 (l'inconscient de Freud)
dates, 22, 80, 85, 88, 116, 125 ; – anniversaires, 157, 62, 202 ; – de guerre, 89 ; – de naissance, 89 ; – familiales-historiques, 172 ; mêmes – 114, 119, 120 ; – signifiantes, 80 (voir âge et index) ; – précises, 88
DDASS, 108 (Direction des affaires sanitaires et sociales, France)
de mémoire, 88 (génosociogramme fait de –)

de père en fils, 171
débarquement, 70, 160 (cf. commémoration, 6 juin 1944, guerre de 1939-1945)
décès, 22, 79, 87, 89 ; – (âge du), 16 (cf. mort, transmission, anniversaire)
déchirure, 54, 103,
décodage (des règles) 49 ; décoder, comprendre les règles dites et tacites, 49
décompensation psychotique, 135, 201 (cf. psychose, anniversaire, recherches, Hilgard)
décoration, 79
découvertes heureuses, 186 (serendipité)
découvrir d'où l'on vient, 166 ; – les secrets et les non-dits, 51
décrypter, 145
défaite de guerre (1870-1871), 96 (cf. guerres, traumatismes, cauchemars, massacre)
défavorisés, 22 (personnes, enfants –)
définition de la crypte et du fantôme, 55 (cf. crypte, fantôme)
défusionnement, 109
délégation, 25, 44
Delenda, 140, 141 ; Delenda Carthago est, 140
déliaison, 196
délire, 59
délivré du poids du passé, 190 (cf. passé, « contenant », traumatisme, thérapie)
deltaplane, 115, 116, 117
demander pardon, 67
déménagement(s), 22, 77, 89
dénégation(s) de la réalité, 196, (cf. réalité, secret, double-bind)
départ des enfants, 76-77 (de la maison familiale)
déportation, 63, 64, 65, 79, 116
dépossédée de son nouveau nom de famille et de sa place, 132 (cf. identité, nom, mariages entre 2 frères et 2 sœurs)

dépression, 88
déprogrammation, 127 (cf. thérapie)
déracinement, 42, 77,
désaveux, 196
descendants, 59, 63, 108, 195, 170, 160, 171, 171
déséquilibre relationnel significatif, 30
désidentifier, 57 (cf. identité, identification, loyauté familiale)
Désinsertion (cf. de Gaulejac), 224
désir ; – de vengeance, 69 ; – homicide et suicidaire, 199 ; – réalisé et sans détours, qui se trouve enterré, 196
désobéir, 24
dessiner, 172 ; – son arbre généalogique, 76, 87 (détails, place) ; – ses cauchemars, 161
dette(s), 29, 30, 32, 32, 33, 34, 35, 38, 42, 43, 64, 69 ; – contractée, 44 ; – de loyauté, 44 ; – de Robert envers son père, 64 ; – du sang, 69
deuil ; – exprimé et partagé [expression du chagrin, pleurs…], 203 ; – fait, 56, 145 ; – pas fait (non fait) 55, 78, 133, 146, 169 ; – comme processus de guérison, 206 ; – indicible, 56 ; – non résolu, 100 ; – (s) pathologiques et non faits, 160 ; – métabolisé, 55
deux « jeune Madame Ravanel », 133
deux familles différentes, 97 (mariage entre) (cf. us et coutumes)
deux familles du couple apparaissent comme en miroir (les), 114
deux frères, 256 ; – et le deuxième frère s’en va, 15 ; –, Bernard et Lucien, le survivant et le mort, 83, 126 ; – (permis à deux –) d’épouser
deux soeurs, 134
deux soeurs épousent deux frères, 132, 133 ; – le même frère (veuf), dette, 38 ; – deux homonymes, 129 (cf. mariage) ; double mariage, 134, 169
deuxième perte qui réveille le traumatisme et la blessure d’une perte majeure d’un objet d’amour dans l’enfance

133 (cf. perte d’objet d’amour)
déverrouiller (la mémoire), 90
Devroede Ghislain, 170 (cf. chirurgie, opération, abus sexuels, constipation rebelle opérée), 173, 175
diachronique, 47
dialogue actif, 79 (cf. entretien, génosociogramme)
dictionnaire (bon), 89
Dybbouk, 55
Dietrich Marlène, 81
différence religieuse, nationale, culturelle, ethnique et raciale, de couleur, ou politique, ou syndicale ou même culinaire, 45
différences de calendrier « ancien style » et « nouveau style », 152 (cf. dates)
différences de classe sociale, 153 ; – socio-économiques, 45
différenciation de Soi, 26, 42, 57, 166
difficultés d’être, 93 ; – ou impossibilités d’intégration scolaire, 166
dire l’indicible et l’impensé, 107 (cf. secret, non-dit, « contenant », thérapie)
discordance, 24, 40, 40
disgracier la famille, 55 (cf. honte, secret)
disparus (gens portés), 170 (cf. guerre)
disponibilité, 41
dissonance cognitive, 40, 40 ; réduire la – –, 40, 40, 52
distance sociale, 21, 154 (voir aussi névrose de classe)
dit, 157, 30,
dit et pensé, 106
divorce, 76, 86, 88, 100
Do remember to forget, 117 (cf. oublier, transmission)
Dole, 57
Dolto Boris, 28
Dolto Françoise, 17, 18, 20, 28, 43, 65, 74, 106, 148, 151, 189, 190, 192, – La Forgue, 18
dommages psychologiques, 202

don(s), 28, 42, 136 ; (–) cadeau avec les dents, 42 (cf. recevoir et donner, contre-don)
donner un sens aux événements, 157 ; et ainsi donner prise sur eux, 145 ;
donner et recevoir, 36 ; (re) donner à d'autres ce qu'on a reçu, 28 (cf. événements, recadrer, thérapie, « contenant »)
donner et recevoir, 36 (cf. dettes et mérites)
dons, 136 ; – musicaux, 136
dormir (mal), 127 (cf. cauchemars)
Douaumont (Fort de –, près Verdun, guerre 1914-1918), 91
double bind, 23, 24, 27, 54 ; double contrainte, 24, 24, 143 (cf. familles de schizophrènes)
double culture, 27 (cf. mariage)
double du « protagoniste », 75 (cf. psychodrame – ego auxiliaire)
double message doublement contraignant, 24, 54, 118 ; – (double-bind) 124 ; – double contrainte
double-lien, 24 (cf. double bind)
douleur, 16
Dr Fried, 23 (Frieda Fromm Reichmann)
Dreyfus (cf. affaire –), 104
Dracula, 44
drogue, 103
droit à la différence, 45 ; – d'ancienneté, 69 ; – des vainqueurs, 69
droit du sang, 69 ; – du sol, 69 ; – romain, 193 ; – par héritage, 69
Dumas Didier, 129, 190
Dumas fils (Alexandre), 98, 99
Dumas père (Alexandre), 99
Dupont et Dupond, 62
Duras Marguerite, 65
dyades, 22

E

échange(s), 42 ; – de dons, 42, 44 ; – affectueux, 32
échec(s), 45, 89, 145, aux examens, 157 ; – scolaire, 53, 77 ; – d'enfants intelligents, 79
échelle des mérites, 31 (cf. différentiation de soi, dettes et mérites)
échelle sociale, – gravir ou descendre l'– (cf. loyautés familiales, névrose de classe, échecs scolaires)
échos du groupe, 102
éclairage psychosocial et psychanalytique, 157 (cf. thérapie, psychanalyse)
école, aller à l'–, conduire son enfant à l'–, 123 ; écoles, 100 (loyauté familiale, névrose de classe, échecs)
école de pensée, 49 (théories, psychothérapie)
écoute, 76 ; – attentive, 79 ; – de l'autre, 100 ; écouter avec la « troisième oreille », 77 ; – très attentivement, 79
écouter-voir, 76, 77
écrivains, 65
éducation, 78 ; – reçue ou à recevoir, 51
effacer l'ardoise, 14 (cf. ardoise, comptes familiaux, dettes, ressentiment)
effets psychopathologiques de la loyauté familiale, 53 ; – sur le descendant, 196
effroi, 159 ; – transgénérationnel, 159, 82, 165, (cf. peurs, horreurs, froid, traumatismes de guerre)
égalité entre les enfants, 50 (cf. aussi études des fils et des filles)
égards réciproques, 29 (comptes familiaux)
Église, 57 ; – chrétienne, 170
ego auxiliaire, 105 (psychodrame)
élaboration des règles familiales, 51
élaboration psychique, 106, 188
élan vital, 166
élever ses enfants, 43 (mères –) ; – ses frères et soeurs, 32 ; – ensemble (enfants), 128

Ellen, 97 (L. N.) (cf. décrypter son nom, génosociogramme)
éloignement, 79
émettre des hypothèses historico-économico- sociologiques, 90
émeutes raciales, 67
émigration, 27, 90 ; – de l'intérieur, 45 ; émigrés, 68, 103 ; – russes, 68
empathie, 19, 21 ; – directe, 59
Empire, 142 (cf. Napoléon, guerres)
en chasse de ses secrets de famille (se mettre –), dans son vrai contexte, 59
enclave, 195
endosser l'habit d'un mort, 188 (cf. loyautés familiales)
enfant, 40, 198 ; – « sans père », 102, 166 ; – adopté, 62 ; – adultérin clandestin, 92 ; – et caché, 61 ; – adultérin ou abandonné, 93 ; – autiste, 132 ; – de la mère morte, 147 ; – de six ans, 198 ; – de trois ans, 137 ; espacement entre –, 136 ; – illégitime caché, 107 ; – juif, 64 ; – mort, 92 ; – mort en bas âge, 78 ; – mort–né, 88 ; – naturel (le), 47, 58, 61, 92, 93, 96, 99, 100 ; – posthume, 94 ; – psychotique, 46, 78, 81, 100, 145, 146, 147, 148 ; – de remplacement, 146 ; – réparateur, 78, 145, 147 ; – trouvé, 109, 128 ; – volé, 109 ; – « naturels », ou « abandonnés », ou « illégitimes », ou « bâtards », 98, 102 ; – « rejetés par la mère », 102 ; – abandonnés, 108 ; – de déportés, 63 ; – à qui on n'a pas dit la vérité, 63 ; – de deux divorcés remariés, 134 ; – de l'holocauste, 190 ; – de la DDASS, 102 ; – des rues, 108 ; – élevés par une grand-mère ou une tante, 102 ; – par une mère nourricière, 136 ; – mis en pension, 107 ; – naturels, 82, 102 ; – porteurs du secret, 171 ; – quittent la maison (les), 108 ; – se francisant, 49 ; – trouvés, 128 ; enfants, même mariés, continueront à habiter sous le même toit, 50 ; – incassable, résiliant, 108
engagement interne à sauvegarder le groupe lui-même, ou la famille, 52 ; engagements inconscients du groupe, 41

Engel George, 82
English Fanita, 191
engrammation, 188, 190 ; – psychologique, 129 ; engramme, 136, 143, 188 ; – psychologique du mal subi, 65
engrammer le programme, 188
Enneis James, 20, 75
ennemi potentiel, 91
enquête sur la descendance, 96 (cf. en chasse, recherches familiales, génosociogramme)
enterrement(s), 118, 134 (voir mort et –)
entité biologique et psychologique, 30
entorse, 125
entrées (de malades) d'hôpitaux californiens, 198 (recherches sur –) (cf. syndrôme d'anniversaire)
entretien individuel, 76
environnement socio-économique, 157
épilepsie, 48
épiscénario, 191
épisode psychotique, 81, 200, 201, 202, 202 (cf. syndrôme d'anniversaire, recherches, psychose, schizophrénie)
épreuve symbolique, 44
équilibre, 25, 31 ; – des comptes familiaux, 187 ; – des dettes et des mérites, 51 ; – du crédit et de la dette, 38 ; équilibrer les comptes familiaux, 31 (comptes familiaux, ardoise)
équité au sein de la famille, 27 (cf. comptabilité familiale, ardoise)
Er le Pamphylien, 190
esclavage, 65 ; – et non réparation, 68, 256
espace psychique, 213
essayer de reconstruire les choses, 97 (cf. contexte familial et historique, génosociogramme)
établissement de liens probables, 85 (cf. contexte, génosociogramme, recherche psycho-historique)
états d'âme, 37 ; – d'esprit, 37 ; – du moi, 40

États-Unis, 28
éthique (cf. Freud), 18 ; – relationnelle, 27
ethnologues, 70
éthologie animale, 189 ; – et humaine, 189, 75
éthologues, 186, approche –, 53
étiquetage social, 92
étranger(s), 91, 100 (cf. exilés)
étouffer (s’), 161 (hurler ; – tousser et cracher)
étrangeté (cf. inquiétante étrangeté), 158
être à l’écoute de notre petite voix intérieure, 193 (cf. Daimon de Socrate)
être prudent, 96 (cf. hypothèses de recherche)
étude statistique, 200 (cf. recherches, anniversaire, génosociogramme)
étudiant, 42 ; études (différences entre filles et fils), 50
événement(s), 85, 188 ; – (nom de famille rappelant un –), 137 ; – critique, triste, difficile ou dramatique, 81 ; – de vie, 124, 125 ; – grave, 117 ; – impensable, 106 ; – important, religieux, historique, 88 ; – traumatique, 14 ; – événements de vie (life events), 125 ; – importants, 21, 85 ; – importants du cycle de vie par répétitio de date ou d’âge, 80 ; – marquants, 142 ; – politiques, culturels, militaires, voir sportifs, importants pour le sujet, 77 ; – de vie dont on a honte, 55 (cf. honte, hantise, secret, non-dit, transmission)
Everstine Diana et Louis, 20, 27
éviction, 92
évitement (d’un sujet ou d’une région), 106
évocation secrète, 97 (cf. prénom secret, secret, famille, enfant illégitime)
ex-Yougoslavie, 67
exactement au même endroit (du corps), 122 (cf. blessure, accident, anniversaire, loyauté familiale)
exactement l’âge de son père mort à la même date, 125 (cf. anniversaire, maladie, accident, mort)
exclusion, 22, 78

exemple fictif, 58 ; – personnel, 31 ; – cliniques, 111
exilés, 68, 103 (cf. émigrés, immigrés, troisième génération, transplantés)
exode, 65 ; – exode-exil-émigration, 67
exorciser sa place de remplaçant, 146 (cf. enfant de remplacement)
expérience clinique, 192
expériences faites par les générations antérieures, 17 (cf. transmission, traumatisme)
explicites, 30 (règles – et implicites) (voir aussi tacite, implicite, règles, non-dit, transmission, habitus)
exploitation des membres de la famille, 29 ; être –, ou l'avoir été, 44 (cf. dettes et mérites, ardoise, comptes familiaux, injustice, parentification)
expression (non verbale), 23, 75, 76 (cf. communication non verbale, génosociogramme)
expression de l'inconscient transgénérationnel familial et social, 82 ; – indirecte des sentiments par le langage du corps, 76 ; exprimer en psychothérapie, rêves, dessins, voire chants de « lamentos » (les souvenirs), 161 ; – autrement (par la communication non verbale, 76 ; – le secret, 59 ; – exprimer (s'), 172 ; – avec son corps, 120
exterminations, 69 (cf. génocide, holocauste, camps, cauchemars, terreurs)

F

fabriquer un aîné, 50 (cf. aîné, héritier choisi)
facteurs de la transmission, 172
failles (mémoire), 88
Faillir aux obligations, 40 (cf. héritage, dettes et mérites, transmission)
faillite, 55, 78
(se) faire (enfin) plaisir, 16

faire des recherches dans sa famille, 58 ; – reconnaître les faits, 68 (cf. arbre généalogique, génosociogramme, contexte familial, en chasse, archives)
faire sa vie (cf. parentification, filles se dévouant pour leur mère)
faire savoir (sans le dire explicitement), 143
faire sens, 158, 158 ; – des choses inavouables, 58 ;
faire vivre son nom (par le fils), 93, (héritage des temps anciens et de la loi salique)
faits, 21, 85 ; – cliniques, 158 ; – historiques, artistiques, socio-économiques, 77 ; – importants, 77, 88, 125 ; – et traumatiques (vérifiés par la suite), 192 ; – marquants, 89 ; – métapsychologiques, 197
familiers (inscrire ses – dans l'atome social), 21 (cf. atome social, génosociogramme, Moreno)
famille, 19, 21, 28, 202 ; – adoptive, 47, 52 ; – arménienne, 121 ; – au sens large, 41, 49 ; – choisie, 52 ; – d'accueil, 47 ; – d'origine, 21, 99 ; – de sang, 52 ; – élargie, 135 ; – reconstituée, 134, 136 ; – éloignée, 90 ; – exclue, 98 ; – politique, 52 ; – reconstituée, 136 ; – « cigales », et 136 « fourmis », 136 ; – à divorce ou à veuvage, 136 ; – à suicides, à morts brutales, à enfants naturels, 136 ; – à un seul mariage, à plusieurs –, 136 ; – d'accueil, 63 ; – de schizophrène, 27 ; – descendant l'échelle sociale, 136 ; – dites normales, 98 ; – élargies reconstituées, 108
famine, 89 ; – d'Irlande, 90
fantasme, 108 ; – originaire, 109, 110 ; – d'un sujet à propos de ses liens avec ses parents, 109
fantôme, 25, 55, 56, 57, 57, 59, 60, 70, 78, 100, 103, 191, 193, 195, 196, 197, 172, 187, 255 ; – agissant, 55 ; – de l'âme, 225 ; – de l'inconscient, 19 ; – encryptés, 187 ; nommer le –, 57, errances d'un –, 88, retour du –, 56, 196 ; porteur du –, 57 (cf. crypte et Dybbouk)
faire vivre son nom, 93 (souhaiter un fils pour – –) (héritage des temps anciens et de la loi salique, héritage, inégalités entre fils et filles, loi salique)

fausse couche, 16, 83, 86, 88
faux noms, 63 ; – prénoms, 63
faux self, 40
faux-aîné porteur du rôle, 51 (cf. aîné, puiné, aîné fabriqué)
favorisés (enfants – d'une famille, d'un héritage), 22 (cf. comptes familiaux, ardoise)
feed-back négatif au comportement déloyal, 52
fées, 188
femme d'un autre milieu, 98 (cf. mariage, pièce rapportée, névrose de classe)
femmes (les) n'élèvent pas un de leurs enfants, 106 ; – au foyer, 101
Ferdinand et Isabelle (rois catholiques, Espagne, 1492), 67
Ferenczi, 187
ferme, 78
Festinger Leon, 20, 40 (cf. dissonance cognitive)
Festival du cinéma de Cannes, 81
fête, 79, 88, 134 ; – de l'Indépendance américaine (4 juillet), 91 ; – des lumières, 163 (Sainte Lucia) ; – de saint Nicolas, 162 ; – de famille, 89 ; – nationales laïques, 57
fiction génétique (filiation de sang), 92, 109 ; – sociale, 92
fidélité aux ancêtres, 54
figure d'autorité, 140 (cf. figures parentales, autorité, surmoi)
fil d'Ariane, 94
fil rouge de notre vie familiale et personnelle, 187 ; – des événements, 145 ; – que l'on peut tirer, 97, 144
filiation, 19, 20, 92 ; – imaginaire ou narcissique, 92 ; – instituée, 92 ; liens de –, 85 (établir des –)
fille aînée, 38, 39, 50 ; – tient le rôle de la mère, 29 ; – de héros, 104 ; –, dont le père souhaite un fils pour transmettre le nom, 39, 40, 93
film(s), 23, 95 ; – de familles de schizophrènes, 23 ; – vidéos, 75
fils de, 92 ; – de veuve pauvre, 43, (études, 43, 50 – inégalité entre fils et filles, héritage des temps anciens et

de la loi salique)
finir son deuil, 150 (cf. deuil, enfant de remplacement)
Flaubert Gustave, 168, 169
flèche, 87 ; – sociométriques, 22 (cf. génosociogramme)
folle (personne dite –), 24 (être désigné par sa famille comme –) (cf. malade désigné, double bind)
fonctionnement des systèmes en place, 30
fond, 31 (forme et fond), 31, (théorie de la Gestalt)
force de la parole, 141 ; – régulatrice, 52 (cf. parole, prédiction, interprétation, thérapie)
forclusion, 106
forêt amazonienne, 186
formateur(s), 100, 101
formation de l'inconscient, 56
formation des professionnels de la santé et de la relation d'aide, 100
forme (perception d'une bonne – sur un fond), 31 (théorie de la Gestalt ; – de la « forme »)
Foulkes S. H., 178
fractales, 164, 179
fractures de l'âme, 157
fragilisation, 203 ; – de la période d'anniversaire, 202 ; – physique et psychique fréquente aux périodes anniversaires, 83
franchir le seuil, 19
Franj, 66 (les françs-français)
frère et veuve de son frère (obligation d'épouser), 170
frères-sœurs, 170 ; faux – élevés sous le même toit, 135 ; petit frère mort, 189
Freud Sigmund, 16, 17, 20, 20, 158, 23, 27, 39, 65, 109, 110, 134, 144, 145, 147, 148, 187, 189, 190, 192, 178
Freud Anna, 134
Freud Shlomo, 147-148
froid mortel, 158, 83, 160 (cf. génosociogramme, fantôme, traumatisme de guerre transgénérationnel)
Fromm-Reichmann Frieda, 23, 23

fuite, 29, 34, 34 ; – (qui reprend la), 100 ; – d’Espagne (1492), 90

G

gagnants, 41 (versus perdant) (cf. prédictions, thérapie)
gardien du cimetière, 195
Gauguin, 108
Gaulejac Vincent de, 31, 45, 53
gaz, 91 ; – moutarde, 114 ; gazé(s), 78, 112 ; – à Ypres, 161, 171 ; – de la Première Guerre mondiale, 69, (cf. Verdun)
généalogie, 21, 185 ; – ambiguë, 99 ; arbre généalogique, 197 ; généalogiste, 71
général Leclerc, 93
génération, 89, 92 ; – cohabitent sous le même toit, 50 ; recherche sur trois à cinq –, 17, 32 ; 64 – d’émigrés, 45, 45, 190 (cf. génosociogramme, famille)
génétique, fiction –, 92
Gengis Khan, 66
génocide(s), 36, 42, 57, 59, 65, 67, 69, 70, 120, 171
génocide arménien, 66, 70, 90, 118 ; – d’Africains emmenés en esclavage, 69
génogramme(s), 21, 157, 23, 25, 35
génosociogramme(s), 15, 20, 22, 157, 23, 35, 47, 51, 70, 71, 72, 74, 75, 77, 77, 79, 85, 88, 89, 99, 100, 102, 105, 106, 106, 111, 112, 116, 120, 121, 124, 125, 126, 129, 137, 142, 144, 148, 149, 150, 185, 187 ; – commenté, 144 ; – de mémoire, 88, 89 ; prolongé par un jeu de rôle, 153 ; sur deux à huit générations, 81 ; – conventions graphiques, 85-87
génosociogrammes simplifiés, 111 ; – de Delenda, 141 ; – de Josée, 133 ; – de conflits alimentaires, 155
genre d’ameublement, 54 (cf. habitudes familiales, névrose de classe, classes sociales)

gens portés disparus, 170 (cf. traumatisme de vent du boulet, froid mortel, cauchemars, enfant de remplacement, survivant)
géologue, 58
Gessain Robert, 20
Gestalt, 31 ; – relationnelle, 31
Gestalt-théorie, 31
Gisèle, 135
glacés jusqu'au fond de l'âme, 160 (cf. fantôme, syndrôme de Reynaud, froid mortel, culpabilité du survivant, cauchemars)
globules blancs, 37
go-between, 16 (passeur, aidant)
Goffman Ervin, 20, 25, 49, 212
Gogol, 92
goûts en cuisine (différence de), 98 ; – en littérature, en musique, 98
grand livre de saint Nicolas, 162
grand livre des comptes de la famille, 29, 33 ; – familiaux, raciaux et culturels, 68
grand-mère, 21, 51 ; – maternelle, 88 ; – paternelle, 88
grand-père, 32, 51, 58 ; – et petite fille, 44 ; – maternel, 88 ; – mort, 21 ; – paternel, 88, petite-fille, 170
grand-tante, 51
grande crise de 1929 (effondrement de la bourse et chômage), 32
gravir l'échelle sociale, 45 (cf. névrose de classe)
Green André, 78, 80, 107, 110
Green Hanna, 23 (cf. Greenberg)
Greenberg Joanne, 23
Grégoire XIII, 163
grilles d'interprétation différentes, 79
Grinder et Bandler, 19
grippe, 125 ; – espagnole, 159
Groddeck, 17, 144

groupe, 90 ; – de contrôle, 202 ; – de Palo Alto, 23, 118 ; – religieux, 52 ; – témoin, 202 ; – de génosociogramme, 101 ; – professionnels, 52
growth, 109 (cf. Carl Rogers, croissance, évolution personnelle)
Guattari Felix, 46
guérir, guéri, 61, guérison, 127, 145 (cf. syndrome d'anniversaire, génosociogramme)
guerre(s), 42, 69, 88, 171 (batailles, Sébastopol, 83 ; Verdun, 161 ; Ypres), cf. commémoration, cinquantenaire, cauchemars, gaz, traumatismes, malades, anniversaire)
guerre (1940-1945), 104 ;
guerre (1914-1918), 89, 114 ;
guerre d'Algérie, 68, 91 ; guerre d'Espagne, 68
guerres « horribles », 83, 171 ; – civiles, 72 ; – internes fratricides, 68 ; – raciales, 98 ; – religieuses, 98 ; – religieuses d'extermination, 67 ; tribales, 98 ; cf. génocide, holocauste, extermination, cauchemars, commémoration, arméniens,
génocide, gaz, traumatisme de vent du boulet
guide intérieur, 193
guillotine, 163 (note)
Guyane, 163

H

habitat familial et son partage (règles), 50
haines raciales, 67 ; – séculaires, 68 (cf. guerres)
Haley Jay, 24
hallucinations, 199
handicapé, 159
hantise, 56, 60, 191, 192, 196 ; – d'un secret familial, 158
harassement sexuel, 170 (cf. traumatismes sexuels, abus sexuels)

hardiness, 144 (limites fermes à l’envahissement et l’emprise,) cf. lutte contre le cancer
harmonie et synchronie des mouvements, 75
Hart Roy (cf. Roy Hart)
hasard, 15, 62, 127, 200, 204 ; par –, 139 (par hasard ou pas) (cf. statistiques)
Heireman, 36
Henri IV, 138
Hepburn Audrey, 95
hérédité, 17 ; – des accidents de voiture, 122 ; – du cancer, 120 ; – psychologique, 115 ; – psychologique d’accident de voiture, 122 ; – « éventuelle » des accidents, 122
Hergé, 61, 62, 99, 107 ; – et Tintin
héritage(s), 22, 39, 166, 135, 136 ; – involontaire et inconscient de traumatismes d’événements « affreux », 160 ; – moral, 31 ; – professionnel, 31 ; – traditionnel et loi salique (fils aîné) hériter du prénom traditionnel de l’aîné, 50 ; – d’une culture, 98 ; – de deux cultures, 97 ; – inégaux, 39
Héritier Françoise, 170
Hilgard Joséphine R., 23, 34, 73, 74, 81, 109, 115, 188, 193, 197, 201, 202, 203, 204, 171, 172
Hilgard Ernest R., 203
Hinde, 190
Hiroshima, 160
histoire (l’) que raconte une famille sur sa propre histoire, 109 ; – de France, 138 ; – de la famille, 52 ; – de la famille nucléaire, 99 ; – de sa propre famille, 100, – (s) familiale, 45, 137, 185, 196 ; – sur près de deux cents ans, 81 ; – transgénérationnelle, 102 ; – mythique, 97 ; – passée et à venir, 92 ; – personnelle, 185 ; – régionale, 90 ; – secrète, 185 ; – vécue et génétique de la famille, 31
histoires (que chaque famille raconte), 97 ; – (familiales) similaires, dans le même groupe, 102, articulation d’– familiales, 196, et maladies 83, 165 ; – et accidents, non-dits, 163

historiquement connus, mais non parlés (faits familiaux – –), 159
Hoffmann E.T.A., 158
holding, 160 (« contenant », psychothérapeute –)
Holocauste, 66, 90
Holmes et Rahe (questionnaire de –), 201
homme (l’) donne son nom à ses enfants et à sa femme, 93 (cf. nom de famille)
hologramme, 189
homéostasie, 25 ; – du système, 40
Hongrie, 52
honneur de la famille, 31 ; – perdu, 42
honte(s), 55, 56, 78, 103, 196, 224 ; – sociales familiales, 98 ; – et secrets de famille, couvrir sa –, 195
hôpital, 100 ; – psychiatrique, 55, 107
horreurs innombrables de guerre, 159 (cf. guerres, gaz, cauchemars, génocide, massacres, froid mortel), 83, 164
hospitalisation, 125, 201 ; – (internement), 201 ; – de la mère, 201
huit générations, 81 (génosociograme sur – ; arbre généalogique sur –)
hurlant et s’étouffant (quasi-asthme), 161
hypothèse, 112 ; – d’un « fantôme », 60 ; – de travail, 96 ; – historico-économico- sociologiques, 89 ; – toujours à vérifier, 97
hystérie, 195

I

Idéal du Moi, 195
identification(s), 56, 77 ; – à l’autre, 145 ; – à un frère aîné mort, 126 ; – avec le père mort, 199 ; – inconsciente, 73, 82, 127, 204, 172 ; – avec son père, 199 ; – avec un membre de la famille souvent tragiquement décédé, ou disparu, 78 ; – non intégrées, 202

identité, 28, 77, 91, 92, 94, 185 ; – alimentaire, 153, 155 ; – et masculine, 155
IIIe République, 142
identité, (notre propre –) 109
il n’oublie pas d’oublier, 117
il se trahit, 65
il vaut mieux savoir une vérité, même difficile, honteuse ou tragique, plutôt que de la cacher, 65
îles du Pacifique, 49
image, 27 ; – vivides, 160
imaginal, 56
IMC (infirme moteur cérébral), 118
impact de l’expression des sentiments par le « langage du corps », 65
impact du regard de la famille et de la société, 46
impensable, 106, 106 ; (l’–), 191
impensé, 15, 185, 172 ; – généalogique, 106, 191 ; – (cf. traumatismes), 160
implicites, 30
importance de la filiation patrilinéaire, 91 ; – du prénom, 94
imprécation de Caton l’Ancien : Delenda Carthago est, 140
imprégnation mémorielle, 172
in utero (l’enfant), 172 ; –, l’enfant commence à rêver, 192
incertitude sur le père, 92 (cf. filiation, nom de famille, père, secrets, non-dits)
inceste, 44, 55, 56, 78, 170, 225 ; – de deuxième type, 136, 170 ; – de substition, 134, 169 ; – généalogique, 128, 129, 130, 132, 134, 136, 169 (cf. veuf)
inconscient, 15, 16, 17, 19, 53, 106, 110, 129 ; (de l’–) d’un parent à l’– d’un enfant, 193, 195, 196 ; – (l’) a bonne mémoire, 144 ; – (l’) de la mère et de l’enfant sont liés, 192 ; – (l’) pointe des événements, 144 ; l’– artificiel (cf. N. Abraham), 176 ; – artificiel, logé au sein même du Moi, 195 ; collectif, 17 ; – de la mère et le préconscient de son enfant à naître, 80 ; – et Moi, 197 ; – économique, 153 ; –

familial, cf. co-inconscient ; – social, 178 ; d’inconscient à –, 179
incorporation, 56, 192, 199,
indices du secret, 191 (cf. recherches, secret)
indicible, 15, 106, 106, 185 ; (l’–), 191, 160
Indiens des Amériques, 69
individu (l’) et la famille, 46 ; individuelle, 49
industrie, 100
inégalité, 159 ; – du sort, 159
infirmières, 101
influenza [grippe], 199
information rétrospective, 30 (cf. génosociogramme, secrétaire familiale, secret, répétitions, arbre généalogique, recherches)
initiales (du nom), 97 (cf. Ellen, recherches familiales, génosociogramme)
injonction(s), 24, 39, 143, 188 ; – paradoxale, 118
injustice(s), 22, 33, 36, 159, 161, 39, 56, 89, 121 ; – du sort, 159 ; – économique, 159 ; – subie, 33, 36, 65 ; – vécue, 38 ; – vécue dans les familles, 39 ; – subies, 33 ; – et réparation, 159 ; « Real justice », 161
inné, 18 (voir aussi acquis
inquiétante étrangeté (l’), 158 (cf. Freud)
inquisition, 67
inscriptions psychosomatiques, 82, 164, 167 ; – somatiques, 167
Insertion, 224
Institut National de la Santé Mentale (NIMH), 199
institution psychiatrique, 204 (cf. psychose, accès psy. ; schizophrène, anniversaire)
insurmontable angoisse des parents touchant à ce qu’ils cachent, 47 (cf. secrets, traumatisme)
intégrer passé et présent, 203
intégrative (pensée–), 77
intégriste, 45
intellectuels de gauche, 52

interaction, 75, 76, 79 ; – des familles, 27
interculturelle (famille), 45
interdit ; – d’en parler (de l’injonction, du double bind), 24 ; – de l’inceste, ne concerne pas, ne touche pas les alliés, 134 ; il n’y a même pas de terme pour qualifier ces rapports entre deux familles unies par un mariage de leurs enfants – ni entre eux, 134 ; – de ne pas savoir, 151 ; – de savoir, 143
interethnique (famille), 45
interface, 187
intergénérationnel, 167
intermédiaire, 16
interne ; internaliser l’esprit, les espoirs, les demandes, les expectatives, 51
internement, 55, 78, 201 ; – en hôpital psychiatrique, 78
interpréter de plusieurs manières, 142
interraciale (famille), 45
interreligieuse (famille), 45
intervention chirurgicale, 77 (cf. opérations –, dates anniversaires)
intime, 79
introjecté, 55 ; introjection manquée, 56
intrusion sur son territoire et de sa dépossession, 132
intuition, 28, 148 ; – du monde de l’Autre, 56
invasions, 69
inversion, 29
invisibles, 148
invivable, 64
Irlande, 70 ; Irlandais, 70
Isabelle, 151, 152
islam, 39, 66
Israël, 42
IVG, 85, 88 (grossesse interrompue)

J

Jackson Don, 24
Jacob, 170
Jacouy Hilton, 190
Jacqueline, 70, 118, 151
Jacques/Jacqueline, 151
Janov, 170
Japonais, 100
Je me souviens, 169
je ne t’ai jamais promis un jardin de roses, cf. Green Hanna
Jean, 96
Jean-Michel Lebois, 131
Jeanne, 125
Jefferson Thomas, 82
Jérusalem, 66
jeu de rôle, 2 ; cf. psychodrame court, vignette
jeune enfant, 199
jeunes Mme Ravanel, 130
jeux (transactionnels), 40 (cf. angoisse, analyse transactionnelle)
Jodorovsky Alexandre, 72
Josée, 132, 134
Joseph et Marie, 96
jour de la naissance, 88 (cf. anniversaire, naissance)
journées occitanes de psychanalyse de Montpellier, 110
Juan Carlos, roi d’Espagne, 67
juifs, 57, 70
juin, 5, 28
Jules, 96
Jules César, 163
Jung Carl Gustav, 17
juste ; – survivre, 105 ; – revendications, 69
justice, 27, 29, 159, 38 ; – des comptes familiaux, 187 ; – familiale, 29, 38 ; – interne de ce groupe familial, 39, 41, règles de – familiale, 38 ; – rendue, 44 ; justice-injustice, 39, 78 ; restaurer la –, 38 ; – réelle, 162 (real justice, 162)

K

Kaës René, 190
Kant, 118
Kennedy J.-F. (assassinat du président), 68, 125
Kennedy Patrick, 125
Kestemberg Judith, 171
kinésie, 75 ; kinésiques, 19
Klein Melanie, 213
Kosovo, 70, 175, 176
Kübler Ross Elisabeth, 219
Kurdes, 70

L

L'Angélus de Millet, 146 ; – du soir, 146
L'Inquiétante Étrangeté (Freud), 158,
La Boétie, 191
La boucle est bouclée, 64
La Dame aux camélias, 98, 99
la rentrée (scolaire), 123
labeling, 92 (étiquetage)
labyrinthe, 95
Lacan Jacques, 19, 44, 53
lacune dans le dicible, 196 ; – lacunes
laissées en nous par les secrets des autres, 56, 60
langage ; – des inconscients, 20 ; – du corps, 16, 24, 75 ; – verbal, 27 ;
langue d'origine, 45
Lani Martine, 47, 108
Lapassade George, 75
Laplanche et Pontalis, 56, 110
lapsus, 16, 77 ; – freudien, 72
Le mort saisit le vif, 14, 193
Léa, 170
lecture intuitive de la généalogie familiale, 73

legs transmis, 136 (cf. héritage, transmission, loi salique)
Leningrad, 52
lésé (être), 39 (filles se sentent –) (héritage de la loi salique), cf. injustice vécue, filles, femmes)
LeShan Lawrence, 133, 219
Léthé, 190
lève-tôt (et lève-tard), 153
lever cet état de secret, 197
Libération, 64, 104, 160 ; – des camps, 160
libérez de cette obligation (se – – sociale, familiale), 43
liberté, 38, (enfin) retrouver sa –, 54
lié à l'horreur, 158 (cf. guerres, massacres, morts injustes, horreur, cauchemars, impensé)
lien(s), 85 ; – de filiation, 92 ; – de la mère à, 80 ; – de sens donné par le groupe social, 92 ; – dynamique entre la signification et le signe, 79 ; – entre les générations, 55, et imaginal, 56 ; liens, 21, 157, 23, 85, 89, 89 ; – « invisibles », 187 ; – aux ancêtres, 27 ; – créés en clandestinité, 52 ; – culturels-ethniques, 53
liens familiaux, 32 ; – intergénérationnels, 171 ; – positifs et négatifs, 87 ; – répétitifs transgénérationnels, 137 ; – sociométriques, 74, 77, 85 ; – transgénérationnels, 30, 38
lieu de naissance, 120 ; lieu-dit (nom de famille lié à un), 137
lieux, 22 ; – d'habitation, 89 ; – de vacances, 89
life events (événements de vie), 21
lignage, 49
lignée, 49 ; – (s) matrilinéaires et patrilinéaires, 45
Livia et Maria, 149
livre des comptes familiaux, 78 ; – des mérites et des dettes, 30 ; – terrier, 93
loi, 170 ; lois civiles américaine et française, 170 ; lois Combes, 89 ; loi salique (cf. nom, héritage)
loisirs, 54
Los Angeles, 68
Louis XIV, 90, 137

Louis XVI, guillotiné (le 21 janvier 1793), 138, 139 (cf. malédiction, cauchemars, transmission ; mal de gorge, accidents mortels, famille Bourbon, Templiers, Molay)
Louise, 96
loyauté (s), 29, 30, 40, 45 ; – familiale, 39, 41 ; – inconsciente, 59, 122 ; – invisible(s) ; – dans une famille, 41 ; – des membres du groupe, 29 ; – déterminée par l'histoire de la famille, 52 ; – familiale inconsciente et invisible(s), 27, 73, 99, 111, 114, 114, 117, 118, 121, 127, 146, 187, 171, 172 ; fondamentale, 52 ; chaque famille définit la – familiale, 30 ; – invisible, 14, 38, 54, 112, 129 ; loyauté vis-à-vis du parti communiste (PC), 52 ; – inconscientes, 48 ; – envers un parent ou un conjoint, 53
Lubin Ardie, 168
Lucien, 128 ; – et Bernard, 126, 148
lundi de Pâques, 151, 152 (et mort accidentelle, d'anniversaire, d'un enfant)
lutins invisibles, 58 ; lutin espiègle, 104
luttes fratricides, 98

M

Ma filiation professionnelle, 20
Ma manière personnelle de travailler, 75
Ma pratique clinique, 101
Maalouf Amin, 66, 151
Madame André, 129, 129
Maghreb, 140, 141
maintenir les gens en servitude, 43
maison(s), 78, 89, 135 ; – brûlée, 28
maîtres mots, 196 (cf. mots clés)
mal de vivre, 103
mal-être, 125

malade(s), 38, 50 ; – atteint de cancer, 80 ; – désigné, 25, 38 ; – étiquetée schizophrène, 23 ; – graves, 36, 101
maladie(s), 16, 16, 21, 23, 29, 54, 59, 79, 88, 109, 171 ; – « honteuse », 55 ; – (qui reprend la –), 100 ; – bleue, 62 ; – cardiaque, 62, 88 – de Chrone, 83, 164 – généalogique familiale, 59 ; – héréditaire, 92 ; – de Raynaud, 83, 164 – la veille (d'un examen), ou un accident, 53 ; – terminale, 198 ; – importantes, 22 ; – mentales, 203 ; – organiques, 200 ; – physiques graves, 144 ; série de –, 127 ; – syndrôme d'anniversaire,
manifestations d'anniversaire, accidents, transmission, non-dit, apparition de – comme manifestation d'anniversaire
Malakoff (bataille), 152
Malcolm X (assassinat de), 68
malédiction(s), 93, 138, 139 ; – de Caton, 140 ; – dans l'histoire, 138 ; – des Templiers, 138
maman et papa sont partis en voyage (secret/non-dit), 63
maniaco-dépressifs, 200
manières de table, 54 ; – de vivre, 45
manque, celui de la mère, 197
manquement aux conventions sociales, 93
Marc, 115, 116
Marguerite, 105
mari (dessiner le – à gauche, dans le génosociogramme) 87
mariage(s), 16, 22, 21, 76, 79, 86, 88, 89, 134 ; – (le) ou le célibat, 188 ; – à doubles connexions, 132 ; – stable/difficile avant/après la mort, 203 ; – mixtes, 98 ; double
mariage, 134, double – de frères et sœurs, 169
Marie, 94, 96, 103, 105, 114
marin(s), 171 ; – morts en mer, 102
marraine, 73
marranes, 67
Marthe et Marie de l'Écriture, 35
Martin Alphonse, 130
Martin Luther King (assassinat du pasteur), 68

Martin-Leroux, 130
masque à gaz, 161 (cf. Verdun, Ypres, cauchemars, maladies)
masque social, 105
massacre(s), 36, 42, 171 ; – de Sedan, 160 ; – des innocents, 66 ; – arméniens, 160 ; cf. Verdun, gaz, cauchemars
matrice, 28
Maupassant Guy de, 134, 168, 169
Maupassant-Le Poitevin Laure de, 169
mauvais œil, 140
mauvaises périodes, 125 (cf. symptômes et syndrome d'anniversaire, maladies)
maux d'estomac, 199 ; – de tête, 104 ; – – intolérables, 198
Mead Margaret, 20, 27, 49, 75
médecin(s), 101, 171 ; – de famille, 82
médecine de la personne entière, 38 ; – holistique, 38
Mélanésie, 42
membre loyal d'un groupe, 51
même(s) âge, 114 ; – configuration, 124 ; – contexte, 124 ; – date, 171 ; – époque, 171 ; – mois, 116 ; monde, 91 ; – place dans la fratrie, 202 ; – prénom à chaque génération pour le fils aîné, 94 ; – situation familiale, 124 ; – toit, 22 ; – modes de vie, 98 ; – prénoms, 114 ; – réactions au froid ou au chaud, 98
mémoire, 13, 88, 117, 188 ; – d'éléphant, 171, être rayé de la –, 85 ; – familiale, 88 ; – génétique, 109 ; – perdure, 67 ; – politico-socio- économico-historique, 90 ; – quasi photographique, 171 ; – revisitée, 167 ; – vive, 167 ; ce que la famille garde en –, 88, et transmet, trous de – et blancs, 89
méningite terminale, 198
Mental Research Institute (– de Palo Alto) (MRI), 25
mer, 170
mère, 88, 97 ; – rejeté(e) par sa –, 198 ; – célibataire, 93 ; – en dépression ou en deuil, 78 ; – et fils, 44 ; – morte, 78,

80, 100, 107 ; mère-fils, 170 ; – abusives, 42 ; – de schizophrènes, 43
mérite(s), 29, 32, 39, 41, 52, 78
Mes recherches, 71
mésalliance, 93
mésanges, 190
Mesnard Catherine, 130
messages, 188
métaboliser le deuil non fait, 55, 100
méthode Simonton, 73 (cf. maladie, cancer, relaxation)
métier, 19 ; – (qui reprend le –), 100
métis, 97
mettent en scène l'agitation verbale ou les agirs d'un secret enterré vif dans l'inconscient, 59
mettre au clair la généalogie, 71
meuble (objet subjectivement important), 89
meurt, 22, 137 ; – souvent au même âge, 171
meurtre, 78
Michel, 13
microtensions musculaires, 76
migrants, 103
Mijolla Alain de, 34, 57
militaire, 171
millénaire capétien, 139
Millet, 146, 146 (L'Angélus de –)
mimo-gestualité, 75, 76
Minc Alain, 39
minerve, 118
minorités, 70
mise en bière, 104
Mise en scène de la vie quotidienne, 25
mise hors filiation, 93
mise hors héritage, 93
Mme André, 128
Mme Ravanel, 130, 132
mobiliser le levier inhérent au réseau relationnel familial, 46

mode de communication dans la famille, 23
mode fantasmatique, 56
modèle du monde, 77 ; – transgénérationnels, 27
modes, 96 ; – perceptifs, 19
Modiano Patrick, 65
mœurs, 96
Mohamed, 94, 140
moi, 42, 53
Moi de l’introjection, 195
moi, j’étais mon père, 199
moindre dysfonctionnement, 51
Molay Jacques de, 138 (cf. Templiers, malédiction, rois de France)
moments clés, 89
moments historiques, 57
monde personnel d’une personne, 22
Monique, 129
Montagner Hubert, 75
Montaigne, 191, 192
Montand Yves, 78
montée d’émotion, 105
monter son arbre généalogique, 87, 112 (cf. génosociogramme, arbre généalogique)
Moreno J. L., 17, 18, 19, 20, 21, 157 23, 28, 39, 49, 75, 152, 189, 172,
Moreno Zerka, 74
morphogénique (champ), 179
mort(s), 21, 22, 157, 159, 59, 61, 62, 77, 79, 137, 144, 201 ; – brutale, 82, 88, 136 ; – marquante, 137 ; – d’un parent, 203 ; – d’un parent (père ou mère) dans l’enfance, 202 ; – dans des circonstances dramatiques, honteuses, ou « injustes », 195 ; – de bébé puîné, 148 ; – de maladie grave ou d’accident, 100 ; – d’enfants jeunes, 137, enfant, dans l’eau, 137 ; – de quelqu’un, 125 ; difficile à accepter, 55 ; – enterré dans l’autre, 60, 196 ; hanté par (sa –), 147 ; – une naissance (une), 85 ; – injuste, 14,

107 ; – et prématurée, 121 ; – jeune, considérée comme injuste, 159, 124, 136 ; hanté par, 147 ; – précoce et injuste, 150 ; – prématurée du père, 93, « réparer la mort » (essayer de), 68 ; – sans sépulture, 56, 78, 104 ; – subite du nourrisson, 189 ; – suspecte, 55 ; – trop horrible ou incertaine, 170 ; – dans des circonstances tragiques, 128 ; – injustes, 59 ; – mal enterrés, 57 ; – mal enterrés, mal morts, 59, en mer, 102 (cf. trépassés) ; – prématurées, 18, 59 ; – violentes, 82, 165, 102 ; mort d'enfant (dans l'eau), 137
mots croisés, 97
mots occultés, 57, 196
Moyen-Orient, 68
MRI, 27 (cf. Mental Research Institute)
multiralité, 49
mundus imaginalis, 56
Musil Robert, 65, 101, 108
musulmans, 57, 151
mythe (s) 52 ; – familial(aux) 30, 41, 45, 52, 88, 99
mythologie grecque, 95

N

n'oublie pas l'événement (injonction du père), 57, 64
Nagakami Kenji, 147
naissance(s), 22, 157, 76, 78, 80 ; – légitime, 93 ; – à la même date, dans les générations suivantes, 83 ; – liées à un deuil, 78
Napier, 25
Napoléon, 159
Napoléon III, 89, 152
Nathalie, 161
nation, 52
nationalismes, 98
nature anniversaire de la maladie, 199

Ne pas oublier d’oublier, 117
ne pas oublier d’oublier, sans oublier, 118
ne pas pouvoir oublier un événement de vie, ni l’oublier ni en parler –, mais le transmettre, sans le dire, 111
ne pas rentrer dans la répétition, 127
ne pas risquer de transmettre la maladie, 62
ne plus voir le « choix cornélien », 40
nécessité, 15 ; – interne, 127
négliger cet « avertissement », 125
nettoyer l’arbre généalogique, 70
nettoyeur de tranchées, 83
neuro-récepteurs, 37
neuro-transmetteurs, 172 ; nouveaux –, 189
névrose, 35 ; – de classe, 45, 53, 78, 121, 153 ; névrosées, 202
Newman, 201
Nice, 22
niche éthologique, 96
Nicolescu Bessarab, 73
niveau, 91 ; – « systémique », 28 ; – d’études, 89 ; – financier, 54 ; – individuel, 29 ; – interpersonnel, 48 ; – existentiel, 48 ; – purement intra-psychique, 48
Noël, 163
Noëlle, 153, 154
Noirs, 66 ; – africains, 69 ; – américains, 68, 69
nom(s), 22, 91, 93 ; – de famille 91, 137 ; – de guerre, 93 ; – de plume, ou de théâtre, 93 ; – propre, 93 ; – qui se transmet, 93 ; faire vivre son – (par le fils), 93
nombre d’enfants, 16, 136, 171 ; – de fausses couches spontanées et d’avortements (IVG), 136 ; – de mariages, 136
nommer le « fantôme », 57
non disable, 106
non élaboré(s), 106 ; – (traumatismes), 160
non représentable, 191
non conscient, 30

non-dit(s), 14, 15, 18, 157, 159, 55, 57 58, 100, 104, 106, 106, 109, 128, 145, 157, 185, 190, 172,
non-dit de la mort, 64
non-dit des émotions familiales, 126 ; – des parents, 172 ; – parlant et agissant, 60 ; – pathogènes, 47 ; – secret, 188, 191
non exprimé, 16, 18
non-reconnaissance, 36
non-savoir du secret, 197
non verbal, 75
Normandie, 135
notaire, 171
notation des faits, et des maladies, 88
notre propre identité, 109
nourrissons, 138
nourriture « normale », 154 ; – affectives, 223
nous transmettons (la vie familiale et ancestrale), 27
nouveaux paradigmes, 158
noyade, 159
numéroter les enfants (dans le génosociogramme), 87

O

obéir, 24
objectifs, 99
objectivité, 34
objet d’amour, 79 ; (certains) –, 89 ; – transitionnels, 218
obligation(s), 29, 31, 38, 40, 41, 42, 52 ; – de nescience, 196 ; – inconsciente, 41 ; – sociale tacite, 42 ; familiales, 45 ; – intériorisées, 39
obligée, 31
observation, 2, 75 ; – du comportement naturel, 75
observer, 79 ; – et relater ces phénomènes, 193
obsession, 66
Occident, 66

occupation du territoire, 76
occupations, 22
Olindo-Weber Silvana, 188
on doit répondre, 42
on-dit, 30
oncle et nièce, 44, 170
opérant pour le sujet (ce qui est – – dans ce qu'il exprime), 79 (cf. génosciogramme, écouter, interpréter, relever)
opération (chirurgicale), 54, 175
opéré(s), par hasard (un jour anniversaire), 63, 82 ; (se faire –), 125, 173
oppressions (politiques), 36
optique transgénérationnelle, 59
ordre juste, 35
oreille attentive, 158
Orénoque, 186
Orient arabe, 66
originaire, 109
originaire (l'), 188 ; – originaire (fantasme), 110, 208
origine, 61, 109, 190
origine (l') et la mort
origine des noms de famille, 137 ; – géographique (nom de famille lié à une), 137
orphelin (e), 32, 159 ; – jeune, 114 (obligations d') et « qu'elle le lui doit bien » ? (à sa soeur morte) et que « chez nous, ça s'est toujours fait ! », 38
orphelins de guerre, 102
Otto Rank, 109
oubli, 190 ; – d'un savoir préalable, 190 ; – fondateur, 188
oubli d'un accident familial, 118
oublier, 68, oublié, 117 ; – de m'attacher (en deltaplane), 115
oublié l'événement, mais sans oublier de prendre des risques, 125 ; oublis, 16, 157, 89
Oury Jean, 46
Oustachis, 39 ; – pro-allemands, 67

outil de connaissance de soi, 100 ; – institutionnel, 100 ; – conceptuels, 46
ouverture et fermeture du corps, 76

P

paido-métér, 197
paye(r) ses dettes, 43, (dette–) par fille, 69 ; – les dettes du passé, 14 (cf. dettes et mérites, ardoise, comptes familiaux, traumatismes)
Paix, 160
Palo Alto, 20, 23, 24, 27
pans entiers de mémoire resurgissent, 90 (cf. génosociogramme, liens, interprétation)
papas successifs, 166 (cf. père, liaisons de la mère, divers quasi-oncles ; familles reconstituées)
pape, 66 ; – Jean-Paul II, 151
par « quelque chose » issue d’une nécessité interne, 124
par hasard, 124
paradoxe, 25
paraissent signifiants (signes), 76
paraplégique, 115
parce que c’était lui, 191
pardon : demander –, 68 ; pardonner, 33, 70
parent(s), 29, 40, 78 ; – de ses parents, 30, 53 ; – discrets, – du même sexe, 200 ; – mort, 92
parentèle, 85, 92
parentification, 29, 30, 52, 53
parler en famille, 161 ; – le non-dit, 107 ; – le secret, 145 ; – sa vie, 99, en – à un thérapeute, 105
parole dite, qui installe le néfaste, la mort, l’accident dans l’esprit des gens, 140
parole forte accompagnant une émotion forte, 140 ; – forte mal comprise, 142

partage des biens, 51 ; – des possibilités d’avenir, 51 ; – des revenus, 51 ; – des souvenirs (et objetssouvenirs), 51 ; – des tâches, 51 ;
partages, 22 ; – d’héritage, 89
participer à l’événement du cinquantenaire et s’en aller « mourir » ensuite, 82,
partir sans bagages, 67 ; – partir au loin, 89
pas de chambre à elle (à soi), 132 ; – de place pour vivre, 146
pas de représentation mentale
possible, 106
pas effacé l’ardoise et le ressentiment des musulmans, 151 (cf. injustice, traumatismes de guerre, croisades, pape)
pas eu d’adieu, 63
pas juste, 78, 117
pas le droit d’oublier, 143 ; – de le dire, 118 ; – de savoir et d’en parler, 143
passage, 193 ; – de l’inconscient d’un
parent à l’inconscient d’un enfant, 56
passage de la « ligne raciale ou religieuse », 93
passage difficile au même âge de mort, 83
passer le problème à un autre, 191 (cf. se repasser le problème, pomme de terre brûlante (hot potatoe), épiscénario, scénario destructeur, bouc émissaire, transmission, inconscient)
passé pathologique de sa mère et de son père, 43, travailler le – souvent sur deux siècles (sept à neuf générations), 157
passé (toujours) vivant, 13, 14, 73
passé-présent, 14
passe-temps, 58
Passion du Christ, 57
« patate chaude », 25
patronyme, 91, 93 ; – de l’homme, 93 (cf. nom)
pattern, 30 ; – de fonctionnement, 30
Pax Romana, 67 ; Pax Sovietica, 67

pensé et su, 106
pension, 123
pentimento, 146
perception imaginative, 56 ; – réduite, 40 (cf. dissonance cogitive)
percevoir les règles, 51 ; – un indice important, verbal ou non verbal, 79 (cf. règles, tacite, explicite, implicite)
perdants, 41 (cf. gagnants et perdants)
père, 88, 97 ; (son –) est mort, 198 ; – de substitution, 169 ; – sans tombe, 104 ; – au même âge, 116 ; – père-fille, 170 ; – pères ou mères abusives, 42 (cf. parentification)
Père Fouettard, 162
période(s), 124 ; – (âge ou date) « anniversaire » d'un événement marquant, 79 ; – anniversaire, 160, 124, 203 ; – de fragilisation, 229, 148 ; – liées à la mort d'un proche, liées au « stress d'anniversaire », 83 ; – de la mort d'un proche, 82 ; – de fêtes, 163 ; – critiques, 114 ; – de commémoration, 159
perlaborer, 167
perroquet, 13, 14, 61, 88
personnalités psychopathiques, 200
personne « hantée », 197
personne clé, 73
personnelle et familiale (approche –), 53
personnes déplacées, 69 ; – vivant sous le même toit, 87
perspective transgénérationnelle, 99
perte, 56 ; – d'objet d'amour, 133 ; – d'un objet narcissiquement indispensable, 196 ; – majeure, 203 ; – d'un parent, 201, 202 ; – d'un parent par la mort, 200 ; – de l'Alsace-Lorraine, 72 ; – de la fortune familiale, 78 ; – perte de la (sa) mère, 74, 201, 201 ; – du parent, 201 ; du parent (coïncidences entre la –), 204 ; – du père, 201 ; – majeure d'identité et de situation, 133 ; – d'objet d'amour dans l'enfance, 133 ; – d'amour, 77
pertes au jeu, 78
Pétain, 104

Petit Larousse illustré, 89
petite voix (intérieure), 193
petits-enfants de déportés, résistants, nazis, trépassés en mer, 168 (cf. traumatismes transgénérationnels, cauchemars)
peuples martyrs, 57 (cf. génocides, guerres)
peur (grande peur qu'elle a eue à son enterrement), 105 ; – peur panique, et froid mortel (cf. froid) peut-être la guerre, 89
phantasme originaire, 109 (cf. fantasmes, l'originaire)
phase terminale de cancer, 111
phénomène d'anniversaire, 201 (cf. période d'–, syndrome d'anniversaire, anniversaire)
phénomènes de répétition transgénérationnelle, 99 (cf. transmission, répétitions familiales)
Philadelphie, 27
Philippe le Bel, 138
phylogenèse, 192
physique quantique, 189
pièce rapportée, 72, 98, 135
pièces de théâtre, 221
pieds-noirs, 68
piège familial, 106
Pierre le noir (« Black Peter »), 162 (cf. saint Nicholas et –)
pierres tombales, 90
piste de ski olympique, 139
Platon, 190, 190, 193
pleurésie, 198
plusieurs cultures, 28 ; – générations, 58, 142 ; – modèles conceptuels, 77
plusieurs participants, 90 (travail de groupe, génosociogramme)
pneumonie, 179
poids des mots, 140 (cf. malédiction, prédiction, prophétie)
point de capiton, (terminologie de tapissier, reprise par Lacan), 19, 53

point de départ de certaines réactions, 189 (objet, séparation, perte, – –)
pointage d’un fait indicible et même impensé, 138 ; pointer et éclairer ces répétitions, 144 ; – par le silence et l’évitement, 60
points clés familiaux, 62 (cf. événements marquants)
poly-accident, 145
poly-pères, poly-mères, 166
pomme (la) de terre brûlante (the hot potatoe), 191
population normale, 202
porter par quelqu’un de la famille, (secret –), 57 ; – les secrets des autres, 106 ; porteur du fantôme, 57
poser des questions « ouvrantes », 76
position de chaque individu (dans sa famille), 41
possession de l’âme, 191
post-natales [dette], 44
posture, 76
potentiel de guérison, 46
Potlach, 42, 42
pots à lait, 190 (ouverture de –, recherches sur transmission chez oiseaux et humains)
pourquoi la répétition par un seul des membres de la fratrie, 118 (cf. théories sur transmission)
pouvoir (familial et social) 38 ; – dire l’indicible, et l’impensé, 68
Prague, 52
pratique clinique
Précis de psychodrame, 2
préconscient, 106 (cf. inconscient)
prédiction(s) ; – inconsciente, 138, 171 ; – positive, 140
prédictions négatives, réalisation automatique des prédictions, stress de prophétie, 128
prédire des choses, 188 ; – la mort, 107
premier entretien, 80 ; – individuel, 80
premier fils, 50 (l’aîné des fils) (cf. fils aîné, aîné, héritier du nom, loi salique, injustice vécue)

Première Guerre mondiale, 158 (cf. guerre de 1914-1918, Verdun, Gallipoli, arméniens, gaz, tousser et cracher, Commémoration)
prénom(s), 22, 89, 91, 94 ; – codé, 96 ; – cryptogramme, 96 ; (le –) est souvent traditionnel et familial, 94 ; – lié à un tendre souvenir, 94 ; – travesti, 94, 96, 97 ; – bibliques ou liés à la politique, au sport, au cinéma, au théâtre, 94 ; – prénoms de ses enfants, 17 ; – du jour (calendrier), 94 ; – du XIXe siècle, 96 ; – traditionnels, 96
préparation de soignants aux interventions chirurgicales, 122
présence d'une réaction d'anniversaire modérée, 203
présence du passé, 73 (cf. passé vivant, passé présent)
présents dans sa vie par la haine, 21 ; – par l'amour, 21 (cf. atome social,
génosociogramme)
présidents des États-Unis, 82 (cf. Kennedy, Jefferson, anniversaire)
presse locale, 90
prêté pour un rendu, 32 (cf. comptes familiaux et sociaux, ardoise)
prêtre, 142 ; – ou pasteurs, 101
Pribram Karl, 189
Prigogine Ilia, 189
principaux événements de vie, 22, 51 ; – (life events), 81 (cf. génosociogramme)
principes et définitions symboliques de leur groupe d'origine, 46 (cf. groupe d'origine)
prise des risques, 125 (cf. risques, maladies, mort, accidents anniversaire, périodes d'anniversaire)
prise de conscience, 34
prison, 55, 78 (cf. honte, secret)
prix Nobel, 164
prix reçu, 79
probabilité, 204 (statistique)

problème de l’originaire, 110 (cf. originaire)
problème en rapport avec le cou et la tête, 121 (cf. traumatismes de guerre, quasi-asthme, guerre, guillotine)
problèmes, 29 ; – d’appartenance terrienne, religieuse, culturelle, tribale, 69 ; – d’héritage, 92 ; – d’identification et d’identité, 95 ; – de filiation, 61 ; – de vision, 103 ; – familiaux, 34, pathologiques, 201
procès de Nuremberg, 104
processus de transmission transgénérationnelle, 99 (cf. unité duelle, N. Abraham)
professeur(s) ; – travaillant le génosociogramme, 102 ; – par héritage familial, 171
profession, 16, 89 ; – (choix de la), 18 ; – (la) ou la vocation, 188, 189 ; – (nom de famille lié à une –), 137 ; – (qui reprend la–),
programmation interne (inconsciente), 127
programme de maths, 222
programmer, 188
progrès de la recherche interdisciplinaire, 189 (cf. recherche scientifique)
projection, 192
projet, 171
projeter sur lui, 188
promotion, 89 ; – sociale, 79 ; – et intellectuelle, 54 (névrose de classe)
prophétie, stress de prophétie, 128, 129 ; et prédiction, 138 ; – et malédiction, 138
protection (facteurs de –) de la population, 202
protestants, 68
Proust, 65
proxémie, 75
prudent (être –) dans les interprétations, 96
Prussiens, 161
psy, 19
psychanalyse, 20, 37, 48, 58, 115 ; psychanalyse transgénérationnelle, 121 ; psychanalyste(s), 21, 27, 39,

75, 110, 134, 188, 190 ; – freudiens, 55 ; psychanalytique, 49 ; – (approche), 53 ; psychanalytiques, 188
psychiatre, 75
psychiatrie, 38
Psycho-somatique, 37 ; psychosomatique/somato-psychique
psychodrame, 74, 170, 172 ; psychodrame de revécu de la naissance, 192
psychogénéalogie, 51, 72, 77, 142, 144, 187 ; – transgénérationnelle contextuelle, 75
psychologie sociale, 21
psychologiquement héréditaires, 136
psychologues, 101
psychoneuroimmunologie, 37, 37, 121
psychose, 198, 201, 202 ; – à l'âge adulte, 74 ; – d'adulte, 171 ; psychotique (malade–) 44, 108, 202 (cf. schizophrénie, famille de –, internement, anniversaire)
psychosociale, 30
psychosociologues, 70
psychosomatique, 37, 38, 170, 171, (bodymind) 171 (et 82)
psychothérapeute(s), 27, 40, 75, 101 ; – contenant, 172 (cf. psychanalyste, analyste)
psychothérapie, 157, 38, 91, 100, 133, 198, 199 ; – individuelle, 46, 59 ; – intégrative, 79 ; – transgénérationnelle, 97 ; – existantes (remise en question), 46
puîné (cf. fils, héritage, aîné fabriqué) punie, 24
pur hasard, 139 ou pas (cf. statistiques)
pureté ethnique, 69 ; – ethnique du sol, 67 (cf. massacres, génocide, terreur, guerres)
puzzles, 97

Q

qualités (de membres de la famille), 89 ; – physiques, mentales, techniques, 136 ; – de l'écoute, 102 (cf. écouter avec la troisième oreille, « contenant »)
quand on peut en parler, qu'on les enlève [les choses], ça va mieux, 104 (cf. thérapie, « contenant »)
quarantaine (âge de la –), 103
quartier(s) (changer de –), 54 (cf. névrose de classe, loyauté familiale, déracinement)
quasi-incestueux, 170 (cf. inceste)
quasi-asthme, 160 (cf. asthme, génosociogramme, gaz, Verdun, tousser et cracher, transmission)
que fait ton papa ? 91 (demande de présentation et d'identité sociale)
quelque chose de signifiant (leg, objet familial –) donné aux dépens des autres, 39 (cf. injustice)
querelles d'écoles, 18 (entre diverses écoles psychanalytiques et thérapeutiques)
questionnaire de Holmes et Rahe, 76
questions sans réponses, 140
quête cachée, 61
qui (personne) arrive (naît, emménage), 22 ; – élève les enfants de qui, 22, 100 ; – fait la loi – ou qui dit la loi, 51 ; – fuit, 22 ; – les élabore (les règles), 51 ; – remplace qui, 22 ; – vit avec qui, 22

R

race, 91
Rachel, 170 (cf. Bible)
Racine Yves, 75
Racines multiples, 28 (cf. famille, héritage culturel)
raclements (de gorge), 171 (cf. toux, traumatismes de guerre, transmission, bronchites)
rancune(s), 78 ; – amère envers ses parents inconnus, 47 (cf. enfants adoptés, naturels, abandonnés)

rappel secret, 94 (du prénom d’un ami, dans le prénom donné, d’un événement)
rappelons-nous d’oublier, 118
rapport aux ancêtres, 93
rapport familial (consanguin) interdit entre parents par alliance, 170 ; – latéraux et verticaux, 49 ; dette, 189
rapports socio-affectifs, 157 ; sociométriques, 150
rapprochements, 157
rattrapage de dix jours (du calendrier), 163 ; – s’est fait au XXe siècle, 163 (cf. calendrier)
rayé de la mémoire familiale, 85 (cf. secret, non-dit, tu, transmission)
réaction(s), 16 ; – d’anniversaire, 198, 199, 203, – « précipitées », 198, réactivées, 198, 202 ; aux anniversaires, 82 ; – d’anniversaire modérées, 203 (cf. fragilisation d’anniversaire, crises, dates marquantes) ; –, réactivation au même âge, 34, 198, 202, – de sentiments, 85 ; – et rebondissement
de la crise, 202 (cf. anniversaire, âge)
réalisation automatique de(s) prédiction, 128, 129, 139, 140, 202
réalisations symboliques, 195
réalité biologique, 92 ; dénégation de la –, 196 ; – du syndrome d’anniversaire, 199 ; – objective, 34 ; – psychologique, 92 ; – sociale, 92 ; sa propre –, 25, (cf. « pour soi » et « en soi »)
réanimateur (anesthésiste), 120 (« réparation » familiale de traumatismes) rebondissement de crise, maladies, angoisse, traumatismes (cf. réactions, anniversaire)
recadrage, 25 ; recadrer autrement, 144 ; – la phrase… et la prédiction, 143 ; – cette loyauté, 54 ; – la maladie gravissime, 145 ; – un événement, 144
recevoir et donner, (« rendre »), 28 (cf. don, dettes, ardoise, legs, transmission, héritage)

recherches historiques, (cf. archives des armées, service de recherche des armées, 90, archives notariales, « enquête », actes de naissances)
recherche(s), 189 ; – de ses racines, 220 ; – et de son identité, 99 ; – généalogique, 220 (cf. en chasse, génosociogramme) ; – à la fois cliniques et statistiques, 193 ; – généalogiques objectives (documents), 89 ; – psychanalytiques, 192 ; – scientifiques, statistiques, 73, 188, 197 ; – transgénérationnelles, 98 ; – ultérieures, 91 ; – interdisciplinaires, 189, (cf. maladie, crises, psychoneuroimmunologie, anniversaire, en chasse)
rechute, 111 – après un cancer, 103
réciprocité, 42, 44 (cf. comptes familiaux)
récits de vie, 81 (cf. histoires de vie, génosociogramme)
reconnaissance, 93 ; – « éternelle », 43 – volontaire, 92 (cf. dettes familiales)
reconquérir notre liberté, 15
reconstituer l'histoire, 61 ; – le contexte, 97, (cf. recherches, psychohistoire, génosociogramme, en chasse, Service historique de l'Armée)
reconstitution, 89 ; – biographique, 88, 89 ; – biographique d'Hergé, 61 ; – généalogique, 91 (cf. en chasse, génosociogramme)
reconstruire le contexte, 97 (cf. reconstituer)
redevenir libre de vivre sa vie, 54
réductionniste, 158
réduire la dissonance, 40, 40 ; – cognitive, 52 (cf. dissonance) ; – la perception, 40
réenchaînement d'alliances, 134, 134
refoulement, 18, 59, 192 ; – conservateur, 190, 196 ; – constitutif, 195 ; – dynamique, 195 ; – originaire, 190
refuge « dans la bouteille », 201 (cf. alcoolisme)
refus, 41 ; – de la chimiothérapie, 112
regard positif (effet Pygmalion), 140
registres de l'Église, 90, (voir aussi : – d'état civil, – notariaux, archives)

règles, 49, 51, 100 ; – d’héritage, 92 ; – des complémentarités, 50 ; – d’interaction, 49 ; – de la famille, 25, 50 ; – du système familial, 30 ; – est tenu pour acquis, 30 ; – familiales, 49, – explicites, 30, implicites, 30 ; – implicites dans les familles, 50 ; – non écrites des familles, 72 ; – tacites, 38, 49, 171
régulation réciproque, 30
réincarnation éventuelle, 121 (cf. revenants, crypte, fantôme, N. Abraham)
reine Victoria, 96
rejet, 47 ; – par la mère, 103
rejouer les scènes, 21 (cf. psycho_drame, traumatisme, génosociogramme et –)
relation médecin-malade, 46 ; – mère enfant, 197 ; – privilégiée, 86 ; psychanalyste-client, 46 ; – au psychiatre –, 48 ; – soignant-soigné familiale et conviviale, 50 ; – intrafamiliales, 46 ; – de substitution à trois, 169 ; – entre les diverses personnes, 99 ; – interpersonnelles, 38 ; – loyales, 35 ; – intrapsychiques, 53
relaxation pluriquotidienne, 133 (cf. maladie, cancer)
religion, 45, 91
remarques cliniques, 73
remember, 70 (souviens-toi)
remembrer des terres, 135 (cf. héritage, mariage pour –)
Rémi Georges, 61, 99 (cf. Hergé)
remonter les générations, 34 (cf. génosociogramme)
remplacer (quelqu’un, à son insu), 15 (voir aussi enfant ou ami de remplacement)
rencontres familiales, 134 ; – inoubliables, 186
rendre (ce qu’on doit) à d’autres, 44 ; – la politesse, 42
rentrée scolaire, 83, 124
renversement des valeurs, 29
renvoi d’une aide/nourrice/« bonne », 77
réparation, 67, 69, 138 ; – du dommage, 47 ; – du génocide, 78, 120,
reparentage, 43

repérer les répétitions familiales, 185 (en thérapie, en génosociogramme)
repères, 22, 88 ; – socio-historiques, 97
répéter, 202 ; – des maladies, des accidents, ou des morts, 145
répétition, 73, 92, 127, 128, 185 ; – de maladie et d'opération pour un enfant adopté, 63 ; – au même âge, 116 ; – d'accidents, de mariages, de fausses couches, de décès, de maladie, de grossesse… au même âge, 81 ; – d'événements, à chaque génération, 143 ; – de cette configuration à la génération suivante ou à celle d'après (travail sur trois à cinq générations), 77 ; – de double anniversaire, 122, 124 ; – du « mauvais événement », 83, 164, 118 ; – familiale au même âge, 57 ; – familiale d'accidents, 115 ; – de voiture, 114 ; – d'un événement traumatisant, 74 ; – que l'on constate a posteriori, 118 ; – simple, 117 ; – transgénérationnelle de ces alliances entre cousins, 135 ; – [reenactment…], 198 ; –
répétitions, 15, 22, 88, 115, 121, 144, 150, 193 ; – « incroyables », 121 ; – de configuration, 124 ; – familiales, 187 ; – familiales inconscientes, 62, 62, 261 ; – invisibles, 100 ; – transgénérationnelles, 46 ; – inconscientes, 15,
représentation graphique, 88 ; – sociométrique, 22
reprendre la vie de son frère, 127 (le fil de) (cf. loyauté familiale, identification) représentable mais non dicible (indicible), 191
reprise de « balkanisation », 98
reprogrammation, 127
rescapés de camps de concentration, 171
Research Center for Group Dynamics (Ann Arbor), 28
réseau de soutien familial, 203 ; – sociométrique, 21 (cf. génosociogramme, sociométrie, cancer, maladies et –)
résidus de l'esclavage, 66 (cf. esclavage, traumatisme transgénérationnel, ardoise)
résiliance, 108

Résistance, 52 ; – en clandestinité, 104
résistant, 104
respect des morts, 52
respirer (arrêter de –, se remettre à –), 76 ;
reprendre sa respiration, 76
responsabilités, 31
ressemblances physiques, 92
ressentiment, 33, 36, 37, 132 ; – des Noirs, 66 ; – lié à des spoliations familiales ou de voisinage, 78 (ou sociales, nationales (cf. injustice subie, guerres, traumatismes, génocide, croisades, vendetta)
restaurer la justice, 38
restitution d'une éthique des relations transgénérationnelles (cf. ethique)
retard (arriver en –), 54 (cf. névrose de classe, échecs scolaires)
retour dans certaines régions, 78 (familiales d'autrefois)
retour de l'archaïque, 158 ; – du fantôme, 56 ; – dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes (phobiques, obsessionnels), 196 (cf. fantôme) ; – du refoulé, 158, 203 ; – périodique, 196
retraite, 22, 89
retraite de Russie (1812), 159 (cf. symptome de vent du boulet, et froid, maladie de Raynaud, 87, 88)
retrouver des secrets, 59 ; – sa mère, 47 ; – son identité, 108 ; – enfin sa liberté, et pouvoir vivre sa vie, 54
réunions (familiales), 89
réussir à se marier, 51 (cf. fils de veuve, fille aînée, dettes familiales)
revanche, 29
revécu de traumatismes précoces, 133, 203 (cf. réveiller, date, syndrome d'anniversaire)
réveil des régionalismes, 98
réveiller le traumatisme, (de l'enfance, au deuxième traumatisme) 133 (cf. perte d'objet d'amour)

revenant(s), 17, 56, 148, 187, 195 ; – familiaux, 110, et porteurs du fantôme, 57, 148
rêve(s), 16, 23, 77, 110
Révocation de l'Édit de Nantes (1685), 68, 90
Révolution, 81, 142 ; de 1789, 149, 160 ; – française, 93
rien à elle (n'avoir rien à soi), 132
rien dit, « pour son bien », 137 (cf. tu, secret, non-dit, traumatisme)
Rimbaud Arthur, 34, 57
risque(s) de transmission génétique, 62 ; prise de –, 125
rites, 31
Robert, 42, 64
Roger, 83, 122
Rogers Carl, 17, 18, 20, 109, 232
roi Midas, 65
rois de France, 138 (cf. Louis XVI, et Molay, et malédiction, et guillotine)
rois et princes de Serendip, 186 (cf. Serendip, serendipity)
rôle(s) 49, 85, 201 ; – des enfants dans le monde familial, 30 ; – du psychothérapeute, 203 ; – complémentaires, 35, 49 ; – endormis et réactivés, 49 ; – familiaux, 100 ; – perçus, 91 ; – fixés, 35
roman familial, 97, 109
romans, 62, 221
rompre la chaîne répétitive par un travail transgénérationnel, 129
Rosenthal Robert, 202
Rossi Ernest, 171
Roy Hart Theatre, 170
Ruesch Jurgen, 20, 75
rupture(s), 157, 88, 125
Russie, 67 (cf. retraite de –)
rythme respiratoire, 157, 76 (cf. observation, repérer, souffle, interpétation)

S

s’apprête à mourir au même âge, 112
s’autoriser à mourir, 81
s’encryptant dans l’inconscient (souffrance indicible –), 191
s’exprimer dans cette lignée, 44
sa propre réalité, 25
sacrifié(e) (se –) pour toi, 42 (cf. comptabilité familiale, mère abusive, dettes et mérites)
saga, 97 ; – de la famille, 30, « – de la psychose » (J. Hilgard) proches de la réalisation automatique des prédictions, 202 ; familiale, 109
sage-femme, 16
Saint Louis, 66
Saint Nicolas, 162, 163
Saint-Alban (en Lozère), 46
Sainte-Baume, 13 (Provence)
Sainte-Beuve, 191
Saint-Jeand’Acre, 151 (croisades) (ressentiment, transgénérationnel, transmission)
saisir sa chance, 15
Saladin, 66
sale ingrat, 43 (cf. gratitude imposée, dettes et mérites)
Salem, 66 (cf. sorcières de et demande de pardon rétrospectif)
salique (lois –(s) (cf. héritage du nom, filles et fils, voir index et dates)
Salto del Angel (Amazonie), 186
sans défense et sans espoir (hopeless and helpless), 133
sans sépulture, 170
Santa Lucia (Sainte-Lucie, 13 décembre), 163
santé, 23 ; – physique, 25 ; – psychique, 25
Sarajevo, 39 (cf. dates, 183)
Sartre Jean-Paul, 125
Satir Virginia, 24

savoir sans savoir qu'ils les savaient, 90 ; – inconscient, 197 ; – théorique, 16 ;
savoir-être, 16 ; – avec l'autre, 16 ;
savoir-faire, 16
Savoie, 142
scandales économiques, 89
scénario de vie, 100 ; – destructeur, 191 ; – hamartique, 191 ;
scénarios, 40, 200
scène primitive, 109 ; Autre
scène, 178
schizophrène, 23, 180 ;
schizophrénie, 80
Schützenberger Marcel-Paul (Dr), 168
Schützenberger Anne, (cf. Ancelin Schützenberger, Anne)
science morte-vivante du secret de l'autre (secret encrypté), 56, 197
script de vie, 127, 144
Sébastopol, 151, 183
se « sacrifier », 43 (dettes à rendre, comptes familiaux) (cf. lésé, injustice subie, fils aîné)
se conformer aux injonctions internes, 52
se manifestant de façon psychosomatique, 160
se marier, 203, 171 (droit de – après année/période anniversaire passée)
se montre et se cache (le secret encrypté–), 197
se renseigner, 90 (cf. en quête, recherches historiques, secrétaire familiale)
services historiques de l'Armée, 90
se réveillait, nuit après nuit (l'enfant – –), 188
se sentir coupable, 24
se situer socialement, géographiquement, culturellement, 91 (cf. échelle sociale, névrose de classe)
se soumettre aux règles familiales, 103
se souvenir, 70

se transmet, 19, – se transmettre de l’inconscient d’un parent à l’inconscient d’un enfant, 57
se tromper sur son identité, 57
Seconde Guerre mondiale (1942-1943/1939-1945), 52, 135
secret, 14, 158, 55, 58, 59, 61, 65, 99, 107, 107, 143, 17-95, 172, 206 ; – concernant la mort, 170 ; – de famille, 158 ; – encrypté, 55, 191 ; – honteux, 107, 195 ; – d’un parent, 56 ; – inavouable, 56, 239 ; – d’un autre, 56, 57 ; – (inceste, crime, bâtardise), 196 ; – indicible, 56 ; – partagé entre le porteur de crypte (ou cryptophore) et l’objet perdu, 196 ; – qu’il ne connaît pas, 59 ; – sur la mort des parents, 63 ; – des parents et sur son origine, 63 ; – sur les origines, 47 ; – secret(s), 18, 97, 99, 107, 143 ; – de famille, 58, 78 ; – déterminent des professions, 58 ; – éventuels, 14 ; – non dicibles, 59 ; indices d’un –, 191 ; – se transmet, 19 ; –se transmet d’inconscient à inconscient, 57
secrétaire familiale, 88
sécurité, 33 ; – de base, 33
Sedan, (1870), 160, 171 ; – en psychodrame thérapeutique, 161
Segalen Martine, 135
self, 42, 91 (cf. faux self)
sens (le) émerge, 19
sens rogérien du terme, 75
sens secret à décoder, 97 ; – subjectif pour le
sujet souffrant, 158
sentiment d’infidélité aux parents, grands-parents et à la classe sociale, 54 ; – d’injustice, 159 ; – d’inquiétante étrangeté, 158 ; – qu’il [mon père] était moi, 199 ; – d’obligation, 41
séparation(s), 157, 77, 86, 89, 125, 197 ; – de la mère, 197 ; brutale, 65 ; – incluse dans le non-séparé (mère-enfant), 197
séparation de l’Église et de l’État, 89
Serbes, 67, 175, 183

Serendip (île de), Princes de –, 186
serendipity (serendipité, par chance), 24, 186, 209 (cf. Serendip, hasard heureux, Cannon) série de filles, environs de Carthage, 141
seuils à franchir (vers la quarantaine), 103
Sheldrake Rupert, 73, 190, 179
Sherbrooke (Canada), 170
si terrible qu'on n'ose même pas le penser ou y penser (événements, faits – –) (l'impensé), 106
sida, 78, 101
siècles après (mémoire d'événements traumatiques des – –), 78
siège de Paris (1870), 89
signifiantes (et marquantes) (dates et statistiquement–/significatives), 80
silence, 57 (cf. non-dit, secret, tu, traumatisme)
similitudes entre les différentes histoires, 102
sincères mais pas lucides, 40
singularité de la filiation, 93
situation(s), 85 ; – agréable, 14, – marquantes qui influencent, 107
sobriquet, 137
sociogramme, 21 (cf. génosociogramme, 21)
sociologues, 21
sociométrie, 2, 22 (cf. réseau sociométrique, Moreno, statut affectif, atome social)
Socrate, 16, 148, 193 morte, 38 (devoirs, dettes envers une – –)
soi, 42, 91
soi-en-soi, 91 ; soi-pour-autrui, 91 ; soi-pour-soi, 91
soignant-soigné, 35 ; soignants, 50 ; soignés, 50
soins médicaux, 133
soldats mourant (cris de – – sur champ de bataille), 170

solde de tout compte (pour– –), 34 (cf. dettes, ardoise, réparations)
sollicités, les souvenirs reviennent, 90 (cf. génosociogramme, en chasse, mémoire transgénérationnelle)
solstice d'hiver, 163
somatisations, 83, 164, 188
somato-psychique, 37
son prénom et le prénom de son père (utiliser – –, pour se nommer en Russie) 92
Sorbonne, 28
sorcières de Salem, 67
souffle (couper son –, reprendre son –, cf. respirer, respiration, émotion, observer le comportement non verbal)
souffrance représentable mais indicible, 191
souhaite un fils pour transmettre le nom, 93 (cf. Ariane, 94, fille, fils, père, héritage, nom, loi Salique)
Soulé, 47
soutien, 33, 41, 203 ; – réciproque, 33
souvenirs de guerre, 159 ; – de traumatismes qu'ils n'ont pas vécus, 160 ; – des vivants sur des morts, 30 ; – réels ou fantasmés, 108
Spierlein Sabina, 18
St Elisabeth's Hospital, 20
Stalingrad, 52
Stanford, 23, 23, 27 (Californie)
star, 94 (vedette du monde du spectacle ou autre, étoile)
statistiquement démontré, 200 ; significatif, 168, 180, 181 (cf. recherches statistiques) ; exemples – significatifs (ve), 74, 115, 204
statut social, 42 ; – sociométrique, 21
statut(s) et rôle(s) perçus par autrui, 91
stigmates, 169
STO, 116 (Service du Travail Obligatoire, pendant l'Occupation, guerre de 1939-1944)

Strasbourg, 72
stratégie thérapeutique, 39
stress, 33, 122 ; – d'anniversaire, 82, 85, 125, 251 ; – d'anticipation à certaines périodes de la vie, 85 ; – de prophétie, 128, 129, 140 ; – négative, 140
Strierlin H., 44
structuration obligationnelle cachée, 38 ; structure comportementale manifeste, 38 ; – d'attente, 39 ; – de la famille, 136 ; – familiale, 14 ; – (s), 136 ; – héréditaires, 136, 136
style personnel, 52
subir inceste et/ou viol, 102 (cf. abus
sexuels, viol, victime, traumatisme)
subjectivement importants (événements), 89
succession d'« oncles », 108 (cf. père, mère non mariée, familles reconstituées, faux-beaux-pères)
suicide, 88, 92, 100 ; suicidés du puits, 106 (tentative de –, 198)
suinté de génération en génération (souvenirs), 160 (cf. transgénérationnel, transmis)
sujet, 87 ; – (le protagoniste), 21
sujet (le) respire, 145 (cf. observation, génosociogramme)
Sullivan Harry Stack, 23
Sulloway F., 192
support, 203
surmoi, 40,48
sur trois à cinq générations (recherche –), 17, 77 (génosociogramme, arbre généalogique)
survivants de drames, 159 ; – des camps, 144 (cf. traumatisme de vent du boulet, trangénérationnel)
Survivor, 212 (les survivants remarquables par leur résistance et qualité de survie)
survivre (comprendre les règles pour –), 49
symboles, 88 ; symboliques, 33
sympathie, 19

symptômes, 56, 195, 171 ; symptômes (les) paraissaient apparaître sans cause, 199 ; – aigus, 198 ; – non explicables, 191 ; – ont disparu, 127 ; – psychotiques, 198
synchronicité, 47, 85 ; – décalée dans le temps, 139 ; – des gestes, 76 ;
synchronies, 18, 157, 88, 99 ; d'âge et de date, 187 ; – de dates naissance-mort significatives, 188 ; – et diachroniques, 77
syndrome d'anniversaire, 28, 34, 53, 57, 62, 71, 72, 73, 77, 79, 80, 81, 82, 82, 164, 85, 88, 111, 114, 117, 118, 122, 148, 188, 193, 198, 199, 200, 201, 202, 171, 173 ;
syndrome de double anniversaire, 77, 124
syndrome de Raynaud, 159 (cf. froid mortel), 83, 164
syndrome post-traumatique, 167
syndrome spécifique, 203 ; – d'anniversaire, 100, 187
syphilis, 55
système, 24, 30 ; – de loyauté, 40 ; – des comptes familiaux, 32 ; – système familial, 35, 46 ; – immunologique, 37 ; – divers de comptabilité, 38 ; – sociaux ou familiaux, 43
systémique, 49
Szondi, 168

T

Table
tabou, 106
tacites, 49 (cf. règles tacites familiales et sociales)
(se) taire ; taisent (se) et transmettent un non-dit, 106 (cf. silence, non dit, secret)
tare, 104
télescopage, 148
télescopage des générations, 172
télescopage du temps, 172 (of time)
télé, 21, 189 (cf. concepts de Moreno)

témoin du très grave accident de voiture, 104 (cf. aussi syndrome de vent du boulet)
Templiers, 138 (voir aussi Jacques de Molay et rois de France), 183
temps, 20
tentatives de récupération du statut perdu, 78 (cf. névrose de classe)
terrain cardiaque ou cancéreux, 120
terres qui provenaient des femmes, 93 (cf. règles d'héritage et de transmission)
Terreur (la), 142 (Révolution française, 1793)
terreur panique, 161
territoire, 93, 135
tête de classe, 53
textes de Freud, 110 (cf. Freud)
thé, ou café, 45 (cf. nourriture traditionnelles familiales)
thème central, 199 ; – commun, 102 (d'un groupe de génosociogramme)
théorie psychanalytique, 53 (cf. Freud, psychanalyse)
thérapeute, 100 ; – chevronnés, 157
thérapie, 44 ; – contextuelle, 27 ; – émotionnelle, 170 ; – familiale, 157, 23, 74 ; – familiale systémique, 25 ; – intergénérationnelle, 25 – systémique, 21 ; – systémique stratégique, 25 ; – systémique structurelle, 25 ; – transgénérationnelle, 35, 57, 108, 189 (cf. aussi Psychanalyse, psychodrame)
Thésée, 95
This Bernard, 93
Tibet, 70
time collapse, 160, 59, 172, 175
Tintin, 61, 99
« tirer le fil rouge » (Freud), 76 ; – de ses associations, 77
Tisseron Serge, 61, 61, 99, 190
Todd Emmanuel, 50, 50
Toffler Alvin, 185
tolérance à la dissonance, 40, 40 (cf. dissonance cognitive)

tombé (chute) le jour anniversaire de la mort de sa femme, 62 (cf. anniversaire)
tombe mal fermée d'un ancêtre, 55 (cf. crypte, fantôme, anniversaire, transgénérationnel)
topique, 195
Török Maria, 158, 55, 56, 58, 60, 78, 187, 190, 192, 192, 195, 196, 197, 172
tortures, 160
Tosquelles François, 46, 75, 166
tourner la page, 70 (cf. comptes familiaux, dettes et mérites, surmonter le ressentiment)
toute une série de maladies et d'accidents, 127 (cf. accidents, fragilité d'anniversaire)
toux, 161, 171 (cf. gorge, raclements, Verdun, psychosomatique, quasi-asthme)
trace(s), 188 ; – de mémoire, 109 ; – mnésiques, 17 ; – sensorielles ou motrices – corporelles ou psychosomatiques, 106
tradition, 91, 189 ; – familiale de faire élever une partie de ses enfants par d'autres, 106 ; – orale, 72
traduction, 177
trahison, 31 ; – de classe, 79 (cf. névrose de classe)
traite (des noirs), 66
traité de Maastricht, 67
tranche d'âge, 91
tranchées, 90, 114 (cf. Verdun, gaz, toux, quasi-asthme), nettoyeur, 83, 83
transactions, 40 (cf. analyse transactionnelle)
transcription, transmission ; transcrits et transmis les secrets de famille, 59
transfert, 21 ; – positif, 48 (cf. psychanalyse)
transgénérationnel, 21, 158, 27, 53, 59, 101, 109, 140, 145, 185
transgénérationnelle, 29 ; – (approche –), 53
transmetteur (cf. transmission, transmis, transmettre, nom, secret)

transmettre un nom, 188
transmis comme un secret, 106 (cf. secret, transmission)
transmission(s), 20, 27, 33, 51, 106, 108, 109, 110, 143, 188, 189, 190, 191, 172 ; – consciente intergénérationnelle, 172 ; – d'événements, 148 ; – d'inconscient à inconscient, 193 ; – d'un secret ou d'un non-dit, 106 ; – du nom, 188 ; – d'une génération à l'autre, 27, 110, 190 ; – des états d'âme, 27, 189 ; – de la vie psychique, 189, 224 ; – directe, 189 ; – du traumatisme, 226 ; inconsciente – transgénérationnelle, 18, 60, 189, 171, 172 – ; inconsciente et involontaire, 172 ; – ne sont pas dites, 167 ; – familiales, 167 ; – familiales inconscientes et involontaires, 74 ; – intergénérationnelles, 167 ; pensées et parlées, 167
transmission transgénérationnelle de traumatismes, 172
transparaître (laisser –) ses sentiments et émotions, 76 *(leakeage,* expression des sentiments)
transplantés de l'intérieur, 103 (cf. émigrés, exilés, déracinés, troisième génération)
traumatisme(s), 103, 114, 202 ; le – peut rester fixé ou implanté dans l'inconscient, 203 ; – de guerre, 70, 170 ; – de « vent du boulet », 159, 159, 70, 165, 170 ; – de l'inceste, 170 ; – familial passé, 107 ; – lié souvent à des événements injustes, 78 ; – plus grave à long terme, 65 ; – précoce, 106 ; – primitif, 202 ; – encapsulé, 202 ; – d'enfant, 105 ; – de guerre, 171 ; – de l'enfance, 65 ; – des horreurs de guerre, 158, de « tranchées », 83, 83 ; – non dits, 160 ; – subis, – transmis, 167 ; qu'ils n'arrivent pas à dépasser, 64
traumatisés de guerre, 70, 170
travail clinique, 185
travail complémentaire de généalogie, 91 ; – de développement personnel, 109 ; – de groupe, 101 ; – de reconstitution, 97 ; – en interaction, 76 ; – du fantôme dans l'inconscient, 192, 196 ; multiréférentiel, 79 ; – polyréférentiel, 49, 79 ; – transgénérationnel, 109

travailler avec son père, 103
travailler sur soi, 100 (cf. thérapie, développement personnel)
travailleurs sociaux, 101
travaux statistiques, 115, 172 (cf. syndrome d'anniversaire, Hilgard, statistiques, recherche
trépassés, 56 (cf. morts, défunts, morts ou tués à la guerre ou en mer)
triangles, 22 ; triangulations, 15, 78
tribus africaines, 92
tristesse, 107
trois à cinq générations, 17, 33 ; trois générations, 33 ; – troisième génération d'émigrés, 45, 1791
Trois princes de Serendip, 186 (cf. Serendip, rois, princes, Voltaire, Walpole)
troisième oeil, 15
troisième oreille, 15
trouble grave de la communication, 24 ; – physiques graves (maladies, morts), 70 ; – psychiques, 70
trous de mémoire, 85, 89, 231 ; – incrustés, 167
tu, 106, 172 (cf. secret, non-dit)
tuberculose, 55, 78, 88
tué à la guerre, 149 ; – à Verdun, 123 (cf. traumatisme, famille, fils –)
Tunis, 66 ; Tunisie, 140
Turquie, 120
Tutzig, 37 (colloque sur le cancer)
type de justice, 52
types de relations, 22

U

Uhlans, 161
un des nôtres, 91
Unbewusste (das), 16

union dualiste interne entre conscient et Moi, 60 ; – dualiste mère-enfant, 197 ; unité duelle (mère-enfant), 56, 60, 197, 172 ; – unité duelle originaire, 197
union libre, 86
universalité des problèmes familiaux transgénérationnels, 96
université de Nice, 99, 126, 130, 148 ; – de Stanford, 203, – du Michigan, 28
URSS, 39
us et coutumes, 96 ; – – du mariage, 171 (cf. aussi conflits alimentaires)
usage exploitatif des autres, 41 ; – des dons, 43
usine perdue, 78 (cf. objet d'amour)
usurpateur, 146

V

Valérie et Roger, 122
valeur après coup, 110
valise (la) ou le cercueil, 153 (guerre d'Algérie, départ, déracinement)
Valois, 138
vampire, 44
Van Gogh Vincent, 145, 146
vécu, 76 ; – des uns réveille les souvenirs des autres (le), 101 ; – familial probable, 89
Vegh Claudine, 42, 63, 64, 64
vendetta (s), 18, 31, 42, 64, 69 ; – sans fin, 70
vengeance, 29, 64
vent du boulet (traumatisme de – –), 159, 159, 168
vent du boulet de canon, 160 ; choc du – du boulet mortel, 160, 160 (cf. traumatisme)
ventriloque, 55, 195, 196
Verdier Pierre, 47

Verdun, 158, 78, 83, 87, 90, 114, 160, 161, 171 (cf. aussi guerre de 1939-1944, traumatismes, cauchemars, quasi-asthme, froid)
vérification des registres et dossiers, 200 (cf. génosociogramme, Service historique de l'armée, registres, notaires,)
vérité (ou vérité cachée) 64, 106, 172 (voir aussi secrets de famille)
Véronique, 106
vêtements, 45, 54, 76
veuf(ve)(s), 38, 170 ; – de guerre, 123 ;
veuvage, 76
Vichy, 104
victime, 38 ; – sacrificielle, 191
Victoire, 96
victoire sociale, 96
Victor Paul-Émile, 20
vidéo, 23
vie, 157 ; (la –) et la mort, 188 ; – d'une famille, 85 ; – quotidienne, 16 ; croire en la –, 167 ; élan de –, 166
Vigneux Maurice, 46
vin, 45
viol, 66 (cf. abus sexuels)
visualisation positive, 133
visuels (mode perceptif préférentiel plutôt – qu'auditif), 19
vital (élan), 166
vitesse de sédimentation, 125
vivants, 21
vivre (gens) dans l'angoisse, 203 ; – sous le même toit, 134 ; – la vie de l'autre ou de mourir comme lui, 145 ; – les choses autrement, 145 ; – sa vie, 105, 54 (redevenir libre de – –)
Vocabulaire des techniques de groupe, 2
voie royale vers l'inconscient (rêves ; – –), 23
voies neurologiques ou génétiques de transmission, 172
voir par les yeux de l'autre (Moreno), 77

voisins (et amis proches), 21 (atome social)
voix d’avant la mue, 192
Vouloir guérir, 2
voyageurs du « très loin », 106
vrai aîné, 51 (cf. aîné, fils)

W

Walpole Horace, 186 (cf. roi, princes de Serendip, *serendipity)*
Watzlawick Paul, 20, 24, 25, 27
Weakland John, 24
Weil Pierre, 121
Whitaker, 25
Wolfsohn, 170
Woolf Virginia, 65
Wunderkind (enfant surdoué), 43

Y

Yougoslavie, 39 (cf. Kosovo, 194)
Ypres, 69, 114, (gaz), 120, 161 (cf. aussi Verdun, gaz)
Yves, 94

Z

Zaijdé Nathalie, 171
Zeigarnik (effet –), travaux de Bluma Zeigarnik (1928), 172
Zola, 169
zones d’ombres de plus en plus grandes, 58 ; – de mémorisation, 90

Table

Le passé vivant. Le perroquet du grand-père

De l’inconscient au génosociogramme
- Déjà Freud…
- Jung, Moreno, Rogers, Dolto et quelques autres
- Ma filiation professionnelle
- Moreno, ce méconnu
- Génogramme et génosociogramme

Thérapie familiale et génogramme/génosociogramme
- Le groupe dit de Palo Alto
- Thérapie systémique stratégique
- Thérapie systémique structurelle
- Thérapie familiale psychanalytique

Loyautés invisibles
- Les concepts d’Iván Böszörményi-Nagy
- La parentification
- Le mythe familial ou la saga de la famille
- Un exemple personnel
- La « comptabilité » familiale. La sécurité de base. L’injustice
- Le ressentiment

Psycho-somatique/somato-psychique

Liens transgénérationnnels et comptabilité des dettes et des mérites. L’injustice vécue
Des « cadeaux avec des dents »
Nous sommes tous issus de « couples mixtes »
L’individu et la famille
La carte synchrone des événements familiaux
Une approche contextuelle et intégrative
Des règles de la famille
tre un membre loyal d’un groupe
Contexte et névrose de classe – L’échec scolaire

La crypte et le fantôme
Le secret inavouable, indicible
Le chasseur de papillons

L’origine et la mort
Hergé et Tintin
Répétitions familiales inconscientes à une date anniversaire : l’accident du veuf
La maladie de l’enfant adopté
Secret sur la mort des parents et sur son origine : les enfants de déportés
L’exemple de Robert – ruptures et secrets
Le génocide et l’injustice subie : esclavage, déportation, exode

Mes recherches sur le génosociogramme et le syndrome d’anniversaire
Découverte du syndrome d’anniversaire
Échanges et interaction
Ma manière personnelle de travailler
Le syndrome d’anniversaire

Comment établir un génosociogramme ?
- Conventions graphiques
- Reconstitution biographique. Repères, clés, bornes de la mémoire et limites de la méthode
- Les fondements de l'identité : le nom et le prénom. Le nom de famille ou le patronyme : « Comment t'appelles-tu ? »
- Importance du prénom. Le fil d'Ariane
- Importance du contexte (historique, économique, culturel)
- Contexte de vie (études, voyages, séjours lointains). Prénom codé, prénom travesti, prénom cryptogramme
- Sommes-nous tous des métis ? Nous sommes tous les héritiers de deux cultures
- Les enfants bâtards, les enfants naturels. Exemples de « hontes » sociales familiales
- Les objectifs du génosociogramme

Ma pratique clinique du transgénérationnel
- Un groupe, Marie et les autres
- Retrouver son identité. La transmission

Exemples cliniques avec génosociogrammes simplifiés
- Charles : syndrome d'anniversaire et loyauté familiale invisible
- Marc : répétition familiale d'accidents
- L'exemple de Jacqueline : le génocide arménien
- Valérie et Roger : y a-t-il une « hérédité » des accidents de voiture ?
- Configuration familiale et syndrome de double anniversaire
- Période anniversaire de fragilisation, « stress d'anniversaire »
- Les deux frères, le survivant et le mort
- Lucien et Mme André : l'inceste généalogique

Les deux « jeunes Mme Ravanel »: l’inceste généalogique non clarifié
Réenchaînement d’alliances
Legs transmis et structure de la famille
Les de Mortelac : des morts d’enfants jeunes sur plusieurs générations
Prédictions et malédictions dans l’histoire
Effets d’une « parole forte ». La malédiction de Caton : « Delenda Carthago est »
Le prêtre : l’effet d’une « parole forte ». Une parole forte mal comprise
Van Gogh, Dali et Freud : l’enfant de remplacement et l’enfant réparateur
Cendrine et quelques autres : l’anniversaire marquant-marqué
Quatre autres exemples : les musulmans ; Jacques/Jacqueline ; un lundi de Pâques 1965 après Sébastopol ; Isabelle
Noëlle : conflits d’habitus et identité alimentaire

Le passé dans le présent
Freud et l’« inquiétante étrangeté »
L’injustice
L’effroi transgénérationnel. Le traumatisme de « vent du boulet »
« C’est pas juste… »
Date anniversaire et calendrier occidental Julien
Prédictions météorologiques, économiques et fractales (travaux de Benoît Mandelbrot)
La résilience
Transgénérationnel et intergénérationnel : la mémoire revisitée : mémoire vive ou trous de mémoire incrustés
Exemple d’inceste de substitution, tiré de la vie littéraire

« Je me souviens ». Stigmates de la mémoire familiale de deuils non faits
Inceste et inceste de deuxième type
Le syndrome d’anniversaire
À propos de l’âme de la femme
Freud ou « Ça parle sur l’autre scène »
Co-inconscient familial et groupal. Inconscient social et interpersonnel
Conclusion : la canopée humaine

Annexe
Définition de la crypte et du fantôme selon Nicolas Abraham et Maria Török
Recherches statistiques sur le syndrome d’anniversaire selon Joséphine Hilgard (travaux de 1952 à 1989)

Bibliographie

Index

Liste des génosociogrammes simplifiés
Charles
Marc
Jacqueline
Roger
Lucien et Bernard
« Mme André »
Jean-Michel Lebois
Josée, les deux « jeunes Mme Ravanel »
Delenda
Génogramme simplifié de conflits alimentaires, Noëlle

Du même auteur

Précis de psychodrame, *Introduction aux aspects techniques,* Paris, Éditions Universitaires, 1966, 2e éd. compl. 1970. Trad. espagnole (Aguilar, Madrid) et portugaise (Ed. 2 Cidad. São Paulo), italienne (*Lo Psychodramma*, Florence, Martinelli, 1972), japonaise, suédoise (Prisma), éd. compl. 2001, Paris, PBP (Payot).

Vocabulaire des techniques de groupe, Paris, Épi, 1971 (plusieurs traductions).

La Sociométrie, Éditions Universitaires, Paris (1971) (plusieurs traductions).

Introduction au jeu de rôle, Toulouse, Privat, 1975 (plusieurs traductions).

Le Corps et le groupe, Toulouse, Privat, 1975 (avec la coll. de J.-M. Sauret) [2e éd. rev. 1981], 3e éd. rev. compl. *Il corpo e il grouppo*, Astrolabo, Rome, 1978.

L'Observation dans les groupes de psychothérapie et de formation (« T-Group »), Épi, Paris (1972). [Rééd. rev. en prép.].

Contribution à l'étude de la communication non verbale (1976), éd. Librairie Champion, Paris et Service des thèses de l'université de Lille-III, 1978, 2 vol., 400 ill.

Vocabulaire de base des sciences humaines, Épi, Paris, 1981 (épuisé).

Le Jeu de rôle, Éditions sociales françaises, Paris, 1981. Rééd. 1990, 1992. Trad. portugaise.

Vouloir guérir, Toulouse, Érès-La Méridienne, Paris, 1985. Rééd. 1991 (trad. allemande) Épi-La Méridienne, 1993. Rééd. rev. compl. 1995, révisée 1996 DDB.

Aïe, mes aïeux ! Paris, Épi-La Méridienne, 1993. DDB, 1994. (16e éd. 2008). Trad. angl., *The Ancestor Syndrome*, Londres, Routledge, 1998. Traductions allemande, russe, espagnole en prép.

Le Psychodrame, Paris, Payot, PBP, 2003.
Psychogénéalogie. Guérir les blessures familiales et se retrouver soi, Paris, Payot, 2007.
Le Plaisir de vivre, Paris, Payot, 2009.

En collaboration :

Industrielle Soziometrie, Zwei Aufsätze zur Einführung und Anwendung, Quickborn bei Hambourg, Schnelle Verlag, 1964 (avec A. Moles).
Dynamica de grupo e desenvolvinento en relaçoes humanas, Rio de Janeiro, Belo Horizonte, Itatiana, 1967 (avec Pierre Weil *et al.*).
Le Psychosociologue dans la cité, Épi, Paris, 1968 (avec Bernard This, Max Pagès, Robert Pagès, Georges Lapassade, Claude Faucheux, Lily Herbert, Alex Lhôtelier, colloque de Royaumont, 1963).
Therapy and Creativity, Sue Jennings, ed. Londres, Pittman, 1975 (en collab.).
Nonverbal communication, Shirley Weitz, eds (35 collab.), New York, Oxford University Press, 2e éd., 1979.
Vidéo, formation et thérapie, Paris, Épi, 1980 (avec Y. Geffroy et P. Accolla).
Psychodrama : Inspiration and Technique, Londres et New York, Routledge, 1991 (Paul Holmes and Marcia Karp, eds).
Psychodrama (1989) et *Handbook of Psychodrama* (Holmes and Karp, eds), Londres et New York, Routledge, 1989.
Psychodrama with Trauma Survivors : Acting out your Pain (Kellermann P. and Hudgins K. eds), Jessica Kingsley, Londres, 2000.
Vocabulaire de psychosociologie, Toulouse, Éres, 2002 (chap. J. L. Moreno).
Article in *Psychodrama : Advances in Theory and Practice*, Londres, Routledge, juillet 2007. Edited by Clark Baim, Manuela Maciel, Jorge Burmeister.

Traductions, adaptations et révisions

Psychothérapie de groupe et psychodrame, de J. L. Moreno, Paris, PUF, 1965.

Fondements de la sociométrie, de J. L. Moreno, Paris, PUF, 1970 (2e éd. révisée).

Le Psychodrame d'enfants, de Zerka Moreno, Paris, Épi (avec introduction).

Guérir envers et contre tout, de Simonton Carl, Simonton Matthews Stephanie, Creighton James, Paris, Épi, 1982 (avec introduction). Nouvelle édition, Desclée de Brouwer, 2009.

Éditions et rédactions

Actes du 2e Congrès international de criminologie (5 vol.), Paris, PUF, 1951.

Bulletin de psychologie. Rédaction (rédacteur en chef) 1947-1951, et numéros spéciaux sur le « T-Group » (janvier 1959) et le psychodrame (juillet 1970), Paris, Sorbonne.

16e édition revue et augmentée

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie

en mars 2009
N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : avril 2009

Imprimé en France

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
2, Passage de la Boule-Blanche
75012 Paris

Nom :……
Prénom :……
Adresse :……
……
Code postal :……
Ville :……
E-mail :……
Téléphone :……
Fax :……

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer

Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon
114/2009